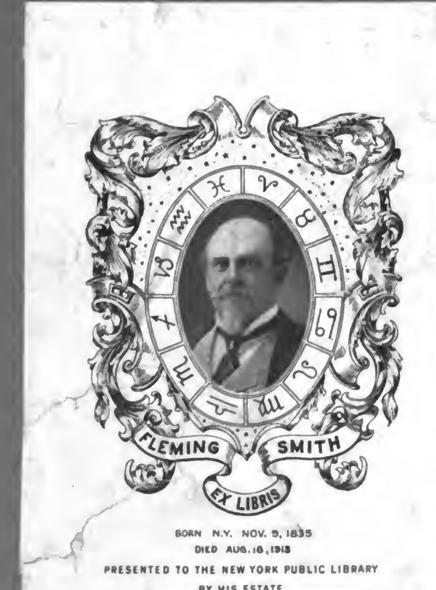



MONSTRANT REGIBUS ASTRA VIAM
Bibliothèque
de Mr. René Amédée
Choppin
(DE VILLY)
B. 10 N° 1246


FLEMING SMITH
EX LIBRIS
BORN N.Y. NOV. 9, 1835
DIED AUG. 18, 1913
PRESENTED TO THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
BY HIS ESTATE

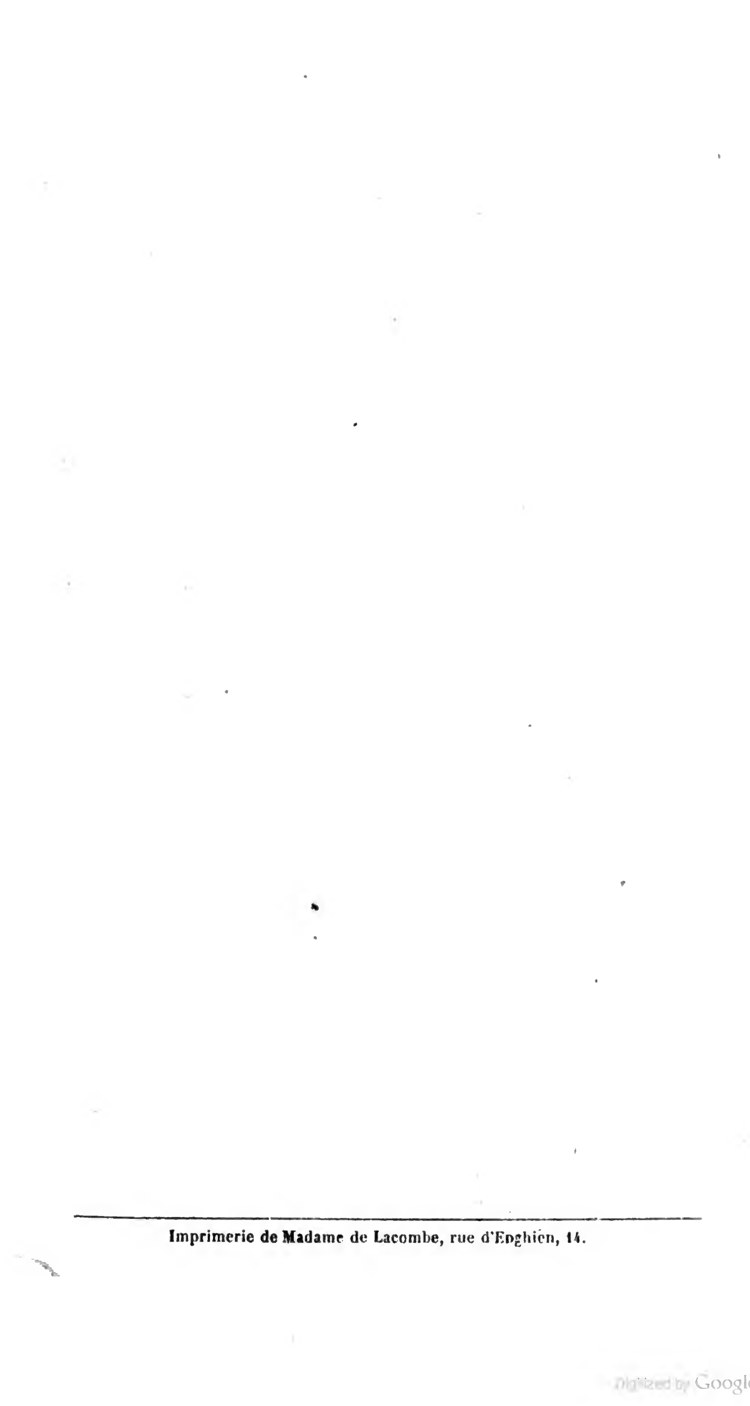



MONSTRANT REGIBUS ASTRA VIAM
Bibliothèque
de M. René Amédée
Choppin
(DE VILLY)
B. 10 N° 1246


FLEMING SMITH
EX LIBRIS
BORN N.Y. NOV. 9, 1835
DIED AUG. 18, 1913
PRESENTED TO THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
BY HIS ESTATE

LE GRAND LIVRE

DU DESTIN.



Imprimerie de Madame de Lacombe, rue d'Enghien, 14.

LE GRAND LIVRE

DU DESTIN

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DES

SCIENCES OCCULTES

D'APRÈS ALBERT-LE-GRAND, N. FLAMEL, PARACELSE, ROGER BACON, CORNEILLE AGRIPPA, LE PAPE JEAN XXII, CH. FOURRIER, ETEILLA, MAD. LENORMAND, GALL, LAVATER, ETC., ETC.

CONTENANT : L'art d'expliquer les songes.—Le Dictionnaire explicatif des songes.— L'art de connaître l'avenir. — L'art de tirer les cartes et de dire la bonne aventure. — L'art d'expliquer le langage des fleurs. — L'art de la magie noire.— L'art de la magie blanche,

PAR

A. FRÉDÉRIC DE LA GRANGE.

—

Troisième Edition.

PRÉCÉDÉE DE LA PROPHÉTIE DU SOLITAIRE DORVAL.

—

PARIS,

LAVIGNE, LIBRAIRE,

Rue de Choiseul, 23.

DENTU, GALERIE D'ORLÉANS, N° 13.

—

1850

PROPHÉTIE

DU

SOLITAIRE DORVAL

(1544).

Prévisions certaines révélées par Dieu à un solitaire pour la consolation des enfants de Dieu.

En ce temps-là, un jeune homme venu d'outre-mer dans le pays du Celte-Gaulois se manifestera par conseil de force, mais les Grands ombragés l'envoieront guerroyer dans l'isle de la captivité. La victoire le ramènera au pays premier. Les fils de Brutus moult stupides seront à son approche, car il les dominera, et prendra nom empereur.

Moults hauts et puissants rois sont en crainte vraie, car l'aigle enlève moults sceptres et moults couronnes. Piétons et cavaliers, portant aigles sanglantes, avec lui courent autant que moucherons dans les airs; et toute l'Europe est moult ébahie, aussi moult sanglante, car il sera tant fort que Dieu sera cru guerroyer avec lui. L'Église de Dieu se console tant peu en oyant ouvrir encore ses temples à ses brebis tout plein égarées, et Dieu est béni.

Mais c'est fait, les lunes sont passées, le Vieillard de Sion crie à Dieu de son cœur moult endolori par peine cuisante, et voilà que le puissant est aveuglé pour péché et crimes,

Il quitte la grande Ville avec une armée si belle que oncques se vit jamais si telle, mais point de guerroyer ne tiendra bon devant la face du temps et voilà que la tierce part de son armée et encore la tierce part a péri par le froid du Seigneur puissant. Mais deux lustres sont passés d'après le siècle de la désolation, comme j'ai dit à son lieu ; tout plein fort ont crié à Dieu les veuves et les orphelins, et voilà que Dieu n'est plus sourd.

Les Hauts abaissés reprennent force et font ligue pour abattre l'homme tant redouté ; voici venir avec eux le vieux sang des siècles qui reprend place et lieu en la grande ville ce pendant que l'homme dit moult abaissé va au pays d'outre-mer d'où était advenu.

Dieu seul est grand ; la lune onzième n'a pas lui encore, et le fouet sanguinolent du Seigneur revient en la grande Ville et le vieux sang quitte la grande Ville. Dieu seul est grand, il aime son peuple et a le sang en haine, la cinquième lune a relui sur maints guerroyers d'Orient ; la Gaule est couverte d'hommes et de machines de guerre : c'est fait de l'homme de mer.

Voici encore venir le vieux sang de la Cap. Dieu veut la paix et que son saint nom soit béni. Or, paix grande et *florissante* sera au pays du *céleste* Gaulois. La fleur blanche est en honneur moult grand, la maison de Dieu chante moult saints cantiques. Cependant les fils de Brutus oyent avec ire la fleur blanche et obtiennent règlement puissant, ce pourquoi Dieu est encore moult fâché à cause de ses élus et pour ce que le saint jour est encore moult profané ; ce pourtant Dieu veut éprouver le retour à lui par 18 fois 12 lunes. Dieu seul est grand, il purge son peuple par maintes tribulations, mais tousiours les mauvais auront fin.

Sus donc lors une grande conspiration contre la fleur blanche chemine dans l'ombre par vue de compagnie maudite, et le pauvre vieux sang de la Cap quitte la grande Ville et moult gaudissent les fils de Brutus : Oyez comme les servants de Dieu crient tout fort à Dieu et que Dieu est sourd par le bruit de ses flèches qu'il retrempe en son ire pour les mettre au sein des mauvais. Malheur au céleste Gaulois ! le Côq effacera la fleur blanche et un grand s'appelle le roi du peuple. Grande commotion se fera sentir chez les gens, parce que la couronne sera posée par mains d'ouvriers qui ont guerroyé dans la grande Ville.

Dieu seul est grand ; le règne des mauvais sera vu croître, mais qu'ils se hâtent, voilà que les pensées du céleste Gaulois se choquent et que grande division est dans l'entendement.

Le Roi du peuple en abord vu moult foible et pourtant contre ira bien des mauvais ; mais il n'étoit pas bien assis et voilà que Dieu le jette bas.

Hurlez, fils de Brutus, appelez sur vous les bêtes qui vont vous dévorer. Dieu grand ! quel bruit d'armes ! Il n'y a pas encore un nombre plein de lunes et voici venir maints guerroyers. C'est fait, la montagne de Dieu désolée a crié à Dieu ; les fils de Juda ont crié à Dieu de la terre étrangère, et voilà que Dieu n'est plus sourd. Quel feu va avec ses flèches, dix fois six lunes et puis encore six fois dix lunes ont nourri sa colère. Malheur à toi grande ville ! voici des rois armés par le Seigneur, mais déjà le feu t'a égalée à la terre ; pourtant tes justes ne périront pas, Dieu les a écoutés. La place du crime est purgée par le feu, le grand ruisseau a conduit toutes rouges de sang ses eaux à la mer, et la Gaule vue comme délabrée va se rejoindre.

Dieu aime la paix ; venez, jeune prince, quittez l'isle de la captivité, oyez, joignez le lion à la fleur blanche, venez. Ce qui est prévu, Dieu le veut : Le vieux sang des siècles terminera encore de longues divisions ; lors un seul pasteur sera vu dans la céleste Gaule. L'homme puissant par Dieu s'assoyera bien, moult sages règlements appelleront la paix. Dieu sera cru d'avec lui tant prudent et sage sera le rejeton de la Cap. Grâces au père de la miséricorde la sainte Sion *rechante* dans ses temples un seul Dieu grand.

Moult brebis égarées s'en viennent boire au ruisseau vif : trois princes et rois mettent bas le manteau de l'erreur et oyent clair en la foi de Dieu. En ce temps-là un grand peuple de la mer reprendra vraie croyance en deux tierces parts. Dieu est encore béni pendant quatorze fois six lunes et six fois treize lunes. Dieu est saoul d'avoir baillé des miséricordes et ce pourtant il veut pour ses bons *prolonger* la paix encore pendant dix fois douze lunes. Dieu seul est grand. Les biens sont faits, les saints vont souffrir. L'homme du mal arrive de deux sangs, prend naissance. La fleur blanche s'obscurcit pendant dix fois six lunes et six fois vingt lunes, puis disparaît pour ne plus paraître.

Moult mal, guère de bien en ce temps-là ; moult villes périssent par le feu ; sus donc Israel vient à Dieu Christ tout de bon. Sectes maudites et sectes fidèles sont en deux parts bien marquées.

Mais c'est fait : lors, Dieu seul sera cru et la tierce part de la Gaule et

encore la tierce part et demie n'a plus de croyance. Comme aussi tout de même les autres gens.

Et voilà déjà six fois trois lunes et quatre fois cinq lunes que tout se sépare et le siècle de fin a commencé. Après un nombre non plein de lunes, Dieu combat par ses deux justes et l'homme du mal a le dessus. Mais c'est fait, le haut Dieu met un mur de feu qui obscurcit mon entendement et je n'y vois plus. Qu'il soit loué à jamais. Amen.

Réflexions sur cette prophétie.— Cette prophétie est si extraordinaire, elle diffère tellement des autres prédictions par la clarté des détails et des dates, par l'accomplissement évident des faits qui se sont passés et par les craintes légitimes qu'elle pourrait inspirer pour l'avenir que la première pensée qui vient à l'esprit, après l'avoir lue, c'est qu'elle a été écrite après les évènements, que c'est une œuvre moderne postérieure à 1830. Il est certain qu'elle n'a commencé à faire de bruit et à se répandre que depuis cette époque. Mais l'incrédulité que fait naître sa première lecture, relativement à son authenticité, diminue bientôt, quand on connaît les nombreux renseignements qu'ont publiés sur cette production deux journaux estimables, le *Propateur de la Foi* et l'*Invariable* de Fribourg, ainsi que les savants auteurs de l'*Oracle* et de *Nostradamus*.

Dans tous les temps, le génie de l'homme a cherché à soulever le voile mystérieux qui couvrait sa destinée, à porter un regard investigateur et curieux dans l'avenir; jeté sur la terre avec toutes ses misères et toutes ses faiblesses, il n'a pas cru que Dieu lui eût donné une intelligence qui l'élève au-dessus de tous les autres êtres, et eût remis entre ses mains le sceptre d'une domination exclusive sur toute la nature, pour rester emprisonné, en quelque sorte, dans le cercle étroit des choses terrestres, dans les limites d'une existence toute matérielle. L'homme a porté ses vues plus haut; il a pensé qu'il se conformait aux intentions de son créateur en appliquant sa raison aux sciences qui pouvaient éclairer sa raison dans la vie; cette curiosité instinctive l'a conduit à des calculs, à des conclusions qui n'ont pas été sans résultats utiles.

Égaré le plus souvent dans la carrière illimitée des conjectures, il a dû rencontrer d'abord beaucoup d'erreurs et se heurter contre le mensonge des inductions fantastiques; son imagination n'avait pas encore été instruite et réglée par la raison et l'expérience. Il fallait qu'il se trompât pour arriver à la vérité, pour découvrir quelques clartés au milieu des ténèbres qui pouvaient effrayer sa curieuse audace.

Mais quand des esprits supérieurs vinrent apporter à une science encore à son berceau le tribut de leurs méditations et de leurs études, lorsque la tradition des faits religieusement conservés par l'histoire prêta leur autorité à des enseignements sérieux, cette science prit une position élevée, celle qui lui convenait, car elle se rattachait aux plus grands intérêts de l'homme, puisqu'elle avait pour but son bonheur sur la terre.

à la sienne : « Comment, tous les sens étant morts dans le sommeil, y en a-t-il un interne qui est vivant? Comment, vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant et entendez-vous dans vos rêves? Le chien est à la chasse en rêve, il aboie, il suit sa proie, il est à la curée; le poète fait des vers en dormant; le mathématicien voit des figures; le métaphysicien raisonne bien ou mal : on en a eu des exemples frappants. Sont-ce les seuls organes de la machine qui agissent? Est-ce l'âme pure qui, soustraite à l'empire des sens, jouit de ses droits de liberté?

» Si les organes seuls produisent les rêves de la nuit, pourquoi ne produisent-ils pas seuls les idées du jour! Si l'âme pure, tranquille dans le repos des sens, agissant par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées sont-elles presque toujours irrégulières, déraisonnables, incohérentes? Quoi! c'est dans le temps où cette âme est le moins troublée qu'il y a le plus de trouble dans toutes ses imaginations! elle est en liberté et elle est folle! Si elle était née avec des idées de métaphysiques (comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts), ses idées pures et lumineuses de l'Être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi : on ne serait jamais bon philosophe qu'en songe.

» Quelque système que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que la mémoire remue votre cerveau et que votre cerveau remue votre âme, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous et malgré vous : votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, et sans même être sûr que vous pensez. »

Les songes occupent une place importante dans l'histoire ancienne. Chez les Chaldéens, les Égyptiens, les Arabes, les Perses, les Grecs et les Romains l'*oneiromancie* ou la science des songes était en grande estime.

La Vulgate traduit ainsi la fin du verset 26 du chapitre XIX du *Lévitique :* « Vous n'observerez pas les songes » ; mais le mot *songe* n'est pas dans l'hébreu, et il serait assez étrange qu'on réprouvât l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaiteur de l'Égypte et de sa famille pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune qu'on ne se bornait pas à cette intelligence; il fallait encore deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabuchodonosor, ayant oublié un

songe qu'il avait fait, ordonna à ses mages de le deviner, et les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout ; mais le juif Daniel, qui était de l'école des mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du roi et en l'interprétant. Cette histoire et beaucoup d'autres pourrraient servir à prouver que la loi des juifs ne défendait pas l'*onéiromancie.*

Il y a cinq espèces de songes :

1° Le *songe* qui fait voir la vérité, pendant le sommeil, sur certains signes ;

2° La *vision*, qui représente à l'homme éveillé ce qu'il avait vu en dormant ;

3° L'oracle, qui est un avis ou une révélation émanée d'un ange ou de quelque autre envoyé céleste ;

4° La *rêverie* ou *rêve*, qui retrace pendant le sommeil ce dont l'esprit a été vivement frappé pendant la veille ;

5° L'*apparition*, que les Grecs nommaient *fantôme*, et qui est une vision nocturne dont la fréquence se remarque chez les vieillards et les enfants.

De ces cinq espèces de songes, les trois premiers méritent une attention sérieuse ; mais les deux derniers ne sauraient donner lieu à l'interprétation, parce qu'elle produit de tristes mécomptes ou des erreurs dangereuses.

Règle générale : pour qu'un songe puisse être interprété avec vérité, il faut qu'on l'ait eu au milieu de la nuit ou au point du jour, alors que l'estomac, par l'effet de la digestion, ne peut exercer d'influence sur le cerveau ; il faut aussi qu'au moment du réveil, la mémoire puisse le retracer dans son ensemble, et avec tous ses détails.

Plusieurs auteurs qui ont écrit sur les songes ont voulu les diviser en trois classes ou catégories :

Les songes de choses naturelles ;

Les songes de choses animales ;

Les songes de choses célestes.

On aussi voulu les diviser en songes spéculatifs ou contemplatifs, et en songes allégoriques ou significatifs.

Mais ces catégories ou divisions n'ont pas été accueillies généralement, parce qu'elles ressemblaient trop à des observations métaphysiques ou à des énigmes.

On a publié un grand nombre de volumes sur les songes et sur les diverses manières de les interpréter : la bibliothèque Royale seule possède deux cent soixante ouvrages environ sur cette matière, ce qui prouve que, dans tous les temps, on a attaché aux songes une grande importance.

CHAPITRE II.

SONGES EXTRAORDINAIRES. — SOUVENIRS D'HOMMES CÉLÈBRES.

Le patriarche Jacob aperçut en songe une échelle qui, appuyée sur la terre, s'élevait jusqu'au ciel, et sur cette échelle, les anges du Seigneur montant et descendant tour à tour ; puis enfin, le Seigneur qui lui apparaissant, lui promit, ainsi qu'à sa postérité, le lieu sur lequel il dormait, et lui annonça que toute sa race serait bénie de génération en génération, jusqu'à la fin des siècles : ce qui arriva, suivant la promesse du Très-haut.

Le fils de ce patriarche, Joseph, songea que les gerbes de ses frères se courbaient devant celle qu'il avait faite; et dans un autre songe, il vit le soleil, la lune et onze étoiles l'adorer ; or, étant devenu gouverneur de l'Egypte, il donna du blé à ses frères, à ses père et mère, afin de les nourrir dans la famine, et de plus leur accorda la terre de Gessen pour s'y établir; ainsi, le songe qu'il avait eu se trouva réalisé.

Le roi Pharaon avait un échanson qui, étant en prison, vit en songe une vigne qui avait huit ceps; ces ceps bourgeonnèrent peu à peu, fleurirent et produisirent des raisins mûrs. Il lui semblait que les ceps du roi était entre ses mains, qu'il pressait les raisins et en exprimait le jus qu'il offrait au roi. Joseph expliqua ce songe, en disant que les huit ceps désignaient les huit jours que l'échanson devait passer encore en prison, et qu'après ces huit jours il rentrerait en grâce auprès de Pharaon qui lui rendrait sa charge. L'événement confirma la justesse de cette interprétation.

Vers la même époque, le pannetier de Pharaon était aussi en prison; il y songea, une nuit, qu'il portait sur la tête trois corbeilles de farine, et que dans la plus haute, il y avait des pâtés de viande que les oiseaux du ciel venaient béqueter. Joseph expliqua ce songe, en disant que les trois corbeilles désignaient les trois jours au bout desquels Pharaon ferait attacher cet officier de son palais à la potence; ce qui eut lieu effectivement.

A son tour, le roi Pharaon eut un songe, pendant lequel il se voyait debout sur les bords d'un fleuve où étaient sept vaches, remarquables

par leur beauté et leur embonpoint ; ces vaches furent dévorées par sept autres très laides et très maigres.

Ce monarque crut voir aussi, dans la même nuit, sept épis de blé remplis de graine, qui furent engloutis par sept autres secs et stériles.

Pharaon interrogea, sur ce double songe, Joseph, qui était si heureux dans l'interprétation. Joseph déclara au monarque que les sept vaches grasses et les épis pleins de blé, annonçaient sept années d'abondance extraordinaire en Egypte ; mais que les sept vaches maigres et les sept épis stériles annonçaient sept années de stérilité et de disette, pendant lesquelles on dévorerait toutes les provisions amassées dans les sept années d'abondance. Ce qui arriva, ainsi qu'on le peut voir dans la Genèse, chap. II. Consultez les chapitres 28, 37 et suivants pour les explications des songes qui précèdent.

Le poète Simonise qui, s'il faut en croire les poètes de la Grèce, fut si miraculeusement sauvé par la reconnaissance de Castor et de Pollux, avait trouvé sur le bord de la mer un cadavre qu'il ensevelit de ses propres mains. La nuit suivante, l'homme mort qui lui devait les honneurs de la sépulture, lui apparut en songe et l'engagea à ne point s'embarquer ; le poète suivit ce conseil et resta à terre, tandis que ses compagnons s'embarquaient. A peine ceux-ci s'étaient-ils éloignés du rivage, qu'une tempête s'éleva et ils furent tous submergés.

Vespasien, qui fut depuis empereur, se trouvait avec l'empereur Néron dans l'ile d'Achaïe, vit en songe un homme inconnu qui lui annonça qu'il commencerait à être heureux, lorsqu'on aurait arraché une dent à Néron. A peine était-il éveillé, qu'il rencontra un chirurgien qui lui dit qu'il venait de faire à l'empereur l'extraction d'une dent. A quelque temps de là, Néron et Galba périssaient de mort violente, et Vespasien montait sur le trône des Césars, grâce aux divisions qui éclatèrent entre Vitellius et Othon.

Septius Sévère songea qu'il voyait l'empereur Pertinax tomber par terre et mourir des suites de cette chute ; qu'ensuite, il était monté lui-même sur son cheval qui était venu à lui ; Septius Sévère n'attendit pas longtemps la réalisation de ce rêve, car il succéda à Pertinax.

Constantin s'avançant avec une armée, à la rencontre du tyran Maxence, aperçut en songe une croix lumineuse et entendit une voix qui lui disait : « *in hoc signo vinces— tu vaincras par ce signe.* » Le jour de la bataille, il fit porter au milieu de son armée une croix semblable à celle qu'il avait vue en songe, et sur laquelle il avait fait inscrire les trois mots latins qui lui promettaient la victoire. Effectivement, il défit complètement Maxence qui resta mort sur le champ de bataille.

Lorsque les trois Mages ou sages d'Orient, eurent adoré notre Seigneur Jésus-Christ dans sa crèche, ils aperçurent en songe l'ange qui leur conseilla de prendre un autre chemin que celui par lequel ils s'étaient rendus à Bethléem, afin d'éviter Hérode et ses soldats.

Hécube, femme du roi Priam, songea qu'elle accouchait d'une torche allumée qui incendiait la ville de Troie; cette torche désignait Pâris, un de ses fils, qu'elle mit au monde peu de temps après le songe fatal qu'elle avait eu, et qui causa la ruine de sa patrie, réduite en cendres par les Grecs, qui vengèrent ainsi l'honneur de Ménélas outragé par Pâris, ravisseur d'Hélène, sa femme.

Après la bataille d'Actium, qui décida de l'empire du monde, Cassius, qui avait suivi le parti d'Antoine, s'enfuit à Athènes. Une nuit, pendant qu'il dormait, il vit dans sa chambre un homme de haute stature, dont les cheveux était très longs et la barbe très négligée : « Qui es-tu, lui demanda Cassius. — Je suis ton mauvais esprit, répondit le fantôme. » Saisi de frayeur, Cassius s'éveilla, et, appelant ses esclaves, il leur demanda s'ils n'avaient pas vu un étranger entrer dans sa chambre. Les esclaves répondirent qu'ils n'avaient vu personne, et que d'ailleurs la porte était bien fermée. Cassius se rassura, en se persuadant qu'il avait été dupe d'une illusion, puis se rendormit; une seconde fois le fantôme lui apparut et lui dit encore « Je suis ton mauvais génie ! » Alors Cassius se leva à la hâte, et le lendemain même de cette apparition, il était égorgé par les soldats d'Auguste.

Une femme de Syracuse, nommée Hyméra, songea une nuit, qu'elle montait au ciel, conduite par un jeune homme qu'elle ne connaissait pas; elle parcourait l'olympe et tandis qu'elle en admirait les

merveilles, elle aperçut un homme plein de force, ayant des cheveux roux et dont le visage était marqué de ces petites excroissances que l'on nomme vulgairement lentilles. « Quel est cet homme, demanda-t-elle à son guide céleste.—C'est, répondit celui-ci, le mauvais destin de l'Italie et de la Sicile; malheur aux principales villes de ces deux pays, lorsque les chaînes de ce fléau seront brisées. »

Le lendemain cette femme raconta le songe bizarre qui avait agité son sommeil; mais les explications qu'on en donna furent tout à fait contradictoires.

Quelque temps après Denys-le-Tyran ayant usurpé la couronne de Sicile, Hyméra le vit entrer dans les murs de Syracuse : « Voilà, s'écria-t-elle avec force, le mauvais destin que j'ai vu en songe dans le ciel. » Ces paroles furent rapportées au tyran qui fit mourir aussitôt Hyméra.

Pendant la guerre que les Romains faisaient en Macédoine, un citoyen nommé Pullius Vatinius, revenant à Rome, rencontra deux jeunes gens d'une grande beauté et montés sur des chevaux blancs. Ces jeunes gens se présentant tout à coup devant lui, lui annonçaient que le roi Persée vaincu était tombé la veille entre les mains de Paul Émile, général de l'armée romaine. Vatinius s'empresse d'aller faire part de cette heureuse nouvelle au sénat qui était alors assemblé, mais les sénateurs le firent mettre en prison, sous prétexte qu'il avait méconnu leur dignité en les entretenant de puérilités ridicules.

A peine Vatinius était-il en prison, que les lettres de Paul Émile annoncèrent que le jour même qui avait été indiqué par ce citoyen, le roi de Macédoine était tombé au pouvoir des Romains. Aussitôt le sénat ordonna que Vatinius serait mis immédiatement en liberté, et pour le dédommagement de l'emprisonnement qu'il avait subi, on le gratifia de plusieurs arpents de terre.

Chargé par l'empereur Auguste du commandement de l'armée romaine dans la Germanie, Drusus, vainqueur dans plusieurs combats, se disposait à traverser l'Elbe, lorsqu'une femme majestueuse lui apparut en songe et lui dit : « Drusus, où portes-tu tes pas? ne seras-tu jamais las de vaincre? sache que tu touches au terme de ton existence. » Drusus effrayé donna le signal de la retraite et mourut aux bords du Rhin.

Xercès, détourné de la guerre qu'il voulait faire aux Grecs par les sages remontrances de son oncle Artaban, vit pendant son sommeil un

jeune homme remarquable par sa taille et par sa beauté et qui lui adressa ces paroles : Tu renonces donc au péril de porter la guerre en Grèce, après avoir mis en mouvement tes armées? crois-moi, poursuis l'exécution de ton projet, marche en avant, ou dans peu tu seras aussi abaissé que tu es élevé aujourd'hui. » La nuit suivante il vit le même jeune homme qui lui répéta les mêmes paroles. Alors Xercès manda auprès de lui Artaban, le fit revêtir de ses ornements royaux et lui ordonna de se coucher dans son lit; le roi voulait juger par cette épreuve s'il n'était pas dupe d'une illusion mensongère. Artaban ne se prêta pas de bonne grâce à cette épreuve, mais enfin il fallait obéir et il obéit. Lorsqu'il fut endormi le jeune homme se présenta devant lui et lui dit : « J'ai déjà fait connaitre au roi ce qu'il doit craindre, s'il tarde à se conformer à mes ordres; cesse donc de lutter contre le destin; ton opposition prolongée serait impie et sacrilége. » Alors Artaban crut que le fantôme voulait lui brûler la figure avec un fer ardent; il se leva aussitôt et courut raconter à Xercès ce qu'il avait vu et entendu, puis lui déclara qu'il se rangeait de son avis. On sait combien l'issue de cette guerre fut désastreuse pour Xercès.

Deux Arcadiens qui étaient liés d'une étroite amitié, se rendirent à Mégare. L'un alla loger chez un ami qu'il avait dans la ville, l'autre dans une auberge, Le premier s'étant couché vit en songe son compagnon de voyage qui le conjurait de venir le soutenir aux dangers qu'il courait dans l'auberge. Il se réveilla en sursaut, se leva et sortit pour aller au secours de son ami, mais ayant honte de ce qu'il appelait une superstitieuse crédulité, il rentra dans la maison et se recoucha. Alors son compagnon se présenta de nouveau devant lui, mais tout sanglant. « J'ai été assassiné, lui dit-il, par l'aubergiste qui m'a dépouillé de tout ce que je possédais : maintenant il conduit hors de la ville mon corps qu'il a coupé en morceaux et qu'il a caché dans un tombereau de fumier. Épouvanté de cette seconde apparition, celui-ci se leva, courut à la porte principale de Mégare, y trouva le tombereau où étaient renfermés les restes de son ami et dénonça le meurtrier aux magistrats qui le condamnèrent au dernier supplice.

Le jésuite Maldouet ayant formé le dessein de commenter les quatre Évangiles, crut voir pendant plusieurs nuits, un homme qui l'engageait à se hâter de mettre la dernière main à cet ouvrage important, et qui en lui assurant qu'il le terminerait, lui annonçait qu'il mourrait peu de temps après qu'il l'aurait achevé. En même temps cet homme montrait

au savant jésuite un certain endroit du ventre où effectivement il sentit tout à coup de vives douleurs qui finirent avec sa vie et avec ses commentaires sur les évangélistes.

La veille de la bataille de Lutzen, Gustave-Adolphe, roi de Suède, étant couché dans sa tente, aperçut en songe un arbre énorme qui s'élevant tout à coup de terre se couvrit successivement de feuilles et de fleurs, puis se desséchant et perdant sa verdure, tomba aux pieds du monarque qui se crut écrasé par cette chûte. Gustave-Adolphe fit part en riant de ce songe à quelques-uns de ses généraux qui ne purent partager la gaîté du monarque. Le lendemain Gustave-Adolphe remportait une grande victoire sur Walstein et mourait au milieu de son triomphe.

Un savant de Dijon avait pendant une journée cherché en vain le sens d'un passage d'un poète grec; fatigué, il s'était endormi. Alors il eut un songe et se crut transporté dans le palais de la reine Christine à Stockholm; là, il pénètre dans la bibliothèque de la reine, jette les yeux sur un petit volume, l'ouvre et y lit des vers grecs qui lui expliquent le sens du passage qui jusque là avait été inintelligible pour lui. Notre homme se lève aussitôt, prend acte de ce qu'il vient de lire et écrit aussitôt à Descartes qui se trouvait alors en Suède, pour lui raconter le songe singulier qu'il venait d'avoir.

Descartes lui répond que le plus habile architecte n'aurait pas mieux tracé le plan du palais et de la bibliothèque que son correspondant ne l'avait fait dans sa lettre; qu'il a trouvé le petit volume à l'endroit désigné; qu'il y a lu les vers grecs mentionnés et qu'il profitera de la première occasion, pour le lui faire parvenir.

Un homme qui ne savait pas un mot de grec, se rend chez le fameux Saumaise et lui montre quelques mots qu'il avait entendus pendant la nuit, dans un songe et qu'il avait écrits, à son réveil, en caractères français; « que signifient ces mots, dit-il à Saumaise? » Le savant le regarde avec autant de surprise que de pitié et garde le silence. Mais l'inconnu insiste; il veut une réponse: « Ces mots, lui dit alors Saumaise, signifient en grec: « Va-t-en; ne vois-tu pas la mort qui te menace? » L'inconnu quitte aussitôt la maison qu'il habitait, et à peine l'a-t-il quittée qu'elle s'écroule.

Amilcar, général carthaginois, assiégeant une ville en Sicile, entendit, en songe, une voix qui lui assurait que le lendemain, il souperait dans la ville; il pensa que ce songe lui promettait la prise de la ville pour le lendemain. Mais ayant disposé ses troupes pour un assaut général, il s'éleva une querelle parmi les divers peuples dont se composait son armée, de sorte que les assiégés profitant de l'occasion firent une sortie générale, firent prisonnier le général carthaginois et l'emmenèrent dans leur ville où il soupa, ainsi que le songe le lui avait annoncé.

Deux ou trois jours avant sa mort, Alcibiade, songea qu'il était couvert du manteau de sa maîtresse; il chercha vainement l'explication de ce songe; or, ce fut ce manteau dont on enveloppa son corps, resté sans sépulture, après que ce grand homme eut été assassiné.

Olympia, mère d'Alexandre-le-Grand, étant grosse de ce prince, songea que le roi Philippe son mari lui avait appliqué sur le ventre un sceau portant l'effigie d'un lion; ce qui annonçait le courage, l'intrépidité et la gloire de celui qui devait conquérir le monde.

La veille de l'exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre, Cromwell eut un songe terrible; il se voyait au milieu d'un cimetière, devant le bourreau qui posait sur sa tête une couronne faite d'ossements de morts. Ce songe lui annonçait l'établissement de sa domination sur les ruines du trône.

Lorsqu'il n'était qu'enfant de chœur à Liége, Grétry s'endormit un jour dans une des églises de cette ville; il songea que la sainte Cécile qui ornait un des tableaux de ce temple, se détachait de son cadre et lui adressait quelques paroles latines dont il ne retint que le mot *corona*, puis lui donnait une petite tape sur l'épaule en lui montrant le chemin de la France. On sait quels triomphes ce grand musicien obtint à Paris.

Huit jours avant la bataille d'Esling, le maréchal Lannes s'étant endormi après avoir soupé, songea qu'il voyait sa femme, en deuil et portant dans ses mains une urne funéraire. Il se réveilla et écrivit à la hâte

à sa femme une lettre où il lui racontait, mais d'une manière badine, ce songe extraordinaire. Huit jours après un boulet lui fracassait les deux jambes et le maréchal ne survivait pas à l'amputation.

Le 1er mai de l'année 1794, Robespierre était allé dîner avec Saint-Just chez un de leurs amis, le citoyen Mariglier qui avait une jolie maison de campagne située au bas de la terrasse de Saint-Germain-en-Laye, couchèrent dans la même chambre où l'on avait disposé deux lits pour eux. Au milieu de la nuit, Robespierre se réveille en sursaut, en poussant des cris épouvantables, effet du cauchemar qu'il venait d'éprouver: Saint-Just l'interroge, et Robespierre lui raconte qu'il vient de voir en songe un homme vêtu d'une robe noire et qui lui présentant un grand écriteau sur lequel se dessinait un grand S couleur de sang, prononça d'un ton menaçant quelques mots inintelligibles, puis chercha à lui briser la tête avec l'écriteau.

Saint-Just chercha à le rassurer, mais Robespierre revint avec peine de son trouble et de sa terreur; il croyait encore sentir les coups qu'il avait reçus en songe. Enfin les deux amis prirent congé de leur hôte et revinrent à Paris; mais pendant le voyage Robespierre ramenait toujours la conversation sur l'S sanglant et sur le songe qui lui avait fait éprouver un si douloureux cauchemar: « Si j'étais superstitieux, dit Robespierre, je pourrais vraiment croire que je suis menacé de quelque malheur. » Saint-Just sourit, et il ne fut plus question du songe, que pour en plaisanter dans le cercle des intimes.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que le bourreau faisait tomber la tête de Robespierre, et ce bourreau dont le nom commençait par la lettre S, s'appelait le citoyen Samson.

Lorsque Bonaparte méditait le coup d'état du 18 Brumaire, il vit en songe une grande et belle femme, qui, les cheveux épars, les vêtements en désordre, et se précipitant à ses pieds, embrassait ses genoux qu'elle arrosait de ses larmes; il la releva, chercha à la consoler, puis cette femme disparut en lui laissant un anneau.

Bonaparte qui faisait volontiers confidence à Joséphine des choses pour lesquelles il ne redoutait pas son indiscrétion, lui fit part de ce qu'il avait vu en songe. Joséphine, un peu jalouse, ne fut pas très-satisfaite de cette révélation qui semblait lui annoncer une rivale. Toutefois, elle prit son parti, ne témoigna pas de mauvaise humeur, mais dès que Bonaparte fut levé, elle fit à la hâte sa toilette et courut chez

madame T... qui passait pour fort habile dans l'explication des songes. Mais cette dame ne put donner à Joséphine une explication satisfaisante du fameux rêve.

Après le 18 Brumaire et lorsque Bonaparte se vit de fait le chef de la France, il se souvint de son rêve dont la réalisation venait d'avoir lieu. La grande et belle femme était la France déchirée par les partis et l'anneau qu'elle avait remis au consul Bonaparte, c'était le signe de la puissance, le gage de la souveraineté.

Dans la nuit du 25 au 26 juillet 1830, Charles X qui était un chasseur déterminé, songea qu'il poursuivait un sanglier et que l'animal furieux se retournant tout-à-coup sur lui, le fit tomber par terre, lui fit des blessures dangereuses et ne s'éloigna qu'après avoir mis son chapeau en pièces.

Le sanglier signifiait le peuple insurgé qui fit tomber du trône le vieux roi et brisa sa couronne indiquée par le chapeau que le sanglier avait lacéré.

CHAPITRE III.

EXPLICATIONS GÉNÉRALES DES SONGES.

L'EAU.

Il y a des personnes qui, dans leurs songes, ne quittent presque jamais l'eau ; tantôt elles se trouvent au milieu d'une rivière ou d'un lac, tantôt elles sont dans une baignoire ; cette habitude annonce des goûts paisibles et casaniers, une prédilection exclusive pour les exercices, les jeux et les délassements qui exigent peu de mouvement et d'agitation ; enfin elle est l'indice certain de la monotonie dans l'existence.

La vue d'une rivière aux eaux paisibles, aux eaux limpides et transparentes est un pronostic de bonheur pour les voyages que l'on projette, pour les procès qu'on a à soutenir. Une eau trouble, au contraire, annonce des contrariétés de toute espèce, des peines de cœur, des trahisons de la part de ses amis, de ses maîtresses ou de ses amants : malheur à la jeune fille qui, en dormant, aperçoit une eau stagnante et bourbeuse ; si elle a placé l'espoir de son bonheur dans un tendre sentiment qu'elle croit partagé, l'homme que son cœur a choisi est bien près d'oublier des serments prodigués ; il va bientôt trahir celle qu'il jurait d'aimer éternellement et qui croyait à sa fidélité.

Apercevez un fleuve qui roule avec bruit ses eaux torrentielles, l'entendez-vous battre avec colère ses rivages, une grave maladie vous menace; les médecins frappent déjà à votre porte, et les procureurs, les huissiers préparent leurs assignations pour vous intenter des procès que vous perdrez.

Si dans un songe on voit ou si l'on entend la pluie tomber, mais légèrement, cela pronostique une mauvaise nouvelle pour le lendemain; si c'est une pluie d'orage avec accompagnement de tonnerre, il faut en conclure qu'on a un de ses amis en danger de mort ou menacé d'un grand malheur.

Songer qu'on tire de l'eau pendant longtemps à un puits profond et qu'on sue en se suspendant en quelque sorte à la corde, c'est un signe infaillible d'une gêne pénible pour vivre et du prochain épuisement des ressources sur lesquelles on avait cru jusque là pouvoir compter.

Si la corde du puit vient à casser, il faut s'attendre à une perte considérable d'argent. Si l'on songe qu'on est entraîné au fond du puits et qu'on en sort seul, sans secours étranger, cela signifie qu'on aura une méchante affaire sur les bras, mais qu'après des tribulations et des douleurs, on obtiendra une entière, une éclatante réparation.

Voyez-vous en songe une rivière dont l'eau très claire vous permet de distinguer les nombreux poissons qu'elle renferme, vous serez richement récompensé des conseils que vous aurez donnés à quelqu'un dans un procès et sa reconnaissance ne croira pouvoir jamais s'acquitter envers vous des services que vous lui aurez rendus.

Si vous songiez que vous pêchez à la ligne dans un bassin ou dans un étang et si vous ne prenez que de très-petits poissons, cela vous indique que vous perdrez presque entièrement le fruit de nombreuses démarches ou de longs travaux.

Si, en retirant votre ligne de l'eau, vous y voyez suspendu un poisson dont la grosseur vous étonnera, c'est l'avis d'un gain considérable et inespéré que vous ferez incessamment.

—

CHAPITRE IV.

LE FEU.

En général, la vue du feu, quel qu'il soit, est d'un mauvais augure; il y a une sorte de fatalité ou de maléfice attaché à chaque rêve ou le feu est la chose principale et même n'est qu'accessoire.

Si vous apercevez de loin ondoyer dans la campagne les flammes

d'un violent incendie qui projette, sur une grande étendue, ses sinistres lueurs, croyez que la guerre est près d'éclater, en dépit des plus pacifiques protestations, et, malgré les politesses mutuelles des rois et les baisers récents qu'ils peuvent avoir échangés entre eux. Alors, mettez en sûreté ce que vous avez; réalisez votre fortune le plutôt que vous pourrez, retirez vos fonds du trésor public et de la caisse d'épargnes, et ménagez-vous une cachette où vous mettrez votre argent à l'abri des amis et des ennemis, c'est-à-dire des exigences générales de la guerre.

Celui qui songe qu'il voit une chandelle jeter d'abord un vif éclat, puis s'éteindre tout à coup, est menacé de la perte d'un proche parent ou d'un ami sincère; si la lumière de la chandelle est vacillante, comme si elle était agitée par le vent, votre sensibilité sera soumise à la rude épreuve de l'ingratitude ou du parjure longuement médité de la part d'une personne à laquelle vous aurez donné votre amour ou votre amitié.

Quand on voit du feu dans l'âtre de sa cheminée et des tisons rouler jusqu'au milieu de la chambre, c'est un pronostic de maladie ou de grave indisposition.

Si vous songez qu'on a mis du feu sous votre lit, que vos matelas, votre couchette s'enflamment ainsi que vos draps, et que vous périssez au milieu des flammes, ne soyez pas étonné si vous êtes ruiné par un procès que vous regardiez d'abord comme peu dangereux.

Apercevez-vous à travers les rideaux de votre fenêtre le reflet d'un incendie qui consume une maison voisine de la vôtre, cela vous annonce que vous vous trouverez à deux doigts de votre perte, mais que vous serez sauvé par un événement imprévu auquel le hasard aura beaucoup de part.

Lorsqu'on rêve que les cheveux et la barbe prennent feu et se consument, et qu'on éprouve à la tête une grande chaleur, on est menacé d'un état voisin de la folie, par suite d'émotions trop fortes, résultats de plaisirs trop vifs ou de grands chagrins.

Si l'on songe qu'on se brûle les doigts à la chandelle, c'est un pronostic de mécmopte et de désappointement, soit en affaire, soit en amour.

Si une femme voit une chandelle s'allumer d'elle-même, cela lui annonce une grossesse inattendue et qui doit la contrarier, parce qu'elle aura tout fait pour la prévenir.

Si un homme veut, en songe, allumer une chandelle, et n'en peut venir à bout malgré tous les moyens que la science a mis à sa disposition, il doit renoncer à l'espoir de la paternité; le mariage qu'il a contracté, ou qu'il contractera, est ou sera frappé de stérilité.

Songer que l'on marche pieds nus sur des charbons ardents, sans éprouver aucune douleur, annonce qu'on supportera, avec courage et résignation, de grands malheurs.

—

CHAPITRE V.

L'AIR.

Si l'on songe qu'on respire un air doux et parfumé de suaves odeurs, comme si l'on était au milieu d'un parterre émaillé de toutes les fleurs du printemps, c'est un signe de tranquillité et de bien-être que ne doivent troubler de longtemps les soucis et les contrariétés.

Si au contraire, on respire difficilement, dans un rêve, un air lourd et chargé de vapeurs grossières et fétides, il faut s'attendre à des indispositions désagréables, à un malaise physique et moral contre lequel la médecine sera impuissante.

Entendez-vous siffler dans les airs un vent impétueux, voyez-vous tournoyer les feuilles des arbres, et les oiseaux lutter difficilement contre ce prélude ordinaire de l'orage, vous devez craindre un changement peu agréable dans votre position, qui peut-être deviendra très misérable. Vous serez comme la feuille qui est le jouet du vent, comme l'oiseau qui ne peut plus se reposer sur une branche.

Si au bruit du vent vient se mêler celui de la pluie, qui fouette les vitres de votre fenêtre, si le tonnerre retentit également à vos oreilles, c'est le pronostic d'une catastrophe terrible qui vous plongera dans le désespoir et pourra vous inspirer des idées de suicide.

Voyez-vous la foudre sillonner les airs, l'entendez-vous tomber sur la maison que vous habitez, elle vous annonce que dans la semaine la tombe s'ouvrira pour recevoir une personne qui vous était bien chère.

—

CHAPITRE VI.

LA TERRE.

Si l'on voit, en songe, une terre aride, desséchée, sans végétation et sans verdure, cela indique que des amis sur le dévouement desquels on croyait pouvoir compter, seront sourds à votre appel, et répondront à vos plaintes par l'égoïsme et l'insensibilité.

Songer qu'on aperçoit beaucoup de neige sur la terre, cela signifie que l'on rencontrera, dans un voyage projeté, beaucoup d'obstacles et même de périls.

Celui qui, en rêvant, voit la terre trembler avec les maisons qui menacent de s'écrouler et d'écraser ceux qui les habitent, est menacé d'un grand malheur qu'il lui sera impossible de prévenir et de réparer.

Quand on songe qu'on voit la terre humide d'une rosée printanière et éclairée du soleil levant, c'est le pronostic d'une journée agréable et quelquefois d'une semaine tout entière sans contrariétés et sans désagréments.

Si une femme songe qu'elle marche sur un terrain glissant et qu'elle laisse un de ses souliers dans la boue, elle renoncera à tout projet de sortie; elle restera chez elle au moins quinze jours, et réfléchira sur les dangers d'une promesse imprudente de rendez-vous.

Songer qu'en marchant sur une terre qui paraît unie, on rencontre un fossé ou un précipice, et qu'on y tombe, signifie qu'on sera trompé dans une affaire, par des gens dont on croyait n'avoir pas à se défier.

CHAPITRE VI.

NAVIGATION.

Avez-vous vu en songe, une mer calme et à peine ridée par le vent, une mer qui ne vous présentait aucune voile à l'horizon, méfiez-vous des personnes avec lesquelles vous alliez traiter d'une affaire importante et prenez toutes vos précautions pour ne pas être trompé; n'ajoutez pas foi aux protestations hypocrites de loyauté, de désintéressement, de probité.

Si vous rêvez que vous êtes à bord d'un navire où une grande voie d'eau vient de se déclarer tout à coup, renoncez au projet de mariage ou de liaison intime avec la personne qui vous avait paru mériter votre attachement; vous vous épargnerez ainsi bien d'amers regrets.

Celui qui songe qu'il voit deux escadres combattre entre elles, qu'il assiste au spectacle d'un combat naval, qu'il entend le bruit de la canonnade et de la mousqueterie, doit s'attendre à se trouver mêlé à une rixe sanglante ou à un procès dangereux pour son honneur et pour sa fortune. Toutefois, il y a quelques exceptions et quelques différences qui résultent des diverses impressions que ce songe peut faire éprouver. Si l'on ne sent aucune frayeur, en voyant le combat naval, si au contraire la curiosité se trouve satisfaite de ces scènes imposantes et dramatiques, on n'aura pas à redouter une issue fatale des querelles dans lesquelles on se trouvera engagé, c'est-à-dire, que les pertes qui pourront en résulter pourront être réparées et même suivies de dédommagements: mais

si l'on tremble, si l'on frissonne devant la lutte des deux escadres, le songe annonce les plus tristes événements.

Si l'on songe que l'on tombe dans la mer et qu'on échappe à la mort soit en gagnant la côte à la nage, soit en étant recueilli par une embarcation, cela pronostique la menace d'un funeste accident, mais on en sera quitte pour la peur. Si au contraire, on se sent submergé, si on voit la mort de près, on sera atteint subitement d'une grave et dangereuse maladie qui mettra les jours du rêveur en danger; si vous songez que vous allez être dévoré par une baleine ou un requin, vous aurez affaire à un homme d'affaires, soit avoué, soit notaire, soit agent de change qui vous ruinera par une banqueroute.

—

CHAPITRE VII.

DES ARBRES.

Songer qu'on voit un figuier couvert de figues, mais non encore mûres, annonce beaucoup d'espérances qui ne se réaliseront pas.

Songer qu'on aperçoit un chêne vigoureux autour duquel s'élèvent des plantes grimpantes annonce qu'on aura incessamment plus d'une occasion de montrer son bon cœur, ou souvent des parents ou des amis tombés tout à coup dans le malheur.

Songer qu'on aperçoit un rosier blanc en fleur, signifie qu'on épousera une femme douce et aimante, complaisante, et qui fera le bonheur de son époux.

Si l'on songe qu'on voit un olivier, on pourra espérer un heureux changement dans une position qui jusque là était pénible.

Songer qu'on aperçoit un cyprès, pronostique la mort d'une personne chérie, de l'affection de laquelle on attendait le bonheur de son existence.

Songer qu'on voit une vigne chargée de raisins, annonce le succès d'une grande opération dans laquelle on avait engagé sa fortune tout entière ou une augmentation de revenus, soit qu'on ait une place dans une administration publique, soit qu'on ait l'existence indépendante des rentiers.

Si l'on aperçoit un mûrier et qu'en cueillant un de ses fruits, on voit sa main rougir, il faut s'attendre à une affliction soudaine.

Songer qu'on voit un poirier, qu'en en détachant une poire et qu'en l'ouvrant on y aperçoit un ver, pronostique un amer désappointement, un cruel mécompte.

Si l'on songe qu'on monte à un arbre élevé et que tout-à-coup la branche à laquelle on s'attachait venant à se briser, on tombe à terre ,

il faudra renoncer immédiatement à un projet sur l'exécution duquel on avait fait reposer des espérances de fortune.

Songer qu'on voit un pin, annonce une position invariable, qu'elle soit bonne ou mauvaise, attendu que le pin est toujours vert.

—

CHAPITRE VIII.

DE L'HOMME.

Songer que l'on voit un homme géant qui s'avance avec des paroles menaçantes et des intentions hostiles, annonce qu'un événement auquel on n'attachait aucune importance aura des conséquences très graves et est gros des plus affreux malheurs.

Si une fille voit en songe un homme tout velu, elle ne sera pas heureuse en mariage; elle aura beaucoup d'enfants et essuiera de mauvais traitements de la part d'un époux dur et brutal.

Si une femme songe qu'elle est enceinte, bien qu'elle n'ait eu aucun rapport avec un homme, elle verra sa vertu succomber dans l'année, et contractera une liaison qui lui fera verser bien des larmes.

Si un homme songe qu'il est tout à coup assailli par plusieurs femmes qui se précipitent sur lui, sa réputation sera compromise par des commérages et des suppositions calomnieuses pour ses mœurs.

Si un homme songe qu'il redevient enfant, cela signifie un prochain affaiblissement de ses facultés intellectuelles et la nécessité de renoncer aux affaires, qui demandent de l'application et une raison saine.

Si une femme voit en songe le mari qu'elle a perdu, elle éprouvera bientôt une grande contrariété; si elle voit son amant, elle recevra une nouvelle qui lui causera beaucoup de joie.

Si une jeune fille songe qu'un vieillard veut attenter à son honneur, et qu'elle triomphe de ses criminels efforts, elle sera d'abord très malheureuse, puis un grand bonheur la consolera et lui fera oublier le sujet de ses peines.

Si un homme songe qu'il n'a plus de tête et qu'il continue à marcher, cela signifie qu'il perdra dans l'année un protecteur puissant, et que cette perte, sans le ruiner entièrement, le réduira cependant à un état de gêne dont sa philosophie finira par s'accommoder.

Si une femme enceinte songe qu'elle meurt en mettant son enfant au monde, elle maudira un jour sa naissance et maudira plus d'une fois son titre de mère.

Si une jeune fille, à peine nubile, songe que ses seins sont gonflés de lait, cela signifie qu'elle se mariera de bonne heure, et qu'elle n'aura que des filles.

Si un jeune homme songe qu'il est une fille et qu'il a perdu tous les attributs de la virilité, il aura une affaire fâcheuse où il manquera de cœur.

Si un vieillard songe qu'il va épouser une jeune fille, cela annonce une imminente apoplexie.

Si une vieille femme songe qu'elle inspire une grande passion à un jeune homme et retrouve à sa vue les émotions dont elle avait perdu le secret, elle réussira dans la première affaire où le hasard jouera le principal rôle.

CHAPITRE IX.

DES QUADRUPÈDES.

Si l'on songe qu'on aperçoit un singe, cela annonce qu'on sera dupe d'une femme ou d'un homme dont on ne soupçonnait nullement la duplicité et la bonne foi.

Apercevoir en songe un éléphant et bien distinguer ses dents, signifie qu'une entreprise qui paraissait d'abord très lourde finira par donner de beaux bénéfices.

Si l'on songe qu'on voit un chat noir courant au milieu de la chambre où l'on est couché, si on l'entend miauler, c'est un signe de chagrin inattendu, un pronostic de nouvelles fâcheuses.

Si l'on songe qu'on est monté sur un cheval blanc qui vous emporte rapidement à travers une plaine, sans qu'on puisse modérer sa course, cela signifie qu'on sera entraîné dans une affaire désagréable, et qu'on fera de vains efforts pour en sortir.

Songer qu'on aperçoit un lion et qu'on le caresse familièrement, comme un chien, annonce qu'on obtiendra les bonnes grâces d'un grand personnage, et que cette faveur conduira à une place importante et lucrative.

Si l'on aperçoit en songe un loup qui se jette au milieu d'une bergerie et qui emporte un mouton, cela annonce une perte considérable d'argent, par suite d'un abus de confiance.

Si l'on songe qu'on est poursuivi par un chien enragé et qu'on en est mordu, cela annonce qu'on tombera dans un guet-apens.

Si l'on songe qu'on a trouvé dans une forêt une corne de cerf, cela annonce une trahison imminente sous le toit conjugal.

Rêver qu'on possède une vaste bergerie, et voir beaucoup de moutons, signifie qu'on jouira d'une agréable aisance, mais sans luxe.

Si l'on songe qu'on joue avec un renard apprivoisé et qu'on se plaît à voir ses sauts et ses gambades, il faut se défier de sa femme ou de sa maîtresse.

Si une femme aperçoit en songe un bouc, elle est menacée d'une de ces maladies ou infirmités, dont les résultats sont infiniment pénibles pour l'amour-propre et la coquetterie.

Si un homme rêve qu'il lutte avec une vache, et qu'il en reçoit un coup de corne, cela signifie que l'abondance qui, dans son intérieur, avait succédé à l'aisance, lui sera funeste et qu'il sera victime de son avidité et de sa gourmandise.

Songer qu'on est monté sur un âne et qu'on est poursuivi par les huées des passants, est le pronostic d'avanies terribles, d'humiliations douloureuses.

Si une fille voit en songe un bélier ayant une toison épaisse et blanche, elle épousera un homme qui fera son bonheur et qui réunira toutes les qualités d'un bon époux et d'un bon père.

Si une femme songe qu'elle voit une vache seule au milieu d'un pâturage, cela annonce qu'elle deviendra bien grasse et que son embonpoint excessif résistera à tous les efforts de la médecine qu'elle appellera en vain au secours de sa beauté.

Si un homme voit un porc dans sa bauge et l'entend grogner avec force, c'est signe de mauvais traitements et d'injures de la part d'un riche orgueilleux et sot qui cherchera à l'humilier.

Si un écolier aperçoit en songe un cavalier sonnant de la trompette, cela signifie pour lui, qu'à la fin de l'année, il obtiendra plusieurs prix qu'il ne pouvait espérer.

Si une femme rêve, pendant l'absence de son mari, voyageant pour ses affaires, qu'elle voit des lapins, elle doit craindre plus d'une infidélité de son volage époux.

Songer qu'on est à table et qu'on voit un lièvre, signifie qu'on sera ingrat envers des personnes auxquelles on devait beaucoup de reconnaissance.

Si une demoiselle, sur le point de se marier, voit en songe un sanglier déracinant des arbres, cela signifie que son mariage sera stérile.

Quand un homme veuf et qui a atteint la cinquantaine, aperçoit en songe des femmes qui jouent avec des chats, cela signifie qu'il sera le jouet d'intrigues amoureuses et de folles passions et qu'il sera la dupe de plusieurs coquettes qui ruineront sa fortune et sa santé.

Si un médecin voit en songe un crocodile, cela lui annonce qu'il ira bientôt lui-même rejoindre les malades qui sont morts entre ses mains.

CHAPITRE X.

DES OISEAUX ET DES INSECTES.

Voir en songe une oie qui vous poursuit en battant de l'aile, signifie qu'on aura à se défendre d'attaques injustes de la part d'un sot, que des gens d'esprit mal intentionnés feront agir.

Si vous songez que vous apercevez un aigle qui plane au-dessus de votre tête et qui s'apprête à fondre sur vous, attendez-vous à un grand malheur, que vous ne pourrez éviter parce que vous serez trop faible pour résister à la puissance de votre persécuteur.

Songer qu'on voit un corbeau, n'est pas toujours un signe d'affliction ou un présage de deuil; si le corbeau est perché au haut d'un arbre et que vous n'aperceviez que sa queue, vous courrez quelque risque et le danger même auquel vous aurez été exposé sera pour vous une leçon dont vous profiterez : vous serez à l'avenir plus prudent, plus circonspect; mais si le corbeau est placé de manière qu'il puisse vous voir, vous aurez à subir une douloureuse épreuve dans vos affections que menace une perte qui vous sera très sensible. Si vous voyez le corbeau s'envoler en poussant des croassements, une longue et cruelle maladie mettra vos jours en danger, et la prudence exige que vous fassiez votre testament, si vous n'avez pas encore songé à cette mesure réclamée par la prévoyance.

Voir une hirondelle qui tournoie autour du clocher d'un village, signifie qu'on assistera bientôt à l'enterrement d'une personne dont la mort subite causera une vive et douloureuse surprise.

Songer qu'on aperçoit plusieurs pigeons volant de compagnie, en s'abandonnant au souffle du vent, signifie que des amis ou des parents qui sont en voyage arriveront heureusement au terme de leur course.

Si une jeune fille voit en songe un moineau franc, dit vulgairement pierrot, se pencher sur son lit, si elle entend son cri importun et monotone, cela lui annonce que l'homme qu'elle épousera sera libertin, coureur et buveur.

Voir en songe un hibou, signifie qu'on sera obligé, dans peu de temps, de se réfugier dans une profonde solitude pour y cacher ses chagrins et ses larmes.

Songer qu'on entend autour de soi gazouiller un grand nombre d'oiseaux, sans les voir, annonce qu'on sera en butte à beaucoup de calomnies anonymes et à la médisance.

Si une femme songe qu'elle voit un coq battre et plumer une poule, c'est pour elle un présage d'altercations fréquentes dans le ménage et de querelles dont le résultat sera un procès en séparation de corps qui pourra causer la ruine des deux époux.

Apercevoir une poule entourée de ses petits, auxquels elle donne à manger, annonce que le temps n'est pas éloigné où l'on aura beaucoup de peine à élever sa nombreuse famille.

Songer qu'on entend siffler un merle, vous annonce que dans une société, il vous échappera une naïveté ou une sottise qui vous couvrira de ridicule.

Apercevoir en songe deux colombes qui se becquettent et qui sont troublées dans l'échange de leurs communes caresses par l'arrivée d'un oiseau de proie, signifie la prochaine invasion de l'adultère dans un ménage qui paraissait jouir d'une félicité parfaite.

Voir au milieu d'un bassin plusieurs cygnes sillonner l'eau limpide et transparente, signifie que le calme régnera au milieu de la famille.

Apercevoir de petits oiseaux qui ont à leur bec des brins de paille pour la construction de leurs nids, annonce à un homme qui craignait que son mariage ne fût stérile, que le ciel va enfin exaucer ses vœux et que sa femme le rendra père.

Si l'on voit un chardonneret s'ébattre sur sa fenêtre et appeler sa femelle, c'est un signe de fidélité et d'attachement de la part des personnes que l'on aime.

Songer qu'on découvre un chat-huant dans un tronc de vieille masure, au lieu d'un joli oiseau chantant qu'on espérait y trouver, annonce qu'une liaison qui semblait promettre le bonheur, aboutira à la haine et à des discussions sérieuses.

Voir un singe dans sa chambre, et au-dessus de son lit une chauve-souris, et la poursuivre vainement pour la chasser, signifie qu'on ne pourra briser les liens d'une union mal assortie, et qu'on sera trompé dans ses illusions.

Si vous voyez en songe des serins s'échapper de leur cage et prendre leur essor vers le couchant, vous perdrez une forte somme d'argent qui vous sera enlevée par des gens que vous regardiez comme des amis sincères et véritables.

Songer qu'on voit des canards barboter dans une mare fangeuse, signifie que des entremetteurs soi-disant officieux, des conseillers maladroits, embrouillent vos affaires et vous engagent dans des procès désastreux.

Si l'on voit en songe l'air obscurci par les moucherons, c'est un présage de complications dans une affaire qui paraissait ne présenter d'abord aucune difficulté.

Rêver qu'on est assailli par un essaim d'abeilles furieuses, annonce des démêlés et des discussions pénibles avec des gens dont on aura blessé l'amour-propre par des paroles imprudentes.

Songer qu'on attrape une puce, annonce une réussite inespérée, un bonheur inattendu.

Songer qu'en mangeant un fruit on a rencontré sous sa dent une grosse chenille, signifie qu'on sera cruellement déçu dans une espérance qu'on supposait très légitime.

Si l'on voit en songe un champ rempli de sauterelles, cela annonce que l'on fera dans les bals de mauvaises et dangereuses connaissances.

Voir un papillon qui vient brûler ses ailes à une lampe ou à une chandelle, annonce qu'un ennemi, dont on craignait la haine, sera mis incessamment dans l'impossibilité de nuire.

Entendre en songe bourdonner des hannetons ou des bourdons, annonce des querelles avec des voisins bavards, médisants et curieux.

—

CHAPITRE XI.

DES REPTILES ET DES POISSONS.

Voir en songe une couleuvre qu'on prend d'abord pour un serpent et dont on reconnaît ensuite les mouvements et les goûts inoffensifs, annonce que quelqu'un dont on se défiait d'abord, rendra un éminent service et surprendra à la fois par son désintéressement et par sa délicatesse.

Apercevoir en dormant un énorme serpent qui vous enlace de ses nœuds et qui s'enroule autour de votre corps, cela signifie que votre femme ou votre maîtresse méditent une trahison.

Si vous voyez un gentil lézard courir légèrement sur un mur, aux rayons d'un soleil printanier, soyez assuré que vous verrez revenir à vous un ami que vous croyiez avoir perdu pour toujours.

Songer qu'on met le pied sur un crapaud, signifie qu'on aura raison d'un ennemi caché et dangereux qui sera trop lâche pour vous attaquer en face.

Entendre dans un songe, le coassement des grenouilles, annonce l'insuccès de dénonciations calomnieuses et de faux rapports.

Songer qu'en pêchant à la ligne, on retire attaché à son hameçon un morceau de bois ou une herbe aquatique, au lieu d'un poisson, signifie qu'il faut renoncer à poursuivre une affaire ou un procès sur lequel on avait fondé de grandes espérances.

Si l'on voit en songe plusieurs poissons rouges dans un bocal, c'est un présage de bonnes nouvelles qui se succéderont dans un très court espace de temps.

CHAPITRE XII.

DES CHEVEUX.

Si une fille nubile se voit, en songe, couper les cheveux, malgré ses prières et ses larmes, cela signifie qu'elle perdra de bonne heure ses charmes par suite de maladie ou de chagrins violents qui la vieilliront avant le temps.

Si un homme qui porte perruque voit, en songe, repousser ses cheveux, il trouvera, dans les huit jours qui suivront la nuit de son rêve, une occasion de montrer beaucoup de vigueur et de fermeté : ce qui lui vaudra les bonnes grâces d'un ministre puissant et une place importante.

Voir tout à coup tomber ses cheveux, annonce l'imminence d'un grand malheur; les voir blanchir présage seulement des contrariétés.

Songer que les cheveux deviennent rouges, pronostique des scènes fâcheuses où les emportements de la colère pourront avoir des suites funestes.

Si une femme voit en songe son mari ou son amant devenir chauve, elle est bien près de la lassitude, du dégoût et même de l'infidélité.

Voir en songe une perruque poudrée, semblable à celles qu'on portait sous Louis XIV, annonce un grand service rendu par l'expérience et les sages conseils d'un vieillard.

—

CHAPITRE XIII.

DE LA BARBE, DES SOURCILS ET DES PAUPIÈRES.

Si un homme qui se rase tous les jours rêve qu'il porte une grande barbe, il est sur le point d'être appelé à recueillir un héritage sur lequel il ne pouvait compter.

Songer qu'en se rasant on se fait une large blessure et voir son sang couler, signifie qu'on est sur le point de perdre sa place et qu'on est menacé de l'indigence.

Si une femme songe que son mari est devenu tout à coup imberbe, elle doit craindre de sa part un refroidissement subit et une triste indifférence qui pourra la conduire à des fautes, pour retrouver des plaisirs dont elle se trouvera sevrée par ce soudain changement.

Si un mari songe que sa femme a de la barbe au menton, cela présage la manifestation d'une volonté impérieuse et des prétentions à un despotisme qui ferait de lui un esclave s'il n'avait pas assez de courage pour faire valoir ses droits et faire respecter l'autorité dont on voudrait le dépouiller, malgré les prescriptions formelles du Code civil.

Si une fille songe qu'elle porte des moustaches, cela lui annonce les hommages d'un militaire et son triomphe futur sur son cœur qui palpite à la vue seule d'un uniforme.

Songer qu'on n'a plus ni paupières ni sourcils, présage des chagrins domestiques de plus d'une espèce.

Si une femme se voit en songe dans un miroir avec des sourcils blancs et des cheveux noirs, c'est pour elle un présage d'amours capricieuses et d'inconstance dans des liaisons passagères.

CHAPITRE XIV.

DE LA TÊTE, DU VISAGE, DU FRONT ET DU NEZ.

Si, dans son premier sommeil, on songe qu'on voit une femme jeune et belle dont le visage est frais et riant, ce rêve présage une journée heureuse pendant laquelle on éprouvera un bien-être continuel et une douce satisfaction.

Si une femme songe qu'un homme au visage basané, à la chevelure crépue apparaît tout à coup, devant elle, elle verra se changer en amers chagrins de douces espérances et de décevantes illusions.

Songer qu'on voit une belle tête sur un corps difforme, annonce à un homme et à une femme qu'ils ne seront pas heureux en mariage et qu'ils se sépareront bientôt.

Songer qu'on a une tête d'une grosseur énorme et tout à fait hors de proportion avec le corps, est un présage de maladie et même de mort, par suite de travaux excessifs et d'une application trop assidue à des études difficiles.

Si quelqu'un songe que son front s'est rapetissé, cela signifie qu'il manquera, par imprévoyance ou par étourderie, une belle occasion de faire fortune.

Songer qu'on a fait une chute et qu'en tombant on s'est entr'ouvert le front d'où le sang s'échappe avec violence, annonce une perte considérable par suite de fausses démarches.

Songer qu'il est survenu au front une excroissance charnue qui forme une protubérance gênante pour le chapeau, signifie qu'on sera victime, dans une circonstance importante, de sa raideur et de son aveugle opiniâtreté.

Si quelqu'un voit en songe son nez s'allonger d'une manière excessive, il doit s'attendre à un terrible mécompte qui le réduira peut-être au désespoir.

Si une femme songe qu'elle n'a plus de nez, elle sera dupe de l'infi-

délité de son mari ou de son amant et ne cessera point de le croire constant.

Songer qu'on a le nez tout couvert de poils, est le présage d'un événement heureux dont on ne sera redevable qu'à sa prévoyance.

Si quelqu'un songe qu'il n'a plus le nez au milieu du visage, il éprouvera une grande mystification dans une société où jusque-là il jouissait de la réputation d'un homme d'esprit.

CHAPITRE XV.

DE LA BOUCHE, DES YEUX ET DES OREILLES.

Songer qu'on a la bouche beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, c'est un présage d'ambition avortée et de désirs qui ne seront pas proportionnés à la condition et à la fortune de celui qui fera ce songe.

Si une femme songe que sa bouche est devenue si petite qu'elle craigne même de ne pouvoir plus l'ouvrir pour y introduire des aliments, elle doit redouter de voir l'indigence succéder à l'existence opulente qu'elle devait à une généreuse protection.

Songer que les deux lèvres de la bouche se sont rejointes et unies de manière à la fermer entièrement, annonce une maladie dangereuse et est quelquefois un symptôme de mort prochaine.

Si quelqu'un songe qu'il a un œil crevé, il perdra dans l'année un ami dont les sages avis l'avaient préservé de bien des fautes.

Songer qu'on a une taie sur les yeux et qu'on est complétement aveugle, annonce le mauvais succès d'une entreprise ruineuse et dont l'issue fatale avait été prédite par des hommes clairvoyants.

Voir en songe un aveugle conduit par un chien, signifie qu'on éprouvera une grande catastrophe, mais qu'on sera secouru par un ami fidèle.

Si quelqu'un qui a la vue basse et porte ordinairement des besicles, songe qu'il a une vue perçante, il n'aura qu'à se féliciter d'avoir persévéré dans l'exécution d'un projet qui exigeait beaucoup de constance et de courage.

Songer qu'on a quatre ou six oreilles au lieu de deux, signifie qu'on se conciliera les bonnes grâces d'hommes puissants et qu'on spéculera heureusement sur ce crédit.

Si quelqu'un songe qu'il a des oreilles d'âne, il deviendra le subordonné de gens auxquels il commandait auparavant et qui lui feront expier leur ancienne obéissance.

Songer qu'on a les oreilles déchirées ou égratignées par un chat, annonce une trahison.

Songer qu'on a les oreilles bouchées et qu'on est devenu entièrement sourd, présage qu'on se rendra coupable d'une odieuse ingratitude envers des parents ou des bienfaiteurs tombés dans l'infortune.

—

CHAPITRE XVI.

DES DENTS, DES JOUES ET DES LÈVRES.

Songer qu'une de ses dents se détache tout à coup de sa mâchoire, annonce la mort d'un proche parent ou d'un de ses meilleurs amis.

Si quelqu'un voit en songe ses dents s'allonger, il éprouvera tout à coup une gêne cruelle et se verra réduit à implorer la pitié publique.

Si une femme songe qu'elle a perdu soudain toutes ses dents, elle verra périr successivement tous ses enfants.

Songer qu'il ne reste plus qu'une dent dans la bouche, signifie qu'on sera très malheureux, mais qu'on conservera dans l'adversité un ami qui vous aidera à la supporter.

Songer qn'on trouve et qu'on ramasse une dent blanche, est un heureux présage; si elle est noire, c'est le contraire.

Si l'on songe qu'un dentiste vous arrache une dent cariée, cela signifie que l'on découvrira à temps un piége tendu à la bonne foi et qu'on se débarrassera d'une liaison dangereuse.

Songer qu'on a les joues pâles et amaigries par la maladie ou par le chagrin présage de fâcheuses nouvelles pour sa famille.

Si une jeune fille ordinairement pâle, songe que ses joues sont devenues tout à coup vermeilles, elle doit espérer qu'elle se verra bientôt l'objet des attentions d'un cavalier aimable qui demandera et obtiendra sa main.

Songer qu'on a les lèvres noires, comme si on venait de boire de l'encre est un pronostic de chagrin.

Si une femme songe qu'un animal malfaisant a mordu jusqu'au sang une de ses lèvres, elle se verra trahie par une autre femme qui se disait sa meilleure amie.

—

CHAPITRE XVII.

DU COL ET DES ÉPAULES.

Songer qu'on a le col de travers, signifie un changement malheureux dans une existence que l'on croyait à l'abri des vicissitudes de la fortune.

Songer que le col a pris un développement extraordinaire, annonce une disgrâce occasionnée par un sot orgueil.

Si quelqu'un voit en songe qu'on le conduit en prison, la corde au col, comme un malfaiteur, il doit s'attendre à une grande humiliation.

Si quelqu'un songe qu'il est monté sur l'échafaud et qu'il tend le col à la hache du bourreau, cela lui annonce qu'il est menacé de la perte de sa femme ou de l'ainé de ses enfants.

Quand une femme coquette voit en songe des tumeurs ou de gros boutons purulents sur son col, elle est menacée d'une maladie qui éloignera d'elle tous ses amants.

Songer qu'on a le col coupé et qu'on vit encore, annonce qu'on se verra à la veille d'être ruiné par un vol ou par une banqueroute mais qu'on en sera quitte pour la peur.

Si quelqu'un songe qu'il coupe la tête à son ennemi, c'est le présage d'une querelle dans laquelle il se montrera faible jusqu'à la lâcheté.

Songer qu'on a des épaules plus larges que de coutume, annonce un accroissement dans les revenus, une amélioration dans une position qui était difficile.

Si quelqu'un songe qu'il lui est survenu entre les deux épaules une gibbosité qui le rend à la fin difforme et ridicule, il se verra la fable de son quartier par le scandale de l'inconduite d'une épouse adultère avec effronterie.

CHAPITRE XVIII.

DES BRAS ET DES MAINS.

Si quelqu'un songe que ses bras se sont allongés et pourraient appartenir au corps d'un géant, c'est pour lui le présage d'une heureuse nouvelle qui comblera de joie sa famille, parce qu'elle lui fait espérer qu'il pourra en être le soutien.

Si une femme songe que son mari a perdu un bras, elle est à la veille de perdre un de ses enfants.

Si une jeune fille songe qu'elle est brutalement saisie par le bras vigoureux d'un homme inconnu, elle sera malheureuse dans un mariage où sa famille n'aura pas consulté son cœur et qu'elle se sera laissé imposer par une condescendance aux volontés de parents intéressés et cupides.

Songer qu'on voit épars dans la rue des bras coupés et sanglants, annonce des pertes et des chagrins de tout genre.

Si un homme songe qu'il a les deux bras emportés par des boulets, sur un champ de bataille, c'est pour lui le présage de distinctions et

d'honorables récompenses qu'il recevra du gouvernement dont on louera la justice à son égard.

Si une veuve voit en songe un homme manchot qui demande sa main, elle doit prudemment persévérer dans son veuvage, plutôt que de convoler à de secondes noces qui ne lui promettent que des tourments et des souffrances avec un mari câlin et brutal.

Si une femme jeune et coquette se voit en songe les mains rudes et calleuses, elle aura à souffrir de mauvais traitements de la part d'un homme qui lui imposera de pénibles travaux par suite d'une avarice sordide qui la privera de l'aide d'une domestique ou d'une femme de ménage.

Songer qu'il manque plusieurs doigts à la main droite, annonce la perte d'enfants ou de parents également chers.

Si quelqu'un songe qu'il a sept doigts à la main gauche, c'est un présage de succès dans une opération dans laquelle on avait risqué des capitaux considérables.

Si quelqu'un songe qu'il plonge une de ses mains au milieu d'un brasier et qu'il l'y laisse pendant quelques minutes sans éprouver aucune douleur, il apprendra dans la semaine un grand malheur qu'il supportera avec une stoïque résignation.

Songer qu'on ne peut plus remuer les doigts des mains annonce qu'on sera très-incessamment privé des moyens d'exercer ses talents ou son industrie.

Si une femme songe qn'elle lève une main séditieuse sur son mari et qu'après lui avoir appliqué sur la joue un vigoureux soufflet, celui-ci répond à cette violence par un sourire ou par une caresse, c'est le présago d'un ménage heureux dont aucnne dispute ne pourra altérer la tranquillité.

Si au contraire une femme se voit battre en songe par son mari, et se livre à un accès de colère et d'indignation après avoir éprouvé ce traitement indigne, c'est un indice de mésintelligence prochaine, de récriminations très vives qui peuvent amener une demande en séparation de corps.

Si une demoiselle songe qu'elle tient une épée dans sa main droite et qu'elle la manie avec la dextérité d'un maître d'escrime, elle épousera dans les six mois qui suivent ce songe un homme d'un caractère très doux et dont la complaisance à toute épreuve pour toutes les volontés de son épouse constituera une abdication positive de ses droits.

Si un homme de lettres songe qu'il est devant son bureau et que sa plume immobile entre ses doigts s'obstine à ne tracer aucune lettre sur le papier, c'est un avertissement pour lui qu'il doit songer à faire sa retraite littéraire et que le public est fatigué de son nom et de ses ouvrages.

Songer qu'on voit sur sa main une tache de sang qu'on ne peut faire disparaître, annonce qu'on commettra une faute qui pourra rester impunie mais qui laissera dans l'ame d'éternels remords.

Si un officier, à la veille d'une bataille, rêve que devant l'ennemi il tient à la main une épée brisée par le milieu, il sera fait prisonnier sans pouvoir se défendre.

CHAPITRE XIX.

DES JAMBES, DES GENOUX ET DES PIEDS.

Songer qu'on a une jambe de bois, signifie que dans un voyage qu'on se propose de faire ou dans une opération qui exige beaucoup de démarches, on sera arrêté par des obstacles et des difficultés sans nombre et que le voyageur surtout sera exposé à de graves accidents.

Songer qu'on rencontre un invalide amputé des deux jambes, annonce une maladie qui pourra être suivie de la paralysie d'un membre.

Songer qu'on vous coupe une jambe, est le présage de la mort d'une personne qu'on aime tendrement.

Si une femme voit en songe ses deux jambes remplacées par des jambes d'un animal à cornes, cela signifie qu'elle sera trompée par son mari et qu'elle se vengera en le trompant à son tour.

Si un homme songe qu'il a les jambes enlevées et qu'il marche sur la tête, il doit s'attendre à une grande perturbation dans son existence et à une succession de malheurs qui mettront ses affaires sans dessus-dessous.

Si une demoiselle voit en songe son fiancé marcher péniblement et traîner à l'aide de béquilles ses jambes enflées, c'est un présage des regrets et des ennuis qui l'attendent sous le toit conjugal.

Si un vieillard voit en songe ses jambes desséchées comme celles d'un squelette, c'est pour lui le présage d'une mort lente et d'une longue agonie.

Songer qu'en essayant de marcher, les jambes se détachent sans effort du tronc, annonce qu'on fera une perte douloureuse, mais dont de prudents amis déroberont le secret à la victime et qu'elle n'apprendra que bien longtemps après l'événement.

Si une jeune femme qui est fière de la beauté délicate d'une jambe très fine songe qu'elle n'a plus de mollets, c'est pour elle le présage d'une maladie qui, en la réduisant à un déplorable état de maigreur, lui enlèvera tous ses charmes et tous ses moyens de séduction.

Si un jeune homme, à la veille de se marier, voit en songe une fille qui lui cache son visage en relevant sa robe jusqu'au genou, doit avoir de graves appréhensions pour son avenir conjugal.

Songer qu'on a de l'eau jusqu'au genou, et qu'on ne peut pas en avoir plus haut, signifie qu'on a raison de ne pas s'engager trop avant dans une affaire qui présente peu de chances de succès.

Songer qu'en s'agenouillant on s'est brisé la rotule du genou droit, annonce qu'on ne retirera que des humiliations, sans compensation aucune, de flatteries et de bassesses auprès d'insolents parvenus.

Si une femme déjà sur le retour rêve qu'un jeune homme est à ses genoux, et lui tient un langage passionné, cela lui présage du bonheur dans une affaire où le succès dépend seulement du hasard.

Rêver qu'on a des pieds de cheval, signifie qu'on n'aura pas à se repentir d'avoir déployé dans une circonstance très importante une activité extraordinaire qui avait d'abord été blâmée par des sots.

Rêver qu'on a les pieds gelés à la suite d'une longue course dans un pays couvert de neige, annonce un subit et involontaire refroidissement dans un attachement qui avait le caractère d'une passion ardente et sincère.

Si une jeune fille rêve qu'elle porte à un doigt de son pied gauche un anneau d'or, elle épousera un homme qui s'enrichira dans un commerce ou une industrie qui se rattache à la chaussure des dames.

Si une femme veuve de trente-cinq à quarante ans éprouve une vive démangeaison au pied droit, cela lui annonce que ses projets de veuvage éternel et de douleur inconsolable s'évanouiront devant la galanterie habile et la stratégie amoureuse d'un prétendant à barbe grise.

Rêver qu'on est mordu à un pied par un animal qu'on ne voit pas, annonce presque toujours l'effet désastreux de la médisance et de la calomnie, qui portent le plus souvent leurs coups dans l'ombre.

Rêver qu'on a un pied dans l'eau et l'autre sur la terre, annonce l'embarras imminent d'une position équivoque et fausse.

Songer qu'on a les deux pieds écrasés par la roue d'une voiture, est le présage d'une prochaine attaque de goutte.

Songer qu'on voit ses pieds démesurément allongés, annonce qu'on touche au moment de se trouver dans une position stable et dans laquelle on s'affermira chaque jour davantage.

—

CHAPITRE XX.

DE LA NUDITÉ ET DES DIFFÉRENTES PARTIES DE L'HABILLEMENT.

Si l'on songe qu'on voit dans une rue ou sur une place publique beaucoup d'hommes nus, cela signifie qu'on aura bientôt à rougir de la conduite et des scandales d'une personne à laquelle on est attaché par les liens du sang ou par ceux de l'amitié.

Si un homme voit en songe une femme nue, mais jeune et belle, qui cherche à fuir ses regards, il sera dupe d'une passion malheureuse pour une coquette qui se rira de sa tendresse et de ses sacrifices.

Si une femme se voit en songe poursuivie par un homme nu, son honneur et sa réputation seront compromis par des lettres anonymes distribuées à tous les locataires de la maison qu'elle habite.

Si un homme rêve qu'il est couché avec une femme nue, mais inanimée et froide comme un cadavre, il recevra une lettre qui lui apprendra la mort d'une personne qui lui est chère.

Si une femme songe qu'elle se trouve tout à coup dans un état de complète nudité devant les passants, cela l'avertit de renoncer à une liaison qui lui a paru d'abord formée sous les plus heureux auspices, mais qui peut la conduire au dernier degré de l'avilissement et de la honte.

Si une femme mariée, et qui attend son mari éloigné d'elle depuis longtemps, rêve qu'elle est nue dans ses bras, c'est un triste présage de maladie et d'autres obstacles qui retarderont le retour de l'époux; il serait même possible que dans la semaine qui suivra ce songe elle reçût la nouvelle de sa mort.

Songer qu'on est couvert de sales haillons annonce une détresse momentanée dont on sortira à force de courage et de travail.

Si un homme dont la mise est ordinairement très modeste rêve qu'il a endossé l'habit d'un grand seigneur, et s'il s'applaudit de cette transformation, c'est un présage de désagréments et d'ennuis causés par un faux pas ou par une démarche imprudente.

Si une fille qui est au service d'une femme du monde rêve qu'elle a revêtu la plus belle robe de sa maîtresse et qu'elle a placé sur sa tête un élégant chapeau, cela lui annonce un changement de condition dont elle se félicitera d'abord, mais qu'elle déplorera ensuite amèrement.

Songer qu'on sort avec un habit ou une robe neuve, et qu'on est couvert de boue par la roue d'un cabriolet, signifie contrariétés très vives et douloureux mécomptes.

Songer que son chapeau est enlevé par le vent et tombe dans la rivière, présage la perte d'un procès ou d'une somme considérable, par suite de négligence ou d'imprévoyance.

Rêver qu'on a des gants aux mains et qu'on ne peut plus les ôter sans recourir aux ciseaux pour les couper, annonce qu'on se verra à la merci d'un soi-disant ami, et qu'on ne pourra échapper à une ruine complète que par les plus grands sacrifices.

CHAPITRE XXI.

DU SOLEIL, DE LA LUNE ET DES ÉTOILES.

Songer qu'on voit le lever du soleil, est le présage d'une bonne nouvelle, et surtout d'une lettre impatiemment attendue.

Si l'on voit le soleil se coucher, sans qu'il y ait le plus petit nuage à l'horizon, cela annonce également des choses heureuses; mais si le soleil est un peu obscurci par l'interposition de quelque nuage, il faut se préparer à recevoir une nouvelle fâcheuse ou désagréable.

Songer que l'on voit le soleil se détacher de la voûte du ciel, annonce la mort subite d'un parent ou d'un ami.

Si l'on rêve que le soleil s'éclipse tout à coup et qu'une nuit profonde succède au jour, c'est le présage d'un affaiblissement rapide de la vue et un symptôme de complète cécité.

Songer qu'on voit la lune dans son deuxième quartier, annonce des peines de cœur.

Voir en songe la pleine lune signifie, si c'est une fille qui fait ce rêve, qu'elle sera bientôt mariée; si c'est un homme veuf, qu'il convolera en secondes noces; si c'est une femme mariée, qu'elle sera incessamment enceinte et mettra au monde deux jumeaux.

Si l'on rêve qu'on voit la lune s'obscurcir tout à coup et se voiler sous des nuages ténébreux, c'est le pronostic de divisions et de querelles dans l'intérieur de la famille.

Songer qu'on aperçoit dans la lune des créatures humaines, qu'on les entend parler et qu'on échange des paroles avec elles, annonce une prochaine et grave perturbation dans les facultés intellectuelles.

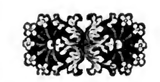
Apercevoir en songe dans le disque de l'astre des nuits une profonde dépression en forme d'immense caverne, annonce une perte considérable d'argent par suite de la fuite de débiteurs qui chercheront un refuge en Angleterre, en Belgique ou aux États-Unis.

Songer qu'on voit scintiller les étoiles dans un ciel pur et serein, annonce l'heureux arrangement d'une affaire qui causait beaucoup d'embarras et de chagrin.

Si l'on voit le ciel sillonné par des étoiles filantes, c'est l'avertissement d'une prochaine rupture avec un ancien ami, ou avec une maîtresse qu'on était sur le point d'épouser.

Songer qu'on ne compte que treize étoiles à la voûte du ciel, annonce un des plus grands malheurs, une des plus affreuses catastrophes qui puissent accabler un homme. Avis à celui qui a ce songe, qui fort heureusement est très rare, pour qu'il s'arme d'une religieuse résignation.

Si l'on voit en songe les étoiles se précipiter, se heurter les unes contre les autres dans le ciel, cela pronostique la dissolution d'une société commerciale et une foule de procès qui rendront ennemis irréconciliables les anciens membres de cette société.



DICTIONNAIRE EXPLICATIF

DES

SONGES.

Je répandrai mon esprit sur toutes les créatures ; les fils et les filles prophétiseront ; les anciens auront des songes et les jeunes gens des visions.

Le prophète Joël, chap. II, Genèse.

A.

A. — Voir cette lettre seule et tracée en rouge : chagrin. — Si elle est tracée en blanc : succès et satisfaction,—Si elle paraît enflammée : perte par suite d'incendie.

Abandon.— Si on rêve qu'on est abandonné dans la rue : gêne et privations au milieu de la campagne ; détresse passagère à laquelle succédera bientôt l'abondance.

Abbaye. — Repos, oisiveté, qui seront suivis de travaux excessifs et de grandes fatigues.

Abbé. — Gros et gras : indigestion dont les suites pourront être funestes. — maigre et pâle : abstinence forcée et régime par ordre des médecins.

Abîme.— Malheur inattendu et irréparable.

Abri.—Qu'on cherche contre l'orage : mauvaise nouvelle.—Abri qu'on cherche contre le tonnerre : danger de mort ou de perte totale de sa fortune.

Abricots.— En manger qui sont verts : fâcheuse rencontre.— En manger qui sont mûrs et savoureux : bon accueil de parents riches qu'on croyait morts et dont on peut espérer la succession.

Absinthe.—En boire une seule goutte, et s'arrêter tout à coup en éloignant ses lèvres du vase qui le contenait : mécompte qui sera une leçon utile pour l'avenir.

Académie.—En apercevoir la porte : nuit pendant laquelle on goûtera

un profond sommeil après quelques jours d'une douloureuse insomnie. — Rêver qu'on assiste à une séance d'académie : sommeil troublé par des rêves désagréables.

Accoucher. — D'un enfant : succès dans une entreprise ; de deux : embarras dans les affaires. — D'un poisson ou d'un reptile : soucis et chagrins causés par un enfant que l'on se repentira, mais trop tard, d'avoir gâté par une aveugle indulgence.

Achats. — En faire beaucoup en payant comptant : bénéfices résultant d'une opération commerciale ou financière.

Acteur. — En voir plusieurs en scène jouer la tragédie : visites désagréables, mauvaises nouvelles. — Un seul acteur en scène : événement qui annonce une grande influence sur la destinée.

Adultère. — Être témoin invisible d'un adultère commis par un ami avec la femme d'un autre ami : découverte d'un piége ou d'une perfidie. — Être complice de l'adultère : perte d'argent et de réputation.

Affiches. — En coller soi-même sur un mur : procès scandaleux. — En voir coller par un afficheur public : légères contrariétés domestiques. — Voir un grand nombre d'affiches noires sur lesquelles se détachent des caractères blancs : nouvelles de mort, lettres de faire part pour assister à un enterrement.

Agneau. — En voir un courir dans un champ : douce et honnête jouissance qu'on trouvera dans le sein de sa famille. — Entendre des agneaux bêlants qui cherchent leur mère : refus d'assistance ; preuves d'insensibilité de la part de proches parents dont on avait invoqué l'appui. — Manger de l'agneau qu'on a servi sur la table avec sa tête : injuste condamnation d'un homme innocent que sa réhabilitation tardive ne pourra consoler.

Agonie. — Infidélité d'une épouse ou d'une maîtresse.

Agrafe. — En recoudre une à sa robe : danger imminent auquel la pudeur aura été exposée par suite d'une imprudence ou par une étourderie.

Aigle. — Sévère leçon donnée à l'orgueil et à l'ambition. — S'il a les ailes déployées : brillant succès confirmé, augmenté par des témoignages d'admiration ou d'estime publique. — Si l'aigle poursuit un autre oiseau : procès gagné et justice éclatante rendue à la probité et à d'honorables services.

Aiguilles. — Contrariétés et désagréments, tracasseries.

Ail. — En sentir l'odeur : rétablissement d'une santé affaiblie ; retour de forces épuisées. — En manger : être abandonné par tous ceux qu'on regardait comme de sincères amis.

Alambic. — Faux rapports et propos calomnieux.

Allumettes.— Ordinaires : difficultés dans des recouvrements d'argent. — Allumettes dites phosphoriques ou allemandes, dites chimiques allemandes : accidents et pertes inattendus.

Almanach. — Avis pour songer à faire ses dispositions testamentaires.

Alouettes. — Vivantes : contentement, prospérité, progrès dans la fortune. — Rôties : conséquences funestes d'une aveugle confiance et d'une sotte crédulité.

Amandes. — Peu de profit pour beaucoup de travaux et de peines.

Amazone.— Voir une femme habillée en amazone et montée sur un cheval fringant : mauvais traitements de la part d'une épouse ou d'une maîtresse.

Ami.— En revoir un mort depuis quelques années : présage de maladie dangereuse.

Anchois. — Heureuse rencontre dans une société.

Ancre. — Placement avantageux et augmentation des revenus.

Ane.— Surcroît de besogne, augmentation de travail, sans dédommagement et sans compensation.

Ange. — En voir un qui descend du ciel : espoir et consolation. — En voir un qui remonte au ciel : découragement et désespoir.

Anglais.— Apparition d'un créancier qu'on croyait mort ou éloigné, et dont on n'avait pas entendu parler depuis bien des années.

Anguille. — En saisir une par la queue : Occasion favorable qu'on ne laissera pas échapper.—Voir deux anguilles enroulées : preuves d'attachement fournies par une épouse ou une maîtresse.

Anneau.—En avoir un de plomb : sujets de tristesse, pensées de deuil. — En avoir un d'or : riche succession ou legs considérable.

Apothicaire.—Mystification, ou dérangement dans la santé.

Appartement. — S'il est sans meubles : absence prolongée d'une per-

Appétit.—Ambition trompée, faux calculs, projets avortés.

sonne qu'on chérit.—S'il est richement meublé : espérances déçues, illusions détruites.

Araignée.—En poursuivre une et la manquer : occasion perdue et qu'on ne retrouvera plus. — En tuer une : mariage manqué ou près d'être troublé par un procès où l'on courra risque de perdre son honneur ou sa fortune.

Arbre. — Voir beaucoup d'arbres couverts de feuilles : espérances d'un meilleur sort.—En voir dépouillés de feuilles : vieillesse anticipée, par suite d'infirmités et de maladies cruelles. — En voir blanchis par la neige : preuves de refroidissement et d'indifférence de la part de personnes qu'on aime.— En voir qui tombent sous la hache du bûcheron : deuil et affliction dans la famille.

Arc.—Voir un homme qui tend son arc : dispositions hostiles d'un voisin, contestations et procès pour des causes futiles.

Arc-en-ciel.—A l'orient : mélange de chagrins et de contentement, de satisfaction et de peines.—A l'occident : fausse nouvelle d'un grand succès et d'une bonne fortune.

Archevêque.—Présage de deuil.

Argent. — Trouver plusieurs pièces d'argent dans la rue : folles et ruineuses spéculations.— Voir des hommes qui portent des sacs ou des sacoches remplies d'argent : gêne remplacée par l'aisance.

Argenterie.—Discussion avec des débiteurs.

Arlequin. —Aller au bal ou se promener avec le costume d'arlequin : suites désagréables d'une mauvaise plaisanterie.

Armes. — En acheter : accès mélancoliques et dégoût de la vie. — En porter : injustes soupçons, défiance dont on aura à se repentir.

Artichauts.—En voir dans un jardin : bonnes nouvelles.—En manger : désappointement.

Asperges sur pied.—Affaires qui, vues de près, perdront beaucoup de leur importance.—En manger : rencontres et causeries agréables.

Auberge.—Tranquillité d'esprit après des tracasseries et des inquiétudes nombreuses.

Audience.— D'un tribunal : injustice et lésion de droits. —D'un ministre : contrariétés très vives. — D'un monarque : humiliations.

Aumône.—La demander : perte d'argent.—La recevoir : injures graves.—La faire : mauvaises nouvelles.

Autel. — Surmonté d'une croix : paix et consolation. —Renversé : découragement et pensée de suicide.

Aveugle.—En voir un : amour-propre blessé.—En voir plusieurs réunis et marchant ensemble : discussion vive et querelles.—Le devenir : trahison par suite d'un excès de confiance.

Avoué.—En rencontrer un avec un dossier sous le bras : guet-apens, attaque de voleurs; vol nocturne.—Rencontrer deux avoués causant ensemble : ruine totale.

B.

Bagues.—En recevoir une : nouvelle rassurante.—En donner une : projets de mariage ou de société commerciale dont on n'aura qu'à se féliciter.

Baguette.—En porter une à la main : rencontre désagréable suivie d'une rixe. —Recevoir des coups de baguette : procès avec sa famille.

Baigner (se).—Dans une eau bourbeuse : tristes suites de liaisons dangereuses.—Dans une eau limpide et transparente : justification complète après avoir été cru coupable et sur le point d'être victime d'une dénonciation calomnieuse.

Bain.—Y entrer : dégoût de la vie.—En sortir : distraction, bien-être, amusement.—Voir une femme jeune et jolie sans peignoir dans un bain : peines de cœur. — Voir un bain rougi par le sang : apoplexie, présage de mort subite.

Baiser. — Baiser une tête de mort : distinction imprévue, honorable récompense à laquelle on était loin de s'attendre.—Donner un baiser à une femme vieille et laide : gain, bonne affaire.—A une jeune fille : indice de convalescence après une longue maladie.—A une femme mariée qui a beaucoup d'enfants : longue et heureuse vieillesse.

Bal.— Goutte, varices, tumeurs aux jambes.—Bal de l'Opéra : humeur noire, vapeur, mélancolie.

Balle.—Y jouer : rencontre heureuse d'amis d'enfance.

Ballon.— En enfler un : chûte suivie de la fracture d'un membre.— En voir un s'élever majestueusement dans les airs : entreprise hardie, et où l'on courait beaucoup de risques, couronnée d'un brillant succès.

Banqueroute. —Abus de confiance.

Barbe.— Se la faire : peines perdues. —La faire à un inconnu : mort d'un parent en pays étranger. — Voir un vieillard avec une longue barbe blanche : avis pour faire ses dispositions testamentaires.—Voir un jeune homme avec des moustaches rouges et un collier de barbe noire : embarras et désagréments.—Voir une femme avec une longue barbe rousse : discussions et querelles dans le mariage.

Baril.—Baril vide : espoir déçu.—Baril plein : augmentation dans les revenus.

Barres (jouer aux). —Perte de temps et d'argent.

Bas. — Bas bleus : discussions fâcheuses avec des sots. — Bas blancs : bonnes nouvelles.— Bas noirs : enterrement.— Bas crottés : pauvreté.

Bateau.—Amarré au rivage : tranquillité d'esprit.—Allant à la dérive : chagrins domestiques, inquiétudes pour l'avenir. —Se promener seul dans un bateau : perte de son mari ou de sa femme. — Se promener en bateau avec d'autres personnes : nomination à une place importante dans une grande administration publique.— Être dans un bateau qui chavire : perte de procès, argent volé, maladie dangereuse.

Bâtir. — Une maison : présage de ruine ou de mort.— Voir bâtir une maison : grand péril évité.

Bâton. — S'appuyer sur un bâton qui plie : confiance imprudemment accordée à un faux ami ou à une femme infidèle.—Recevoir un coup de bâton : maladie, affliction.

Battre.—Battre ses enfants : présage de la mort de l'un d'eux.—Battre sa femme : recouvrement de fonds qu'on croyait perdus.—Battre son mari : surprise agréable.

Belette.—Querelles d'intérieur.

Bélier.— Mauvais traitements, humiliations, injures graves.

Béquilles. —Malheurs par suite de négligence et de démarches tardives.—Marcher avec des béquilles : perte d'un emploi lucratif, décadence d'une industrie ou d'un commerce quelconque.

Berceau.— Affaiblissement des facultés intellectuelles.

Berger, bergère. — Voir un berger au milieu de son troupeau : désordre dans les affaires. — Voir une bergère avec sa houlette : confiance accordée à une femme et justifiée par des preuves nombreuses.

Bêtes. — En voir courir devant soi : complication d'affaires difficiles et embarrassantes.

Beurre. — En acheter : aisance et contentement. — En manger : perte d'appétit.

Bibliothèque. — Regrets et ennuis.

Biche. — Travaux et démarches pénibles sans résultat avantageux.

Bière. —Nouvelles de mort.

Bière. — En boire : grossesse inespérée.

Billard. — Perte de temps, perte d'argent, perte d'emploi, brouille avec des parents.

Billet. — De banque qu'on trouve dans la rue : espoir trompé. —Billet doux : mystification. —Billet de spectacle : feu de cheminée.

Biscuit. —En manger : heureuse convalescence après une longue et douloureuse maladie. — Offrir un biscuit à une femme : réconciliation, arrangement d'une affaire désagréable.

Blanchisseur ou *blanchisseuse.* —Préventions dissipées, innocence reconnue, rentrée en grâce auprès d'un puissant protecteur.

Blé. —Vert : espérance. —Mûr : contentement, bonne santé.

Blessure. — En faire une à un inconnu : deuil, affliction. — En recevoir une : perte d'argent ou maladie.

Bœuf.—En voir un à la charrue dans un champ : ingratitude, services mal payés. — En voir un conduit à l'abattoir : accusation capitale, procès ruineux. — Bœuf suspendu à l'étal d'un boucher : indigence.

Bois. — Se promener dans un bois pendant l'hiver : détresse et dénûment absolu. —Entendre hurler un loup dans un bois : accident funeste.—Marcher sur du bois mort : maladie de consomption. —Couper du bois : gain et succès.

Boiteux.—En voir un : maladie.—Croire qu'on l'est : inaction involontaire.

Bonbons. — En manger : retour d'amis et de parents qu'on n'espérait plus revoir.— En donner : services rendus à des amis ingrats; sacrifices prodigués à des enfants qui en sont indignes.

Bonnet. — Bonnet de femme : amitié, dévouement, tendresse. — Bonnet de coton : épuisement des forces, signal de repos. — Bonnet de couleur rouge : querelles et rixes.—Bonnet de juge ou de professeur : ennui, dégoût de la vie.

Bottes.—Bottes de paille ou de foin sur une charrette : besogne ingrate, travaux stériles. — Bottes (chaussures) crottées : maladie, suite d'un excès de fatigue.— Percées : gêne momentanée.

Bouc. — En voir un isolé : amours contrariés, intrigue amoureuse traversée par un rival plus heureux. — Voir plusieurs boucs ensemble : entraînement à des folies et à des fautes par des liaisons funestes.

Bouche.—L'ouvrir sans pouvoir la fermer : perte dont on ne pourra se consoler.—La fermer sans pouvoir l'ouvrir : dureté de cœur, insensibilité dont on aura bientôt à se repentir.

Boucher. — Présage de mort violente ou subite.

Boudin.— En manger : bonne réception d'un oncle riche, veuf et sans enfants.—En voir à la porte d'un charcutier : séries de mécomptes et de désappointements.

Boudoir. — Cour dispendieuse faite à une femme coquette.

Boue.—Enfoncer ses bottes ou ses souliers dans la boue : deuil et vexations. — Tomber dans la boue : détresse, abandon.

Bougie. — En voir plusieurs allumées : invitation à un enterrement.— En voir une qui est sur le point d'être entièrement consumée, et de s'éteindre : mort d'un très proche parent.—Souffler sur une bougie : malheurs par suite d'inconduite, ou faute de bons conseils.

Bouilli. — En manger sortant de la marmite : bien être et satisfaction. —Manger du bouilli froid : indisposition qui peut aboutir à une maladie sérieuse.

Bouillie. — En donner à un enfant : bonheur qu'on trouvera dans sa famille. — En manger : inconduite ou imprudence par suite de faiblesse de caractère.

Boulanger. — Erreur capitale découverte dans un règlement de compte ou dans une liquidation; avis donné en temps utile pour échapper à des manœuvres perfides, à de criminelles machinations.

Boulet de canon. —En entendre plusieurs siffler à ses oreilles : menace d'un grand danger.—En voir un à ses pieds : mort d'un ennemi implacable.

Bouquet. —En faire un : réconciliation. — En voir plusieurs : agréa-

ble réunion de parents et d'amis. — Bouquet de fleurs flétries : refroidissement dans l'amour, changement dans les sentiments d'un des époux.

Bourreau. — Se trouver à côté de lui : cuisants remords, tourments de la conscience.

Bourse. — En voir une vide : chagrins et contrariétés. — En ramasser une pleine dans la rue : succession inattendue.

Bourse de commerce. — Perte d'argent, revers de fortune.

Bouteille. — Pleine : forte migraine, insomnie. — Cassée : trouble dans la possession d'un objet.

Boutique. — Sans acheteurs : offres et propositions repoussées. — Remplie de monde : visites intéressées de faux amis.

Bras. — Avoir un bras cassé : malheur domestique. — Voir couper un bras à un ami, à un parent : brouille et procès.

Brebis. — Couchées sur l'herbe : amour payé de retour. — Brebis entourées d'agneaux : terme d'une affligeante stérilité.

Briquet. — Le battre : démarches infructueuses, peines perdues auprès de gens puissants.

Broche. — La voir tourner avec un rôti : travail et succès.

Broderie. — Voir une femme qui brode : mensonge et duplicité.

Brûler. — Ses cheveux : vieillesse prématurée. — Brûler son habit : pauvreté. — Brûler sa chemise : maladie de peau. — Ses souliers ou ses bottes : voyage interrompu par un grave accident.

Bûche. — En voir tomber une à ses pieds : courte honte d'un ennemi maladroit. — En fendre une en plusieurs morceaux : revenus doublés par des placements avantageux.

Buisson. — Etre arrêté par un buisson : affaires embarrassées. — Voir un voleur sortir d'un buisson : souffrance.

C.

Cabane. — Couverte de chaume : incendie. — Cabane en ruines : dénûment, indigence.

Cabaret. — Abrutissement par suite d'ivrognerie; avis pour devenir plus tempérant et plus sobre. — Cabaret où l'on se dispute : avanies de créanciers.

Cabriolet. — Sans cheval et sans conducteur : abandon. — Cabriolet attelé : consolation dans l'adversité. — Être dans un cabriolet qui roule avec rapidité : succès dans des opérations hasardeuses. — Cabriolet qui est renversé : mort d'un des époux ou d'un parent chéri.

Cadavre. — En voir un étendu dans sa chambre : événement sinistre.

— Toucher un cadavre : maladie. — Marcher sur un cadavre : nouvelle de mort.

Cadre. — Voir un cadre sans tableau ou sans gravure : avoir une jolie femme, sans son cœur.

Café. — En boire avec du lait de Paris ou de ses environs : coliques atroces, menace d'empoisonnement. — Lire un journal dans un café : marché onéreux, pertes dans une opération commerciale.

Cage. — Voir des oiseaux qui chantent dans leur cage : augmentation d'appointements pour un employé, gain, profit pour toute autre personne.

Cailles. — Querelles à propos de femmes.

Camp. — Dormir sur un lit de camp : nouvelles d'un fils ou d'un parent militaire. — Être au milieu d'un camp : résistance courageuse opposée à la mauvaise fortune.

Campagne. — Voir la campagne sans arbres : tristesse. — Habiter une maison de campagne : présage d'aisance et de liberté. — Acheter une maison de campagne : embarras, discussion, procès.

Canon. — En entendre plusieurs coups dans le lointain : aventures désagréables. — N'en entendre qu'un coup : lettre annonçant une mauvaise nouvelle.

Cantique. — Entendre chanter un cantique par une femme ou par une fille : espérance légitime. — Si c'est une voix d'homme : terreur panique.

Capucin. — Infidélité conjugale, un changement de goûts et de sentiments.

Cardinal. — Marques de respect de la part d'un inférieur corrigé de son insolence.

Cartel. — En recevoir un : visite désagréable. En envoyer un : assignation devant un tribunal, procès.

Cartes. — En mêler : embarras, difficultés. — Y jouer ; perte d'argent. — Les compter : gain, profit.

Cases d'imprimerie. — Surcroît d'affaires et d'occupation.

Cassis. — En boire : tristesse, humeur noire.

Castel. — En voir un en ruines : changement de conditon en mieux. — En voir un en bon état : héritage.

Cavalier. — En voir un tombé de son cheval : dommages causés par un incendie ou par une tempête. — En voir un sur son cheval; tranquillité, bonheur.

Cave. — Vide : deuil, chagrin. —Remplie de bouteilles pleines : gain, bonne affaire.

Caverne. — Misère et larmes de désespoir.

Cercueil. — Visite de médecin.

Cerf. — En voir plusieurs : peines perdues, démarches inutiles dans une affaire importante. — Voir un seul cerf : menace de trahison et de perfidie.

Cerf-volant. — Chute terrible.

Cerises. — En cueillir à un arbre et les manger : bien-être, aisance. — Manger des cerises à l'eau-de-vie : indisposition, dérangement d'estomac.

Cerisier. — Sans fruits : déception, douloureux mécompte.

Cervelas. — En manger un morceau : tribulations amoureuses. — Voir plusieurs cervelas de diverses longueurs : continuation de bonne santé.

Chaîne. — Voir une chaîne de fer : tristesse, ennuis. — Une chaîne d'or ou d'argent : protection avantageuse d'un ministre ou de tout autre homme puissant. — Porter une chaîne au cou : maladie longue et dangereuse.

Chair. — Enfoncer ses dents dans la chair de sa femme ou de sa maîtresse : affection durable, témoignage d'un mutuel dévouement. — Voir des lambeaux sanglants de chair humaine : perte d'argent, malheur.

Chaire. — Y voir un prêtre : avis pour se mieux conduire et réparer une grande faute. — Y voir un professeur du collége de France : gaspillage de fonds confiés à un ami infidèle. — Voir une chaire s'écrouler : procès gagné.

Chaise. — De bois grossier : soulagement dans l'infortune. — Chaise de forme élégante : justice rendue au mérite et à de longs services.

Chambre des pairs. — Infirmités prématurées, menaces d'apoplexie, de catarrhe pulmonaire.

Chambre des députés. — Mauvaise plaisanterie qui coûte cher.

Chambre à coucher. — Amour contrarié, peines de cœur.

Chameau. — Nouvelles de l'heureux voyage d'un parent ou d'un ami.

Champignons. — Fécondité malheureuse dans le mariage.

Chandelle. — Allumée : service inespéré, dédommagement imprévu. — Chandelle qui va s'éteindre : deuil de famille. — Moucher une chandelle : succès de la prévoyance.

Chant (de la voix humaine). — Satisfaction, plaisir.

Chant (des oiseaux). — Brouille dans le ménage, discussions pour des causes futiles.

Chapeau. — Mouillé par une averse : affliction. — Tombé dans la boue : changement de logement, déménagement avec accidents et avaries dans le mobilier. — Perdre son chapeau : gros rhume de cerveau. — Chapeau neuf : liaison nouvelle.

Chapelle. — Voir dans la campagne les ruines d'une chapelle : deuil

et affliction de longue durée. — Entrer dans une chapelle où l'on dit la messe : heureuse nouvelle.

Chapon. — En manger : joie et plaisir. — En voir tuer un : tristesse, ennui.

Charbons. — Ardents : périls à éviter et avis pour se défier de quelqu'un. — Éteints : refroidissement et fin d'une ancienne passion.

Chardons. — Voir un champ hérissé de chardons : embarras, difficultés, inquiétudes.

Charretier. — En voir un qui fait claquer son fouet : suites funestes d'une indiscrétion. — Voir un charretier tombé sous les pieds de ses chevaux : perte d'un papier important.

Charrette. — Embourbée : maladie de plusieurs mois. — Charrette en mouvement : affaire terminée à la satisfaction de toutes les parties. — Charrette brisée : mort d'un ami.

Charrue. — Attelée et en mouvement au milieu d'un champ : gain et succès dans une entreprise qui demande beaucoup d'assiduité.

Chasse. — Être à la chasse en nombreuse compagnie : association dont le succès est problématique. — Être seul : succès, bonheur.

Chasseur. — En voir un qui ajuste un lièvre ou un lapin : espérance. — En voir un qui a manqué son coup : marché rompu, propositions ou offres rejetées.

Chat. — Caresser un chat : abus de confiance. — En poursuivre un : découverte d'un piége. — Entendre un chat qui miaule : fourberie qui reçoit sa punition. — Voir un chat mort : éloignement d'une personne devenue odieuse et insupportable.

Chat-huant. — En tuer un : calomnie et médisance.

Châtaignes. — En manger : indisposition subite.

Château. — Heureux présage. — Château qu'on voit au clair de la lune : bonne réception, agréable hospitalité.

Chaussure. — Être sans chaussure : dénûment et indigence. — Changer de chaussure : embarras d'affaires.

Chauve-souris. — Aventures nocturnes dont on déplorera amèrement les suites.

Chemin. — Demander son chemin : mauvais conseils, inconduite. — Marcher dans un chemin raboteux : revers, disgrâces imprévues.

Cheminée. — Voir une cheminée qui fume : succès suivi de mécomptes. — Voir un bon feu dans une cheminée : amélioration dans la destinée. — Entendre la flamme pétiller : nouvelle d'une mort.

Chemise. — En lambeaux : discussions et procès très dispendieux. — Voir une chemise tachée de sang : peines de cœur. — Voir une chemise neuve : commencement d'une liaison sous les plus heureux auspices. — Arracher à quelqu'un sa chemise : danger pour la répu-

tation. — Raccommoder une chemise : résignation dans le malheur.

Chêne. — Vert et couvert de feuilles : rétablissement de la santé, heureuse convalescence. — Chêne sans feuillage : tristesse, abandon.

Chenille. — Mariage avec une personne très laide et très maigre. — Écraser une chenille : gain et succès. — Voir un arbre couvert de chenilles : revers de fortune, expropriation forcée, saisie mobilière, contrainte par corps.

Cheval. — Voir un cheval blanc : joie et satisfaction dans une affaire importante. — Cheval noir : perte et douleurs morales. — Voir un cheval qui se cabre : querelles entre deux époux. — Cheval renversé et ayant les quatre fers en l'air : ruine complète. — Arrêter un cheval qui a pris le mors aux dents : grand danger évité par la fermeté du caractère. — Voir un cheval mort : perte d'un ami ou d'un bon serviteur.

Cheveux. — Se couper les cheveux : abandon, trahison. — Voir ses cheveux devenir blancs : mélancolie, regrets sur le temps perdu et les fautes qu'on a commises. — Se faire raser la tête : mauvais calculs, projets funestes. — Couper les cheveux à sa femme : prochaine séparation. — Voir des poux dans ses cheveux : misère et privations pénibles.

Chèvre. — Traire une chèvre : bon appétit, contentement. — Voir deux chèvres ensemble : suites désagréables de commérage féminin.

Chien. — Voir un chien noir : triste nouvelle. — Un chien blanc : réussite sur laquelle on ne comptait plus. — Battre un chien : tristesse, ennui. — Être mordu par un chien : perfidie d'un ami. — Voir un chien poursuivi par des chiens : ménage troublé par des intrigues. — Voir des chiens qui se battent pour un os : procès qui sera pour toutes les parties une cause de ruine, un sujet de regrets amers. — Voir un chien muselé : garantie de tranquillité pour le songeur, par l'impuissance à laquelle sera réduit son ennemi.

Chiffres. — En voir un seul : présage de bonheur. — En voir plusieurs réunis : inquiétudes et chagrins.

Chocolat. — En tablettes : bien-être, contentement. — A l'eau : mauvaise digestion, gastrite. — Au lait : querelles par suite d'antipathie, d'humeur et de goûts.

Choucroûte. — Regrets et souvenirs pénibles.

Chouette. — Goût prématuré pour la solitude.

Choux. — En voir qui sont montés en graines dans un jardin potager : déception, désappointement. — En manger : dégoût de la vie.

Choux-fleurs. — Injuste prévention sur le compte d'une personne estimable.

Cidre. — Boire du cidre de Normandie : avarice trompée dans ses calculs.

Ciel. — Pur et sans nuage : menace d'une attaque subite. — Ciel sombre : chagrins. — Ciel sillonné par les éclairs : heureux hasard, bonne fortune. — Ciel où brillent les étoiles : joie et plaisir. — Voir la foudre tomber du ciel : mort subite.

Cigare. — Avoir un cigare allumé à la bouche : perte prématurée d'une dent incisive ou canine. — Avoir les lèvres brûlées par un cigare : trahison, perfidie.

Cigogne. — Apercevoir une troupe de cigognes : prochaine réunion de tous les membres d'une nombreuse famille. — Voir une cigogne perchée sur la cheminée de sa maison : naissance d'un enfant qui fera le bonheur de ses père et mère.

Cimetière. — Voir un cimetière de village : bonheur. — Se promener dans le cimetière d'une grande ville : chagrin misanthropique, dégoût de la vie.

Citerne. — Y puiser de l'eau : travail infructueux. — Y tomber : perte de l'honneur.

Clef. — En faire tourner une dans une serrure : surprise désagréable, rencontre pénible. — Perdre la clef de son secrétaire : suites funestes d'une indiscrétion, curiosité punie. — Tenir une clef d'or dans sa main : amitié d'un puissant personnage. — Prendre une clef pour remonter sa montre : perte involontaire de temps.

Cloche. — Entendre le son d'une cloche qui tinte sur un mode lugubre : décès et enlèvement, perte très sensible. — Voir une cloche tomber à terre : repos, inaction par suite d'infirmités.

Clocher. — Voir le clocher d'un village : douce et heureuse philosophie, satisfaction dans la médiocrité. — Voir les clochers des églises d'une grande ville : ambition déçue, regrets et repentir.

Clou. — Ne pouvoir enfoncer un clou dans un mur : affaire manquée, opération qu'on ne pourra terminer. — S'enfoncer un clou dans le pied : incertitude, hésitation funeste, voyage suspendu par un triste accident.

Clystère. — En prendre un : rétablissement de la santé. — En donner un : reconnaissance d'un grand service rendu.

Cocarde. — Voir à son chapeau une cocarde anglaise : trahison infâme d'un homme qui vous volait effrontément, en se disant votre ami intime et en vantant les douceurs d'une cordiale entente.

Coche d'eau. — Projets de mariage avec une personne dont l'embonpoint deviendra en peu de temps excessif.

Coiffeur. — Rougeurs dartreuses au visage, invasion de la couperose.

Coiffure. — Être coiffé suivant la mode de l'ancien régime : réconci-

liation avec des parents, échange de protestations d'une affection sincère.

Coffre. — En voir un rempli de chiffons : conséquences désagréables de la légèreté et de l'irréflexion. — En voir un rempli d'or : espoir déçu.

Colique. — Peines de cœur, regrets, souvenirs douloureux.

Collége. — Voir le collége où l'on a été élevé : contentement de l'esprit, insouciance de l'avenir.

Collier. — Se voir au cou un collier d'or : bonne fortune, bonheur imprévu. — Voir un collier de chien : chagrin par suite d'une pénible dépendance.

Colombe. — Voir deux colombes : plaisirs doux et tranquilles du foyer domestique.

Colonne. — Debout : santé. — Tronquée : malaise moral et physique. — Colonne renversée : perte, chagrin.

Combat. — D'animaux : querelles de voisinage — Combat d'hommes et de femmes : maladie épidémique, menace du choléra-morbus.

Comédie. — Imprimée : bonne humeur, gaieté douce. — Comédie jouée par des acteurs : intrigue et perfidie de la part de quelques-uns de ses proches ou soi-disant amis.

Comètes. — En voir une à longue queue : revers instantanés, perte irréparable.

Commode. — En voir une vieille et sale : mésalliance, attachement ignoble, penchant honteux.

Communion. — Faire sa première communion avec des jeunes filles : union qui procurera le bonheur. — Avec de jeunes garçons : heureuses chances dans le commerce.

Compter. — Compter un troupeau : perte par suite d'étourderie et de négligence. — Compter des écus : gain.

Comptoir. — Affaires embarassées, appel de fonds à des parents et à des amis qui feront la sourde oreille.

Concert. — Joie et profit.

Concombres. — En voir dans un jardin potager : abus de confiance. — En manger : déjouer les calculs de la fraude et de la mauvaise foi.

Confesseur. — En voir un dans son confessionnal : regrets et remords d'une mauvaise action. — En appeler un : présage d'une maladie mortelle.

Confitures. — En porter un pot : bonnes nouvelles. En manger : progrès auprès d'un jolie femme.

Conscrit. — Voir une troupe de conscrits marchant au son du tambour : banqueroute de négociants étrangers, perte considérable.

Coq. — En entendre un qui chante : précaution à prendre. — En voir un plumé : malheur. — Voir des coqs qui se battent : amour con-

trarié par une rivalité dangereuse. — Coq poursuivant une poule brouille suivie d'un prompt raccommodement.

Cor. — Entendre le son du cor au fond du bois : souvenirs funestes, regrets amers. — Voir un cor de chasse suspendu dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac : mauvaise nouvelle.

Corbeau. — En tuer un : éloignement par la mort ou par quelque autre cause, d'un homme dangereux.—Voir une troupe de corbeaux : obsessions de la part d'intrigants et de fripons. — Rencontrer un corbeau mort : heureux présage. — Entendre des corbeaux croasser : procès et perte d'argent.

Corbeille. — Bonheur dans le ménage.

Corde (à puits). — Malheur et deuil.

Cordon (de sonnette).—Bienfaits ou services qui sont payés d'ingratitude.

Corneille.—En voir une sur un arbre : amour fidèle et constant.

Cornes. — Voir des cornes sur sa tête : bonnes affaires, avancement dans une administration publique. — Voir une femme qui porte des cornes : services courageux rendus par une femme à son époux, ou par une maîtresse à son amant. — Ramasser une corne de bœuf : aisance, fruit du travail et de l'économie.

Corset.—Apercevoir un corset à terre : tribulations amoureuses, peines de cœur, tourments de la jalousie. — Voir une femme qui met son corset : amour dédaigné.

Côtes. — En avoir une enfoncée ou rompue : argent gagné au jeu. — Avoir une côte de moins : mort d'un enfant chéri.

Cotrets. — Voir une charrette chargée de cotrets : bénéfices faibles, mais multipliés.

Cou. — Avoir une corde au cou : union mal assortie. — Voir son col de travers : erreur funeste. — Sentir une vive douleur à son cou : danger de mort.

Coucher. — Sur une botte de paille : consolations et espoir dans une grande affliction. — Coucher dans la rue : abandon et trahison. — Coucher entre deux hommes d'un âge mûr : mariage de convenance et d'utilité. — Coucher avec une jeune fille : regrets et remords causés par une imprudence. — Coucher avec une femme de cinquante ans : acquisition d'un établissement avantageux et solide. — Coucher avec un chat : douleurs de poitrine, symptôme de pulmonie. — Coucher avec une arme défensive : querelles, discussions fâcheuses dans le ménage.

Coucou. — L'entendre chanter : surprise agréable, retour d'une femme ou d'un homme qu'on aime.

Courir. — Courir après une petite fille : bonne santé. — Courir et se mettre, en courant, hors d'haleine : argent perdu par suite d'une

trop grande précipitation. — Courir après un lapin : bonheur inespéré.

Couronne. — Porter une couronne de fleurs sur la tête : félicité dans le mariage, repos de la conscience. — Une couronne d'argent : fortune et déshonneur. — Une d'or : misère et dénûment.

Couteau. — Aiguiser un couteau : suites fâcheuses d'une aveugle vengeance. – Donner un coup de couteau à quelqu'un : maladie dangereuse d'une personne qu'on aime. — Recevoir un coup de couteau : gains et bénéfices inattendus après un grand malheur supporté avec courage. — Voir deux couteaux croisés : mort subite.

Couvert. — Voir mettre le couvert et se préparer à se mettre à table : perte d'appétit, jeûne forcé et régime rigoureux, imposés par les médecins.

Crapauds. — En voir plusieurs sauter dans une mare : recouvrement de fonds après une longue attente. — Écraser un crapaud : honneur compromis par une lutte avec des gens infâmes.

Cravate. — Mettre sa cravate devant une glace : affaire manquée en ne se trouvant pas à un rendez-vous. — Se serrer le cou avec sa cravate pour s'étrangler : action honteuse qui fera penser au suicide.

Créancier. — Donner une poignée de main à un créancier : retour de prospérité. — Sauter à la gorge d'un créancier : justice rendue par un tribunal à la bonne foi et à la probité malheureuse. — Recevoir un soufflet d'un créancier : réconciliation avec un père dont on s'était aliéné la tendresse par une mauvaise conduite et des procédés indignes d'un honnête homme.

Crocheter. — Trouver sa serrure crochetée en voulant rentrer chez soi : gain et succès. — Crocheter la serrure de son voisin ou de sa voisine : altercation et menaces à la suite d'une explication avec une personne à qui on avait demandé un service et qui l'a refusé.

Croix. — En voir une dans un champ : consolation et dédommagement. — En voir une au-dessus de la porte de la maison qu'on habite : infirmités, maladie non dangereuse.

Cruche. — En casser une remplie de lait : mort d'un enfant au berceau, ou grave maladie de sa mère. — Voir marcher toute seule une cruche dans une chambre : guérison radicale d'un rhumatisme aigu.

Cuisine — Voir une cuisinière qui fait sa toilette dans sa cuisine : mésalliance, union disproportionnée. — Faire la cuisine : aisance acquise par l'économie. — Voir un cuisinier qui goûte des sauces : périls évités, bonheur assuré par la prévoyance. — Voir une cuisine remplie de fumée par les mets qui brûlent : dérangement dans la fortune ou dans la santé.

Curé. — Rencontrer un curé à pied : sinistre augure. — A cheval : sécurité et bonheur.

Cure-dent. — Avoir un cure-dent à la bouche : maux d'estomac, gastrite, perte d'appétit.

Cuvette. — En voir une remplie d'eau sale : maladie incurable.

Cygnes. — En voir deux nageant ensemble dans un bassin : bonheur dans le ménage. — Si l'on ne voit qu'un cygne : mort.

Cyprès. — Lettre annonçant un événement funeste.

D.

Daim. — En voir courir un devant soi : fuite d'un débiteur, perte par suite d'abus de confiance ou de banqueroute.

Dame. — Se promener avec deux dames, dont l'une est jeune, et l'autre d'un âge mûr : trouble dans l'intérieur de la famille. — Jouer et perdre aux dames : insuccès d'une spéculation commerciale ou industrielle.

Danser. — Voir danser de jeunes filles et de jeunes garçons : rétablissement de la santé. — Danser sur un pied : pertes de différentes espèces. — Voir danser sur la corde : inquiétudes et chagrins domestiques.

Décrotter. — Décrotter ses souliers ou ses bottes ; sécurité dans l'avenir. — Décrotter la robe de sa femme : reconnaissance et dévouement.

Déjeuner. — Déjeuner chaud : joie de courte durée. — Déjeuner froid : serments oubliés, amitié ou amour remplacés par l'indifférence.

Démangeaison. — Éprouver de la démangeaison à la tête : mauvaises affaires. — Éprouver de la démangeaison dans la région du cœur : passion qui s'éteint, puis doit bientôt se rallumer.

Déménagement. — Assister au déménagement de ses meubles : dommages et pertes. — Voir le déménagement du mobilier d'un de ses voisins : abandon d'un ami ou d'une maîtresse.

Dénicher. — Dénicher des oiseaux au haut d'un arbre : danger pour la santé ou pour la fortune.

Dentiste. — Voir l'enseigne d'un dentiste : avertissement pour se mettre sur ses gardes.

Dents. — Voir tomber par terre une de ses dents : mort naturelle d'un parent âgé dont on doit hériter. — Se sentir arracher une dent par un dentiste : affliction, chagrin. — Voir sa bouche entièrement dégarnie de dents : ruine complète.

Déserteur. — Voir un déserteur conduit en prison par deux gendarmes : restitution inespérée.

Dessin. — Voir un dessin au crayon rouge : mauvaise nouvelle. — Voir un dessin commencé : rupture de négociations pour un mariage ou pour une affaire non moins importante. — Voir un dessin enlevé par le vent : espérance trompée, illusions détruites.

Dessiner. — Tranquillité d'esprit, calme de l'âme.

Déterrer.— Le cadavre d'un homme: menace de mort subite.— Déterrer un de ses parents: condamnation infamante, dégradation civique.

Deuil. — Rencontrer une voiture de deuil : affliction. — Voir beaucoup de personnes en deuil réunies dans le même endroit : mortalité dans une nombreuse famille.

Dé. — Trouver un dé à coudre : médisance et caquets. — Avoir un dé à un doigt : travail lent, difficile, et peu payé. — Jouer aux dés : temps perdu, regrets tardifs.

Diable. — Voir le diable avec une seule corne : heureux présage. — Avec ses deux cornes : contrariétés, persécutions d'ennemis puissants, injustices criantes. — Parler au diable : danger pour la fortune ou pour la vie. — Se battre avec le diable : courage dans l'adversité, estime publique.

Diamants. — En trouver un : bonne nouvelle qui ne se confirme pas. — Porter des diamants faux : pertes, disgrâces.

Dieu. — L'apercevoir dans le ciel sous une figure humaine : retour à des principes honnêtes, expiation d'une grande faute restée cachée. —Lui adresser la parole : espérance et consolations dans l'adversité.

Dindon. — En voir un à la broche : récompense obtenue après de grands services et des réclamations réitérées. — Voir un dindon marcher sans plumes : abattement et désespoir.

Doigt. — Se couper le doigt : injures adressées à un ami véritable. — Se brûler le doigt à la chandelle : second mariage sans bonheur. — Avoir une main privée de ses doigts : perte de sa femme et de ses enfants.

Domestique. — Voir un domestique qui vous vole : argent recouvré par adresse. — Voir sa domestique tomber morte sans proférer une parole : fidélité, dévouement. — Compter chez soi plusieurs domestiques : vanité punie. — Battre ses domestiques : mauvais traitements de la part de sa famille. — Recevoir un soufflet de sa femme de chambre : infidélité d'un des époux.

Dormir. — Mauvaise foi, tromperie.

Dragées. — Mensonges et faux rapports.

Dragon. — Voir cet animal tel que le représente la fable : lâcheté qui conduira au déshonneur.

Drapeau. — Voir le drapeau national qui se déploie au souffle des vents : sécurité, confiance légitime. — Voir plusieurs drapeaux étrangers : triomphe obtenu sur l'envie et sur la haine.

Duel. — Se battre en duel à l'épée : surprise douloureuse. — Au pistolet : succès et joie. — Tuer son adversaire : gain et bénéfices dans une spéculation hasardeuse. — Etre tué : fortune faite, bonheur d'un riche rentier.

E

Eau. — Boire de l'eau glacée : indisposition qui doit aboutir à une fièvre d'un caractère très-dangereux. — Boire de l'eau chaude : dégoût de la vie, humeur noire. — Tremper le bout de ses doigts dans l'eau bénite : convalescence inespérée. — Se jeter à l'eau : fuite pour échapper à des créanciers impitoyables.— Avoir de l'eau pardessus la tête : embarras dont on ne peut sortir que par un acte de désespoir.

Eau-de-vie. — En boire plusieurs verres de suite : déshonneur résultant de rapports avec des gens mal famés et des aventuriers.

Ecarlate. — Se voir revêtu d'une robe de chambre ou d'une redingote de couleur écarlate : cruelle leçon pour la vanité, dans une circonstance solennelle.

Echafaud. — Voir dresser l'échafaud pour le supplice d'un homme condamné à mort : retour à la vertu, bonnes œuvres.

Echafaudage. — Voir des ouvriers travailler à un échafaudage pour une maison à démolir ou à réparer : perte d'argent.

Echelle. — Tomber du haut d'une échelle sans se faire de mal : nomination à un haut emploi. — Porter sur ses épaules une grande échelle : opération ruineuse.

Echo, — En entendre un : arrivée d'une réponse qu'on n'espérait plus recevoir.

Eclair. — En voir plusieurs se croiser dans le ciel : dissensions au sein d'une famille qui était citée comme un modèle d'union et de concorde.

Eclipse de soleil. — Brouille avec un ami devenu riche et orgueilleux. — Éclipse de lune : chagrins domestiques.

Ecole. — Voir une foule d'enfants sortir de l'école : discussions fâcheuses avec un fils qui sera obligé de quitter la maison paternelle.

Ecrevisse. — Retards funestes dont les suites causeront d'amers regrets.

Ecrire. — Écrire une lettre à sa femme : danger qu'elle court. — Si une femme écrit à son mari en voyage : prochain retour de celui-ci.

Écriteau. — Sécurité, bonheur.

Ecureuil, — Dépenses folles avec des femmes d'une vertu très équivoque.

Ecurie. — En voir une remplie de chevaux : beaux bénéfices, gain considérable. — Voir une écurie incendiée : perte irréparable.

Eglise. — Y entrer au point du jour : espoir et confiance. — Y entrer la nuit : afflictions. — En voir une à moitié démolie : désespoir.

Egratignure. — Faite par une femme ou un mari : raccommodement qui pourra être suivi d'un gage heureux de mutuelle tendresse. — Faite par un animal domestique : trahison, fourberie, duplicité.

Eléphant. — En voir un faisant mouvoir sa trompe : habileté, activité, couronnées de brillants succès, dans une affaire qu'il paraissait généralement très difficile de diriger et de mener à bonne fin.

Embonpoint. — En prendre à vue d'œil : augmentation rapide dans les revenus. — Voir une personne qu'on aime prendre de l'embonpoint d'une manière excessive : perte de son affection, ou impossibilité par elle de la prouver. — Perdre tout à coup son embonpoint et le voir remplacé par une maigreur effrayante : misère, dénûment, crainte de mourir de faim.

Embrasser. — Une personne qu'on n'a jamais vue : succession inattendue, gain inespéré. — Embrasser une personne très-âgée : compte à rendre de son existence, nécessité de pieuses méditations sur la mort et sur l'immortalité de l'âme.

Empereur. — S'entendre nommer empereur : perte d'un emploi lucratif. — Entendre crier : *Vive l'Empereur!* mort prochaine d'un prince pour lequel on avait une prédilection exclusive.

Encens. — Sentir une odeur d'encens : prochaine reception d'une lettre d'invitation pour une noce ou pour un baptême.

Enclume. — Entendre le bruit de l'enclume frappée par le marteau du serrurier ou du forgeron : activité récompensée par des bénéfices considérables.

Encre. — Répandue par terre : réfutation victorieuse d'une calomnie, justification complète — Voir des taches d'encre à sa chemise : serments de femme oubliés, ou près de l'être.— Mettre ses doigts dans l'encre : association dangereuse pour la fortune, et surtout pour l'honneur.

Enfants. — Jouer avec de petits enfants : étourderie qui peut causer un grand préjudice. — Voir un enfant mort : projet abandonné avant qu'on eût songé à le mettre à exécution. — Embrasser un petit enfant : contentement et santé.

Enfer. — Se voir précipité dans l'enfer : repentir et remords. — Sortir de l'enfer sans blessures : revers suivis de grandes prospérités qui les feront oublier.

Engelures. — En avoir aux mains et aux pieds : industrie et commerce en décadence.

Enlèvement. — Enlever une fille ou une femme : chagrins, peines de cœur.

Enterrement. — Assister à son propre enterrement : bonne fortune inattendue, triomphe obtenu sur ses ennemis et ses envieux.

Epaulettes. — Se voir des épaulettes de général : crédit et faveur auprès d'un prince de la famille royale ou d'un ministre.

Epée. — Tenir une épée à la main, et en menacer les passants : effets déplorables d'aveugles préventions et de faux rapports. — Recevoir un coup d'épée d'un homme dont on ne voit pas le visage : maladie grave et subite. — Donner un coup d'épée à une personne qu'on aime : ingratitude.

Epervier. — En tuer un : découverte et punition d'un adroit fripon qui avait fait beaucoup de dupes.

Epines. — Traverser un buisson d'épines sans avoir ses vêtements déchirés : grand danger évité par beaucoup de circonspection et de prudence.

Epingle. — Être piqué par une épingle : contrariétés causées par des motifs futiles.

Epitaphe. — Lire son épitaphe sur un tombeau : nécessité d'arranger ses affaires pour sa sortie de ce monde.

Eponge. — Témoignages en faveur d'un honnête homme injustement attaqué.

Equerre. — Manie de bâtir, argent perdu dans des constructions.

Escalier. — Bonheur réalisé par des bénéfices. — Descendre un escalier qui n'a pas de rampe : abandon ou mort d'un protecteur.—Monter un escalier très roide et très élevé : travaux longs et pénibles dont la santé pourra beaucoup souffrir. — Voir un escalier rompu : malheur et perte d'argent, après en avoir gagné pendant quelque temps.

Essuie-main. — Rentrée en grâce auprès de personnes envers lesquelles on avait des torts à se reprocher.

Estampes— Voir les murs de sa chambre tapissées d'estampes non encadrées : irrésolutions, travaux interrompus par une maladie.—Acheter une estampe sur laquelle se trouve représenté un lion : faiblesse d'esprit, légèreté, incapacité morale.

Estomac. — Éprouver de vives douleurs au creux de l'estomac : fortune mangée dans de honteuses orgies. — Voir un trou à son estomac : perte d'appetit, délabrement de la santé.

Estrade. — Se voir au haut d'une estrade dans un fête publique : ambition punie, blessures de l'amour-propre.

Etang. — être assis au bord d'un étang : pâles couleurs, amaigrissement rapide. — Boire de l'eau d'un étang : abus de confiance, duplicité. — Pêcher dans un étang : gain illicite, profits honteux, fortune dont on aura à rougir un jour, et dont la conscience vous demandera un compte très-sévère. — Nager dans un étang : société qui déshonore ceux qui en font partie. — Se noyer dans un étang : perte simultanée de fortune et de réputation.

Eternument.— Éternuer une seule fois : mauvaise nouvelle. — Éternuer trois fois de suite, mais pas davantage : arrivée de fonds sur lesquels on ne comptait pas. — Éternuer sans pouvoir arrêter la sternutation : maladie dangereuse et longue.

Etoffe.—Toucher une étoffe de soie : plaisir, amusements.—Voir une étoffe criblée de trous ou mangée par les vers : avarice et regrets.

Etoiles. — Voir plusieurs étoiles scintiller dans un ciel pur, puis les voir disparaître tout à coup : nouvelles de plusieurs décès qui inspireront des réflexions sérieuses sur le néant de l'homme et de ses plaisirs.

Etranger. — Etre salué par un étranger : heureux hasard, bonne fortune. — Voir un grand nombre d'étrangers dans un salon : être trompé par des gens qu'on regardait comme ses amis.

Etrennes. — Voir des enfants chargés d'étrennes : regrets, chagrins. — Donner des étrennes : ennui, abattement.— Recevoir des étrennes : bien mal acquis.

Etriers. — Courses inutiles.

Evanouissement — Lassitude et dégoût de la vie.

Eventail — Désagrément, contrariétés, causés par la coquetterie des femmes.

Evêque. — Voir un évêque revêtu de son costume épiscopal : crédit et faveur auprès du ministre. — Voir un évêque donnant la confirmation dans une église : gages d'amitié sincère. — Voir un évêque mort : humiliations, injures.

Evêché. (demeure d'un évêque).—Y entrer : espoir et confiance après un grand malheur. — Voir un évêché incendié par le feu du ciel : expiation cruelle d'une faute légère.

Exil. — Faire ses préparatifs pour aller en exil : changement heureux de position. — Revenir d'exil : perte de biens.

F.

Fabrique. — Voir une fabrique remplie d'ouvriers : activité, et ses heureux effets. — Voir une fabrique déserte : trahison. — Voir une fabrique en feu : fuite de débiteurs.

Facteur. — Voir un facteur de la petite poste sans sa boîte : mort d'un parent ou d'un ami dont on attend des nouvelles. — Voir plusieurs facteurs réunis et causant ensemble : bonheur dans le ménage. — Voir un facteur tombé par terre : rupture avec quelqu'un qu'on aime.

Fagots. — Marcher sur des fagots : affaires en décadence. — Voir brû-

ler des fagots : bonheur et sérénité. — Porter un fagot : procès.

Faim. —Avoir faim : travail sans récompense. — N'avoir pas faim devant une table bien servie : bonheur dans la médiocrité.

Faisan. — En manger : redoublement de tendresse entre époux.—En tuer un : affliction. — Voir passer au-dessus de sa tête une troupe de faisans : heureux présage.

Fantôme. — Voir plusieurs fantômes sortir de terre : inquiétudes et tracasseries domestiques. — Entendre parler un fantôme : événement sinistre.

Fard. — Fourberies, duplicité.

Farine. —Abondance après détresse.

Faucon. — En apercevoir un au-dessus de sa maison : profits illicites.

Fauteuil. — Place lucrative, mais position précaire.

Femme. — En voir plusieurs assises et silencieuses : bonheur domestique. — Voir une femme borgne : maladie dangereuse. — Etre couché entre deux femmes endormies : convalescence agréable, rétablissement des forces. — Etre couché avec une femme enceinte : songes agréables, rêves de fortune. — Etre couchée (si c'est une femme) avec un homme mort : heureuse nouvelle, fin d'une douloureuse et longue inquiétude. — Si elle se voit entre les bras d'un nègre : grossesse maladive, couches difficiles. — Si un homme est couché avec une femme sans tête : bonheur dans le ménage.

Fenêtre. — Voir des oiseaux entrer par sa fenêtre : bénéfices imprévus. — Voir sa fenêtre ouverte : dommages, chagrins. — La voir fermée : ennui causé par l'absence de personnes qu'on aime. — Tomber par la fenêtre : rixe violente. — Entrer chez soi par la fenêtre : maladie longue et guérison difficile.

Fer. — Ramasser un fer de cheval : fatigues, lassitude par excès de travail. — Toucher un fer rouge sans éprouver de douleur : compensation dans un grand malheur.—Etre chargé de fers ou de chaînes : attaque de goutte ou de rhumatisme aigu.

Ferme. — Se trouver dans la principale cour d'une grosse ferme : abondance, prospérité. — Voir des troupeaux sortir précipitamment d'une ferme : abandon de parents ou d'enfants ingrats et dénaturés. — Voir une ferme en ruines : deuil, affliction.

Ferrer. — Voir ferrer plusieurs chevaux à la fois : retour d'amis ou de parents dont on était séparé depuis longtemps.—Voir ferrer un âne : attaque injuste, procès sans cause légitime.

Feu. — Voir tirer un feu d'artifice : misère par suite de folles dépenses. — Voir un feu de paille dans une rue ou dans un champ : dangers de l'inconduite ou de l'irréflexion, oubli de bons conseils.— Voir des feux follets : causeries agréables dans une société bien com-

posée. — Voir sa maison en feu : danger imminent pour la vie. — Eteindre le feu dans sa cheminée : sécurité, confiance après de grands chagrins.—Voir le feu aux draps de son lit : raccommodement entre époux depuis longtemps brouillés. — Jeter de l'eau sur le feu : refroidissement, indifférence dans l'amitié ou dans l'amour.

Feuilles. — Voir tomber des feuilles : privations inattendues ; — ramasser des feuilles sèches : dénûment, misère. — Se coucher sur des feuilles : amour partagé.

Fèves. — En semer : grossesse inespérée. — En manger : affaires embarrassées. — Trouver la fève dans le gâteau des rois : nécessité de douloureux sacrifices. — Avaler une fève : humiliations, mauvais traitements, sévices graves.

Fièvre. — Désordres dans les affaires, altercations conjugales.

Figues. — En cueillir après l'arbre : agréable surprise. — En manger qui ne sont pas mûres : mécompte, mystification. — Remplir un panier de figues : placement désavantageux de fonds, opération manquée.

Fil. — Tenir un écheveau de fil dans sa main : danger évité par la prudence. — Avoir un bout de fil entre les dents : amour contrarié, rupture d'une liaison à peine commencée. — Dévider un écheveau de fil : liquidation heureuse d'une société commerciale, certitude acquise de beaux bénéfices dans une opération industrielle. — Tenir dans sa main un fil d'or ou d'argent : heureuse idée ou bon conseil.

Filer. — Humeur noire, mélancolie, dégoût de la vie.

Filets.—Jeter un filet dans la rivière : ambition déçue, espoir trompé. — Le perdre en le laissant entraîner par le courant : perte d'argent ou d'emploi. — Se voir embarrassé dans les filets d'un chasseur : trahison, tromperie d'homme ou de femme.

Fille. — Se trouver assis à côté d'une fille à marier : troubles et contrariétés sous le toit conjugal. — Rencontrer des filles publiques : calomnie, propos diffamatoires.

Flageolet. — Ridicule et confusion.

Flambeau. — Voir des flambeaux au pied de son lit : nouvelles de mort.

Flèches. — Lancer des flèches avec un arc : procès et discussions judiciaires.

Fleurs. — Voir des fleurs épanouies dans un parterre : jalousie, ambition déraisonnable. — Sur sa fenêtre : satisfaction résultant du bien-être.—Sur sa cheminée : migraine, indisposition. — Effeuiller des fleurs : perte d'illusions.— Cueillir une fleur desséchée : mariage prochain avec une personne âgée.

Fleuve. — Se précipiter dans un fleuve : menace de banqueroute. —

Nager dans un fleuve rapide : oubli d'une ancienne affection, ingratitude.

Flûte. — En jouer : peines perdues, travaux stériles. — En entendre le son : déception, mensonge.

Foie. — Manger du foie de veau : accroissement de fortune, augmentation de revenus. — Voir un foie sanglant : peines de cœur, chagrins d'amour.

Foin. — Se rouler sur du foin : contentement, plaisir dans la médiocrité. — Voir une charrette chargée de foin : gain et bénéfices considérables. — Manger du foin : billets non payés, fuite de débiteurs insolvables et de mauvaise foi.

Foire — Voir beaucoup de monde dans une foire : tranquillité d'une bonne conscience, bonheur dans le ménage.

Folie. — Causer avec un fou : présage de bonheur. — Voir une femme folle qui pleure : aventures, intrigues amoureuses dont on déplorera le dénoûment. — Être atteint de folie ou d'aliénation mentale : mariage disproportionné.

Fontaine. — Voir une fontaine dont les bords sont garnis de cresson : services rendus par l'amitié ou par l'amour. — Voir une fontaine dont l'eau est bourbeuse : atteinte à la réputation. — Puiser de l'eau à une fontaine : maladie imminente, telle que fluxion de poitrine, pleurésie, etc., etc.

Forêt. — Voir une forêt dans le lointain : hiver rigoureux, souffrances occasionnées par le froid. — Entrer dans une forêt : terreur panique. — Voir abattre une forêt : deuil, affliction profonde.

Forteresse. — Voir une forteresse remplie de soldats et hérissée de canons : querelles et procès.

Fossé. — Tomber dans un fossé plein d'eau fangeuse : perte de réputation. — Franchir un fossé en sautant : grand péril évité par l'adresse.

Foudre. — Voir la foudre tomber sur un arbre : perte d'une personne qu'on aime, ou risques graves qu'elle court. — Sentir la foudre tomber sur sa tête sans en être blessé : sécurité, confiance. — Voir la foudre tomber sur un paratonnerre : prévoyance mise en défaut.

Fou. — Voyez *Folie*.

Four. — Voir un boulanger retirer le pain du four : perte d'appétit. — Voir chauffer un four : amour heureux, affection payée de retour.

Fourche. — Exil, misère en pays étranger.

Fourchette. — Apoplexie par suite d'excès de table.

Fourneau. — En voir un rempli de charbon allumé · mélancolie, dispositions au suicide.

Fraises. — Symptômes d'une maladie incurable, et qu'on rougit d'avouer aux médecins.

Fraisier. — Heureuse rencontre, surprise agréable.

Frère. — Entendre la voix de son frère sans le voir : avis pour aller recevoir son dernier soupir. — Se battre avec son frère : épreuve heureuse de la tendresse fraternelle.

Fricassée. — Manger de la fricassée de poulet : bonne réception à laquelle on ne s'attendait pas.

Friser. — Friser les cheveux de sa femme : refroidissement. — Friser les cheveux de son mari : intention de tromperie. — Friser sa moustache : réveil de l'amour.

Fromage. — En manger : déplaisirs, soucis, inquiétudes. — En voir faire : perte d'argent. — Voir du fromage rempli de vers : abus de confiance.

Fronde. — Voir un enfant lancer des cailloux avec une fronde : malheur causé par imprudence.

Front. — Se voir un front large et excessivememt bombé : peines morales, chagrins. — Voir un homme avec des bosses au front : rixe et suites funestes d'une collision sanglante. — Sentir une large plaie à son front : affaiblissement progressif des facultés intellectuelles, imminence d'aliénation mentale. — Se briser l'os du front en tombant : bénéfices considérables.

Fruits. — Manger des fruits verts : dissipation de fortune patrimoniale. — Manger des fruits mûrs : union avec une personne d'âge. — Manger des fruits secs : spéculations malheureuses.

Fumée. — Sentir l'odeur de la fumée : catastrophe imminente. — Voir le ciel obscurci par la fumée : désordre dans ses affaires. — Être étouffé par la fumée : ruine complète et malheurs irréparables.

Fumier. — Être couché sur le fumier : convalescence, retour à la santé. — Voir une charrette remplie de fumier : abondance qui succédera bientôt au dénûment de l'indigence.

Fusée. — Être atteint de la baguette d'une fusée volante : joie de courte durée.

Fusil. — Porter un fusil sur l'épaule : sécurité, confiance. — Tirer plusieurs coups de fusil : pertes successives. — Être tué d'un coup de fusil : bonne nouvelle. — Voir la terre jonchée de fusils après une bataille : gain illicite, honteux profits.

Fusiller. — Voir fusiller un voleur : payement d'une ancienne créance.

G.

Gage. — Recevoir un gage d'amour ou d'amitié : duplicité, fourberie, trahison imminente.

Gageure. — Faire plusieurs gageures : curiosité et indiscrétion. — Perdre une gageure : mauvaise nouvelle. — En gagner une : fausse joie.

Gaîne. — De couteau : amitié trahie. — Gaîne de poignard : guet-apens.

Gale. — Avoir la gale : succès auprès des femmes. — La donner à son mari : rétablissement de la concorde dans le ménage.

Galérien. — Voir la chaine des forçats ou galériens dans un port de mer : succès qui coûteront un jour bien des larmes de repentir.

Gangrène. — Voir un de ses membres atteint de la gangrène : mort d'un des époux ou d'un enfant chéri. — Avoir les deux jambes gangrenées : déconfiture, faillite.

Gant. — Trouver un gant de femme : liaison coupable. — Trouver un gant d'homme : indifférence suivie de la haine. — Voir des gants sales et déchirés : déshonneur et indigence.

Garde. — Monter la garde à la mairie : prochaine naissance d'un enfant ou décès d'un parent. — Appeler la garde : bonne aubaine. — Être arrêté par la garde : prospérité dans le commerce. — Voir la garde mise en fuite par des voleurs ou des assassins : sécurité, confiance.

Garde nationale. — Rencontrer un détachement de garde nationale : ennui, contrariétés. — Être habillé en garde national : abus de confiance conjugale. — Assister à une revue de la garde nationale : perte de temps et d'argent.

Garde-malade. — Causer avec une garde-malade : bonheur au sein de sa famille. — Appeler une garde-malade : rendez-vous manqué.

Garde-manger. — En voir un rempli de comestibles : perte d'appétit, affaiblissement de la santé. — Ouvrir un garde-manger : heureuse nouvelle et inquiétude dissipée.

Garde municipal. — Rencontrer un garde municipal : salut et garantie d'intérêts menacés ou compromis.

Garde-robe. — En avoir une remplie de riches habillements : décadence de fortune, perte d'argent, ou d'emploi.

Garde-robe (lieux d'aisances). — Y aller souvent : dettes criardes, importunités de créanciers misérables.

Gâteaux. — Acheter de petits gâteaux et les mettre dans sa poche : avarice sordide. — Manger un gâteau : peines secrètes. — Distribuer des gâteaux à des enfants : embarras pour nourrir sa famille. — Voir

faire des gâteaux chez un pâtissier : contrariétés. — En faire soi-même : activité, travail, et profit.

Gaze. — Déchirer un voile de gaze : effronterie, punition d'une action honteuse. — Acheter de la gaze : résistance aux propos de la séduction, triomphe de l'innocence et de la pudeur —Se couvrir la tète d'une gaze : faiblesse de cœur et des sens, faute peut-être irrépararable.

Gazon. -- Courir sur le gazon : propos inconsidérés, intempérance de langue.— Voir un gazon fané : liaison avec une personne perdue de mœurs. — Voir un gazon bien vert : amitié éprouvée et toujours fidèle. — Voir un gazon humide de rosée : larmes répandues secrètement par l'amour. — Arracher du gazon : vieillesse et calvitie prématurées.

Géant. — Voir un géant assis : efforts couronnés de succès. — Être menacé par un géant debout : persécutions et mauvais traitements de la part d'un supérieur. — Voir sur la terre le cadavre d'un géant : espérances trompées, ambition désappointée.—Etre embrassé par une géante : malheur dans un ménage par suite de l'humeur impérieuse d'une femme.

Gendarmes. — Voyez *Garde.*

Genou. — Voir la jambe d'une jeune et jolie femme jusqu'au genou : peines de cœur.—Si une femme se voit aux genoux d'un homme agé : succession inattendue. — Avoir une tumeur au genou droit : perte suivie de gain. — Être à genoux et ne pouvoir plus se relever : humiliation profonde, déshonneur.

Girouette. — Voir une girouette au-dessus de son lit : constance dans l'amitié, fidélité dans l'amour. — Voir plusieurs girouettes tourner ensemble : séparation volontaire, divorce à l'amiable de deux époux, pour cause d'incompatibilité d'humeur.—Voir tomber une girouette sous les efforts d'un vent impétueux : changement de ministère—Voir une girouette en feu : expiation douloureuse d'une trahison en amour.

Glace.—Se regarder dans une glace : présage d'une maladie de peau. —Ternir une glace par son souffle : perte de la réputation.—Briser une glace : longs calculs déjoués par une circonstance fortuite.

Glaces.—Avaler une glace à la groseille, à la vanille, ou toute autre : grande douleur supportée avec résignation.—En présenter une à une dame : passion violente, mais passagère.

Gland.—Ramasser des glands dans un bois : privations douloureuses, indigence.

Gorge — Se couper la gorge : procès gagné, gain de cause obtenu sur la méchanceté ou sur l'envie. — Couper la gorge à un ami : joie que doit causer un service rendu. — Voir la gorge nue d'une jeune demoiselle : mariage rompu.

Goutte. — Ressentir un accès de goutte au pied gauche : joie et consolation. Au pied droit : mauvais succès dans une entreprise ou dans une spéculation.

Grain. — Ramasser des grains de blé dans un champ, après la moisson : prospérité, sécurité. — Ecraser des grains sous ses pieds : misère, disette.

Grand-père ou *grand-mère* (voir).— Avarice, cupidité.

Grange. — Pleine de grains de toute espèce : bonheur dans le ménage par suite d'une honnête aisance. — Grange vide : symptôme de pauvreté.

Grêle.—Voir ou entendre tomber la grêle : mauvaises nouvelles arrivant coup sur coup. — Marcher sur des grêlons : affliction et deuil.

Grenade. — Manger une grenade : satisfaction. — Voir à terre des grenades tombées : contrariétés et désagréments de tout genre.

Grenadier. — Voir un grenadier au port d'armes : courage et résignation dans la mauvaise fortune.

Grenier — Perte de fortune ou d'emploi, présage de misère.

Grenouilles. — En voir sauter plusieurs à la fois : plaisirs suivis de regrets. — En manger : peines de cœur. — En entendre coasser : mauvaises nouvelles.

Grille. — Ouvrir facilement une grille : preuve d'amour. — Voir une grille fermée devant soi : mauvaises affaires, procès dont l'issue doit être funeste.

Groseilles. En manger : surprise agréable. — Faire des confitures de groseilles : brouille entre amis ou entre amants.

Grossesse. — Rêver la grossesse d'une demoiselle qu'on aime : infidélité, amour trahi. — Si une vieille femme rêve qu'elle est enceinte : mort prochaine.

Grotte. — Voyez *caverne.*

Guillotine. — Voir dresser la guillotine : abus de confiance, serments violés.

Guitare. — Pincer de la guitare : oubli de ses chagrins, consolation.

H.

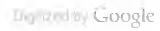
Hache. — Perte de biens par sa propre faute.

Halle. — Se trouver au milieu d'une halle : mauvais traitements, injures graves.

Hallebarde. — Voir un suisse portant sa hallebarde dans une église : orgueil puni.—Porter soi-même une hallebarde : confiance légitime dans l'avenir.

Hameçon. — Attacher des hameçons à une ligne pour pêcher : mauvaises pensées contre autrui ; coupable espérance.





Hanche. — Avoir une hanche plus forte que l'autre : maladie de l'un des deux époux ou perte d'enfants.

Hannetons. — Voir des hannetons voler au-dessus de sa tête et entendre leurs bourdonnements : poursuites d'impitoyables créanciers. — Écraser un hanneton : mort d'un ennemi.

Haricots. — En manger à la sauce : postérité nombreuse. — A l'huile : disputes et procès ruineux.

Harpe. — Consolation, espérance.

Herbes. — Boire du bouillon aux herbes : affaiblissement de la santé. manger des herbes crues : contrariétés, revers de fortune.

Héritage. — Faire un héritage : insomnie, agitation morale accompagnée de souffrances physiques.

Hermitage. — Voir un joli hermitage au milieu d'une forêt : calme et résignation dans l'adversité, — Voir un hermite : besoin d'un sincère ami. — Prendre l'habit d'un hermite : duplicité, trahison, abus de confiance.

Hirondelle. — Découvrir le nid d'une hirondelle : présage de bonheur dans une union projetée. — Détruire un nid d'hirondelles : affliction et deuil. — Tuer une hirondelle : mort d'une personne chérie.

Hiver. — Embarras pécuniaires, difficultés pour subvenir à ses besoins.

Homme. — En voir un ayant une longue barbe blanche : maladie très dangereuse. — Si une femme voit un homme en chemise : malheur dans le mariage. — Voir un homme mort dans la rue : découverte d'un trésor ou bénéfices considérables.

Hôpital. — Secours reçus dans un grand danger.

Hôtel garni. — Compter les numéros d'un hôtel garni : recherches infructueuses, peines perdues pour retrouver une personne qu'on aime et qui a disparu. — Être propriétaire d'un hôtel garni : embarras dans les affaires.

Hôtellerie. — Voyez auberge.

Huche. — Regarder dans une huche et n'y pas apercevoir de pain : détresse, indigence. — La trouver pleine : aisance et bonheur.

Huile. — Verser de l'huile dans une lampe : convalescence, rétablissement de la santé après une longue maladie. — Avoir des taches d'huile sur sa robe ou sur son habit : progrès d'un amour partagé.

Huissier. — Ennui, dégoût de la vie. — En voir deux causant ensemble : abus de confiance, vol.

Huitres. — En manger ; prospérité dans le commerce, avancement dans l'administration publique et généralement présage de bonheur. — Marcher sur des écailles d'huîtres : dommages, pertes considérables.

Hure. — Voir une hure de sanglier : attaque injuste et brutale. — En manger : succès dans une affaire très hasardeuse.
Hydropisie. — Indice d'une mort lente et d'une longue agonie.
Hydrophobie. — Calomnie et médisance.

I.

Ile. — Se voir dans une île déserte : abandon, trahison. — Dans une île habitée : contentement, jouissances paisibles.
Illumination. — Voir une illumination générale, contrariée par le vent et la pluie : rendez-vous manqué par l'indifférence ou le refroidissement.
Images. — Voir des images dans la boutique d'un marchand : espoir trompé, désillusionnement pénible.
Impératrice. — Si une femme songe qu'elle est impératrice : nécessité d'aller au mont-de-piété. — Voir une impératrice sur son trône : — Désaffection mutuelle, symptôme de séparation de corps et de biens entre deux époux.
Impuissance. — Obtention d'une place importante, d'une haute distinction. — Si une femme songe que son mari est impuissant : grossesse prochaine et qui ne sera pas considérée comme un bonheur.
Incendie. — Voir une chaumière incendiée : perte de fortune, désespoir et disposition au suicide. — Voir un palais en flammes : procès gagné, prospérité toujours croissante. — Voir une grande ville consumée par le feu du ciel : sécurité, confiance. — Voir un incendie éteint par le jeu des pompes : consolations, témoignages d'affection et de dévouement.
Inconnu — Causer avec un inconnu : grossesse imprévue et désagréable. — Se battre ou se disputer avec un inconnu ; affaire hasardeuse. — Si une femme reçoit un baiser d'un inconnu : troubles dans le ménage, menace de disparition. — Être salué par plusieurs inconnus : fortune imprévue, bénéfices imprévus.
Indigent. — Voir son nom inscrit sur la liste des indigents au bureau de charité : heureux changement dans la destinée, avancement, promotion.
Infirmité. — Avoir plusieurs infirmités : continuation et progrès d'une bonne santé, augmentation des forces physiques. — Rencontrer à la fois plusieurs personnes infirmes. — maladie, danger de mort.
Inhumation. Voyez *Enterrement.*
Injures. — En recevoir : succès, bonheur. — En dire : honte et humiliation.
Injustice. — Éprouver une injustice : espérance de gain.

Inondation. — Être inondé, en passant le soir dans une rue, d'une eau sale qu'on jette par une fenêtre : succès dans le monde, justice rendue au bon goût de l'habillement, à l'élégance des manières. — Avoir ses meubles emportés par une inondation : bonne aubaine, bonheur imprévu dont la nouvelle pourra causer une émotion dangereuse. — Être entraîné soi-même par une inondation et se voir en danger de périr : regrets amers, repentir, expiation.

Inquisition. — Se voir traduit devant le tribunal de l'inquisition et menacé de la torture : peines morales, suites désagréables d'une liaison coupable.

Insensé. — Voyez *folie* et *fou.*

Instruments de musique. — En voir plusieurs, sans musiciens : mort de personnes chéries. — Voir des musiciens se préparant pour un concert : brouille très grave, puis raccommodement sincère entre époux. — Voir des instruments brisés : affliction et misère. — Acheter un instrument de musique : introduction d'un étranger dangereux dans une maison.

Intestins ou *entrailles.* — Sentir une vive douleur dans les intestins : (si c'est une femme) : mauvaise conduite, ingratitude d'un mauvais fils ou d'une fille dénaturée. — Voir ses intestins sortir de son corps par une large et profonde blessure : mort d'un des deux époux ou d'un proche parent.

Inventaire. — Voir dans sa chambre un notaire qui dresse un inventaire ; héritage, succession venant d'un pays très éloigné.

Ivresse. — Être plongé dans l'ivresse à la suite d'un repas pantureux : perte par suite d'aveugle confiance et de légèreté dans les affaires. — Voir sa femme ivre : bonheur et tendresse. — Si une femme voit son mari dans l'ivresse : altercation et reproches mutuels. — Voir des demoiselles boire et s'énivrer : agréable surprise.

J.

Jambes. — Avoir une jambe de bois : chagrins par suite d'une criante injustice. — Être sans jambes : menace de maladie qui peut réduire la personne qui fait ce songe à l'état de cul-de-jatte, — Se casser une jambe : mauvais procédé envers un ami sincère ou une femme dévouée. — Avoir les jambes écrasées par une roue : réception d'une lettre sur laquelle on ne comptait plus. — Avoir les jambes allongées : avancement dans une administration ou prospérité subite dans le commerce.

Jambon. — En voir plusieurs suspendus à la boutique d'un charcutier : retour de parents riches dont on peut espérer l'opulente suc-

cession. — Acheter une tranche de jambon : inquiétudes, attente pénible. — Manger du jambon : espérance réalisée.

Jardin. — Se promener dans un joli jardin par une belle matinée de printemps : contentement, douces jouissances. — Semer des graines dans un jardin : réussite dans une entreprise récemment formée. — Arracher les mauvaises herbes d'un jardin : découverte d'un piége, révélations d'une trahison méditée par un faux ami. — Cueillir des fleurs dans un jardin : maladie grave. — Voir un jardin mal cultivé : mauvaise affaire par suite de négligence ou d'inconduite. — Planter un arbuste dans un jardin : nouvelle liaison qui promet le bonheur.

Jardinier. — Causer avec un jardinier : abus de confiance, perte d'argent volé.

Jarretière. — Si une femme mariée ou une jeune fille nubile perd une jarretière : amours contrariées, union malheureuse. — Trouver une jarretière de femme : peines de cœur, — Oter la jarretière à une demoiselle « mariage dans l'avenir avec une personne qu'on n'aime pas. — Donner des jarretières à une femme : troubles dans le mariage. — Couper une jarretière : séparation de corps entre époux.

Jaunisse. — Avoir la jaunisse : honte et désagréments de toute espèce pour l'amour-propre. — Voir son époux atteint de la jaunisse : duplicité, tromperie et violation de la foi conjugale. — Apercevoir plusieurs personnes ayant la jaunisse : deuil, affliction dans sa famille.

Jésus-Christ. — Avoir dans sa chambre plusieurs images du Christ suspendues au mur : Oubli de récentes disgrâces, espoir d'un meilleur avenir. — Invoquer le nom de Jésus : consolation. — Voir Jésus-Christ descendre de sa croix : bonheur inattendu.

Jet-d'eau. — Deuil et larmes.

Jeunesse. — Si un vieillard croit être revenu à la jeunesse : maladie dangereuse et menace d'une mort prochaine. — Si un jeune homme croit être devenu vieux tout-à-coup : existence abrégée par les excès.

Jeu. — Jeu de domino ; affaires en mauvais état par suite d'oisiveté. — Jeu de dames : temps perdu en intrigues amoureuses. — Jeu de billard : ruine de santé. — Jeu d'échecs : bonnes affaires, prospérité due à la prévoyance et au travail assidu. — Jeu d'oie : bonheur dans la médiocrité. — Jeu de boules : infirmités prématurées. — Jeu de loto : amitié troublée par la calomnie. — Jeu de cartes : perte d'argent et de réputation.

Joues. — Baiser des joues pleines et vermeilles : grave indisposition, dérangement de la santé. — Avoir les joues creuses et pâles : heureuse convalescence, rétablissement rapide des forces épuisées.

Journal. — Lire un journal : humeur noire, dégoût de la vie. — S'abonner à un journal : duplicité, abus de confiance. — Prendre une

action à un journal : mystification et désagréments de tout genre dans la société. — Croire aux nouvelles d'un journal : symptômes d'idiotisme ou d'aliénation mentale. — Allumer son feu ou sa pipe avec un journal : succès et satisfaction

Journaliste. — Voir plusieurs journalistes causer ensemble : mauvaises nouvelles. — Donner une poignée de main à un journaliste : procès gagné, gain et bénéfices. — Voir un journaliste en prison : banqueroute, — Tuer en duel un journaliste : succession inattendue. — Se disputer avec des journalistes : fausse joie.

Juges. — Voir un juge en robe : affliction et deuil. — Donner un soufflet à un juge : spéculation malheureuse, mauvais marché. — Voir des juges endormis à l'audience : sécurité, confiance. — Mettre sur sa tête le bonnet d'un juge : doutes sur la fidélité conjugale.

Juif. — Duplicité, fourberie. — Voir le juif errant : ennuis et chagrins.

Jument. — Voir une jument pleine : ménage ruiné par une postérité trop nombreuse. — Voir une jument pleine avec son poulain : naissance d'un enfant qui causera beaucoup de chagrin à ses parents. — Voir une jolie jument attachée à un élégant tilbury : perte d'une grande fortune dissipée en de folles dépenses.

Jupon. — Apercevoir un jupon blanc : amour inspiré à une jeune et jolie femme. — Voir un jupon sale et déchiré : mariage disproportionné et malheureux.

Juron. — Entendre un juron grossier et cynique : suites funestes de relations ignobles avec de la mauvaise société.

L.

Labourer. — Labourer la terre : salaire qui n'est pas proportionné au travail.

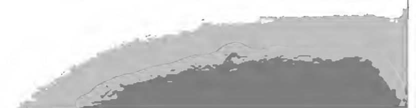
Laboureur. — Voir un laboureur dans un champ : malaise moral et physique.

Laine. — Voir carder de la laine : embarras dans les affaires. — Acheter de la laine : rhume et catarrhe.

Lait. — Acheter du lait : fourberie, abus de confiance. — Boire du lait qu'on vient de traire : convalescence. — Faire bouillir du lait : suites déplorables d'un accès de colère. — Répandre du lait sur le feu : affliction et deuil.

Laitue. — Manger de la salade de laitue : raccommodement après une longue séparation.

Lampe. — Allumer une lampe : bon conseil dont on pourra apprécier les effets. — Éteindre une lampe : amour partagé, échange de ca-



resses. — Mettre de l'huile dans une lampe : projet de mariage.

Lampions. — En voir plusieurs allumés sur sa fenêtre : nouvelle de mort. — Voir un lampion tomber d'un if dans une fête publique : naissance d'un prince.

Langue. — Avoir la langue coupée : dangers auxquels on s'expose par une indiscrétion. — Se mordre la langue jusqu'au sang : désappointement et mécompte. — Voir arracher la langue à une femme : bonheur et tranquillité dans le ménage.

Lanterne. — Voir une lanterne brisée : présage d'un grand malheur. — Allumer une lanterne : accidents graves et nombreux dans un long voyage. — Acheter une lanterne : révélation d'un affreux mystère du toit conjugal.

Lapin. — Manger de la gibelotte de lapin : confiance trompée. — Élever des lapins : sécurité. — Écorcher un lapin : misère et désespoir.

Laquais. — Voir des laquais à la porte d'un grand seigneur : bonheur dans une honnête aisance. — Voir une rixe de laquais : perte d'argent

Lard. — Couper du lard en petites tranches : bonne aubaine, occasion heureuse qu'on ne laissera pas échapper. — Manger du lard : inaction forcée et fatale.

Larmes. — Essuyer ses larmes : consolations et secours reçus dans une circonstance critique. — Avoir le visage baigné de larmes : réussite inespérée au moment où l'on se livrait au désespoir. — Essuyer les larmes d'une jeune femme : congé donné par une maîtresse. — Si une femme rit en voyant pleurer son mari : redoublement d'amour entre les deux époux.

Légumes. — En voir beaucoup dans un jardin potager : misère et privations. — Manger des légumes : démarches multipliées et infructueuses, perte de temps et d'argent.

Lentilles. — En manger à la vinaigrette : satisfaction et gaîté. — En voir dans un champ : tristesse et mélancolie. — Éplucher des lentilles : peines de cœur.

Léopard. — Voir courir devant soi un léopard : désordre des affaires, ruine par suite d'emprunts usuraires. — Voir les léopards sur l'écusson royal d'Angleterre : abus de confiance et vol.

Lessive. — Faire la lessive : avis pour se préparer à la mort et se réconcilier avec Dieu par la confession de ses fautes. — Voir des blanchisseuses faire la lessive : liaison honteuse.

Lettres. — Recevoir une lettre dont le cachet est noir : bonne nouvelle. Écrire une lettre à son mari : fidélité plus que douteuse, foi conjugale ébranlée par la séduction. — Déchirer une lettre : absence prolongée d'une personne chérie qu'on attend.

Lever. — Se lever au milieu de la nuit sans lumière : activité récompensée par de beaux bénéfices. — Se lever tard : disparition subite de quelqu'un qu'on aime.

Lézard. — Voir plusieurs lézards courir sur un vieux mur : plaisirs d'une société aimable, douce gaîté.

Lie de vin. — En voir une grande quantité répandue dans la rue : regrets amers, long et douloureux repentir.

Lierre. — Voir un mur tapissé de lierre : ruine qui sera causée par de faux amis. — Cueillir une branche de lierre : ingratitude et oubli.

Lièvre. — En voir un fuyant devant une meute de chiens : injustes persécutions de la part d'un homme puissant. — Manger du râble de lièvre : réconciliation avec une personne chérie. — Tuer un lièvre : tristes réflexions, sombre mélancolie.

Limaçon. — En voir un traînant sa coquille : héritage d'une maison dont le produit suffira pour procurer de l'aisance à l'héritier. — Voir les cornes d'un limaçon : affliction et déshonneur sous le toit conjugal.

Linceul. — Présage de mort d'un des locataires de la maison :

Linge. — Voir ses armoires remplies de linge : privations par suite d'une avarice sordide. — Étendre du linge sur une corde : gain, bénéfice, rentrée de fonds prêtés depuis longtemps.

Lion. — Voir un lion dans une ménagerie : orgueil puni, humiliations. — Voir un lion enchaîné : protection contre la méchanceté d'un homme puissant. — Poursuivre un lion : prospérité toujours croissante sans crainte de revers. — Être attaqué ou mordu par un lion : danger de fréquenter des gens trop haut placés. — Manger de la chair de lion : ambition trompée. — Lutter avec un lion : courage dans la mauvaise fortune. — Se revêtir d'une peau de lion : déconvenue, tribulations de l'amour-propre.

Lionne. — Caresser une lionne : union troublée par les exigences d'une femme impérieuse et hautaine. — Si c'est une femme qui songe qu'elle caresse une lionne : guerre terrible avec une rivale dangereuse. — Voir une lionne entourée de ses lionceaux ; projet de mariage avec une femme veuve et ayant beaucoup d'enfants. — Voir son fils ou sa fille allaitée par une lionne : présage de bonheur.

Liqueurs. — Boire des liqueurs de différentes espèces en nombreuse compagnie : désordre dans les affaires.

Lire. — Lire avec des lunettes : préventions injustes, soupçons sans fondement. — Lire un journal (voyez journal). — Lire dans un livre de messe : nouvelle de mort. — Lire des feuilletons : amaigrissement, délabrement de la santé. — Lire des romans : caquets de femmes, médisance. — Lire à la chandelle : duplicité, tromperie.

Lis. — En voir un dans un jardin : espérance et confiance dans un meilleur avenir. — Sentir l'odeur d'un lis : misère et dénûment. — Effeuiller un lis : prochain retour d'une personne aimée.

Lit. — Voir un lit en désordre : amour trompé ou contrarié. — Voir un lit bien fait : imminence de maladie. — Voir un lit renversé : présage de mort.

Livres. — Voir de vieux livres dits bouquins : amour et respect pour ses parents — En acheter : ennui, mélancolie. — Déchirer un livre neuf : rupture d'une liaison nouvellement formée. — Acheter des livres : bien-être moral et physique. — Brûler des livres : perte d'argent. — Voir une chambre pleine de livres : présage d'une longue existence. — Ouvrir un livre richement relié : présage d'un mariage avantageux.

Loterie. — Voir un bureau de loterie fermé : malheurs réparés, retour de la prospérité. — Voir des numéros de loterie : fausse joie, déception et mensonge.

Loup. — Marcher en compagnie de plusieurs loups : menaces de procès qu'on perdra. — Chasser un loup : découverte d'un piége. — Etre mordu par un loup : querelle avec un homme méchant, — Tuer un loup : mort d'un ennemi ou d'un persécuteur. — Entendre hurler des loups : misère, détresse, privations douloureuses.

Loupe. — Regarder quelque chose à la loupe : préventions dissipées, justice rendue au mérite ou à l'innocence.

Lumière. — Apercevoir une vive lumière dans sa chambre : bon conseil donné et suivi. Voir s'éteindre subitement une lumière : mauvaise nouvelle.

Lune. — Lune rougeâtre : affliction, deuil. — Voir deux lunes au ciel : perte d'argent ou d'emploi. — Voir la lune disparaître derrière les nuages : événement malheureux. — Si une fille nubile voit la lune dans son premier quartier : déclaration d'amour. — Si elle voit la lune dans son dernier quartier : célibat indéfiniment prolongé. — Si une femme mariée voit la pleine lune : surprise dans une position fâcheuse. — Voir la lune entourée d'un cercle noir : surprise désagréable.

Lunettes. — Abus de confiance, malgré toutes les précautions prises pour le prévenir,

Lustre. — Voir le lustre d'une salle de spectacle tomber au milieu du parterre rempli de spectateurs : bonheur inespéré, succès inattendu. — Voir une salle de bal bien éclairée par plusieurs lustres : brillantes espérances qui ne se réaliseront pas.

M.

Macaron. — Manger des macarons : gaîté, plaisirs tranquilles.— Gagner des macarons à un jeu de hasard dans une promenade publique : réussite dans l'exécution de ses projets.

Macaroni. — Manger du macaroni à l'italienne : nouvelles d'un ami ou d'un parent qui voyage à l'étranger. — Manger du macaroni au gratin : conversation dont on conservera un long et agréable souvenir.

Maçons. — Voir des maçons travaillant à une maison en construction : perte d'argent par suite de banqueroute. — Voir un maçon tomber d'un échafaudage : gain et bénéfice dans le commerce. — Voir des maçons quittant leur ouvrage : satisfaction et bien-être, rétablissement de la santé.

Magicien. — Consulter un magicien qu'on rencontre dans la rue pendant le carnaval : lettre qui plongera une famille dans le deuil. Mettre sur sa tête le bonnet long et pointu d'un magicien : inquiétudes pour l'avenir.

Main. — Avoir une main qu'on ne peut plus remuer : ajournement d'un voyage. — Avoir les deux mains coupées : présage d'un grand malheur. — Voir une main sanglante : remords et chagrins.

Maison. — En bâtir une : indigence et privations de toute espèce. — Voir une maison neuve s'écrouler : mauvaise spéculation.

Maîtresse. — Voir sa maîtresse avec des souliers ou des brodequins neufs : refroidissement et rupture. — Voir sa maîtresse au bois : amour trompé : serments violés, caresses perfides. — Voir couper la tête à sa maitresse : infidélité de l'amant. — Donner une ou plusieurs robes à sa maîtresse : passion près de s'éteindre.

Malle. — Faire sa malle pour un lointain voyage : maladie grave et danger de mort. — Brûler sa malle : convalescence et rétablissement de la santé.

Manchettes. — Bien blanches et coquettement ajustées : succès dans la société. — Manchettes sales et chiffonnées : querelles de ménage, divisions dans l'intérieur de la famille.

Manchon. — porter un manchon en été : peines de cœur.

Manteau. — Porter un manteau neuf : gain, obtention d'une meilleure place. — Voir des trous à son manteau : contrariétés par suite d'argent prêté et dont on attend en vain la restitution.— Perdre son manteau : misère honteuse, dégradation dans l'indigence.

Maquereau. — En manger : liaisons dangereuses, relations avec des gens méprisables.

Maquignon — Être salué par un maquignon : piége dans lequel on doit incessamment tomber.

Marais. — Voir des marais : regrets, ennui, chagrin. — S'enfoncer dans un marais dont la surface était couverte d'herbes : désordre dans les affaires par suite d'imprévoyance et d'aveugle sécurité. — Laisser ses souliers ou ses bottes dans un marais : grand danger évité par des sacrifices.

Marbre. — Insensibilité, dureté de cœur, ingratitude de la part d'enfants dénaturés ou de parents énorgueillis de leur opulence. — Voir une tombe en marbre : présage de la mort d'un financier enrichi par l'usure ou d'un ministre dilapidateur.

Marchand de vin. — Friponnerie, gain honteux, cupidité infâme qui ne recule même pas devant l'empoisonnement. — Voir un marchand de vin à son comptoir et mesurant du vin : maladie subite, danger

Marcher. — A reculons : existence abrégée par la fatigue et les chagrins. — Marcher en s'appuyant sur une canne : gêne momentanée dans les affaires. — Marcher sur des charbons ardents : discussion d'intérêts avec des membres de sa famille. — Marcher sur l'eau : prospérité commerciale, augmentation de revenus.

Maréchal-ferrant. — Voir un maréchal-ferrant occupé à ferrer les pieds de devant d'un cheval : convalescence, rétablissement des forces épuisées par le travail. — Voir un maréchal-ferrant à sa forge : dommages et pertes que l'on peut réparer.

Maréchal de France. — Rencontrer un maréchal de France à cheval et revêtu de son grand uniforme : mort d'un fils qui périra de mort violente. — Être salué par un maréchal de France : sévère leçon donnée à la vanité. — Etre maréchal de France : bonne fortune, occasion qu'on saura mettre à profit.

Mariage. — Assister à un mariage à l'église : peines de cœur. — Contracter mariage devant l'officier de l'état civil : inquiétudes pour l'avenir, mélancolie. — Avec une personne laide ou très âgée : surprise désagréable. — Si une femme se marie avec son époux : mariage bientôt rompu par la mort d'un des conjoints. — Se marier avec sa sœur ou (si c'est une femme qui songe) avec son frère ou son père : danger de mort.

Marionnettes. — Voir jouer les marionnettes sur une place publique : servir de plastron dans une société où les mauvais plaisants sont en majorité.

Marmotte. — Caresser une marmotte : présage d'une maladie de langueur.

Marrons. — Rôtis : satisfaction. — Marrons crûs : disputes, échange d'injures graves et d'offensantes personnalités.

Marteau. Avoir un marteau à la main : suites funestes d'une aveugle opiniâtreté. — Frapper la tête de son ami avec un marteau : duplicité, pensée de tromperie. — Si un mari donne un coup de marteau à sa femme : fausse couche pour celle-ci, grossesse qui mettra ses jours en danger.

Mascarade. — Faire partie d'une mascarade dans un jour de carnaval : affliction et deuil. — Voir passer des mascarades : espérances déçues. — Reconnaître sa femme ou son mari au milieu d'une mascarade : imminence d'adultère de la part de l'un des conjoints. — Être hué ou bafoué par une mascarade : gain et bénéfices inattendus. — Voir des mascarades dans un bal public : humeur noire, chagrin, mélancolie.

Matelotte. — Manger de la matelotte : soucis, par suite d'affaires multipliées et de différentes espèces.

Matelots. — Voir des matelots sur le point de s'embarquer : cruelle séparation, adieux déchirants de personnes qui s'aiment.

Matin. — Etre levé de très bon matin : chagrins dans la soirée.

Mausolée. — Voyez *marbre.*

Médecin. — Ecrire une ordonnance de médecin : dérangement de la santé. — Causer avec un médec'n : gaîté, douce satisfaction, bonne humeur pendant plusieurs jours. — Être reçu médecin : existence abrégée par une infirmité prématurée. — Aimer la femme d'un médecin : danger de mort. — Epouser un médecin : ennui, mélancolie. — Trouver la carte de visite d'un médecin : mauvaise nouvelle.

Médecine. — Aller chercher une médecine chez un apothicaire : mauvaises, affaires, gène momentanée. — Prendre médecine : sécurité, confiance. — Présenter une médecine à sa femme : trouble dans le ménage. — A sa maîtresse : raccommodement après une courte séparation. — Sentir les effets d'une médecine : réussite, chances heureuses après avoir craint des revers.

Melons. — Manger un melon en hiver : bonne fortune, surprise agréable. — Manger en été un melon qui n'est pas mûr : détresse, privations.

Mémoires. — Recevoir des mémoires de couturière, tailleur, cordonnier et autres fournisseurs : ennui, disposition à la mélancolie. — Solder des mémoires : sécurité, gaîté. — Écrire des mémoires sur sa vie ou sur celle d'un autre : suites funestes d'une coupable indiscrétion. — Lire des mémoires soi-disant historiques : mensonge et fausseté.

Mendiant. — Rencontrer un mendiant : contrariétés, mécomptes. — Voir plusieurs mendiants réunis et buvant ensemble : ingratitude et mauvais procédés de la part de ses amis. — Être poursuivi par des mendiants : désordre des affaires, imminence de faillite. — Don-

ner une pièce blanche à un mendiant : service aussitôt oublié que rendu.

Mendiants. — Acheter des quatre mendiants chez un épicier et en manger en se dirigeant vers son domicile : perte par suite de confiance accordée à des gens qui en étaient indignes.

Menuisier. — Entendre le rabot d'un menuisier, sans le voir : fruits d'une heureuse activité. — Entendre chanter un menuisier : insouciance de l'avenir.

Menuiserie. — Voir exécuter des travaux de menuiserie dans une maison neuve : présage d'incendie de la maison qu'on habite.

Mer. — Voir une mer agitée : sécurité, confiance. — Voir une mer tranquille sur laquelle naviguent des bâtiments de commerce : perte, dommage. — Tomber dans la mer : bonheur imprévu.

Mercerie. — Acheter des objets de mercerie : préludes et débuts d'une grande passion, d'un ardent amour.

Mercure. — Voir une image ou une statue de Mercure : bien mal acquis qui sera bientôt dissipé.

Mère. — Voir sa mère en mal d'enfant : union fortunée. — Voir sa mère morte : maladie dangereuse. – Voir sa mère en danger de périr : procès avec des parents. — Se promener avec sa mère dans un jardin : sécurité, confiance, bonheur.

Merle. — Entendre siffler un merle : joyeux propos et causeries agréables, entre mêlées d'épigrammes et aussi d'un peu de médisance.

Messe. — Entendre une messe basse : mauvaise nouvelle. Assister à la grand'messe : réussite dans une entreprise où l'on courait beaucoup de risques, en faisant une part trop large au hasard. — Voir tomber frappé de mort subite le prêtre qui officie : détresse dans laquelle on n'invoquera pas en vain le secours de ses amis et de sa famille.

Métamorphose. — Subir une métamorphose complète : rétablissement de la santé, heureuse convalescence.

Meuble. — Échanger des meubles neufs contre de vieux meubles : mort d'un parent bien âgé. — Voir sa chambre ou son appartement sans meubles : dénûment, pauvreté, privations. — Briser un meuble précieux : brouille avec un ami sincère et qu'on a injustement soupçonné d'un mauvais procédé ou d'une indélicatesse. — Voir emporter ses meubles par des voleurs : changement heureux de condition. — Voir ses meubles saisis par son propriétaire pour sûreté de loyers non payés à leur échéance : tendresse payée de retour entre amants du même âge. — Voir brûler ses meubles : affaires rétablies à force d'activité, de courage et de travail

Meurtrier. — Voir un meurtrier poursuivi par la justice : hommage rendu à la probité et au désintéressement.

Miel. — Étendre du miel sur du pain : funeste conséquence de la flatterie et d'une lâche complaisance pour des fautes ou des faiblesses qu'on pouvait prévenir par une juste sévérité. — Voir tirer du miel d'une ruche : prospérité et satisfaction après de grandes fatigues.

Migraine. Avoir la migraine : contrariétés, peines de cœur.

Militaire. — Revêtir une uniforme ou habit militaire : travaux excessifs et sans salaire.

Millet. — Voir un champ de millet : abondance après des privations pénibles. — Donner du millet à de petits oiseaux enfermés dans une cage : regrets d'une indépendance qu'on a perdue par sa faute.

Miroir. — Se regarder dans un miroir : altération des traits à la suite d'une longue maladie. — Briser un miroir : rupture avec une coquette. — Acheter un miroir : témoignage d'une vieillesse anticipée.

Moine — Voir des moines sortir de leur monastère : liberté reconquise après un long esclavage. Voir des moines entrer dans leur monastère : ennui , affliction, chagrin. — Entendre des moines chanter des hymnes : trahison.

Monastère. — Voir un monastère en ruines : détresse absolue.

Moisson. — Voir faire la moisson : bonheur dans ses entreprises. — Voir la moisson interrompue par un orage : accident funeste.

Moissonneurs.—Les voir se reposant et prenant leur repas : bien-être, satisfaction. — donner un baiser à une moissonneuse : amour fidèle. — Si un homme voit sa femme ou sa fille parmi les moissonneuses : bonheur dans le ménage.

Monnaie. — Avoir beaucoup de pièces de monnaie d'or et d'argent dans sa poche : privations. — Trouver dans son chemin un sac rempli de pièces d'or : illusion promptement dissipée, courte joie, espérance déçues. — Faire de la fausse monnaie : projet de trahison. — Avaler une pièce de monnaie : fortune à l'abri des vicissitudes du sort.

Monstre. — Si une femme accouche d'un monstre : bonheur de l'enfant dont elle est enceinte — Si une fille nubile et vierge accouche d'un enfant ayant la tête d'un animal : mariage malheureux. — Accoucher d'un poisson : fuite de l'un des époux.

Mont-de-piété. — Engager ses habits ou ses robes au mont-de-piété : heureux changement dans la destinée. — Les retirer : prospérité continuelle. — Perdre une reconnaissance du mont-de-piété : détresse et dénûment. — En vendre une : inquiétude et chagrin.

Montagne.—Être arrêté dans sa route par une haute montagne : affection payée d'ingratitude. — La gravir : succès dans un travail difficile et

qu'on avait désespéré de pouvoir terminer. — Descendre d'une montagne, en courant : réussite douteuse. — Voir une montagne dont la cîme est couverte de neige : refroidissement subit entre deux amants, après une longue union et au moment même où ils se proposaient de la faire consacrer par la religion et par les lois.

Montre. — En acheter une : suites fâcheuses d'un rendez-vous manqué. — Laisser tomber par terre sa montre qui se brise : infidélité, trahison, serments oubliés. — Voir beaucoup de montres à la devanture d'un magasin d'horlogerie : regrets de temps perdu dans l'inaction ou dans les plaisirs. —Perdre une clef de montre (si c'est une femme ou une fille qui fait ce songe) : perte de la beauté, altération subite des traits par une maladie cruelle telle que la petite vérole, etc. etc.

Morgue (où l'on expose les cadavres). — Y entrer, et n'y voir que des corps de femmes : mort de sa mère ou de sa grand'mère. — N'y voir aucun cadavre : adversité passagère suivie de bonheur. — Reconnaître un de ses amis à la Morgue : nouvelle sinistre.

Morsure. — Si une femme est mordue à la joue ou à la lèvre par un homme : attachement mutuel entre époux ou entre amants. — Par un chat : infidélité, trahison. — Si un homme est mordu à la main par son chien : brouille avec un ancien ami.

Mort. — Être couché avec un mort : prospérité, réussite dans ses projets. — Voir un mort qui remue ses membres, comme s'il allait ressusciter : recouvrement d'un objet précieux qu'on croyait avoir perdu pour toujours. — Parler avec un mort : nouvelle d'une succession inattendue. — Voir des morts sortir de leurs cercueils : remords et tourments d'une conscience coupable.

Mouche. — Voir voltiger des essaims de mouches : contrariétés désagréments, importunités. — Écraser des mouches : travail stérile, fatigues sans dédommagement.

Moucher. — Moucher une chandelle : succès dûs à une surveillance assidue, à un zèle infatigable. — Éteindre une chandelle en voulant la moucher : tort involontaire fait à une personne qu'on voulait obliger.

Mouchettes. — En acheter : sécurité et joie. — Briser des mouchettes : désordre dans des affaires commerciales.

Moudre. — Moudre du blé : détresse, indigence. — Moudre du poivre : chagrin. — Moudre du café : gaîté, contentement.

Mouiller. — Se sentir mouillé par la pluie : humeur noire, mélancolie — Par un liquide sale et fétide qu'on a jeté d'une fenêtre : honte, humiliations.

Moustaches. — Couper ses moustaches avec des ciseaux : terreur pani-

que, faiblesse ridicule, manque de cœur. — Si une femme ou une maîtresse coupe les moustaches à son mari ou à son amant : projets de trahison. — Si un homme se sent tirer violemment par les moustaches : insulte grave et qui exige une réparation proportionnée à l'offense.

Moutarde.— En acheter : chagrin cuisant.—En manger : bien-être physique et moral.—En voir en graine : querelles et discussions très vives.

Muet. — Voir sa femme muette : suites fâcheuses de caquets et de commérages. — Adresser la parole à un muet : nouvelle de la mort d'un parent ou d'un ami.

Mule. — Voir des mules attelées à une voiture de luxe : crédit perdu auprès d'un grand personnage, par suite de désobéissance et de maladroite obstination.

Mulet. — Voir un mulet chargé de légumes qu'il porte à la ville : sécurité, ressources assurées pour l'avenir.

Muraille. — Voir une muraille qui tombe en ruines : présage de malheur et de détresse.—Voir réparer une vieille muraille : indemnité, dédommagement qu'on désespérait d'obtenir. — Voir s'écrouler une muraille : banqueroute ou mort.—Se tenir debout sur une muraille très élevée : faveur qui sera bientôt suivie d'une disgrâce.

Mûres. — Avoir les mains rougies par des mûres qu'on a écrasées en les cueillant : gaîté, plaisirs honnêtes et tranquilles. — Donner un panier de mûres à sa femme ou à sa maîtresse : mésintelligence qui aboutira à une rupture et à une complète séparation.

Mûrier. — Arracher des feuilles de mûrier pour en donner à des vers à soie : augmentation de revenus, par une administration intelligente de sa fortune.

Myrthe. — Amour heureux.

N.

Nager. — Dans un bassin : insuccès par suite d'une trop grande timidité. — Nager dans une rivière dont le lit est profond et le courant rapide : réussite et prospérité.

Nain. — Être poursuivi par un nain ou par une naine : grande affaire dont la réussite est compromise par un faible obstacle.

Naufrage. — Faire nautrage en vue d'un port : mariage rompu par une hardiesse inconvenante ou par une grossière indiscrétion.

Navets. — En manger : ambition déçue, espérances trompées. — Semer de la graine de navets : contentement dans la médiocrité.

Naviguer. — Par un temps calme : malheur. —Par un temps orageux : travail rude, mais récompensé par un salaire proportionnné à la fatigue.

Navire. — Sur rade : espérances. — En pleine mer : inquiétude. —

Voir un navire sur le point de faire naufrage : nouvelle d'un événement malheureux. — Voir des passagers débarquer d'un navire qui est entré au port : sécurité, confiance.

Nèfles. — En manger : satisfaction, bien-être physique et moral.

Nègre. — Voir un nègre tout nu : deuil, affliction, misanthropie.

Neige. — Voir la campagne couverte de neige : abondance, richesses. — Faire des boules de neige : faux calculs, entreprise ruineuse mais qui promettait des résultats avantageux. — Tomber dans la neige : éloignement de personnes chéries qu'on a mécontentées par de mauvais procédés. — Voir tomber de la neige au milieu de l'été : catastrophe, ruine.

Nez. — Avoir le nez coupé : abus de confiance. — Avoir le nez fendu : misère, détresse. — Ne plus avoir le nez au milieu du visage : désordre dans les affaires — Ne plus trouver son nez : affaiblissement des facultés intellectuelles. — Voir deux nez à son mari ou à son amant : soupçons et défiance.

Nid. — Apercevoir un nid d'oiseaux dans un arbre : bonne fortune, occasion de bénéfices. — Trouver un nid vide : désappointement, mécompte. — Découvrir des œufs dans un nid : procès gagné, gain et profit.

Noces. — Assister aux noces de gens pauvres : gaîté, bonne humeur. — Aux noces de gens riches : mélancolie, humeur noire. — Voir des noces troublées par une dispute : nouvelles de mort.

Noisettes. — Cueillir des noisettes : désordre dans les affaires par suite de négligence et de légèreté.

Noix. — Secouer un noyer pour en faire tomber des noix : spéculation malheureuse. — Manger des noix : contrariétés.

Nourrice. — Voir une nourrice allaitant un enfant : bonheur au sein de sa famille. — Chercher une nourrice : projet de mariage.

Noyé. — Voir une femme qui se noie : succès inespéré. — Voir son mari près de se noyer : découverte d'une intrigue avec une femme entretenue. — Se noyer et crier au secours : rétablissement des affaires, dédommagement de malheurs qu'on n'avait pas mérités.

Nuages. — Voir les nuages courir dans le ciel : présage de mauvais jours. — Distinguer des fantômes dans les nuages : espérances trompées.

Nudité. — Se voir dans un état de complète nudité : retour de la bonne fortune. — Si une femme voit son mari nu dans la rue : présage de mort. — Voir des hommes et des femmes nus se promener sur une place publique : affaire scandaleuse, procès honteux. — Voir sa fiancée nue dans son lit : mariage rompu pour cause d'incompatibilité d'humeur.

Numéros. — Voir des numéros en grand nombre : inquiétude. — Voir des numéros qui, additionnés, forment le nombre 13 : affliction et deuil.

O.

Obélisque. — Voir l'obélisque de Luxor renversé sur la place de la Concorde : bonne fortune, gain inattendu. — Être à cheval sur le faîte de l'obélisque : catastrophe.

Obsèques. — Voyez *Enterrement.*

Oculiste. — Consulter un oculiste : infidélité conjugale, trouble dans le ménage.

Odeur. — Acheter des odeurs chez un parfumeur : signe de mauvaise santé et présage d'infirmités qui accompagnent ordinairement la vieillesse. — Donner des odeurs à une femme : brouille et séparation prochaine.

Œil. — Perdre un œil : affaires embrouillées. — Se faire mettre un œil de verre : chagrins domestiques.

Œufs. — Voir un panier rempli d'œufs : abondance et prospérité. — Écraser des œufs : mort d'une femme en couches. — Manger des œufs à la coque : satisfaction.

Oie. — Entendre le cri d'une oie : découverte d'un piége. — Élever des oies : accroissement de fortune. — Faire rôtir une oie : plaisir et profit.

Oignons. — Manger de la soupe à l'oignon : contrariétés, soucis. — Éplucher des oignons : gain et réussite.

Oiseaux. — Voir beaucoup d'oiseaux dans une volière : caquets et commérages. — Tirer sur de petits oiseaux avec un fusil : chagrin, peines de cœur. — Abattre un oiseau de proie : procès gagné.

Olives. — Cueillir des olives : rétablissement de la paix dans une famille longtemps divisée par des affaires d'intérêt. — Manger des olives : confiance et sécurité. — Écraser des olives en marchant : revers de fortune, perte de patrimoine.

Olivier. — Voir un olivier chargé de fruits : prospérité, abondance. — Le voir dépouillé de feuilles : indigence, dénûment.

Oncle. — Voir son oncle malade et faisant son testament : perte d'une succession, exhérédation.

Ongles. — Avoir des ongles d'une longueur démesurée : soucis de l'ambition, espérances trompées. — S'arracher les ongles : réconciliation avec un parent ou un ami qu'on avait offensé.

Opéra. — S'y trouver : ruine et misère. — Voir brûler la salle de l'Opéra : joie, prospérité, abondance.



Or. — Trouver un lingot dor : travail et peine sans profit. — Découvrir une mine d'or : mécompte et duperie. — Échanger de l'argent contre de l'or : désordre dans les affaires.

Orage. — Être au milieu de la campagne pendant un orage : terme de l'adversité. — Voir un troupeau de moutons dispersés par un orage : ingratitude de soi-disant amis. — Chercher un refuge sous un arbre pendant l'orage : ruine complète, désespoir.

Orange. — Acheter des oranges : contentement et plaisirs honnêtes. — Offrir un quartier d'orange a une personne qu'on aime : brouille momentanée. — Éplucher une orange : regrets amers.

Oranger. — En voir un sur sa fenêtre : bonne nouvelle.

Orateur. — Être orateur et parler à la tribune de la chambre des députés ou des pairs : duperie et mystification.

Oratoire. — Voir une grande dame agenouillée dans son oratoire devant un crucifix : soupçon sur la fidélité d'une épouse ou d'une maîtresse ; découverte d'un rendez-vous donné à un rival dans un lieu saint.

Oreille. — Voir ses oreilles arrachées ou mordues : malheurs causés par une indiscrétion. — N'avoir plus d'oreilles : déshonneur, infamie. — Avoir trois oreilles : témoignage de dévoûment de la part d'amis sincères. — Avoir des oreilles d'ours : misère. — Des oreilles de lion : dignité et fierté dans le malheur.

Oreiller. — Sécurité, confiance.

Organes de la génération. — En être privé : accroissement de fortune. — Transformation de ces organes : misère et détresse.

Orge. — Voir un champ d'orge : prospérité. — Manger du pain d'orge : pauvreté honorée par la noblesse du caractère.

Orgue. — Entendre les sons de l'orgue dans une église : nouvelle de mort. — Jouer de l'orgue dit de Barbarie : mélancolie, inquiétude.

Ortie. — Être piqué par une ortie : abus de confiance. — Arracher des orties dans un jardin : expulsion d'un faux ami ou d'une maîtresse infidèle.

Os. — Voir dans un cimetière des os de mort : affliction et deuil. — Voir un chien rongeant des os : indigence et privations cruelles.

Osier. — Cueillir une branche d'osier : contrariétés et mauvaise humeur.

Ouragan. — Voyez *orage*.

Ours. — Être poursuivi par un ours : démélés avec un homme grossier. — Manger de la chair d'ours : présage de souffrances physiques et morales.

Ouvriers. — Voir des ouvriers se battre entre eux : perte d'argent. — Secourir des ouvriers sans ouvrage : satisfaction. — Se disputer avec des ouvriers pour le prix de leur ouvrage : deuil et affliction.

P.

Page. — Arracher une page d'un livre qu'on lit et dont la lecture intéresse : chagrin imprévu.

Paillasse. — Voir brûler une paillasse au coin d'une rue : confusion dans les affaires et détresse qui en est la suite.

Paillasse (personnage grotesque). —Être déguisé en paillasse : honte et humiliation. — Voir un paillasse paradant sur ses tréteaux : procès scandaleux.

Paille.—Voir une charrette chargée de bottes de paille : ressources sur lesquelles on ne comptait pas pour se tirer d'embarras. — Voir un feu de paille : espérances trompées, faux calculs et déceptions.—être couché sur la paille : perte de réputation.

Pain. : Voir faire le pain chez un boulanger : consolations dans la misère. — Sentir l'odeur du pain qui sort du four : surprise agréable. — Manger du pain chaud : satisfaction et plaisir qu'on court risque de payer bien cher. — Manger du pain bis : courage et résignation dans la mauvaise fortune. — Manger du pain de seigle : heureuse convalescence, retour à la santé après une grave maladie.

Palais. — Être transporté dans le palais d'un roi : chagrin, regrets.— Voir un palais réduit en cendres : heureuse nouvelle.

Palais de justice. — Se promener devant les portes d'un palais de justice : découverte d'une machination contre la fortune et les jours de la personne qui a ce songe.

Palissades. — Etre arrêté dans son chemin par des palissades qui empêchent d'aller plus avant, et qu'il est impossible de franchir : perte d'argent par suite de troubles politiques.

Panier. — Voir des paniers vides et de diverses grandeurs : confiance trompée, et détresse future.

Pantoufles. — Chercher ses pantoufles : désordre dans les affaires. — Se promener en pantoufles dans la rue : affaiblissement des facultés intellectuelles, symptôme d'enfance sénile.

Paon. — Regarder un paon qui fait la roue : peines perdues pour obtenir les bonnes grâces d'un sot enrichi et puissant, en lui prodiguant les honteux hommages d'une ignoble adulation.—Voir un paon sans plumes : juste punition d'un fat.

Pape. — Baiser la mule du pape : confiance dans un meilleur avenir.

— Parler au pape et recevoir sa bénédiction : danger de mort.

Papier. — Blanc : amitié. — De couleur : contrariétés. — Chiffonné : injures. — Ecrit : protestations mensongères. — Compter des feuilles de papier : mauvaises affaires.

Papillon. — En voir voltiger un grand nombre et de diverses couleurs dans un jardin : soucis, inquiétudes.—En attraper un : amour heureux.— Arracher les ailes à un papillon : infidélité, trahisons découvertes. — Ecraser un papillon. — Mauvaise nouvelle.

Paradis — Aller en paradis : inquiétudes, mélancolie par suite de dévotion outrée. — Voir s'ouvrir le paradis et s'en voir refuser l'entrée : remords, regrets amers, douloureux repentir.

Paradis (dans une salle de spectacle). — Occuper une place au paradis : misère, indigence par suite de mauvaise conduite. — Tomber du paradis dans le parterre, sans se blesser : mauvaise nouvelle qui ne se confirme pas.

Paralysie. — En être frappé subitement : voyage ajourné, projets contrariés par un fâcheux événement. — Voir un paralytique : ennui et humeur noire.

Parapluie. — Acheter un parapluie : sécurité, confiance. — En perdre un : malheur imprévu et soudain. — Voir un parapluie enlevé par le vent : espérances trompées.

Parchemin. — Promesses qui seront tenues : fidélité à remplir des engagements.

Pardon — Voir un père ou une mère qui pardonne à ses enfants : succession inattendue, gain inespéré après de mauvaises affaires. — Pardonner une injure à une personne dont on a à se plaindre : succès.

Parents.—Embrasser ses parents : deuil.—Se battre avec des parents : prospérité, satisfaction.

Parfumeur. — Entrer dans le magasin d'un parfumeur : désagréments et contrariétés domestiques. — Donner de l'argent à un parfumeur après lui avoir acheté quelque chose : perte de temps et d'argent

Parler. — A une personne qu'on ne voit pas : nouvelle de mort. — Parler à une personne qui vient de mourir : maladie grave.

Pâte. — Pétrir de la pâte pour en faire un gâteau : espoir d'un meilleur avenir, après avoir éprouvé de grands malheurs. — Manger de la pâte : affaires embarrassées. — En acheter : raccommodement avec une personne qui vous a fait éprouver des pertes.

Pâté et pâtissier. — En acheter un : bénéfices. — En couper un pour en offrir des tranches à des convives : ingratitude. — Ouvrir un pâté vide : affliction et deuil. — Etre revêtu du costume de garçon pâtis-

sier : inconvénients d'une mauvaise plaisanterie. — Parler à un pâtissier : indigestion qui peut déterminer un dérangement dans la santé. — Voir la boutique d'un pâtissier enflammée : heureuse nouvelle qui ne se confirme pas.

Patiner. — Sur une rivière gelée : perte d'argent. — Tomber en patinant : affaire manquée. — Voir beaucoup de gens patiner sur un bassin : trahison de faux amis. — Voir patiner sa femme ou sa maitresse : serments oubliés, infidélité avec effronterie et scandale.

Patins. — Attacher des patins à ses pieds : fracture d'un membre par suite d'une chute violente. — Acheter des patins : chagrin.

Pâtisserie. — En manger avidement : fausse joie, satisfaction suivie d'un désappointement pénible. — Donner des pâtisseries à une personne qu'on aime : sûreté dans l'attachement.

Patrouille. — Rencontrer une patrouille : abus de confiance. — Faire partie d'une patrouille de garde nationale : chagrin domestique. — Etre arrêté par une patrouille dans l'intérieur de sa maison : surprise agréable.

Paume. — Y voir jouer ses amis : nouvelle de mort subite.

Pauvres. — Voyez *mendiants.*

Pavé. — Voir ôter les pavés d'une rue : présage de troubles politiques. — Recevoir un pavé sur la tête : catastrophe et ruine complète.

Paveurs. — rencontrer des paveurs : sécurité, confiance.

Peau — Avoir la peau noire ou cuivrée comme celle d'un nègre : triste changement de condition. — Avoir la peau plus blanche qu'à l'ordinaire : gaité, satisfaction. — Changer de peau : regrets, expiation, repentir.

Pêche. — Cueillir une pêche : peines de cœur. — Manger une pêche qui n'est pas mûre : souffrances physiques et morales.

Pêcher. — En compagnie : association avec des fripons et des intrigants. — Pêcher seul : mélancolie.

Peigne. — S'enfoncer une dent de peigne dans la tête : querelles dans le ménage. — Voir un peigne de femme brisé : refroidissement dans l'amour. — Si une femme peigne son mari ou son amant : raccommodement après une dispute très vive. — Acheter plusieurs peignes : calvitie ou canitie prématurées.

Peindre. — Voir sa maison ou sa chambre peinte en noir : danger de mort. — La voir peinte en rouge : rixe sanglante, provocation qui peut avoir des suites terribles.

Peintre. — Voir un peintre dans son atelier : misère et privati[illegible]

Pelle. — Voir une pelle rougie par le feu : deuil, af[illegible] une pelle : éloignement forcé d'un lieu où l'o[illegible] cevoir un coup de pelle : trahison domesti[illegible]

Pendre. — Etre pendu par les pieds : détresse — Par le cou : humiliations. — Voir pendre sa femme ou sa maîtresse : redoublement de tendresse

Pendu. — Toucher la corde d'un pendu : bonheur inespéré. — Détacher le cadavre d'un pendu : mort subite. — Baiser les pieds d'un pendu : gain et bénéfices.

Perdrix.—Amour fidèle. — Manger de la perdrix : affliction. — Tuer une perdrix à la chasse : rupture avec une personne dont on regrettera l'attachement. — Trouver des œufs de perdrix : bonheur.

Père. — Rencontrer son père : satisfaction. — Le voir mort et lui parler : présage sinistre.— Se disputer avec son père : confusion dans les affaires.

Perles.—Trouver une perle : dévouement d'un ami sincère.— Donner un collier de perles à sa femme ou à sa maîtresse : soupçons jaloux, défiance.

Perroquet.—En entendre un qui crie : visite importune. —En voir un mort : profit et succès. — Donner la liberté à un perroquet : service rendu à un ingrat.

Perruquier. — En voir un qui court chez ses pratiques : médisance et caquets. — Entrer dans la boutique d'un perruquier : chute des cheveux.

Peste. — Se trouver dans une ville où règne la peste : procès et discussion judiciaires.

Pieds. — Avoir mal aux deux pieds de manière à ne pouvoir marcher : affaires en mauvais état, présage de misère. — Avoir les pieds cloués au plancher : rhumatisme gouteux. —Mettre ses pieds dans le feu : échange de récriminations et de reproches entre époux.

Piége. — Tomber dans un piége à loup dans un bois : jugement injuste, condamnation inique. —Découvrir un piége : confiance et sécurité. — Voir une bête féroce prise dans un piége : innocence reconnue et punition des vrais coupables.

Pierre. — Soulever péniblement une grosse pierre : services rendus à un ingrat. — Jeter des pierres aux passants : préventions injustes dont on gémira pendant longtemps. — Voir des pierres de taille mises en ordre pour une maison qu'on va bâtir : rétablissement de la fortune ou de la santé.

Pigeon. — Élever des pigeons : bonheur au sein de sa famille. — Voir un pigeon blanc : heureuse nouvelle. — Manger un pigeon : chagrin et ennui.

Pin. — Tristesse [illegible]

Pisser. — Au [illegible] -propre.

Pistolet. — [illegible] con-

tre un ami. — Tirer un coup de pistolet sur une personne inconnue : calomnie et médisance. — Acheter une paire de pistolets : perte d'argent.

Plaine. — Traverser en courant une plaine immense et dont on n'aperçoit pas les limites : affaires embrouillées, fatigues et inquiétude.

Plomb. — En faire fondre : découragement, désespoir.

Pluie. — Pluie fine : péril évité. — Forte pluie : gêne momentanée.

Plumes. — Avoir le corps couvert de plumes, comme un oiseau : malheurs occasionnés par la légèreté et l'irréflexion.—Tailler une plume pour écrire : réception d'une lettre attendue avec impatience.

Poignard. — En avoir un dans sa poche : soupçon de trahison. — Aiguiser un poignard : affliction et deuil.—Tomber percé de plusieurs coups de poignard : indigence.

Poires. —Cueillir des poires : sécurité, confiance dans l'avenir. — Mettre des poires dans un panier : ressources imprévues dans un moment critique.

Poirier. — Arracher un poirier : nouvelle de mort.

Pois. — Manger des petits pois : satisfaction. — Des poisssecs : regrets.

Poison. — Avaler du poison par mégarde : tristesse, chagrins de longue durée. — Donner du poison à une personne qu'on aime : constance dans l'attachement.

Poissons. — S'amuser à regarder des poissons nager dans un bocal : insouciance de l'avenir. — Voir des poissons morts dans une rivière : contrariétés, désagréments de toute espèce. — Manger du poisson pourri : résignation et courage dans le malheur. — Voir un poisson s'agiter dans un plat pendant un repas : nouvelles d'une personne qu'on croyait morte.

Poivre. — Avoir la bouche pleine de poivre : querelles avec des gens de mauvaise foi auxquels on avait imprudemment accordé sa confiance.

Pommes. — Manger une pomme crue : souffrances physiques et morales. — Manger de la compote de pommes : satisfaction, jouissances paisibles. — Voir la terre jonchée de pommes tombées : mauvaises affaires.

Pompe. — Voir jouer une pompe pour arroser un jardin : espoir d'une nombreuse postérité. — Une pompe à incendie : affliction, désespoir.

Pompiers. — Voir des pompiers courant vers une maison en flammes : consolation dans la mauvaise fortune, confiance dans un meilleur avenir.

Pondre. — Voir des poules qui pondent : bénéfices, gain, prospérité dans le commerce.



Pont. — Traverser un pont : danger évité. — Voir un pont qui s'écroule au moment où on le traverse : perte d'argent.

Porc-épic. — Querelles, rixe.

Port de mer. — En voir un rempli de navires : heureuses nouvelles, présage de prospérité, après avoir essuyé de grandes pertes.

Porte. — Être couché à la porte d'une église : consolation, adoucissement des souffrances. — Ne pouvoir ouvrir la porte de sa maison : outrages et mauvais traitements.

Portefeuille. — Trouver un portefeuille rempli de billets de banque : Mauvaise pensée, intentions coupables. — Trouver un portefeuille vide : espérances déçues.

Porter. — Une croix : gène momentanée. — Un fagot : dérangement dans les affaires. — Un sac de farine : gain, profit.

Porteur d'eau. — Travail sans récompense.

Portier et Portière. — Donner de l'argent à un portier ou à une portière : trahison, ingratitude. — Entrer dans la loge d'un portier : mauvaise nouvelle.

Portrait. — Voir son portrait commencé par un peintre : maladie dangereuse. — Donner son portrait à une personne qu'on aime, comme un gage d'attachement : brouille et séparation.

Potence. — Voyez *Pendre.*

Poule. — Voyez *Pondre.*

Poulets. — Voir une poule entourée de ses poulets affamés : indigence et privations.

Pourceaux. — Voir des pourceaux qui se roulent dans la fange : perte de réputation par suite de débauches honteuses.

Prédicateur. — Voir un prédicateur en chaire : reproches de parents qu'on a mécontentés par sa conduite.

Précipice. — Y tomber : banqueroute ou ruine complète. — Éviter un précipice : heureuse convalescence, retour à la santé.

Présents. — En faire à des personnes qu'on aime : rupture prochaine. — En recevoir de gens inconnus : réussite inespérée.

Prêtre. — En rencontrer un : existence abrégée par une maladie. — Parler à un prêtre : consolations et secours inattendus.

Prison. — Quand on y entre sans terreur et sans remords : heureux présages. — Si l'on n'y éprouve ni ennui, ni chagrin : aisance pendant sa vie. — Si l'on en sort en en brisant les portes : souffrances physiques et morales.

Procès. — Perdre un procès : bénéfices dans une grande opération.

Procession. — Voir défiler une procession : sécurité, confiance, satisfaction.

Promenade. — Faire une promenade dans une allée ombragée par de

grands arbres qui interceptent la lumière : chagrins. — Faire une promenade pendant laquelle on est surpris par la pluie. : plaisir suivi de regrets.

Provisions. — Avoir des provisions considérables de choses essentielles dans un ménage, telles que bois, charbons, beurre, etc, etc. : privationss, gêne cruelle.

Pruneaux. — Désappointements, contrariétés.

Prunes. — En cueillir : Contentement, gaîté. — En manger : discussions fâcheuses et querelles.

Puces et Punaises. — Mauvaises nouvelles, inquiétude.

Puits. — Tomber dans un puits ; union malheureuse. — Tirer de l'eau d'un puits : beaucoup de peine et peu de profit. — Casser la corde d'un puits : avanie.

Q.

Quai. — Marcher le long d'un quai : sécurité.

Quenouille. — Bonheur dans un état voisin de la pauvreté.

Querelle. — Avoir une querelle avec une personne très âgée : perte d'argent. — Avec une jeune fille : mariage rompu. — Avec son père : danger. — Avec ses enfants : maladie mortelle. — Voir des querelles de femmes : indiscrétion punie.

Queue. — Monter un cheval à courte queue : discussions terminées par un procès. — Un cheval à longue queue : recouvrement d'argent qu'on croyait perdu, ou acquisition d'une belle propriété à bon marché. — Porter une queue dite à la prussienne : tromperie, abus de confiance. — Couper la queue à un chien : brouille avec un ami.

Quilles. — Y jouer : contrariétés, dégoût de la vie.

R.

Racines. — En manger : misère et privations de tout genre.

Raiforts. — En manger : Perte d'argent, regrets.

Raisins. — En cueillir : ennui. — Manger des raisins mûrs : gaîté. — Des verts : imprudence. — Des secs : affaires négligées et en mauvais état. — Offrir une grappe de raisin à une femme : peines de cœur.

Ramoneur. — Entendre un ramoneur dans sa cheminée : danger évité par la prévoyance.

Raser (se). — Chagrin, ennui. — Se faire raser par sa femme : confiance mal placée — Par sa maîtresse : [illegible]lles dépenses.

Rasoir. — Acheter une pai.e de rasoit · dégoût de la vie. — En donner à un de ses amis : abus de confiance.



Rat. — En voir plusieurs poursuivis par un chat : préventions dissipées, justice rendue à une personne qu'on accusait d'un mauvais procédé ou d'une indélicatesse. — Tuer un rat : rupture avec une maîtresse coquette, dépensière et infidèle.

Régiment. — Voir défiler un régiment au son du tambour : perte de crédit, entreprise malheureuse.

Reliques. — Baiser une châsse qui renferme des reliques : nécessité de songer à ses dispositions testamentaires.

Rémouleur. — Bonheur d'une existence laborieuse.

Reptiles. — En voir plusieurs dans son lit : amour trompé. — Ecraser un reptile : innocence reconnue, justification complète.

Revenant. — En voir un : affaiblissement des facultés intellectuelles, décrépitude.

Rire. — Aux éclats : prospérité troublée par une catastrophe soudaine.

Ris. — Manger des ris de veau : peines secrètes, douleur mystérieuse, larmes qu'on s'efforce de cacher.

Rival. — Tuer un rival : revers inattendus.

Rivière. — Voir *Eau*, *Fleuve*, *Torrent*.

Riz. — Au gras : abondance. — Au lait : contrariétés.

Rocher. — Apercevoir un rocher à fleur-d'eau au milieu de la mer ou d'un fleuve : obstacle imprévu. — Voir une maison bâtie sur un rocher très élevé : aveugle confiance, funeste sécurité.

Roi. — Voir un roi sortir seul et sans gardes de son palais : amour partagé. — Voir plusieurs rois assis à la même table : légitime défiance, inquiétudes pour l'avenir. — Voir un roi mort : désordre dans les affaires.

Roman — Voir *Lire*.

Ronces. — Être arrêté, en marchant, par des ronces : projet avorté, entreprise mal conçue :

Roses. – En cueillir qui ne sont pas encore tout à fait épanouies : amour dédaigné. — Effeuiller des roses : abus des plaisirs. — Offrir une rose à une fille jeune et jolie : peines de cœur.

Rosier. — En couper un jusqu'à la racine : jouissances suivies d'amers regrets.

Rossignols. — En entendre chanter plusieurs à la fois : persécutions de créanciers impitoyables. — Voir un rossignol en cage : perte de la liberté et maladie de langueur.

Rôti. — En manger : secours reçus dans une position difficile.

Roues — Voir des roues brisées : dettes et dénûment. — Tomber sous la roue d'une charrette : nouvelle sinistre — Graisser les roues d'une voiture de luxe : abaissement et humiliation.

Rubans. — En acheter de différentes couleurs : faveur et servitude au-

près d'un homme riche et puissant.— Donner des rubans à sa femme ou à sa maîtresse : refroidissement.

Ruche.— S'approcher d'une ruche remplie d'abeilles : réputation compromise par la médisance et par l'envie.

Rue.— Se trouver dans une rue déserte : occasion perdue.— Voir une rue remplie de monde : embarras de famille.— Voir des gens qui se battent dans la rue : curiosité punie.

Ruines.— Marcher sur des ruines : réussite, bonheur après des tribulations et des travaux de toute espèce — Dessiner des ruines : afflictions, chagrins.

Ruisseau.—Enjamber un ruisseau : procès gagné et qu'on s'est cru bien près de perdre. — Mettre le pied au milieu d'un ruisseau : aventure désagréable.— Voir un ruisseau rempli de petits poissons : profit honteux, bien mal acquis, bénéfices dont on doit rougir un jour.

S.

Sable.— Se rouler dans le sable : contrariétés.— S'enfoncer dans le sable : fuite précipitée pour éviter un grand danger, exil et proscription.— Semer du sable dans l'allée d'un jardin : amour malheureux, peines de cœur.

Sabot.— Quitter des souliers et des bottes pour mettre des sabots : mauvaises affaires, revers de fortune.— Briser ses sabots : présage d'un meilleur avenir, d'une situation plus heureuse.

Sabre.— Trouver un sabre : liaisons dangereuses, mauvaises connaissances.— Avaler une lame de sabre : résignation dans le malheur. — Abattre d'un seul coup de sabre la tête d'une personne qu'on aime : services qu'on en reçoit, preuves de dévouement. — Casser en deux une lame de sabre : perte et dommage irréparable.

Sacre.— Assister au sacre d'un roi : confiance et sécurité.

Sage-femme.— Aller chercher une sage-femme : infidélité, trahison d'une épouse ou d'une maîtresse.— Voir entrer chez soi une sage-femme : troubles dans le ménage.— Coucher avec une sage-femme : Succès facile, réussite prompte et inattendue.

Saigner.—Saigner une personne qu'on aime : fidélité, dévouement.— Se saigner soi-même : suites funestes d'un moment d'imprudence.

Sang.— Voir couler son sang : malheurs réparés.— Le sang d'un autre : afflictions.

Sanglier.— Sévices graves, mauvais traitement.— Poursuivre un sanglier à la chasse : triomphe obtenu sur un homme méchant et de mauvaise foi.— Voir sur sa table une hure de sanglier : succès, satisfaction qui en résulte.

Sangsue.— Se faire poser les sangsues : gène momentanée. — Voir beaucoup de sangsues dans un bocal : ruine par suite d'emprunts usuraires et de procès avec des prêteurs d'argent. — Avaler une sangsue : misère et désespoir.

Sansonnet.— En liberté : joie et plaisirs.— En cage, et qu'on entend chanter : consolation dans la misère ou dans des travaux très pénibles.

Sardines.— En pêcher : regrets et repentir.— En manger : nouvelles affligeantes.

Satin — Acheter du satin : contentement.— En faire présent : refus désobligeant.

Saucisses.— Raccommodement après une vive querelle suivie d'une brouille sérieuse et d'une séparation.

Saumon.— Délabrement de la santé.

Sauterelles.— En voir un grand nombre dans sa chambre et sur son lit : médisance et injures adressées dans une lettre anonyme.

Savates.—Voir des chaussures neuves changées en savates ; réussite et bonheur. — Marcher dans la rue en savates : misère, détresse.

Savetier. — Satisfaction, gaîté, insouciance de l'avenir.

Savon. —Justification auprès d'une personne dont on redoute le ressentiment ou la haine. — Se frotter le visage avec du savon : marque de décrépitude précoce.

Scorpion. — Suites fâcheuses d'une calomnie.

Secrétaire. — Voir son secrétaire forcé : curiosité et indiscrétion.

Sein. — Voir un sein plissé par des rides : attachement durable, fidélité, constance mutuelle. — Voir un sein coupé : trahison. —Si une femme se voit privée de seins : troubles sous le toit conjugal.

Sel. — Avoir la bouche pleine de sel : abondance et richesses.— Répandre du sel sur la terre : affliction et ruine.

Séminaire. — Y entrer : ennui, chagrin. — Y rester : existence abrégée par les infirmités.

Sentinelles. — Voir des sentinelles placées à sa porte : faillite, catastrophe commerciale.

Serin. — Voir plusieurs serins dans une cage : bonheur domestique. — Les entendre chanter : contrariétés par suite de caquets. — Voir un serin s'envoler de sa cage : infidélité d'une personne qu'on aime.

Seringue. — Acheter une seringue : projets de voyage.— S'en servir : agréments, plaisirs.

Sermon. — Événement malheureux, mauvaises nouvelles.

Serpent. — Être mordu par un serpent : ingratitude. — Écraser la tête d'un serpent : leçon sévère donnée à un homme sans probité.—Voir un serpent entre ses draps : trahison, infidélité.

Serrure. — Voir une porte sans serrure : abus de confiance. —

Faire mettre deux serrures à sa porte : bonheur dans le ménage.

Serrurier. — Faire venir un serrurier pour pouvoir rentrer chez soi : défiance légitime, soupçons justifiés en affaires d'amour.

Servante. — Renvoyer sa servante : détresse subite et privations. — Coucher avec sa servante : succès et prospérité toujours croissante.

Sexe. — Changer de sexe : déshonneur. infamie.

Sifflet. — Entendre des sifflets dans une salle de spectacle, pendant la représentation d'une nouvelle pièce : froid et dédaigneux accueil de la part d'un ami auquel on demande un service.

Singe. — Jouer avec un singe : mariage de convenance et d'intérêt.

Soie. — Bien-être physique et moral.

Soif. — Avoir une soif inextinguible : fatigues excessives, travaux pénibles.

Soldats. — Voir des soldats qui se battent : vol ou attaque nocturne. — Voir des soldats faisant l'exercice : sûreté dans les affaires.

Soleil.—Voir le soleil levant : joie, prospérité.—Couchant : nouvelles fâcheuses.

Somnambule. — Peines de cœur, par suite d'infidélité.

Soufflet. — S'en servir pour allumer son feu : affaires embarrassées.— Le brûler : ressources épuisées, dénûment complet.

Soufflet. — En recevoir un d'un homme : maladie. — D'une femme (si c'est un homme qui fait ce songe) : redoublement d'amour mutuel entre deux époux ou deux amants.

Soufre. — Sentir l'odeur du soufre : présage d'un grand malheur.

Souliers. — En perdre un : obstacle imprévu dans l'exécution d'un projet. — Perdre une paire de souliers : perte considérable d'argent — Faire ressemeler des souliers : économie, aisance.

Soupe. — En manger beaucoup : convalescence.

Souper. — Visions funèbres.

Sourcils. — Se raser les sourcils : honte, humiliation. — Sourcils qui tombent subitement : regrets et remords.

Souris. — En ttraper une : revanche d'une perfidie. — Courir après une souris : projet de mariage. — En tuer une : chagrin.

Souterrain. — Y être enfermé : vol domestique.

Spectacle. — Acheter un billet de spectacle : tromperie. — Y assister entre deux femmes : réputation compromise.

Squelette. — En voir un dans sa chambre à coucher : maladie grave, danger de mort.

Statues. — En voir un grand nombre dans un jardin public : faux amis, ou enfants ingrats. — Voir une statue renversée et brisée : perturbation politique, révolution, changement de dynastie et de gouvernement.



Suie. — Voir une cheminée ou un tuyau engorgé par la suie : heureux effets de la prévoyance, bonheur dû aux conseils d'un homme sage et expérimenté.

T.

Tabac. — En acheter : regrets. — En prendre : dégoût de la vie. — En offrir à quelqu'un : intention de tromperie.

Tabatière. — En perdre une : satisfaction, succès. — En trouver une : fausse joie, désappointement. — Avoir plusieurs tabatières : profit, bénéfices inattendus.

Table. — Voir une table servie : chagrin. — Renversée : espérance et consolation dans la mauvaise fortune.

Tableaux. — Acheter de vieux tableaux : fraude et vol. — Acheter des tableaux de peintres vivants : bonnes nouvelles.

Taches. — Voir des taches sur sa robe ou sur son habit : contrariétés, mécomptes.

Tailleur. — Rencontrer son tailleur : abus de confiance. — Parler à un tailleur inconnu : affliction et deuil. — Trouver un mémoire de tailleur : gain illicite, profits honteux.

Tambour. — En entendre le bruit : injures et calomnie.

Tapisserie. — En faire : mélancolie. — En acheter : perte d'argent.

Taupe. — Voir dans un champ un trou fait par une taupe : découverte d'un piège ou d'une machination. — En tuer une : augmentation de revenus.

Taureau. — En voir un qui court : liaison funeste, mariage malheureux. — Etre poursuivi par un taureau : succès obtenu par un rival.

Tempête. — En voir une de loin : sécurité, confiance.

Temple. — Voyez *Église.*

Temps (mauvais). — Ennui. — Beau temps : dispute et querelle.

Tenailles. — Douleurs physiques et morales.

Ténèbres. — Marcher et voir dans les ténèbres : réussite inespérée.

Terre. — Qui tremble : sûreté et stabilité dans les affaires. — Terre qui s'entrouvre : ruine de fortune et de santé.

Testament. — Faire son testament : succès et bonheur. — Ouvrir le testament d'un oncle dont on espère être l'héritier : mystification dans un salon du grand monde.

Tête. — Rasée : humiliations, honte. — Coupée : rétablissement de la santé, prompte convalescence. — Voir une tête de mort : précautions à prendre. — Couper la tête à un lapin ou à un poulet : lettre d'une personne dont on attendait depuis longtemps des nouvellest.

Thé. — Mélancolie., humeur noire.

Théâtre — Pénétrer dans les coulisses d'un théâtre : surprise désagréable. — Voir un théâtre en flammes : perte de créance, fuite en pays étrangers de débiteurs de mauvaise foi.

Tigre. — Etre poursuivi par un tigre : opération désastreuse.—Etre déchiré par un tigre : perte de réputation.—En tuer un : lutte honorable contre la mauvaise fortune.

Tire-bouchon. — S'en servir : travail, fatigues récompensés par des bénéfices.

Toit. — Voir des flammes qui s'échappent du toit de la maison qu'on habite : misère, dénûment.

Tombeau. — Etre assis sur un tombeau : succession d'un parent éloigné. — Voir un tombeau couvert de ronces et de mauvaises herbes : ingratitude et oubli.

Tombereau. — apercevoir un tombereau remplie de boue : indigence et déhonneur.

Tomber. — Dans la mer : ruine complète. — Dans une rivière : malheur qu'on peut réparer. — Dans le feu : courage dans une grande infortune.

Tonneaux. — Voir des tonneaux vides : espérances trompées. — S'ils sont pleins d'un liquide inconnu : chagrins, inquiétude.

Tonnerre. — Entendre gronder le tonnerre : regrets et tourments d'une conscience coupable. — Voir tomber un paratonnerre : avis de se défier d'une personne sur la probité et la délicatesse de laquelle on croyait pouvoir compter.

Torche. — Tenir une torche allumée dans la main : succès en amour et en affaires. — La voir s'éteindre tout à coup : désastres suivis de l'indigence.

Torrent. — Être entraîné par un torrent : suites funestes de la témérité. — Lutter victorieusement contre un torrent : succès d'une entreprise hasardeuse.

Tortue. — En voir une qui marche : sûreté dans une opération. — En voir une renversée sur le dos : malheur qu'on peut réparer.

Toupie. — Y jouer : liaison étroite avec une personne de mauvaises mœurs et de mauvaise réputation.

Tourterelle. — Bonheur dans la famille.

Toux. — Inquiétude.

Tragédie, — Assister à la représentation d'une tragédie : événement malheureux.

Trappe. — Tomber dans une trappe : trahison.

Tremblement (de terre). — Voyez *terre.*

Tricoter. — Voir des femmes qui tricotent : caquets et commérages.

U.

Ulcère. — Difficultés en affaires.
Uniforme. — Porter un uniforme : sécurité.
Urne. — Afflictions, nouvelles de mort.
Usurier. — En rencontrer un : ruine et misère.

V.

Vaches. — En voir paître dans un champ : bonnes affaires, succès.
Vaisseau. — Être à bord d'un vaisseau : éloignement de personnes qu'on aime. — Voir un vaisseau qui marche à toutes voiles : prospérité toujours croissante. — En voir un arrêté par un calme subit : inquiétude. — En voir un qui fait naufrage : nouvelle affligeante.
Vautour. — Procès funeste, danger de mort par suite de maladie.
Veau. — Mauvaises affaires par suite de négligence et de paresse.
Veines. — Avoir les veines enflées : tristesse.
Velours. — Amitié trompeuse, protestations hypocrites de dévouement.
Vendanges. — Aller en vendanges : contentement, joie.
Ventre. — Grossi tout à coup : augmentation de fortune et de bien-être. — Amaigri et diminué : menace d'un désastre.
Ver. — Voir sortir les vers de terre, dans un jardin ou dans un champ : obstacles et difficultés imprévus.
Verjus. — En manger : déception, espoir trompé.
Verre d'eau. — En avaler un : misère et privations.
Verrou. — Chagrins.
Vésicatoire. — En avoir plusieurs sur différentes parties du corps : procès ruineux.
Veste. — Changer son habit ou son paletot contre une veste : pauvreté soudaine.
Vêtements. — En mauvais état et vieux : déshonneur. — En lambeaux : espoir d'un meilleur sort.
Veuvage. — Contentement.
Viande. — Manger de la viande crue : remords. — Si elle est gâtée : maladie dangereuse.
Vidangeurs. — En voir à la porte de sa maison : dégoût de la vie.
Vierge. — Être amoureux d'une vierge : illusions dissipées. — Épouser une vierge : bonheur dans le mariage. — Adresser une prière à la Sainte Vierge : secours inattendus.
Vigne. — Abondance et plaisirs.

Vin. — Voir couler du vin rouge : rixe sanglante. — Du blanc : gaîté. — S'enivrer avec du vin : regrets et chagrins.

Vinaigre. — En boire : insultes graves, personnalités offensantes.

Violettes. — En cueillir : espoir et confiance dans l'avenir.

Violon. — En jouer devant plusieurs personnes : mystification.

Vitre. — Briser une vitre : procès scandaleux.

Voisins. — Causer avec ses voisins : troubles dans le ménage.

Voler. — Ses amis : prochaine réunion. — Voler dans un lieu public : banqueroute suivie d'une condamnation infamante.

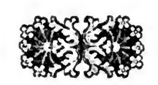
Voleurs. — Voir des voleurs arrêtés par la police : affaires en voie de prospérité.

Vomir. — Affliction, désespoir.

Voyager. — A cheval : succès dus à l'activité. — A pied : affaires embarrassées. — En diligence : rendez-vous manqué.

Y.

Yeux. — Avoir les yeux malades : travail sans récompense. — Avoir de bons yeux : découverte d'un secret important.



L'ART

DE

CONNAITRE L'AVENIR.

« L'esprit prophétique est naturel à l'homme, et ne cessera de s'agiter dans le monde : mille expressions vous prouveront qu'il a plu à Dieu, tantôt de laisser parler l'homme comme il voulait, suivant les idées régnantes à telle ou telle époque, et tantôt de cacher sous des formes en apparence simples et quelquefois grossières, de hauts mystères qui ne sont pas faits pour tous les yeux. Or, dans les deux suppositions, quel mal y a-t-il donc à creuser ces abîmes de la grâce et de la bonté divine, comme on creuse la terre pour en tirer de l'or ou des diamants? Plus que jamais, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations... »

Le comte Jos. de Maistre.

« Notre atmosphère étant habitée par une foule d'esprits qui prévoient les choses futures par les lois mêmes de leur nature, ces intelligences, qui ont pitié des hommes, les avertissent, afin qu'ils puissent se tenir sur leurs gardes. Or, toujours après un avertissement, on voit arriver des choses nouvelles et extraordinaires. »

Machiavel.

Celui qui nie les prestiges secrets, ne croit pas à l'Écriture sainte.

Saint Augustin, De Civitate Dei.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DIVINATION DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES.

LES PRINCIPAUX DEVINS, PROPHÈTES, ASTROLOGUES, ETC., ETC.

Dans tous les temps on a cherché les moyens de deviner, de connaître l'avenir : d'abord les Égyptiens, puis les Grecs, leurs disciples, en ont fait une science importante qui avait son enseignement public et ses professeurs ; ils la rattachèrent à la religion, et lui donnèrent ainsi un caractère sacré qui l'entoura des hommages des peuples.

Elle s'est conservée par les monuments et par les traditions; l'histoire est remplie de preuves et de témoignages authentiques en sa faveur : des savants, des philosophes illustres ont consacré leurs études à l'art divinatoire. Nous allons donner quelques détails historiques sur ceux auxquels il a dû ses perfectionnements et ses progrès.

Pythagore. — Né à Samos, île de la mer Égée, six cents ans avant Jésus-Christ, il suivit successivement les leçons d'Épiménide de Crète, de Phérécide de Scyros, de Bias de Priène. Recommandé par Polycrate, tyran ou roi de Samos, à Amasis, roi d'Égypte, il visita cette contrée, où il put satisfaire son amour pour l'étude et acquérir de nouvelles connaissances. Cambyse, qui à cette époque fit la conquête de l'Égypte, emmena Pythagore prisonnier en Perse, d'où celui-ci alla visiter les Indes, puis revint se fixer en Italie, où l'on croit qu'il mourut vers la 69e olympiade (l'an 500 avant J.-C.), âgé de cent quatre ans. Naudé s'exprime ainsi sur le compte de ce philosophe et savant, si justement célèbre :

« Il a été réputé sorcier et enchanteur, parce que, premièrement il avait longtemps demeuré en Égypte, et s'était exercé en la lecture des livres de Zoroastre, où il avait appris, comme il est à conjecturer, la propriété de certaines herbes qu'il nommait *Coracesia*, *Callicin Menaïs*, *Corinthus* et *Aproxis*, desquelles les deux premières faisaient glacer l'eau quand elles y étaient mises; les deux suivantes étaient fort singulières contre la morsure des serpents, et la dernière s'enflammait soudainement de si loin qu'elle voyait le feu ; et même aussi, en l'un de ses symboles, il défendait expressément l'usage des fèves, lesquelles il faisait bouillir et les exposait quelques nuits à la lune, jusqu'à ce que, par un grand ressort de magie, elles vinssent à se convertir en sang, qui lui servait peut-être pour faire cet autre prestige duquel fait mention Cælius Rhodiginus après Suidas, et l'interprète d'Aristophane, qui disent que ce philosophe écrivait avec du sang, sur un miroir ventru, ce que bon lui semblait, et qu'opposant ces lettres à la face de la lune, quand elle était pleine, il voyait dans le rond de cet astre tout ce qu'il avait écrit dans la glace de son miroir; à quoi l'on peut encore ajouter qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques; qu'il se fit saluer par le fleuve Nessus ; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa un ours, fit mourir un serpent et chassa un bœuf qui gâtait un champ de fèves, par la seule vertu de certaines paroles; et de plus, qu'il se fit voir en même jour et en même heure en la ville de Crotone et de Métapont, qu'il prédisait les choses futures avec telle assurance, que beaucoup tenaient qu'il fut nommé Pythagore parce qu'il donnait des réponses non moins certaines et véritables que celles d'Apollon Pythien.

Artémidore. — Né à Éphèse, nommé ordinairement Daldien, parce

que sa mère était de Daldis, ville de Lydie, florissait sous Antonin le Pieux. On a de lui un *Traité des Songes et de la Chiromancie*, matière qu'il avait beaucoup étudiée. Alde Manuce le publia en grec, à Venise, en 1518, et Rigaud en grec et en latin, à Paris, en 1603, in-4°, avec de savantes notes.

Apollonius. — Il naquit à Tyanes, en Cappadoce, quelques années avant J.-C. Charmé, dès son enfance, de la philosophie de Pythagore, il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissait, comme son modèle, que de légumes, s'abstenait du vin et des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, apaisait les séditions et instruisait les hommes avec une douceur mêlée de force. Ces mœurs, cette conduite, à laquelle Apollonius prêtait l'autorité d'une morale pure et élevée, dans son expression, fit une vive impression sur les peuples. Tout le monde le suivait; les artisans mêmes quittaient leurs ateliers, les villes lui envoyaient des députés ; on célébrait partout ses oracles, car il prédisait l'avenir. Bientôt il compta de nombreux disciples. Il conversa avec les brachmanes de l'Inde, les mages de la Perse, les gymnosophistes de l'Égypte, et excita leur admiration. A Ninive, à Éphèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe, et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius aparut en prédicateur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs et prêchant la réforme de tous les abus.

A Rome, il était venu *pour voir de près*, disait-il, *quel animal c'était qu'un tyran*. Il parla avec beaucoup de force contre la funeste influence des bains publics sur les mœurs, qu'ils corrompaient. Après avoir fait des prédictions il fit des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approcha du lit sur lequel on la portait, la toucha et prononça quelques paroles à voix basse; s'il faut en croire les historiens, la jeune fille, qu'on croyait morte, se réveilla, parla à tout le monde et retourna à pied à la maison de son père.

Ses parents offrirent à Apollonius une somme considérable, qu'il refusa en disant *qu'il la lui donnait pour dot*. Il y eut une éclipse de soleil accompagnée de tonnerre : Apollonius regarda le ciel et dit d'un ton prophétique : *quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas*. Trois jours après la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe qu'il portait à sa bouche. Le peuple crut qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en faudrait peu que l'empereur ne fût frappé.

L'empereur Vespasien regardait Apolonius comme un homme divin, et lui demandait des conseils. Celui-ci lui en donnait avec toute la liberté que pouvaient lui permettre sa réputation, sa philosophie et le don de lire dans l'avenir. Il avait déjà usé de cette liberté dans d'autres

cours. Néron ayant un jour chanté en plein théâtre, dans les jeux publics, Tigellin demanda à Apollonius ce qu'il pensait de Néron. — *J'en pense plus honorablement que vous*, répondit Apollonius, *vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire.*

Le roi de Babylone lui demandait un moyen pour régner sûrement. Apollonius lui répondit : « Ayez beaucoup d'amis et peu de confidents. » Un eunuque ayant été surpris avec une concubine du même roi, celui-ci voulant savoir d'Apollonius quel châtiment il devait infliger au coupable : « *Laissez-lui la vie* », répondit le philosophe; et comme le roi paraissait surpris de cette réponse, il ajouta : « *s'il vit, son avenir fera son supplice.*

Apollonius fut accusé de magie sous Domitien. Ce prince ordonna qu'on lui coupât les cheveux et la barbe : « *Je ne m'attendais pas*, dit Apollonius, *que mes cheveux et les poils de ma barbe dussent courir quelque risque dans cette affaire.* » Irrité de cette raillerie, Domitien commanda qu'on lui mît les fers aux pieds, et qu'on le menât en prison : « *Si je suis magicien*, ajouta Apollonius, *comment viendrez-vous à bout de m'enchaîner?*

Un espion de l'empereur étant venu le trouver dans sa prison, et feignant de plaindre son sort, lui demanda comment ses jambes pouvaient supporter les entraves qui les serraient : « *Je n'en sais rien*, répondit Apollonius, *car mon esprit est ailleurs.* » Ayant soutenu cette persécution avec beaucoup de courage, il mourut quelque temps après, vers la fin du premier siècle. Après sa mort on lui dressa des statues, et on lui rendit des honneurs divins. Son fidèle disciple Damis, puis Philostrate, qui vivait deux cents ans après lui, ont écrit la vie de cet homme extraordinaire.

Artéphius. — Il vivait vers l'année 1130. Il est auteur des traités suivants : 1° *Clavis majoris sapientiæ.* 2° *Liber secretus.* 3° *de Characteribus planetarum*, *cantu et moribus avium*, *rerum præteritarum et futurarum*, *lapideque philosophico* (des caractères des planètes, du chant des oiseaux, des choses passées et futures, et de la pierre philosophale). 4° *de Vitâ propagandâ* (sur les moyens de prolonger la vie). 5° *Speculum speculorum*, le Miroir des miroirs).

Les biographes n'indiquent pas l'époque de la mort de ce savant, dont les ouvrages ont beaucoup servi à Cardan pour composer les siens.

Ailly. — (Pierre d') *Petrus de Alliaco*, naquit à Compiègne, d'une famille pauvre. Reçu docteur en Sorbonne en 1380, ensuite élu chancelier de l'Université de Paris, il fut confesseur et aumônier de Charles VI, qui goûtait beaucoup ses connaissances astrologiques, et le nomma successivement aux siéges du Puy et de Cambrai. Dès qu'il eut obtenu ce dernier évêché, il se démit de sa charge de chancelier en faveur du

fameux Gerson, auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Son zèle pour l'extinction du schisme qui désolait alors l'Église l'a rendu moins célèbre encore que ses études sur l'astrologie. Il se rendit plusieurs fois à Rome et à Avignon, et eut des conférences avec les divers papes qui se disputaient alors la tiare. Il prêcha en 1405, devant l'anti pape Pierre de Lune, sur la Trinité, et parla sur ce sujet avec tant d'éloquence, que ce pontife en institua la fête. Il ne se distingua pas moins au concile de Pise.

Jean XXII, qui connaissait tout son mérite, l'éleva à la dignité de cardinal en 1411. D'Ailly alla en cette qualité au concile de Constance, où il prédit quelques événements dont la réalisation accrut encore sa réputation de prophète et d'astrologue. Il revint ensuite à Avignon, où il termina ses jours le 8 août 1419. Martin V l'avait fait son légat en cette ville. Le collége de Navarre, qui le reconnaissait pour son second fondateur, qui l'avait eu au nombre de ses boursiers, et dans le sein duquel il avait acquis le titre d'*Aigle des docteurs de la France* et de *Marteau des hérétiques*, hérita de ses livres et de ses manuscrits. Un de ses ouvrage, le *Traité de la réforme de l'Église*, divisé en six chapitres, a été publiés avec les œuvres de Gerson, son disciple. La plupart de ses autres écrits ont paru à Strasbourg en 1490, in-folio, et quelques-uns ont été imprimés séparés à Paris à la fin du 15e siècle. Le plus fameux, qui lui a assigné une des premières places parmi les docteurs de l'art divinatoire et de la science astronomique, est celui qui est intitulé : *Concordia astronomiæ cum theologiâ*. 1490, in-4..

Ce savant et vertueux prélat avait annoncé la révolution de 1789. On lit à ce sujet, dans le *Journal des Débats* du 8 janvier 1840, l'article suivant :

« Il faut appliquer cette remarque du bon sens antique à la bizarre coïncidence qu'a découverte M. Hideler, de Berlin, en calculant, à la prière de M. Humboldt, quelles années de notre ère répondaient aux grandes conjonctions de Saturne indiquées par le cardinal d'Ailly dans ses *Tables Alphonsines*, comme devant amener des événements extraordinaires. M. Hideler, en ayant soin de se servir de la première édition, imprimée en 1492, y voit qu'une des grandes périodes de Saturne devait être accomplie en l'année qui répond à 1789. Le cardinal d'Ailly, qui écrivait en 1414, dit, au sujet de la conjonction de Saturne pour 1789 : SI LE MONDE VIT JUSQUE-LA, CE QUE DIEU SEUL SAIT, IL Y AURA ALORS DE GRANDES ET NOMBREUSES VICISSITUDES ET DES RÉVOLUTIONS ÉTONNANTES, SURTOUT DANS LES LOIS (*Si mundus usque ad illa tempora duraverit, quod solus Deus novit, multæ tunc magnæ et mirabiles alterationes mundi et mutationes futuræ sunt, et maximæ circa leges*).» M. de Humboldt, en citant cette coïncidence accidentelle, se demande si cette pré-

diction d'une révolution qui occupe une si grande place dans l'histoire du genre humain, a été déjà signalée par ceux qui se plaisent, de nos jours, à tout ce qui est mystique et ténébreux. Comme nous pensons, dit le rédacteur du *Journal des Débats*, qu'elle ne l'a pas encore été ailleurs que dans son savant ouvrage, nous la consignons ici comme une chose curieuse en ce moment de recrudescence philosophique. »

Agrippa (Henri-Corneille). — Naquit à Cologne, en 1486, d'une famille distinguée. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien Ier; il servit ensuite dans les armées de cet empereur. L'inconstance de son caractère lui fit quitter le métier des armes pour le droit et la médecine, entre lesquels il se partagea. La hardiesse de son langage et de ses écrits lui suscita beaucoup d'ennemis; il eut à Dole de vives querelles avec les Cordeliers; à Paris et à Turin, avec les théologiens; à Metz, où il attaqua l'opinion répandue alors qui donnait trois époux à sainte Anne.

Cette dernière querelle l'obligea de chercher un refuge dans divers pays. Il fut errant et malheureux en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Il s'arrêta quelque temps à Lyon, où était alors Louise de Savoie, mère de François Ier. Cette princesse l'honora du titre de son médecin; mais il prétendit que c'était borner son mérite à trop peu de chose : « Un homme comme moi, disait-il, un homme de ma naissance, envié de toutes les cours, pour mes talents variés et les services que je puis rendre, ne doit point être réduit aux fonctions dégoûtantes de la médecine. » Louise voulait qu'Agrippa lui servît de devin et d'astrologue, et qu'il lui prédît tout ce qui pouvait arriver à l'État, à son fils et à elle-même. Agrippa consulta les astres, et n'y lisant rien de satisfaisant pour la princesse, ne voulut pas promettre des victoires à son fils; il eut même la hardiesse de dire : *qu'il ne trouvait que des événements fâcheux dans ses calculs, et que le connétable de Bourbon* (que l'on poursuivait alors à outrance) *serait victorieux et rendrait inutiles les efforts de nos armées.* » Il en écrivit dans ces termes à Guillaume Pazagne, sénéchal de Lyon, son ami. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la haine de la cour et lui faire perdre ses appointements. Sa vengeance éclata alors : il traita la duchesse d'Angoulême d'*extravagante*, d'*esprit léger*, d'*ingrate;* il l'avait appelé auparavant *Protectrice de la France, Debora, Femme dont la tête seule avait pu rétablir les affaires.* »

Brouillé avec la cour de France par son peu de ménagement pour une princesse qu'il devait respecter, Agrippa alla ensuite dans les Pays-Bas, où son traité *de la Vanité des sciences* et sa *Philosophie occulte*, le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. La mort vint mettre le terme à une existence misérable, et dont les malheurs avaient été

causés par son caractère ; il expira à Lyon, suivant quelques historiens, en 1534; d'autres prétendent qu'il mourut à Grenoble, en 1535, dans un hôpital.

Son principal ouvrage, le *Traité de la philosophie occulte*, a été traduit en français, 1727, en 2 vol. in-8°. Suivant Paul Jove, Agrippa avait toujours à sa suite un diable sous la forme d'un chien noir. Le démon ayant étranglé un de ses disciples, Agrippa lui ordonna d'entrer dans le cadavre, et de lui faire traverser cinq ou six fois la place publique de Louvain, afin que le peuple prît cette mort pour le résultat d'une apoplexie foudroyante.

On a d'Agrippa une dissertation sur le péché originel, dans laquelle il avance que la chute de nos premiers parents ne provient pas de la pomme, mais d'un commerce charnel. Un écrivain contemporain de cet homme célèbre a tracé ainsi son portrait : ***Nullis hic parcit; contemnit, scit, nescit; flet, ridet, insectatur, carpit omnia; ipse philosophus, dæmon, heros, Deus, omnia*** (Il ne pardonne à personne, il méprise, il sait, il ignore, il pleure, rit, critique, décrie toute chose, il est philosophe, diable, héros, Dieu, tout enfin).

NOSTRADAMUS (*Michel*). — Il naquit à Saint-Rémy, en Provence, en 1503, d'une famille qui avait abandonné la religion juive; aussi prétendait-il être de la tribu d'Issachar, parce qu'il est dit dans les Paralipomènes : ***de filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora***. Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France, et se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence et obtint une pension de la ville d'Aix qu'il avait secourue dans un temps de contagion. Il se fixa ensuite à Salon et s'y maria une seconde fois.

Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite l'engagea à se livrer à l'étude de diverses sciences, et surtout à celle de l'astronomie. Cette étude le mit sur la voie des prédictions, et il en formula un certain nombre en quatrains, dont la première édition parut à Lyon en 1555. Elles produisirent une impression générale et profonde. Enhardi par ce succès, Nostradamus publia de nouvelles prophéties en 1558, et les dédia au roi Henri II. Ce monarque voulut voir l'auteur, et l'accueillit avec beaucoup de distinction.

Henri II étant mort, l'année suivante, d'une blessure reçue dans un tournoi, on appliqua à cet événement le 35e quatrain de la première centurie de Nostradamus :

Le lion jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crèvera !
Deux plaies une, puis mourir : mort cruelle !

Cette prédiction, si malheureusement réalisée augmenta la réputation de Nostradamus, qui s'était retiré à Salon, comblé d'honneurs et de biens. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la visite d'Emmanuel, duc de Savoie, de la princesse Marguerite sa femme, et quelque temps après de Charles IX. Ce monarque lui fit donner deux cents écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, et des appointements. Nostradamus mourut seize mois après, en 1566, à Salon. Son tombeau se voyait encore avant 1790 dans l'église des cordeliers de Salon.

Outre ses douze *centuries*, souvent imprimées avec des commentaires et des interprétations on a encore de lui plusieurs ouvrages de médecine. Un poëte, son contemporain, et qui était jaloux de la faveur dont il jouissait à la cour, Jodelle a fait contre lui une épigramme latine dans laquelle il cherchait à tourner en dérision le prophète et ses prophéties; on y remarquera un jeu de mots qui prouve que l'origine du calembour en France est déjà ancienne. Le poëte satirique fait parler ainsi Nostradamus :

Nostra Damus, cùm falsa damus, nam fallere nostrum est :
Et cùm falsa damus, nil nisi Nostra Damus.

Gauric (Luc). — Né à Giffoni, dans le royaume de Naples, se fit une grande réputation par ses connaissances astrologiques et par ses prédictions; il florissait sous Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces pontifes lui donnèrent de nombreuses marques d'estime : Paul III le nomma évêque de Civita-Ducale. Gauric se démit de ces fonctions, après les avoir exercées pendant quatre ans. Il mourut à Rome en 1559.

Gauric avait prédit en 1506 que Jean Bentivoglio serait banni de Bologne et privé de sa souveraineté. Ce prince irrité de cette prédiction fit pendre le prophète par le bras à une corde attachée à un lieu élevé, et le fit précipiter cinq ou six fois de haut en bas. Les secousses qu'il éprouva ne hâtèrent pas sa mort, comme le dit un auteur, puisqu'il vécut encore 53 ans.

Boccalini, dans ses *Raguagli di Parnasso*, introduit Gauric demandant justice à Apollon des mauvais traitements de Bentivoglio. Le dieu lui répond que puisque l'astrologie lui avait annoncé l'infortune de ce prince, elle aurait bien dû lui apprendre la sienne ; que d'ailleurs il avait fait une grande sottise, en prédisant des choses fâcheuses à un prince auquel il ne fallait annoncer que des choses agréables, ainsi qu'en disent les gens prudents qui fréquentent les cours.

Les Œuvres complètes de Gauric ont été publiées pour la première fois à Bâle, en 1575, en 3 volumes in-folio.

CHAPITRE II.

PRÉDICTIONS ACCOMPLIES. — ANECDOTES HISTORIQUES.

Jean Muller évêque de Ratisbonne et célèbre mathématicien au 15e siècle, ne fut pas moins explicite que le cardinal d'Ailly, sur la révolution française, qu'il annonçait comme lui dans les vers suivants :

> Post mille expletos a partu Virginis annos,
> Et septingentos rursùs abire datos,
> Octuagesimus octavus, mirabilis annus
> Ingruet et secum tristia fata feret.
> Si non hoc anno totus malus occidet orbis,
> Si non in nihilum terra fretumque ruet,
> Cuncta tamen mundi sursùm ibunt atque deorsùm
> Imperia et luctus undique grandis erit.

Voici la traduction littérale de ces vers : « Lorsque *mille ans* seront accomplis depuis l'enfantement de la sainte Vierge, et que de plus il se sera écoulé *sept cents ans*, la *quatre-vingt-huitième année* sera une année étonnante, et entraînera avec elle de tristes destinées. Dans cette année extraordinaire, si ce monde maudit n'est pas détruit entièrement, si la terre et la mer ne sont pas enveloppées dans une ruine commune, du moins tous les empires de ce monde seront bouleversés, et partout régneront la consternation et le deuil. »

Jean Lichtenberger a publié en 1526 un petit volume in-12, sous le titre de *Prognosticatio Joannis Lichtenberger*. On y lit le passage suivant :

Veniet aquila a parte orientali, alis suis super solem extensis, cum magna multitudine pullorum suorum in adjutorium filii hominis. Tunc castra destruentur, timor magnus erit in mundo.

Illa die in quadam parte Leonis erit bellum inter principes crudelius quam unquam ad diem alium viderunt homines, et erit sanguinis diluvium.

Perdet lilium coronam, quam accipiet aquila, de qua post modum filius hominis coronabitur, etc. etc.

Per quatuor annos sequentes erunt prœlia multa in mundo, mala inter fidem sectantes, et hoc tempore erunt tradenda omnia, major pars mundi destruetur. Caput mundi erit in terra destructum. Hunc filius hominis transiens aquas, portabit signum mirabile ad terram promissionis, et

filius hominis et aquila prævalebunt et pax erit in toto orbe terrarum et copia frugum. »

Traduction : « Un aigle (c'est-à-dire un empereur) suivi d'un grand nombre de ses petits (une foule d'hommes) viendra du côté de l'Orient, ses ailes étendues sur le soleil, pour porter secours au fils de l'homme : alors les forteresses seront détruites et le monde sera livré à la terreur, une guerre plus cruelle que toutes celles qu'on aura vues s'élèvera dans la France, et il y aura un déluge de sang.

« Le lys (le roi des Français) perdra sa couronne ; l'empereur (l'aigle) la placera sur sa tête, et quelque temps après elle ornera celle du fils de l'homme.

« Durant les quatre années qui suivront, les nations se livreront de nombreux combats ; les disciples de la foi éprouveront de grands maux, et la plus grande partie du monde sera détruite. La capitale du monde chrétien sera renversée de fond en comble. Alors le fils de l'homme, traversant les eaux, portera le signe merveilleux de promission. Le fils de l'homme et l'empereur étant vainqueurs rendront la paix à l'univers, et y rétabliront l'abondance. »

Richard Roussat, chanoine de Langres, a fait imprimer à Lyon, en 1550, un ouvrage intitulé : *Le livre de l'estat et mutation des temps, prouvant, par auttoritez de l'Escripture Saincte, et par raisons astrologales, la fin du monde estre prochaine.* On y lit ces passages, qui n'ont pas besoin de commentaires :

Page 86. « Maintenant je dis que nous sommes en l'instant et approchons de la future rénovation du monde, environ *deux cent quarante-trois ans,* selon la commune supputation des historiographes, en prenant à la date de la compilation de ce présent traité (1550). »

Page 169. « Venons à parler de la grande et merveilleuse conjonction que messieurs les astrologues disent être à venir environ les ans de notre Seigneur *mil sept cent octante-neuf* (1789) avec dix révolutions saturnelles ; et outre environ *vingt-cinq ans après,* sera la quatrième et dernière station de l'altitudinaire firmament. Toutes ces choses imaginées et calculées, concluent les susdits astrologues, que si le monde jusqu'à ce et tel temps dure (qui est à Dieu seul connu) de *très grandes, merveilleuses et épouvantables mutations et altérations seront en cet universel monde, mêmement aux sectes et lois.* »

Nous avons donné quelques détails biographiques sur le fameux astrologue Luc Gauric : voici ce que la princesse de Clèves raconte au sujet de ses étonnantes prédictions. Un jour Henri II étant chez la reine à l'heure du cercle, on parla des horoscopes: Les opinions étaient partagées sur la croyance qu'on y devait donner. La reine y ajoutait beaucoup de foi : elle soutint qu'après tant de choses qui avaient été prédites, et que l'on avait vu arriver, on ne pouvait douter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette science. D'autres soutenaient que parmi ce nombre infini de prédictions, le peu qui se trouvait véritable faisait bien voir que ce n'était qu'un effet du hasard : « J'ai eu autrefois beaucoup de curiosité pour l'avenir, dit le roi ; mais on m'a dit tant de choses fausses et si peu vraisemblables, que je suis demeuré convaincu que l'on ne peut rien savoir de véritable. Il y a quelques années qu'il me fut prédit par le célèbre Luc Gauric *que je serais tué en duel*. Il dit ensuite à M. de Guise qu'il serait tué aussi, mais par derrière, et à M. d'Escars qu'il aurait la tête cassée d'un coup de pied de cheval. M. de Guise s'offensa presque de cette prédiction, parce qu'il croyait qu'on l'accusait de devoir fuir. Quant à M. d'Escars, il ne fut guère plus satisfait. Je ne sais ce qui arrivera à Guise et à d'Escars, ajouta le roi ; mais il n'y a guère d'apparence que je sois tué en duel. »

On sait cependant que les prophéties de Luc Gauric se réalisèrent entièrement, et que le roi, M. de Guise et M d'Escars furent tués comme l'astrologue le leur avait prédit.

Cazotte, auteur du *Diable amoureux*, et de plusieurs autres ouvrages qui décèlent à la fois beaucoup d'imagination et d'esprit, se trouvant en soirée chez Champfort, l'un des quarante de l'Académie française, on parla de la révolution qui était imminente. Cazotte qui avait été initié à la secte des Illuminés, prit la parole et dit, en s'adressant à Condorcet : « Vous, vous expirerez sur le pavé d'un cachot ; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour ne point périr par la main du bourreau. — Vous, monsieur de Champfort, vous vous couperez les veines de vingt deux coups de rasoir. — Vous, monsieur de Vicq-d'Azir, vous mourrez d'un accès de goutte. — Vous, monsieur de Nicolaï vous monterez sur l'échafaud, et vous aussi, monsieur Bailly. — Vous, madame la duchesse de Grammont, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans une charrette, les mains liées derrière le dos ! » La duchesse de Grammont réplique aussitôt à Cazotte : « J'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame, répondit Cazotte, de plus grandes dames que vous iront comme vous, et

je le répète, en charrette, les mains liées derrière le dos; vous n'aurez pas même de confesseur, car celui qui jouira de cette prérogative, oui, de cette prérogative, sera le roi de France. »

On ne fit pas attention à cette prédiction, qui frappa cependant sur le moment les personnes qui en furent l'objet; mais quelque années plus tard, (la soirée avait lieu vers le commencement de l'année 1786), Condorcet, Champfort, Vicq-d'Azyr, Nicolaï, Bailly, la duchesse de Grammont, et le roi de France moururent comme Cazotte l'avait prédit.

Dans le *Livre des Prophéties*, composé en 1542 par Pierre-Dieudonné-Noël Olivarius, docteur en médecine, chirurgien et théologien, on lit ce qui suit :

« Le Gaule Itale verra naître non loin de son sein un être surnaturel : cet homme sortira tout jeune de la mer, viendra prendre langues et mœurs chez les Celtes-Gaulois, s'ouvrira, encore jeune, à travers mille obstacles, chez les soldats, un chemin, et deviendra leur premier chef. Ce chemin sinueux lui laissera force peines; s'en viendra guerroyer près de son natal pays par un lustre et plus.

» Outre mer sera vu guerroyant avec grande gloire et valeur, et guerroyera de nouveau le monde Romain.

» Donnera lois aux Germains pacifiera, troubles et terreurs aux Gaulois-Celtes, et sera ainsi nommé un roi, mais par après appelé *imperator*, par grand enthousiasme populaire.

» Bataillera partout dans l'empire; déchassera princes, seigneurs, rois, par deux lustres et plus. Puis il élèvera de nouveaux princes et seigneurs à vie, et, parlant sur son estrade : criera : *ô Sidera ! ô Sacra !*

» Sera vu avec une armée forte de quarante neuf fois vingt mille hommes piétons armés, qui porteront armes et cornets de fer. Il aura sept fois sept fois sept mille chevaux montés d'hommes qui porteront, plus que les premiers, grande épée ou lance et corps d'airain. Il aura sept fois sept fois deux mille hommes qui feront jouer machines terribles, et vomiront et soufre et feu et mort. La toute suppute de son armée sera de quarante-neuf fois vingt mille hommes.

» Portera à dextre main une aigle, signe de la victoire à guerroyer.

» Donnera maints pays aux nations, et à chacun paix.

» S'en viendra dans la grande ville, ordonnant force grandes choses : édifices, ponts, ports de mer, aqueducs, canaux; fera à lui tout seul, par grandes richesses, autant qu'un Romain, et tout dans la domination des Gaules.

» Aura femmes deux.....

» Et fils un seul. S'en ira guerroyant jusqu'où se croisent les lignes longitude et latitude, cinquante cinq mois : là, ses ennemis brûleront par feu la grande ville, et lui y entrera et sortira, avec siens de dessous cendres, forces ruines; et les siens n'ayant plus pain ni eau, par grande et décime froidure, qui seront si malencontreux, que les deux tierces parties de son armée périront, et en plus par demie l'autre, lui n'étant plus dans sa domination.

» Lors, le grand homme, abandonné, trahi par les siens amis, pourchassé à son tour par grande perte[1], jusque dans sa propre ville, par grande population européenne. A la sienne place seront mis les rois du viel sang de la Cape.

» Lui, contraint à l'exil dans la mer, dont est venu si jeune, et proche de son natal lieu, y demeurant par onze lunes, avec quelques-uns les siens, vrais amis et soldats, qui n'étant plus que sept fois sept fois, ept fois du nombre. Aussitôt les onze lunes parachevées, que lui et les iens prendre navire et venir mettre pied sur terre Celte-Gauloise.

» Et lui cheminera vers la grande ville, où s'être assis le viel sang de a Cape, qui se lève, fuit, emportant avec lui ornements royaux; pose hose en son ancienne domination; donne aux peuples force lois admiables.

» Ainsi, déchassé de nouveau par trinité population européenne, près trois lunes et tiers de lune, est remis à la sienne place le roi du ieil sang de la Cape. Et lui, cru mort par ses peuples soldats, qui, dans e temps, garderont pénates contre leur cœur.

» Les Celtes et les Gaulois, comme tigres et loups, s'entre-dévoreont, le sang du vieil roi de la Cape sera le jouet de noires trahisons. es malencontreux seront déçus, et par fer et par feu seront occis, le is maintenu; mais les derniers rameaux du viel sang seront encore nenacés.

» Ains guerroyant entre eux.

» Lors un jeune guerrier cheminera vers la grande ville : il portera ion et coq sur son armure. Ainsi la lance lui sera donnée par grand rince d'Orient.

» Il sera secondé merveilleusement par peuples guerriers de la Gaule elgique qui se réuniront aux Parisiens pour trancher troubles, réunir oldats, et les couvrir tous de rameaux d'olivier.

» Guerroyant encore avec tant de gloire sept fois sept lunes, que trinité opulaire européenne, par grande crainte et cris et pleurs, offrent eurs fils en ôtage et ployent sous les lois saines, justes et aimées de ous.

» Ains paix durera vingt cinq lunes.

» Dans Lutetia, la Seine rougie par sang (suite de combats à outrance), étendra son lit par ruine et mortalité. Séditions nouvelles de malencontreux *Maillotins*.

» Ainsi seront pourchassés du palais des rois par l'homme valeureux; et par après les immenses Gaules déclarées par toutes les nations grande et mère nation. Et lui, sauvant les anciens restes échappés du vieux sang de la Cape, règle les destinées du monde, se fait conseil souverain de toute nation et de tout peuple, pose base de fruit sans fin, et meurt. »

Le fameux Nostradamus ayant vu le prince de Béarn, qui était encore enfant, dit aux personnes qui l'entouraient : « Ce jeune prince montera sur le trône de France, et le titre de *Grand* sera ajouté à son nom. » Les gouvernantes du jeune Béarnais se mirent à rire, et tournèrent le prophète en dérision; cependant ce Béarnais devint roi de France sous le nom de Henri IV, ou plutôt de Henri-le-Grand.

Une autrefois Nostradamus ayant aperçu un jeune cordelier nommé Félix Peretti, le salua en mettant un genou en terre. « Pourquoi cette déférence? lui demanda quelqu'un.

— Parce que je dois me soumettre devant une sainteté future. »

Les cordeliers haussèrent les épaules et traitèrent Nostradamus de visionnaire. L'avenir vint heureusement en aide au phophète, car le cordelier fut nommé pape en 1585, sous le nom de Sixte V.

La haute considération que la cour avait pour Nostradamus fit que plusieurs seigneurs vinrent le visiter et lui demander des renseignements sur l'avenir. Le compte de Tende, qui passait pour un incrédule, et qui, malgré cela, croyait plus que tout autre aux prophéties, consulta Nostradamus sur un voyage qu'il allait entreprendre. Le prophète lui répondit qu'avant peu il boirait outre mesure; ce qui se vérifia en effet, car le comte tomba dans le Rhône et s'y noya.

Dans l'année 1563, l'amiral de Coligny se trouvant à Angoulême, y fit pendre de son autorité le gardien des Cordeliers, le nommé Michel Grelet, qui était un zélé prédicateur. Ce religieux étant sur l'échelle dit à l'amiral, qui le faisait mourir injustement : « Mons l'amiral, je vais rendre compte à Dieu de mes actions; mais souvenez-vous, avec tout ce peuple qui m'entend que dans peu vous serez précipité d'une fenêtre en bas et que votre corps sera ensuite coupé par morceaux. » Cette prédiction singulière se réalisa parfaitement. On sait que pendant les massacres de la Saint-Barthélemy, en 1572, c'est à dire quatre ans après, un Allemand nommé Bême coupa d'abord la tête de l'amiral pour la porter au cardinal de Lorraine, et que des fanatiques lui ayant coupé les membres, les attachèrent au gibet de Montfaucon.

Au milieu du neuvième siècle, vivait en Orient un des plus illustres astrologues qui aient jamais existé; il s'appelait Albumazar, et composa grand nombre d'ouvrages sur l'astronomie et les prophéties : sa réputation était si grande que le calife Almamon, voulant mettre sa science à l'épreuve, fit cacher un de ses officiers dans une pièce voisine en le forçant de s'asseoir sur un mortier d'or placé au milieu d'un grand bassin rempli de sang. On introduit Albumazar, et Almamon lui demande où l'un de ses officiers qu'il lui désigne par son nom, devait être. L'astrologue consulte ses livres et ses instruments, et répond qu'il aperçoit cet homme assis sur une montagne d'or et entouré d'une mer de sang. Cette réponse satisfit tellement le calife qu'il récompensa largement Albumazar.

On rapporte qu'une dame de Bagdad, ayant perdu un superbe cachet qui était enchâssé dans une bague d'un grand prix, demanda à Albumazar où était son cachet. L'astrologue lui fit cette réponse : « Le sceau de Dieu a pris le vôtre. » En effet, quelques jours après, elle trouva son cachet entre les feuillets d'un Alcoran, livre considéré par les Musulmans comme le cachet ou le sceau des promesses de Dieu.

Alamani, écrivain italien, mort en 1581, est auteur d'une prophétie en vers, dans la quelle il reproche à Venise de laisser aux mains de son gouvernement un pouvoir arbitraire dont il use tyranniquement envers les bienfaiteurs de la république eux-mêmes. On y trouve ces vers remarquables :

Se non cangi pensier, l'un secol solo
Non contera sopra 'l millesimo anno
Tua libertà che va fuggendo a volo.

« *Si tu ne changes pas, ta liberté qui déjà s'envole, ne comptera pas un siècle au delà de mille ans.* »

Or, l'élection du premier doge ayant eu lieu en 697, et Venise ayant cessé d'être un état indépendant, par la conquête des Français en 1796, la prédiction d'Alamani s'est fatalement accomplie.

Tibère, avant d'être empereur, ne croyait ni à l'astrologie judiciaire ni aux prophéties. Il avait fait construire sur le haut d'un rocher une espèce d'observatoire, et, pour y arriver, il fallait suivre un chemin étroit bordé, à droite et à gauche, d'affreux précipices.

Toutes les fois qu'il appelait dans cet endroit un astrologue, et que

celui-ci ne lui disait pas la vérité, il le faisait jeter dans le gouffre. Tibère fait venir un jour un astrologue nommé Trasyle, et qu'on disait fort habile : « Que serai-je un jour? lui demanda l'empereur.

— Empereur, répondit Trasyle.

— Mais qui te l'a appris?

— L'astrologie.

— Alors, puisque tu es si savant, dis-moi si tu dois bientôt mourir. »

L'astrologue observe, calcule, puis tout à coup pâlit et chancelle. « Qu'as-tu donc? lui demanda l'empereur.

— Seigneur, ma vie est menacée; vous voulez me faire mourir. »

Le tyran étonné l'embrasse et lui fait grâce. Tibère étant devenu empereur, Trasyle resta toujours son confident et son ami.

Tous les historiens provençaux rapportent l'anecdote suivante, que les auteurs du *Testament de Nostradamus* et des *Considérations sur les prophéties* racontent de la manière suivante :

« La qualité que Nostradamus avait de présager, était en lui comme un feu qui, bien couvert de cendres, ne laisse pas de temps en temps de se manifester par les étincelles qu'il jette. Le seigneur de Florenville ayant amené notre prophète dans son château de Fains, il arriva qu'un jour ce gentilhomme se promenant dans la basse-cour en devisant des présages, deux petits cochons de lait, dont l'un était blanc et l'autre noir, se présentèrent à eux. A la vue de ces deux animaux le seigneur de Florenville demanda à Nostradamus quelle serait leur destinée; et il répondit qu'il mangerait le noir et qu'un loup dévorerait le blanc.

« Le Seigneur de Florenville, qui n'avait fait la demande, que parce qu'il s'imaginait qu'il était en son pouvoir de démentir le prophète, ordonna secrètement à son cuisinier de tuer le cochon blanc et de le lui servir à souper.

« Le cuisinier exécuta les ordres de son maître; mais ayant à sortir, il laissa la cuisine solitaire. Pendant ce temps, un louveteau, que l'on nourrissait pour l'apprivoiser, y entra et mangea le cochon blanc. Le cuisinier en rentrant, surpris de l'accident, se saisit aussitôt du cochon noir, le tua, l'apprêta et le servit à table. Le seigneur de Florenville ne savait rien de ce qui venait de se passer. Il dit à Nostradamus, avec un air de confiance, que sa prédiction était fausse. A cela l'astrologue répondit qu'il ne s'était pas trompé. On fait venir le cuisinier, on l'interroge, et l'on apprend de sa bouche le sort des deux cochons. Comme cette aventure fut trouvée singulière, ajoutent les auteurs, on la répandit dans tout le royaume. »

Lorsque Trajan eut pris la résolution d'attaquer les Parthes, on le pria d'aller consulter l'oracle d'Héliopolis. Pour éprouver la science du prophète, Trajan lui envoya, à l'insu de sa cour, un billet blanc. Ce billet lui fut renvoyé le lendemain même par l'oracle. Quelque jours après, il lui fit demander s'il reviendrait à Rome après la guerre. Pour toute réponse, il reçut un cep de vigne coupé par morceaux. Trajan ne put deviner le mot de cette énigme; mais l'événement vint justifier la prophétie. Trajan mourut à l'armée; il fut apporté mutilé à Rome, ou, comme le représentait le cep de vigne, le corps coupé par morceaux.

Philippe, roi de Macédoine, fut averti par l'oracle d'Apollon qu'il serait tué par une charrette; c'est pourquoi il commanda aussitôt qu'on fît sortir toutes les charrettes et tous les chariots de son royaume. Toutefois, il ne put échapper au sort que l'oracle avait si bien prévu.

Pausanias, qui lui donna la mort, portait une charrette gravée sur la garde de l'épée dont il le perça.

Ce même Philippe désirant savoir s'il pourrait vaincre les Athéniens, l'oracle qu'il consultait lui répondit :

Avec lances d'argent quand tu feras la guerre,
Tu pourras terrasser les peuples de la terre.

Ce moyen lui réussit merveilleusement, car il parvint à corrompre à force d'argent les citoyens les plus influents de la république d'Athènes; aussi disait-il quelquefois, qu'il serait maître d'une place, s'il pouvait y faire entrer un mulet chargé d'or.

CHAPITRE III.

LES DIVINATIONS ANCIENNES.

NÉCROMANCIE.

L'origine de cette divination remonte à la plus haute antiquité; elle paraît même avoir précédé toutes les autres.

Elle consistait à évoquer les morts afin de les consulter sur l'avenir, à faire rentrer leurs ames dans les corps qu'elles avaient habités. Elle était pratiquée chez divers peuples de la Grèce, chez les Égyptiens, chez les Juifs; car, dans l'Écriture Sainte, il est très souvent question d'évocation de morts. Les Thessaliens excellèrent dans la nécromancie. Voici com-

ment ils procédaient à cette opération. Ils répandaient du sang chaud sur le cadavre d'un mort, et l'interrogeaient ensuite sur l'avenir. Le magicien ou la magicienne qui présidait à cette cérémonie imposait des expiations préliminaires aux personnes qui voulaient consulter un mort: ainsi elles devaient faire des sacrifices à ses mânes pour apaiser sa colère, et le déterminer à répondre à toutes les questions qu'elles lui adressaient.

Il y avait, suivant quelques auteurs, deux sortes de *nécromancies :* l'une en usage chez les Thébains, consistait simplement dans un sacrifice, un charme ou un enchantement; Tirésias fut, dit-on, le premier qui en fit usage, et il passe généralement pour en être l'inventeur.

Les Thessaliens pratiquaient la seconde avec des ossements de morts; on peut en voir la description très détaillée dans la Pharsale de Lucain, livre 6e de ce poëme; c'est une magicienne qui procède à l'évocation.

Ornithomancie.

C'était la divination au moyen du vol, du cri ou du chant des oiseaux qui fournissaient des présages heureux ou malheureux; les oiseaux dont on consultait le cri ou le chant étaient appelés *oscines*, comme le corbeau, le hibou, la corneille.

Ceux dont on ne consultait que le vol étaient nommés *Aletes* et *Præpetes*, comme l'urigie, le busard, le vautour. Il y en avait qui étaient à la fois *oscines* et *alites*, comme le pivert, le corbeau, etc.

RABDOMANCIE.

Cette divination se faisait par le moyen de verges ou de baguettes. On lit dans Hérodote, que les femmes des Scythes cherchaient les baguettes les plus droites pour les employer dans cette cérémonie. Les Scythes choisissaient de préférence les baguettes de saule; chez les Tartares, leurs descendants, la *rabdomancie* est encore pratiquée.

Dans la Perse, les mages se servaient de branches de laurier, de myrte et de brins de bruyère.

Paul Vénitien assure que les Algériens avaient une autre espèce de divination par la baguette. Les Germains pratiquaient aussi la *rabdomancie*. On lit dans Tacite, dans son livre *de moribus Germanorum :* « Ils sont fort adonnés aux augures et aux sorts, mais leurs cérémonies sont d'une grande simplicité. Ils coupent en plusieurs morceaux une branche de quelque arbre fruitier, et les marquent de certains caractères; puis ils les jettent à l'aventure sur un drap blanc : alors le prêtre

lève chaque brin trois fois, après avoir prié les dieux de les interpréter selon les marques qu'il y a faites. »

Chez les Alains, les femmes coupaient des baguettes bien droites, et accompagnaient, s'il faut en croire Ammien Marcellin, cette opération d'enchantements secrets, et à certains jours marqués; ils prétendaient connaître l'avenir au moyen de ces baguettes.

PÉGOMANCIE.

Cette divination par l'eau des fontaines se pratiquait de différentes manières. Les uns jetaient dans une fontaine un certain nombre de pierres dont ils observaient les mouvements; les autres y plongeaient des vases de terre et examinaient les effets produits par l'eau, qui s'efforçait d'y entrer, en chassant l'air dont ils étaient remplis.

La plus fameuse des espèces de *pégomancie* était sans contredit la divination par le sort des dés à la fontaine d'Apone, près de Padoue. A cette fontaine, un seul coup de dé décidait du bon ou du mauvais succès pour l'avenir, suivant le nombre de points plus ou moins élevés qu'on tirait.

Tibère, se rendant en Illyrie, vint consulter sur ses destinées l'oracle de Gérion, qui était dans le voisinage de Padoue. On l'invita à s'adresser au sort de la fontaine d'Apone, où les prêtres ayant jeté des dés d'or, lui présentèrent au fond de l'eau le plus haut nombre de points qu'il pût amener. Suétone, qui rapporte ce fait, ajoute qu'on voyait encore ces mêmes dés dans la fontaine.

S'il faut en croire Claudius, on y apercevait aussi de son temps les offrandes qu'y avaient laissées plusieurs personnes qui avaient consulté la fontaine d'Apone :

Num omnem liquidi vallem mirabere fundi,
Tum veteris lustri regia dona micant.

Lucain donne le titre d'augure au prêtre qui en avait l'intendance. Théodoric, roi d'Italie, fit depuis fermer de murailles le lieu où était cette fontaine, qui continuait à attirer beaucoup de monde.

CÉROMANCIE.

On faisait fondre un morceau de cire placé au-dessus d'un vase d'eau, et l'on examinait avec attention, après l'avoir versée à trois fois, la position, la distance, la configuration de chaque goutte revenue à l'état de concrétion par le refroidissement; on en tirait des présages heureux ou funestes.

Dans quelques parties de la Hongrie, de la Pologne et de la Bohême, la céromancie a conservé des sectateurs; dans l'Alsace, on crut longtemps que les maladies étaient envoyées aux hommes par les saints, et lorsqu'on voulait connaître celui d'entre eux qu'on soupçonnait, on brûlait plusieurs cierges d'égale dimension en l'honneur de plusieurs saints : malheur à celui dont le cierge était consumé le premier ! il était déclaré coupable.

CLÉROMANCIE.

Cette divination s'appelait *Cyamomancie*, ou *Cubomancie*, ou *Astragelemancie*, suivant la nature des objets, dont on formait un lot qui était composé, tantôt de fèves blanches ou noires, tantôt de dés ou d'osselets, ou de petits morceaux de terre, de cailloux, etc., etc.

Quand le lot était formé, on le jetait dans une urne, qu'on remuait, puis on en renversait le contenu sur une table, après avoir adressé des prières aux dieux pour les rendre favorables; les conjectures sur l'avenir résultaient de la disposition et du caractère des objets.

On écrivait aussi des vœux sur des osselets ou sur de petites tablettes; on les mêlait dans un vase, et le premier enfant qu'on rencontrait était invité à tirer un lot. Lorsque l'inscription tirée par l'enfant offrait quelques rapports avec les souhaits de la personne qui consultait le sort, elle était considérée comme un infaillible présage.

HYDROMANCIE.

Cette divination, dont on attribue généralement l'invention aux Perses, était une des quatre espèces générales, dans laquelle on faisait usage de l'eau. On la pratiquait de deux manières, qui étaient les principales. On remplissait un vase ou un bassin d'eau, et l'on suspendait un anneau à un fil qui était tenu par un doigt, pendant que l'on prononçait quelques paroles analogues à la circonstance, et l'on tirait des présages bons ou mauvais, suivant que cet anneau frappait les bords du vase ou bassin.

L'*hydromancie* s'opérait également en invoquant les esprits qu'on supposait exister au fond du bassin.

On jetait aussi successivement, et à de courts intervalles, trois petits cailloux dans une eau tranquille. On tirait des présages des cercles qui se formaient à la surface, et de leurs intersections. On tirait également des présages de la couleur de l'eau et des rides de sa surface.

L'*hydromancie*, accompagnée de l'évocation des esprits, était surtout pratiquée par Numa Pompilius.

Chez les anciens, certaines rivières ou fontaines passaient pour être plus favorables que d'autres aux opérations de l'*hydromancie*.

LITHOMANCIE.

C'était la divination par le moyen des pierres. Les historiens varient sur les opérations par lesquelles on procédait à cette espèce de divination, qui paraît avoir été pratiquée principalement par les Phéniciens.

Dans le poëme des *Pierres*, attribué à Orphée, on fait mention d'une pierre qui fut donnée au Troyen Hélénus par Apollon. Cette pierre, dit le poëte, s'appelle *Siderites*, et a le don de la parole : elle est un peu raboteuse, dure, pesante, noire, et a des rides qui s'étendent circulairement sur la surface. Lorsque Hélénus voulait employer cette pierre merveilleuse, il s'abstenait pendant vingt-et-un jours du lit conjugal, du bain public et de la chair des animaux ; ensuite, il faisait plusieurs sacrifices aux dieux, lavait la pierre dans une fontaine, l'enveloppait avec un soin religieux et la portait dans son sein. Quand cette préparation, qui rendait la pierre animée, était terminée, il la prenait par la main pour l'exciter à parler, et faisait semblant de la vouloir lancer.

Alors elle poussait un cri semblable à celui d'un enfant qui désire le lait de sa nourrice. Profitant de ce moment favorable à ses desseins, Hélénus interrogeait la pierre sur ce qu'il voulait savoir, et en recevait des réponses certaines. Elles lui firent connaître le malheureux sort réservé à la ville de Troie, sa patrie, et il l'annonça aux citoyens de cette cité si célèbre par ses malheurs.

Pline nomme *Astroïte* une pierre dont il est question dans ce qui nous reste des oracles de Zoroastre, et qu'il faut, dit celui-ci, offrir en sacrifice lorsqu'on verra approcher un démon terrestre. Cette pierre est appelée, par Delrio et Psellus, *mizouris*, *minzouris*, *minsurus*, et, à les en croire, elle avait la vertu d'évoquer les génies et d'en tirer les réponses qu'on désirait.

Mais telle est l'obscurité qui règne dans quelques endroits du poëme d'Orphée et des oracles de Zoroastre, qu'on y saisit difficilement quelque renseignement précis sur la *lithomancie*. Il y a tout lieu de croire que les Phéniciens et les Chananéens consultaient les pierres comme des oracles. Ces pierres, qui étaient ainsi consacrées par un caractère divin, étaient connues dans l'antiquité sous le nom de *boertile*, ou pierres animées qui rendaient des oracles.

D'après la *lithomancie*, les personnes qui portent une pierre précieuse appelée *améthyste*, peuvent connaitre les événements futurs qui leur sont révélés par les songes.

ONOMATOMANCIE.

C'est à Pythagore et à ses disciples que l'on doit la propagation de cette divination, par laquelle un nombre pair de voyelles dans le nom d'une personne indique quelque imperfection au côté gauche, et un nombre impair, quelque imperfection au côté droit. Ainsi de deux personnes, celle dans le nom de laquelle les lettres numérales jointes ensemble formaient la plus grande somme, était déclarée la plus heureuse.

LAMPADOMANCIE.

On examinait, dans cette divination, la forme, la couleur et les mouvements variés de la lumière d'une lampe, pour en tirer des indices de l'avenir.

Le poëte Properce en parle dans ce vers :

Sed neque suppletis constabat flamma lucernis.

Et ailleurs :

Seu velint tingi parca lucerna mero.

BÉLOMANCIE OU BOLOMANCIE.

On nommait ainsi la divination par les flèches. Il y en avait de deux sortes. La première consistait à marquer des flèches, à les mettre dans un sac, au nombre de onze et à les prendre ensuite, et l'on expliquait l'avenir d'après les marques qu'elles présentaient. Dans la seconde opération, on n'employait que trois flèches : sur l'une on écrivait *Dieu me l'ordonne;* sur l'autre, *Dieu me le défend;* on n'écrivait rien sur la troisième ; ensuite on les enfermait dans un carquois et l'on en tirait une au hasard : si c'était la flèche sur laquelle était écrit *Dieu me l'ordonne*, on faisait la chose pour laquelle on consultait le sort.

Si l'on tirait la flèche qui portait les mots *Dieu me le défend*, on s'abstenait. Si la troisième sortait la première, on recommençait l'opération divinatoire. Chez les Arabes cette divination est appelée *alazlam.*

BOTANOMANCIE.

On inscrivait sur des feuilles les noms et les questions des personnes qui voulaient consulter l'oracle, et elles étaient exposées au vent. Les feuilles qu'il n'emportait pas servaient à former des mots qui présentaient la réponse désirée. La verveine, la sauge, la bruyère et le figuier, étaient principalement employés pour cette divination.

ALPHITOMANCIE.

Divination qui se faisait avec la farine d'orge, et qui se pratiquait en faisant manger à celui qui était soupçonné de quelque crime un morceau de gâteau d'orge. S'il n'était pas coupable, il l'avalait sans peine; tandis qu'il était considéré comme criminel s'il éprouvait quelque difficulté à l'avaler. On trouve une allusion à cette singulière épreuve dans ce vers de l'épître d'Horace à Fursus :

Utque sacerdotis fugitivus liba recuso.

Toutefois, suivant la plupart des commentateurs du poëte, il faudrait traduire ainsi ce vers : *Tel que fugitif des pontifes, je refuse même les gâteaux;* et Horace aurait voulu parler des serviteurs des prêtres et des prêtres eux-mêmes, qui étaient obligés de manger à tous leurs repas des gâteaux offerts par le peuple, et qui, par conséquent, devaient en être rassasiés.

CATOPTROMANCIE.

C'était une divination par laquelle on se servait d'un miroir pour y lire l'avenir. Il y avait plusieurs sortes de *catoptromancies.*

On lit dans un historien ancien, que Didius Julianus, successeur de Pertinax, et qui ne régna que deux mois et cinq jours, consultait les magiciens dans toutes les circonstances. Une fois, entre autres, il eut recours à la divination dans laquelle on se servait d'un miroir qu'on présentait, non pas devant ses yeux, mais derrière la tête d'un enfant à qui l'on avait bandé les yeux. L'enfant vit dans un miroir que Julianus descendait du trône, tandis que Sévère y montait.

Dans les *Achaïques* de Pausanias, il est question d'une autre espèce de catoptromancie. « Devant le temple de Cérès, dit cet historien, il y avait une fontaine qu'une muraille séparait du temple; là se trouvait un oracle que consultaient les malades. Ceux-ci faisaient descendre dans la fontaine un miroir suspendu à un fil, en sorte qu'il n'effleurât que par la base la surface de l'eau. Ils adressaient des prières à la déesse, brûlaient des parfums en son honneur, puis se regardaient dans le miroir. S'il leur présentait leur figure pâle et livide, ils en concluaient qu'ils devaient désespérer de leur guérison; si, au contraire, ils se voyaient dans ce miroir avec tous les signes de l'embonpoint, ils s'en allaient avec la conviction qu'ils recouvreraient bientôt la santé.

CAPNOMANCIE.

On observait attentivement la fumée qui s'élevait de l'autel sur lequel on offrait un sacrifice, ou celle de sésame ou de pavot jetés sur des charbons ardents : la fumée était-elle légère et claire, et montait-elle directement dans les airs, c'était un heureux présage ; était-elle noire et épaisse, et montait-elle obliquement, c'était un présage funeste.

La fumée qui sortait des entrailles des victimes ou des bûchers qui les consumaient donnait lieu aux mêmes interprétations.

COSCINOMANCIE.

Divination par le crible ; elle était employée pour découvrir un voleur. On attachait un crible, sas ou tamis à un fil ; ensuite on invoquait le secours des dieux, puis on prononçait lentement les noms des personnes soupçonnées : le crible venait-il à s'agiter, c'était la dénonciation du coupable.

DACTYLOMANCIE.

Divination qui se pratiquait par le moyen de plusieurs anneaux fondus sous l'influence de certaines constellations et auxquels on attachait des charmes ou caractères magiques. C'est par ce genre de divination que Gygès se rendait invisible en tournant le chaton de son anneau.

Lorsqu'il fut question de choisir le successeur de Valens, on eut recours, dit Ammien Marcellin, à la *dactylomancie* ; mais on opéra d'une manière qui s'éloignait entièrement de la pratique ordinaire. Elle consistait à tenir un anneau suspendu par un fil au-dessus d'une table ronde sur laquelle étaient tracés différents caractères avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet. En sautant, l'anneau errait sur quelques-unes de ces lettres et finissait par s'y arrêter. La réponse demandée se formait des lettres jointes ensemble. L'oracle, consulté pour le choix d'un empereur, fit sortir ces quatre lettres, τ. ε. ο. δ, qui composent le nom de Théodose, successeur de Valens.

GYROMANCIE.

Divination par les cercles ou ronds. Elle consistait à tourner autour d'un rond sur lequel on avait tracé des lettres ou des caractères formant un sens. On s'étourdissait à force de tourner, et quand on tombait, on assemblait les lettres ou caractères qui couvraient le corps après sa chute : cette réunion fournissait des présages pour l'avenir.

PYROMANCIE.

Divination par le feu. Il y avait chez les anciens différentes espèces de *pyromancies*. Ici on jetait sur le feu de la poix broyée, qui, si elle s'allumait promptement, était un bon augure; là, on allumait des torches enduites de poix et l'on observait la flamme : si elle était réunie et ne formait qu'une pointe, c'était un heureux présage; si, au contraire, elle se divisait, celui qui la consultait devait s'attendre à des malheurs; mais venait-elle à présenter trois pointes, on ne pouvait désirer un pronostic plus favorable.

S'écartait-elle à droite et à gauche, la mort ou une maladie très dangereuse était imminente. Son pétillement présageait des malheurs, son extension, de grands périls.

Quelquefois une victime était jetée dans le feu : alors on examinait comment il l'environnait, et de quelle manière il la consumait; on étudiait la couleur, l'éclat, la direction, son plus ou moins de lenteur ou de vivacité : l'observation ne laissait échapper aucun de ces détails, auxquels on attachait une très grande importance.

L'origine de cette *pyromancie* est attribuée au devin Amphiaraüs, qui périt au siége de Thèbes; quelques historiens veulent en faire honneur aux Argonautes.

Dans quelques circonstances, on ajoutait au feu d'autres matières: ainsi on remplissait un vase d'urine et l'on en bouchait l'orifice avec un tampon; on examinait de quel côté le vase se brisait, et on tirait de ce fait des conjectures augurales.

Quelquefois on observait le pétillement de la flamme ou de la lumière d'une lampe. Ainsi on voyait à Athènes, dans le temple de Minerve Poliade, une lampe qui brûlait continuellement; elle était entretenue par des vierges qui examinaient attentivement tous les mouvements de la flamme.

HÉPATOSCOPIE.

Cette divination avait lieu par l'inspection du foie des victimes dans les sacrifices. Il arrivait quelquefois qu'on trouvait les victimes sans cœur ou sans foie, parce que sans doute on faisait disparaître ces viscères: alors les personnes intéressées demandaient aux aruspices la cause de ce phénomène.

Ceux-ci répondaient que les dieux opéraient instantanément le miracle en annihilant ces parties au moment du sacrifice, afin de les faire correspondre aux conjonctures des temps, et fournir des lumières au sacrificateur.

PSYCHOMANCIE.

Cette divination, qui avait pour but d'évoquer les âmes des morts, se rapprochait, par ses cérémonies, de la *nécromancie*. Ces cérémonies avaient lieu ordinairement dans des caveaux souterrains et dans des antres obscurs; cette obscurité contribuait à impressionner celui qui voulait connaître l'avenir, et elle servait en même temps les projets du prêtre, en lui soumettant des esprits dominés par une terreur religieuse.

Pour voir les morts, pour les interroger, on employait aussi un moyen dont l'appareil était moins effrayant : on passait la nuit dans certains temples, on s'y couchait sur des peaux de bêtes, et l'on attendait en dormant l'apparition et les réponses des morts. C'étainet surtout les temples d'Esculape qu'on choisissait pour cette divination.

—

CHAPITRE IV.

INFLUENCE GÉNÉRALE DES ASTRES ET DES PLANÈTES.

Dans tous les temps et dans tous les pays, les savants ont rendu hommage à l'influence des astres et des planètes; on peut citer parmi eux, Newton, le grand Newton, Descartes, Leibnitz, d'Alembert, Buffon, Voltaire. Celui-ci, malgré son scepticisme affecté pour tout ce qui se rattachait directement ou indirectement à l'astrologie, avait fait construire à Ferney un observatoire où il était entouré de tous les livres qui traitent de cette science.

Parmi les plus célèbres contemporains on peut citer Charles Fourrier, l'auteur de la magnifique théorie des *quatre mouvements*, et son opinion est d'un trop grand poids dans la balance, pour que nous ne citions pas ce qu'il dit dans son grand traité sur la *cosmogonie appliquée et sur les créations scissionnaires et contremoulées.*

« Il est plaisant, dit-il, que les hommes qui prétendent que tout est lié dans le système de l'univers, et qu'il y a unité d'action entre toutes les parties, veuillent isoler de la coopération les planètes, qui sont les créateurs les plus notables et les agents les plus actifs du système de l'univers.

» Pour intéresser le public à ces astres, dont on a si mal jugé le rôle, il faut lui faire entrevoir leurs travaux de création, et lui montrer dans chaque planète un ouvrier qui vous donne l'agréable et l'utile, l'agréable, par la fidélité des tableaux des passions, et l'utile, par les tributs dont nous sommes redevables à ses copulations anormales.

» Qu'une petite maitresse admire la belle étoile dite Vénus, elle la

trouvera plus charmante en apprenant qu'elle lui doit le châle de cachemire et le bouquet de lilas dont elle est ornée. C'est Vénus qui a créé le lilas et la chèvre du Thibet ou autres. Qu'un philosophe mange des truffes noires, et savoure le moka, il s'intéressera à l'étoile Sapho, qui a créé ces deux végétaux pour échauffer le corps et l'esprit des barbouilleurs de papier; puis il querellera les astronomes sur ce qu'ils n'ont pas encore découvert cette précieuse étoile qui a si bien deviné les friandises nécessaires aux beaux esprits.

» Ces astres tant dédaignés seront bientôt à nos yeux les plus intéressants personnages de la nature; chacun verra autant de fumiers auxquels il doit toutes les richesses de sa table, de son mobilier et de son vêtement. Les femmes, par exemple, n'apprendront pas sans intérêt que la rose, emblème de la pudeur et de la virginité, est l'ouvrage de Mercure, aromisé en titre vestalique, et que l'hortensia, emblème de la coquetterie, est l'ouvrage de Cléopâtre, cinquième satellite d'Herschel (Uranus), aromisé en titre de coquetterie, dont toutes ses créations portent l'empreinte et peignent les effets, de même que toutes celles de Mercure; la rose, la pêche, le pois, la fraise, nous tracent quelques propriétés des vierges et vestales.

» Pour initier à cette nouvelle étude, il faudra commencer par les convenances de caractères et de fonctions. Un ambitieux s'intéressera aux créations données par Saturne et ses sept lunes ou satellites; tous ces astres peignant dans leurs créations, telles que le cheval, le zèbre, les poires, les tulipes, etc., etc., les effets de l'ambition. Un père s'intéressera aux ouvrages de Jupiter et de ses quatre satellites, à qui nous devons les produits symboliques du lien familial, tels que la vache, la pomme, le narcisse, la jonquille, etc. Enfin, une jeune fille préférera étudier les ouvrages d'Herschel (Uranus) et de ses satellites, comme les pigeons, les tourterelles, les abricots, les prunes, qui sont des tableaux de l'amour.

» Du moment qu'on étudie une des branches de ce travail des astres, on est amené à étudier toutes les autres, parce que leurs opérations s'engrènent en divers sens, et tiennent dans tous leurs détails à un système général.»

Après ces considérations, si justes et d'un ordre si élevé, Charles Fourrier trace un tableau annexé à une modulation quelconque, celle des fruits en zone tempérée.

CHAPITRE V.

DE LA DOMINATION DES PLANÈTES SUR LES HEURES DU JOUR ET DE LA NUIT.

Le dimanche est placé sous la domination d'Uranus, et non pas sous celle du soleil, comme on l'avait supposé jusqu'à ce jour par erreur; le lundi (*dies Lunæ*) est sous celle de la Lune; le mardi (*dies Martis*) sous celle de Mars; le mercredi (*dies Mercurii*) sous celle de Mercure; le jeudi (*dies Jovis*) sous celle de Jupiter; le vendredi (*dies Veneris*) sous celle de Vénus; le samedi sous celle de Saturne.

Dimanche.

Heures du jour.— A la première, domine Uranus; à la seconde, Vénus; à la troisième, Mercure; à la quatrième, la Lune; à la cinquième, Saturne; à la sixième, Jupiter; à la septième, Mars; à la huitième, Vénus; à la dixième, Mercure; à la onzième, la Lune; à la douzième, Saturne.

Heures de la nuit.— A la première, domine Jupiter; à la deuxième, Mars; à la troisième, Uranus; à la quatrième, Vénus; à la cinquième, Mercure; à la sixième, la Lune; à la septième, Saturne; à la huitième, Jupiter; à la neuvième, Mars; à la dixième, Uranus; à la onzième, Vénus; à la douzième, Mercure.

Lundi.

Heures du jour.— A la première, domine la Lune; à la deuxième, Jupiter; à la troisième, Saturne; à la quatrième, Mars; à la cinquième. Uranus; à la sixième, Vénus; à la septième, Mercure; à la huitième, la Lune; à la neuvième, Saturne; à la dixième, Jupiter; à la onzième, Mars; à la douzième, Uranus.

Heures de la nuit.—A la première, Vénus; à la deuxième, Mercure; à la troisième, la Lune; à la quatrième, Saturne; à la cinquième, Jupiter; à la sixième, Mars; à la septième, Uranus; à la huitième, Vénus, à la neuvième, Mercure; à la dixième, la Lune; à la onzième, Saturne; à la douzième, Jupiter.

Mardi.

Heures du jour.— A la première, domine Mars; à la deuxième, Uranus; à la troisième Vénus; à la quatrième Mercure; à la cinquième, la Lune; à la sixième, Saturne; à la septième, Jupiter; à la huitième, Mars; à la neuvième, Uranus; à la dixième Vénus; à la onzième, Mercure; à la douzième, la Lune.

Heures de la nuit. — A la première, Saturne; à la deuxième, Jupiter; à la troisième, Mars; à la quatrième, Uranus; à la cinquième, Vénus; à la sixième, Mercure; à la septième, la Lune; à la huitième, Saturne; à la neuvième, Jupiter; à la dixième, Mars; à la onzième, Uranus; à la douzième, Vénus.

Mercredi.

Heures du jour. — A la première, domine Mercure; à la deuxième, la Lune; à la troisième, Saturne; à la quatrième, Jupiter; à la cinquième, Mars; à la sixième, Uranus; à la septième, Vénus; à la huitième, Mercure; à la neuvième la Lune; à la dixième, Saturne; à la onzième, Jupiter; à la douzième, Mars.

Heures de la nuit. — A la première, Uranus; à la deuxième, Vénus; à la troisième, Mercure; à la quatrième, la Lune; à la cinquième, Saturne; à la sixième Jupiter; à la septième, Mars; à la huitième, Vénus; à la dixième, Mercure; à la onzième, la Lune; à la douzième, Saturne.

Jeudi.

Heures du jour. — A la première, domine Jupiter; à la deuxième, Mars; à la troisième, Uranus; à la quatrième, Vénus; à la cinquième, Mercure; à la sixième, la Lune; à la septième, Saturne; à la huitième, Jupiter; à la neuvième, Mars; à la dixième, Uranus; à la douzième, Mercure.

Heures de la nuit. — A la première, la Lune; à la deuxième, Saturne; à la troisième, Jupiter; à la quatrième, Mars; à la cinquième, Uranus; à la sixième, Vénus; à la septième, Mercure; à la huitième, la Lune; à la neuvième, Saturne; à la dixième, Jupiter; à la onzième, Mars; à la douzieme, Uranus.

Vendredi.

Heures du jour. — A la première, domine Uranus; à la deuxième, Mercure; à la troisième, la Lune; à la quatrième, Saturne; à la cinquième, Jupiter; à la sixième, Mars; à la septième, Uranus; à la huitième, Vénus; à la neuvième, Mercure; à la dixième, la Lune; à la onzième, Saturne; à la douzième, Jupiter.

Heures de la nuit. — A la première, Mars; à la deuxième, Uranus; à la troisième, Vénus; à la quatrième, Mercure; à la cinquième, la Lune; à la sixième, Saturne; à la septième, Jupiter; à la huitième, Mars; à la neuvième, Uranus; à la dixième, Vénus; à la onzième, Mercure; à la douzième, la Lune.

Samedi.

Heures du jour.— A la première, domine Saturne; à la deuxième, Jupiter; à la troisième, Mars; à la quatrième, Uranus; à la cinquième, Vénus; à la sixième, Mercure; à la septième, la Lune; à la huitième, Saturne; à la neuvième, Jupiter; à la dixième, Mars; à la onzième, Uranus; à la douzième, Vénus.

Heures de la nuit.— A la première, Mercure; à la deuxième, la Lune; à la troisième, Saturne; à la quatrième, Jupiter; à la cinquième, Mars; à la sixième, Uranus; à la septième, Vénus; à la huitième, Mercure; à la neuvième, la Lune; à la dixième, Saturne; à la onzième, Jupiter; à la douzième, Mars.

—

CHAPITRE VI.

INFLUENCES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES DES PLANÈTES SUR LES DESTINÉES HUMAINES.

Les planètes doivent être regardées comme des puissances divines dont l'activité incessante agit sur l'homme, sur ses facultés et sur les substances diverses dont se compose son individualité matérielle. Ainsi, toutes les choses terrestres sont gouvernées d'une façon absolue par l'action combinée des émanations célestes qui donnent la vie et la mort, activent ou ralentissent le mouvement, sans que rien puisse affaiblir ou neutraliser les effets de ce pouvoir irrésistible. L'homme y est soumis entièrement, et il ne peut qu'y subordonner sa conduite, en la réglant toutefois sur les calculs plus ou moins heureux qu'il aura faits de la domination des astres.

Il faut d'abord observer qu'il n'existe pas deux planètes également bonnes ou mauvaises, chacune d'elles a son caractère spécial et ses attributions particulières, dans le cercle desquelels le suprême modérateur des mondes a restreint son activité, de sorte qu'elle ne peut jamais empiéter sur les fonctions d'aucune autre. Prenons pour exemple Jupiter et Vénus: ces deux planètes, bien qu'elles soient toutes deux favorables, ne le sont pas également, d'abord parce que la nature de leurs faveurs est différente, ensuite, parce que Vénus, d'un ordre supérieur à celui de Jupiter, à cause de la généralité et de l'importance de ses fonctions, est favorable d'une manière beaucoup plus étendue.

Si Vénus et Jupiter sont des planètes heureuses, il n'en est pas de même de Mars et de la Lune, dont l'influence est pernicieuse. Uranus ou Herschel, et Mercure, occupent les places intermédiaires entre les

bonnes et les mauvaises; comme Uranus est plus rapproché des bonnes, et Mercure des mauvaises, Saturne, qui par sa nature et sa position tient le milieu entre Uranus et la Lune, n'est ni heureux ni défavorable par lui-même, mais il peut arriver qu'il soit également l'un ou l'autre.

Saturne, planète cardinale majeure, est la planète de l'ambition; Jupiter, cardinale mineure, celle des affections de famille et de tous les actes qui s'y rattachent; Uranus, cardinale mineure, domine l'amour; Mars, la jeunesse; Vénus, la science, la curiosité du savoir; Mercure, toutes les passions violentes qui ont pour principe l'intérêt personnel, la cupidité plus ou moins honnête dans ses spéculations; la Lune domine les sciences qui ont rapport à l'art de guérir; quant au Soleil, il comprend, il réunit toutes les qualités des autres astres; il marche à leur tête, il est leur roi!

D'après ces principes généraux, chaque homme peut reconnaître l'influence exercée sur son caractère et sur ses actions par la planète sous la domination de laquelle il est né.

—

CHAPITRE VII.

DE L'INFLUENCE DES SIGNES DU ZODIAQUE.

Il existe douze signes dans le zodiaque; ces douze signes se divisent en quatre catégories.

Voici la position de ces signes, suivant deux vers fameux :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo;
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Ils sont rangés dans l'ordre suivant: le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, l'Écrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons.

Voici, d'après le grand Albert, comment s'exerce la domination particulière et spéciale de chacun des signes du zodiaque.

Au Bélier, qui occupe la plus importante place du ciel, appartient la domination sur la tête de l'homme et sur toutes ses parties, soit intérieures, soit extérieures, à l'exception toutefois de l'intelligence, qui est sous l'influence immédiate du soleil.

Le Taureau domine sur le cou, les Gémeaux sur les épaules; l'Écrevisse sur les mains et sur les bras; le Lion, sur le cœur, le diaphragme, le foyer nerveux de l'estomac et les choses qui en dépendent, telles que la digestion, la circulation du sang, etc.; la Vierge, sur le

poumon, le larynx, la voix, et tout ce qui en dépend ; la Balance, sur les côtes, les muscles du ventre, et toutes les choses qui ont rapport à la respiration ; le Scorpion domine sur les reins, les hanches et les fesses ; le Sagittaire, sur les organes de la génération chez l'homme ; le Capricorne, sur les organes de la génération chez la femme ; le Verseau, sur les cuisses et les genoux ; les Poissons, sur les jambes et les pieds.

Le Bélier. — Du 22 mars au 21 avril.

Les *hommes* qui sont nés sous cette constellation, ont l'amour de l'étude ; ils y joignent le talent d'une élocution facile et quelquefois brillante ; mais ils sont colères, inconstants dans leurs goûts, et cèdent volontiers à l'attrait du plaisir. Ils aiment généralement les exercices violents, dans lesquels ils excellent ; mais ils sont rarement heureux.

Les *femmes* sont influencées à peu près de la même manière par le Bélier ; elles ont presque toujours une physionomie agréable, sans être belle, beaucoup de vivacité, d'amabilité dans le caractère ; mais le mensonge, dont elles abusent, aboutit chez elles, dans l'âge mûr, et surtout dans la vieillesse, à la médisance ; bonnes mères de famille, elles ont cinq ou six enfants, et une maternité précoce ne contribue pas moins que le mariage à rider leur visage avant le temps. Leur constitution, qui se rapproche du tempérament sanguin, les prédispose aux violents maux de tête, aux accidents de la pléthore, qui détermine souvent l'apoplexie.

Le Taureau. — Du 22 avril au 21 mai.

Les hommes nés sous le signe du Taureau ont de la résolution et une hardiesse heureuse dans tout ce qu'ils entreprennent ; ils se plaisent aux aventures, aux voyages, à tous les risques d'une vie agitée ; l'exercice violent, qu'ils aiment, les fatigues, fortifient leur corps au lieu de l'affaiblir ; aussi jouissent-ils d'une existence longue et heureuse ; ils ignorent les infirmités qui accompagnent ordinairement la vieillesse.

Les *femmes* n'ont pas la faiblesse naturelle à leur sexe : elles ont le privilége de la fermeté et de la constance dans le malheur ; indociles au joug conjugal, elles courbent difficilement le front sous l'autorité d'un mari ; mais cette indocilité, cette susceptibilité ombrageuse qui voit l'esclavage dans l'obéissance prescrite par le Code, n'excluent pas chez elles les vertus de la famille, ni même la fidélité. Chose extraordinaire ! anomalie bien difficile à expliquer ! ces femmes, toujours prêtes à lever l'étendard de l'insurrection contre un époux, attendent

à peine l'expiration du délai prescrit, pour convoler en secondes noces, lorsque la mort les a privées d'un premier ou d'un second époux ; elles ne sauraient vivre hors de l'empire, ou plutôt de la tyrannie du mariage, contre lequel elles déclament sans cesse.

Les Gémeaux. — Du 22 mai au 21 juin.

Heureux, trois et quatre fois heureux l'homme né sous le signe des Gémeaux, de Castor et de Pollux, modèles tout à la fois et emblèmes de l'amitié! A lui, la réunion des avantages physiques et des qualités morales qui séduisent et gagnent tous les cœurs; généreux et désintéressé, il aime, si la fortune le favorise, à rendre service, à répandre des bienfaits; mais sa générosité est toujours accompagnée de la prudence, et ne va jamais jusqu'à la prodigalité. Il dédaigne généralement ces professions où l'ame se prostitue aux spéculations de la cupidité et se dégrade par de vils calculs : il n'endossera pas la robe du procureur ou de l'huissier; il n'ira pas à la Bourse augmenter l'infâme troupeau des loups-cerviers qui, sous des noms plus ou moins honnêtes, exploitent la crédulité ou la bonnefoi du public : il lui faut des occupations honorables et des études qui élèvent l'ame, en lui promettant la gloire dans l'avenir. Il comprend l'amitié, il sent le véritable amour; il est ami dévoué, époux ou amant fidèle. Mais quelques défauts viennent souvent gâter, assombrir un peu cet ensemble de qualités et de bonheur. La vanité, la colère, la violence même, font commettre à cet homme des fautes qu'il lui est souvent difficile de réparer.

La *femme* est douée d'une sensibilité très vive, trop vive souvent, et qui lui fait oublier ses devoirs; aussi on la voit quelquefois devenir mère avant d'être épouse, et trouver des remords dans les jouissances d'un amour illicite, dans les plaisirs d'une liaison qui n'a pas été sanctionnée par l'officier de l'état civil. Mais si elle échappe aux périls de cette impatience, elle sera heureuse, en donnant elle-même le bonheur à celui qui associera sa destinée à celle de cette femme. Ses occupations et ses goûts s'éloignent fort souvent de ceux de son sexe; elle aime les arts, et les cultive avec succès.

L'Écrevisse. — Du 22 juin au 22 juillet.

Cette constellation donne à l'*homme* né sous son empire une humeur querelleuse, vindicative et rancunière : cet homme, peu délicat dans ses plaisirs, se livre sans réserve et sans mesure à ses penchants : il aime le beau sexe avec excès, mais il est peu difficile dans son choix.

Il court avec la même ardeur à la poursuite de la fortune, mais rarement parvient-il à l'atteindre; du reste, il se résigne aisément à la médiocrité, et même à la misère.

Quant à la *femme*, elle souffre moins de la maligne influence de l'Écrevisse, qui lui laisse plus de qualités que de défauts. Si l'on peut lui reprocher de n'être pas toujours de bonnefoi dans les transactions sociales, de ne pas se souvenir des services ou des bienfaits qu'elle a reçus, elle est laborieuse, et aime à secourir les malheureux; elle doit craindre les conséquences de couches difficiles et elle les préviendra, en usant sobrement des plaisirs de l'hymen et de l'amour.

Le Lion. — Du 22 juillet au 21 août.

L'*homme* né sous cette constellation en emprunte l'audace, la fierté, le courage, l'éloquence, l'orgueil; il pardonne volontiers à un ennemi vaincu, et lui tend généreusement la main pour l'aider à se relever; sa vengeance même a un certain caractère de dignité qui fait succéder l'estime à la haine. Cet homme est bon, sensible, généreux, mais il ne sait pas toujours plaisanter sans avoir recours au sarcasme qui offense ou humilie, et sa malignité lui fait des ennemis dangereux, quelquefois implacables. Idolâtre des femmes, il expose son honneur et sa vie pour satisfaire sa passion, et souvent il se ruine afin d'obtenir les faveurs d'une coquette disposée à le trahir. A cet homme là, nous dirons : « Garde-toi des amours qu'il faut payer, et des querelles qu'il faut vider les armes à la main. »

La *femme* est passionnée; tout chez elle annonce la vivacité du caractère et l'ardeur du tempérament; mais elle sait aimer et inspirer l'amour. On ne la verra pas prodiguer ses faveurs; elle rencontrera un homme qui la rendra heureuse, et trouvera dans une tranquille union formée sous les auspices de la sympathie, ce bonheur qui fuit la plupart des femmes lorsqu'elles se laissent entraîner par leurs caprices et leurs fantaisies.

La Vierge. — Du 22 août au 21 septembre.

A l'*homme* né sous le signe de la Vierge, elle promet des succès de plus d'un genre : il aura des qualités aimables qui feront oublier quelques défauts, tels que la vanité et l'ambition qui le jetteront dans une carrière semée de périls; il aimera à obliger, mais il sera dupe de son bon cœur et souvent victime d'intrigans qui exploiteront son amour-propre. Il réussira dans les ouvrages qui demandent plus d'esprit que d'imagination, moins d'instruction positive que de connaissances superficielles. Empressé auprès du beau sexe, il obtiendra ses faveurs,

mais souvent aussi ses indiscrétions vaniteuses lui attireront de fâcheuses affaires.

La *femme* aura en partage la pudeur, la chasteté, la prudence : ce n'est pas sur elle qu'une mère inquiète sera obligée de veiller assidûment pour protéger sa jeunesse contre la séduction; elle saura bien se protéger elle-même et se garantir, par la force de sa vertu, des piéges qu'on tend à l'innocence.

La bienveillance sera dans ses actions et dans ses paroles; sa pitié ne sera pas stérile envers le malheur, et si elle se laisse quelquefois emporter aux mouvements de la colère, si son caractère irascible l'entraîne à oublier ce qu'elle se doit à elle-même, et au delà des limites de justes représailles, elle versera le baume réparateur des consolations sur les blessures qu'elle aura faites.

Elle transmettra à ses enfants les qualités aimables qui la distingueront, et qui la feront aimer; elle les verra couronner son heureuse vieillesse de respect et d'amour.

La Balance. — Du 22 septembre au 21 octobre.

L'*homme* né sous ce signe aime à la fois les querelles et les plaisirs; mais il a la bravoure pour soutenir les uns, et une santé vigoureuse, une forte constitution, pour n'être pas promptement usé par les autres. Il a un goût prononcé pour les spéculations commerciales qui exigent de la hardiesse et de la constance; les dangers d'une navigation longue et périlleuse ne l'arrêteront pas; il s'arrachera aisément aux plaisirs, aux jouissances d'une vie molle et voluptueuse, pour aller affronter les tempêtes. Mais les habitudes commerciales le rendront quelquefois peu délicat sur le choix des moyens pour s'enrichir. Du reste, il parviendra facilement à la fortune, soit par d'heureuses spéculations, soit des mariages avantageux.

La *femme* sera pourvue de tous les agréments du corps et de l'esprit: jalouse d'obtenir des hommages, sa coquetterie lui coûtera cher quelquefois; elle aura à lutter contre des rivalités jalouses qui chercheront à lui faire expier ses triomphes : mariée de bonne heure, elle ne tardera pas à échanger la robe blanche de l'hymen contre la robe du deuil; elle passera successivement dans les bras de trois époux au moins; mais elle regrettera toujours le premier, le seul qu'elle aura aimé sincèrement, le seul qui lui aura fait connaître les plaisirs de l'amour.

Le Scorpion. — Du 22 octobre au 21 novembre.

C'est le signe fatal, la constellation funeste pour l'*homme* qui a le malheur de naître sous son empire : beaucoup de défauts et très peu de

qualités, l'audace et l'effronterie, la dissimulation et la duplicité, l'hypocrysie qui sert à faire réussir de machiavéliques combinaisons, et les calculs d'une insidieuse cupidité, composent son caractère. Il lui sera bien difficile de neutraliser l'influence du scorpion, qui pèsera sur sa destinée tout entière. Que de fois il maudira cette constellation, dont le nom seul, emprunté à un vil et malfaisant insecte, résume le pernicieux, l'irrésistible empire !

La *femme* le subira aussi avec toutes les conséquences inévitables d'une existence commencée sous les plus tristes auspices; elle poussera jusqu'à l'excès le bavardage et la médisance ; elle se fera des ennemis partout, et se brouillera même avec ses parents, lorsqu'elle sera affranchie de leur dépendance. Mais son mari ne sera pas plus heureux avec elle; elle ne le dédommagera même pas de ses injures et de ses tracasseries par la fidélité conjugale. Toutefois, elle remplira exactement les devoirs d'une bonne mère, et elle pourra compter sur l'affection et sur la reconnaissance de ses enfants.

Le Sagittaire. — Du 21 novembre au 21 décembre.

Aux *hommes* nés sous cette constellation sont réservées les alternatives de succès et de revers, d'infortune et de bonheur. L'insouciance est le fonds de leur caractère ; habiles dans tous les genres d'exercice, ils aiment peu le travail, et l'amour de la chasse est chez eux une passion qui leur fait oublier leurs affaires et leurs devoirs : ils réussissent aisément dans tout ce qu'ils entreprennent, mais aussi ils gaspillent le succès, et ne savent pas en tirer parti dans l'intéret de leur avenir; agréables dans la société, on les y recherche, parce que leur causerie amuse, mais ils n'y comptent pas d'amis.

La *femme*, au contraire, est laborieuse ; son activité lui fait entreprendre des choses qui sont au-dessus de ses forces ; capable de dévouement pour les personnes qu'elle aime, elle ne recule devant aucun sacrifice, devant aucun péril; mais sa sensibilité est souvent funeste à sa réputation ; heureuse quand une maternité précoce ne vient pas accuser une liaison réprouvée par la morale ! Du reste, comme elle est une excellente mère, elle inspire une affectueuse estime à tous ceux qui la connaissent.

Le Capriçorne. — Du 22 décembre au 21 janvier.

Les *hommes* nés sous cette constellation n'ont guère à s'en féliciter; eur vie se passe dans les agitations et les inquiétudes que cause la défiance : ils voient des ennemis partout ; partout ils voient la haine et

l'envie qui les poursuivent, et leur famille elle-même ne peut échapper à leurs soupçons. Souvent aussi, ils sont ambitieux et parviennent aux dignités, aux honneurs, par des moyens honteux, par des manœuvres adroites : ils sont généralement heureux malgré leurs défauts qui sembleraient devoir les exiler de la société; ils font des mariages avantageux, ont peu d'enfants, et augmentent leurs revenus en prêtant de l'argent à un intérêt usuraire. Ils meurent ordinairement d'apoplexie au milieu de leurs richesses et des calculs de leur avarice.

Les *femmes* ont, au contraire, la franchise et la naïveté en partage : simples, modestes, elles ignorent les manéges de la coquetterie, et, comme elles jugent les autres d'après elles-mêmes, elles sont souvent dupes et victimes de leurs opinions. Mais enfin, éclairées par l'âge, et surtout par l'expérience, elles se mettent en garde contre les surprises de la mauvaise foi, et alors elles deviennent des modèles de sagesse et d'économie dans le ménage; elles font le bonheur de leur mari, s'il sait apprécier leurs qualités et rendre justice à leur mérite.

Le Verseau. — Du 22 janvier au 22 février.

D'aimables qualités distinguent l'*homme* né sous ce signe : animé des sentiments d'une généreuse bienveillance pour ses semblables, il est indulgent pour leurs fautes et pour leurs faiblesses; il pardonne volontiers à son ennemi les torts d'une haine aveugle. Sa gaîté spirituelle fait le charme des cercles où il est admis; les femmes l'aiment, et, chose extraordinaire, les hommes l'estiment, malgré ses avantages. Il parvient rarement à la fortune, et sa vie s'écoule dans une médiocrité dont il ne se plaint jamais; il trouve son bonheur dans son caractère.

La *femme* porte avec impatience le joug du célibat; elle n'est pas disposée à attendre longtemps un époux, et il faut que ses parents avisent promptement aux moyens de prévenir les suites funestes de cette impatience. Mais, par compensation, elle réunit toutes les qualités qui font la bonne mère de famille, l'excellente ménagère. Que lui font les revers, la pauvreté même? Elle puise dans son courage et dans sa noble résignation des ressources, soit pour conjurer la mauvaise fortune, soit pour réparer ses malheurs.

Les Poissons. — Du 22 février au 21 mars.

A l'*homme* né sous cette constellation, on ne saurait adresser trop de conseils sur les dangers d'une cour trop assidue auprès du beau sexe, sur la nécessité du travail pour se faire un état, car il sera malheureux s'il se laisse entraîner par la fougue des passions. Doué d'une vive intel-

ligence, d'une grande pénétration, il pourra réussir dans les travaux qui exigent le concours de ces facultés ; il sera un excellent avocat consultant, un habile chef dans une administration, pourvu, répéterons-nous, qu'il ne perde ni son temps ni sa santé dans le commerce des femmes du monde.

La *femme* sera vive, légère, étourdie, et ses inconséquences la feront juger avec sévérité, et même avec injustice ; elle aimera les lettres et les cultivera avec succès, mais sans avoir la prétention et le ridicule d'un *bas bleu*, d'une de ces femmes auteurs qui sont un des plus terribles fléaux de la société actuelle; on ne la verra pas colporter des feuilletons dans les bureaux de journaux, ni briguer l'honneur de voir son nom figurer sur la liste des rédacteurs d'un almanach. Mais elle aura un mari qui ne comprendra pas la valeur morale de sa femme, et dont la stupidité, en la faisant rougir, la forcera plus d'une fois à maudire une aussi triste union. Devenue veuve, elle se contentera de cette épreuve conjugale, et se retirera tout à fait du monde, pour terminer sa carrière dans une solitude profonde, où elle deviendra dévote, mais sans cagoterie, sans pratique étroite. Elle mourra subitement à l'église, en remplissant ses devoirs religieux.

—

CHAPITRE VIII.

LA CHIROMANCIE.

La *Chiromancie* est l'art de deviner le tempérament, les goûts, les penchants et la destinée d'une personne par l'inspection des lignes de la main.

Un grand nombre de savants se sont livrés à l'étude de la *chiromancie*. Parmi ceux qui, dans les derniers siècles, ont consacré avec le plus de succès leurs veilles à cette science, on compte Patrice Tricasse, Coclès, Jean Bellot, dont la méthode a été longtemps suivie, André Corne, Gaspard Peucer, Cardan, Bodin, Arthaud, de La Chambre, Flude, Rodolphe Goglenius, Gozelin, Jean de Hagen, Moldenato, Jean Tesnier, Savonarole, etc. Lorsque au commencement du 19e siècle, mademoiselle Lenormand se faisait une grande réputation qu'elle a conservée jusqu'à sa mort, en tirant les cartes, un homme moins célèbre, et qui pratiquait dans un monde moins brillant que la fameuse devineresse du faubourg Saint-Germain, Moreau, voyait la foule accourir se presser sur le seuil de sa modeste demeure, pour consulter cet habile chiromancien.

Principes généraux. — Il faut toujours se servir de la main gauche

pour faire les expériences de chiromancie, quoique divers chiromanciens fort estimés pensent qu'on peut se servir indifféremment des deux mains; cependant, leur opinion n'a point prévalu, et le choix de la main gauche est justifié par l'état même de cette main, qui, étant moins employée que sa sœur, se trouve moins exposée aux altérations produites par un travail continuel qui diminue la délicatesse des contours.

Dans l'antiquité, la main gauche était choisie par les chiromanciens, parce qu'elle était dédiée à Jupiter, qu'elle était en rapport plus direct avec le cœur, et qu'on la supposait d'ailleurs formée avant la droite.

Une main qui est sous l'influence d'une agitation fébrile, d'une commotion morale, ne peut se prêter aux calculs et aux inductions de la chiromancie ; il faut attendre qu'elle ait recouvré son calme normal.

On préfère les mains larges aux mains étroites, les mains grasses et charnues aux mains maigres et effilées.

Cependant, le chiromancien qui est exercé dans son art, opère avec un égal succès sur toutes les mains, quel qu'en soit l'état, et il n'est pas arrêté par les difficultés d'une conformation irrégulière.

Indications générales.—Le parfait ensemble d'une main est un avantage physique qui ajoute à la beauté, chez les hommes, et surtout chez les femmes ; mais on ne peut tirer de pronostics sur le sort des personnes, que d'après l'inspection détaillée et minutieuse des diverses lignes de la main.

Les formes de la main varient suivant les rapports, les analogies et les modifications dont elle est susceptible.

De ses dimensions, de ses contours, de sa mobilité, enfin de tous les signes spéciaux qui la caractérisent, résultent des différences sensibles et des nuances distinctes qui ne sauraient échapper à l'observation.

Une main courte et grosse dénote la stupidité ; des doigts longs et effilés avec une élégante délicatesse indiquent une vive intelligence unie à beaucoup de pénétration.

Il y a dans le dessin régulier d'une main, dans la correction de ses lignes, dans leur juste proportion, dans la disposition harmonieuse de leurs parallèles, l'indice d'une bonne constitution et d'une énergique vitalité.

Pour qu'une main présente au chiromancien les conditions d'une pronostication formelle, il faut qu'elle ne soit pas trop potelée, afin surtout que l'on distingue bien les nœuds des jointures.

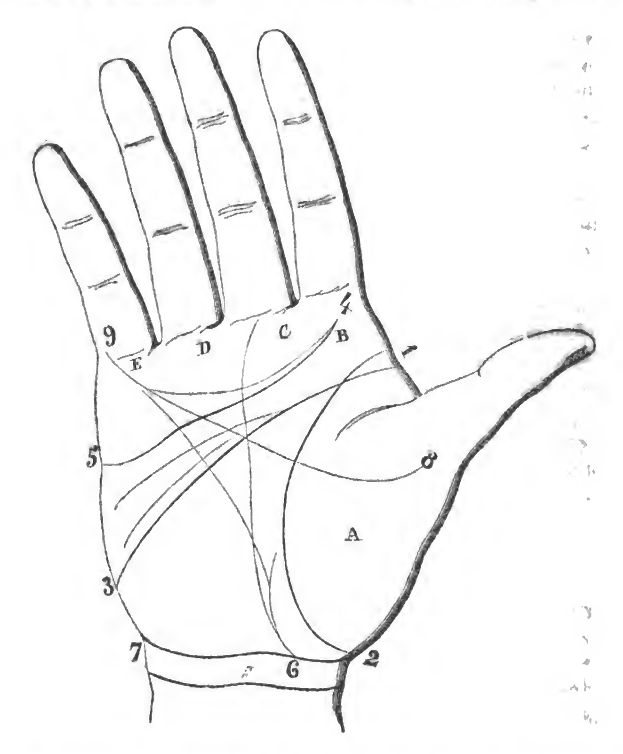
De la main.— La main, que les anciens poëtes français appellent tour à tour : *chambrière de nature*, *singe de l'Éternel*, *instrument à tous arts*, *etc.*, *etc.*, se compose de plusieurs parties, qui sont : 1° La *paume*

ou dedans de la main; 2° le *poing* ou dehors de la main fermée; 3° les *doigts;* 4° les *ongles;* 5° les *jointures;* 6° les *lignes;* 7° les *monts.*

Il y a cinq doigts : le pouce, l'index, le médium, l'annulaire, l'auriculaire.

On compte quinze jointures, à savoir : trois au petit doigt, trois à l'annulaire, trois au médium, trois à l'index, deux au pouce, une entre la main et le bras.

Il y a cinq lignes principales, qu'il sera facile de reconnaître, en observant attentivement les indications contenues dans la gravure placée ci-dessous : 1° la ligne de vie, qui va de 1 à 2; 2° la ligne de la santé ou de l'esprit, de 1 à 3; 3° la ligne de la fortune ou du bonheur, de 4 à 5; 4° la ligne de la jointure, de 6 à 7; 5° la ligne du triangle, de 8 à 9.



Les monts sont au nombre de 7 : 1° le mont de Vénus, marqué A; 2° le mont de Jupiter, marqué B; 3° le mont de Saturne, marqué C;

4° le mont du Soleil, marqué D; 5° le mont de Mercure, marqué E; 6° le mont de la Lune, placé parallèlement et du côté opposé au mont de Vénus; 7° le mont de Mars, qui est situé sur le bord inférieur de la main en deçà du mont de la Lune, et s'élève depuis l'extrémité de la ligne de la santé, 1 à 3, jusqu'à l'extrémité inférieure de la ligne de la jointure, 6 à 7.

La ligne de vie.

Cette ligne commence entre le pouce et l'index, entoure la petite éminence qui est placée au dessous du pouce, et finit au milieu de la ligne de la jointure.

Si elle est longue, marquée, égale, et d'une vive couleur, elle annonce une existence tranquille, sans infirmités, et une vieillesse pleine de vigueur.

Si elle est courte, tortueuse, sans couleur, peu apparente, et si de petites lignes transversales la séparent, elle présage une vie de courte durée, des maladies et des indispositions fréquentes, une grande faiblesse de caractère.

Si cette ligne est étroite, mais longue et vivement colorée, c'est un signe de sagesse, d'esprit, de générosité.

Si elle est pâle et large, elle pronostique la brutalité, et quelquefois la stupidité.

Profonde, inégale dans sa couleur, et marquée de taches rouges et livides, elle dénote la vanité, les prétentions ridicules, la fourberie, la méchanceté et l'esprit de médisance.

Profonde, large et rouge, c'est le signe de l'ivrognerie et de la duplicité.

Si d'un bout à l'autre la couleur de cette ligne est entremêlée de taches livides ou de rouge foncé, elle signale l'irrascibilité et les emportements d'un violent caractère.

Si, à son origine, entre le pouce et l'index, elle se divise en deux parties, et représente une espèce de fourche, elle indique la mobilité de l'humeur et l'inconstance dans les goûts comme dans les attachements.

Si, dans la main d'une femme, la ligne de vie offre une croix, c'est le signe de l'amour des plaisirs et de passions très vives.

Est-elle séparée vers le milieu par deux petites lignes transversales, et qu'on distingue facilement, c'est le présage d'une mort imminente.

Quand on remarque sur cette ligne de petites rides, qui, en l'entourant, la font ressembler à une branche chargée de rameaux, ces rides sont d'un très heureux présage, mais il faut qu'elles s'élèvent vers le haut de la main.

Ces rides, formant de petits rameaux, sont-elles tournées vers le bas de la main: indice de misère, symptôme d'une terrible et prochaine catastrophe; si, au contraire, elles sont droites et divisent transversalement la ligne de vie : c'est un signe d'équilibre entre les maux et les biens, entre les succès et les revers.

Si des points interrompent et brisent, en quelque sorte, la ligne de vie : menace de maladies très graves; ces points sont-ils rouges : ils signalent un grand péril auquel on échappera très difficilement.

Lorsqu'un point entouré d'un petit cercle apparaît sur la ligne de vie, ce point annonce la perte d'un œil; est-il double, on est menacé de devenir aveugle.

La ligne de la santé

Cette ligne se trouve entre le pouce et l'index, divise la main en deux parties, et finit au milieu de la base de la main, entre la jointure du poignet et l'origine du petit doigt.

Droite, bien marquée, et d'une couleur naturelle, elle annonce la santé et l'esprit, la rectitude des idées, la vivacité de l'esprit et une bonne mémoire.

Longue : indice de santé, de longs jours et de fermeté.

Courte et n'occupant que la moitié de la main, elle annonce la réunion de la cupidité, de l'aveugle entêtement et de la lâcheté; livide, elle est un signe de perfidie.

Recourbée vers le petit doigt, elle annonce une vieillesse qui sera en proie aux chagrins et à des privations douloureuses. Si, en se recourbant, elle forme une espèce de crochet, c'est un présage de méchanceté; si elle se recourbe vers la jointure du poignet : signe de grossièreté et d'idiotisme.

Tortueuse, c'est le signe du penchant au vol; droite et d'une couleur brillante, elle dénote l'amour de la vertu et de la justice; large, profonde, et d'un rouge épais, elle signale l'irréflexion, la témérité, jointes à la rudesse du caractère.

Est-elle interrompue vers le milieu par une espèce de demi-cercle, elle annonce qu'on courra de grands dangers, et qu'on disputera sa vie à des animaux féroces. Si au milieu de cette ligne est figurée une croix, que celui dont la main offre cette image tremble, il mourra avant la fin de l'année.

La ligne de la fortune.

Cette ligne prend naissance sous la racine de l'index, et finit à la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt; peu s'en faut qu'elle ne soit parallèle à la ligne de la santé.

Égale, droite, assez longue et bien marquée, elle dénote un naturel excellent, la fermeté, la modestie et la persévérance dans le religieux accomplissement de tous les devoirs.

Si elle commence presque au haut de la main, au lieu de prendre naissance sous la racine de l'index, c'est un indice d'amour-propre et de méchanceté.

Est-elle très rouge dans sa partie supérieure : présage d'humeur jalouse, de penchant à la délation, à la calomnie, et de satisfaction dans le mal.

Chargée de petites lignes formant des rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, elle annonce les honneurs, le crédit, l'opulence et le pouvoir; nue, sans rameaux, elle présage les malheurs et la pauvreté.

Si ses rameaux sont au nombre de trois, et se dirigent vers le haut de la main, du côté de la ligne de la santé, elle présage l'enjouement spirituel, la bienfaisance et la modestie jointes à l'amabilité.

L'amour de la vérité, la franchise, la générosité, sont annoncés par une petite croix sur la ligne de la fortune.

Il sera très disposé aux pensées tristes, aux méditations mélancoliques, qui conduisent très souvent au suicide, celui sur la main de qui la ligne de la fortune commence entre le pouce et l'index, au même endroit que la ligne de la santé, de sorte que ces deux lignes forment ensemble un angle aigu.

Si la ligne de la santé ne se trouve pas au centre de la main et qu'il n'y ait que la ligne de vie et la ligne de la fortune réunies à leur naissance, et disposées de manière à former un angle, cela annonce qu'on trouvera la mort dans un combat, ou qu'on recevra une blessure mortelle dans une rixe.

La ligne de la fortune, droite et déliée dans sa partie supérieure, dénote la science de l'économie domestique et un esprit de conduite, gage de prospérité.

Cette ligne est-elle interrompue vers le milieu, par de petites lignes qui la coupent, c'est un indice de penchant à la flatterie et aux manœuvres de la duplicité, qui est odieuse à tout le monde.

Est-elle pâle dans toute sa longueur, c'est un indice de modestie, de timidité pudique, mais aussi de peu de force physique et morale.

L'absence de la ligne de la fortune est un présage funeste, en ce que la personne qui en est privée est d'une faiblesse extrême, d'un caractère indécis, incapable à la fois de mal et de bien, et inspire une sorte de dégoût ou d'antipathie à tous ceux qui l'approchent.

La ligne de la fortune est-elle traversée par de petites lignes, ces lignes indiquent le nombre de mariages qu'on fera ou qu'on a faits.

La ligne de la jointure.

Elle se trouve sous le bras, dans le passage du bras à la main, et on pourrait la considérer plutôt comme un pli que comme une ligne.

Quand cette ligne est double, vive et colorée, elle présage une santé excellente; droite, et marquée également, elle est le gage de la félicité et de l'opulence.

Offre-t-elle quatre lignes visibles, droites et égales, elle promet des honneurs, des places éminentes et lucratives, et des héritages considérables; mais si elle est traversée par trois petites lignes longitudinales, ou marquée de plusieurs points bien distincts, c'est un indice de prochaine trahison.

Si de petites lignes sortent de la jointure et vont se perdre sous la racine du pouce, la trahison qu'on doit craindre aura lieu dans le sein de la famille. Des lignes partant de la jointure, et se perdant le long du bras, menacent d'un long et lointain exil; quand ces lignes se perdent dans la paume de votre main, attendez-vous à des voyages nombreux sur terre et sur mer, et à toutes les agitations d'une existence aventureuse.

Si la main d'une jeune fille présente dans la jointure trois lignes qui se perdent, l'une sous la main du petit doigt, l'autre sous la racine du doigt du milieu, la troisième vers la racine du pouce, malheur à elle: elle mourra à la fleur de son âge.

Heureuse, au contraire, la femme qui portera sur la ligne de la jointure une croix : elle sera le modèle des épouses et des mères.

La ligne du triangle.

Cette ligne commence au milieu de la jointure, sous la racine du pouce, et finit près de la racine du petit doigt: elle forme presque toujours un triangle parfait; c'est ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte.

On ne la trouve pas dans beaucoup de mains, et cette circonstance ne saurait donner lieu à de fâcheuses inductions, à de sinistres conjectures.

Droite, apparente, et s'étendant jusqu'à la ligne de la santé, elle est un gage de bonheur et d'opulence; il en est de même, si elle se prolonge jusque vers la racine du doigt du milieu.

Quand elle se perd au dessus de la racine du petit doigt, vers le bas de la main, elle présage des revers, des haines et des querelles qui ont souvent de terribles conséquences.

Tortueuse, inégale, quelle qu'en puisse être la direction, elle annonce qu'on restera dans la misère.

Mont de Vénus.

Le Mont de Vénus est placé à la racine du pouce, et se prolonge jusqu'à la ligne de vie. S'il est d'une teinte rosée, et bien uni, il annonce des dispositions au plaisir et la vivacité des passions.

Si l'on aperçoit au milieu de ce mont une étoile bien formée, elle présage des succès en amour.

S'il s'y trouve une croix près de la première articulation du pouce : symptôme d'adultère et d'inceste.

S'il s'y trouve une ligne qui divise la première jointure du ligament supérieur: indice de mort prématurée et violente, par suite d'excès dans les voluptés.

Voit-on à la première jointure du doigt cinq ou six lignes se dirigeant vers la deuxième : avertissement pour une femme que le nombre de ses enfants mâles égalera celui de ces lignes, et qu'ils seront presque tous très malheureux.

Si l'homme a une étoile à cette première jointure : présage d'assassinat.

S'il y a des croix à côté de l'angle : présage de persécutions, de mauvais traitements et de condamnations rigoureuses de la part du gouvernement.

Le mont de Jupiter.

Il se trouve sous l'index. S'il présente des lignes bien marquées, quelle qu'en soit la disposition, elles présagent une vie heureuse et accompagnée de tout ce qui peut la rendre agréable ; si ces lignes sont très légères, entrecoupées, elles annoncent de grands malheurs.

Un des signes les plus favorables est une croix sur le mont de Jupiter: l'homme qui la porte jouira d'une félicité parfaite sous le toit conjugal, et ses enfants répondront à toutes ses espérances. De petites étoiles annonceront la fidélité de l'amour, et quelquefois un mariage très avantageux sous le rapport de la fortune.

Plusieurs croix présagent des dignités, les honneurs, la puissance, et quelquefois la faveur du souverain.

Le mont de Saturne.

Il se trouve directement au-dessus du doigt médium. S'il est uni, net et sans intersection, il dénote l'amour du travail, la franchise, la

bienveillance; s'il présente des rides, et s'il est entrecoupé de lignes, il annonce la paresse, la duplicité, la méchanceté.

Chez une femme, une croix ou une étoile sur la première jointure du médium, présage la stérilité; chez un homme, l'impuissance.

Si une seule ligne traversant toute la main coupe le mont de Saturne, c'est un présage d'opulence; s'il est divisé par plusieurs lignes, elles annoncent une gêne et des embarras presque continuels dans les affaires.

Le mont du Soleil.

Il est placé à la racine du doigt annulaire.

S'il est traversé par des lignes partant de la racine du doigt, il annonce la bonté, la pénétration et des dispositions au bavardage.

Si ces lignes sont petites, tortueuses ou tranchées, elles dénotent la méchanceté, la sottise, et quelquefois la misère.

S'il s'y trouve une croix : présage d'opulence et d'avarice sordide. Chez une femme, cette croix annonce des richesses acquises par des moyens honteux.

Si une ligne se dirige vers l'annulaire, c'est un présage de grands biens qui viendront par héritage.

Le mont de Mercure.

Il se troùve sous le petit doigt, à l'extrémité de la main. Quand il est élevé et bien coloré, il dénote la constance, l'intelligence et la capacité.

Si, sous la première jointure, il se trouve trois ou quatre lignes larges et nettement dessinées, elles présagent le bonheur et l'opulence.

Si le mont de Mercure est rouge et rugueux, il annonce la duplicité et le penchant à la friponnerie.

Le mont de la Lune.

Le mont de la lune s'étend sur le bord inférieur de la main, au-dessus du mont de Mercure.

Si l'on aperçoit sur les limites de ce mont quelques lignes tortueuses, elles présagent de grands malheurs, par suite d'inondation, de naufrage etc., etc.

Lorsque les lignes font entre elles des angles aigus, elles annoncent des haines terribles, des querelles violentes, des procès malheureux.

Un demi-cercle dans le mont de la Lune présage un grand crime.

Des étoiles indiquent l'ambition unie à la méchanceté et les combinaisons froidement atroces d'une basse jalousie.

Mont de Mars.

Ce mont se développe sur le bord inférieur de la main, en deçà du mont de la Lune.

S'il est net et sans rides, il annonce l'union du courage et de la prudence; s'il est vivement coloré, il dénote la hardiesse téméraire et quelquefois l'effronterie.

S'il présente des rugosités, elles présagent des périls, des malheurs et aussi l'éventualité d'une mort violente.

Si l'on y distingue des croix, elles sont le gage d'une fortune rapide et brillante dans la haute administration de l'État.

Les ongles.

Plusieurs auteurs ont prétendu que l'inspection des ongles appartient au domaine de la physionomique : c'est une erreur qu'il importe de relever, et nous pensons, avec le fameux Jean Belot, qu'il faut comprendre la divination par les ongles dans la chiromancie, dont elle forme une branche principale.

Lorsqu'on étudie les ongles, il est indispensable d'en remarquer la couleur, la forme et la nature, en ayant toutefois égard aux accidents et aux modifications apportés ou nécessités par les soins, le travail, l'usage, la mode etc.

Les ongles blancs et allongés annoncent une constitution maladive; les ongles livides à l'extrémité sont un présage de mort prématurée ou subite.

Si l'ongle blanc est noir vers l'extrémité, il dénote la simplicité des goûts, l'amour de la campagne et de la solitude.

Si les ongles sont pâles et noirâtres, ils annoncent une mauvaise santé et un caractère triste et morose; s'ils sont rouges et marquetés, ils dénotent l'irascibilité et la méchanceté.

Des ongles larges indiquent la bonté, la douceur poussée jusqu'à la faiblesse; une marque blanche à l'extrémité des ongles larges indique la crédulité et la sottise, qu'on trompe aisément.

Les ongles longs sont un signe de bienveillance pour son prochain; s'ils sont longs et étroits, ils dénotent un caractère ambitieux et méchant.

S'ils sont obliques et crochus, c'est un signe de fourberie et de mauvaise foi.

Les ongles petits et ronds dénotent l'entêtement et la brutalité; les ongles petits et crochus indiquent la vanité.

Si les ongles ont la forme et la dureté de la corne, ils signalent la paresse, la nonchalance, et l'apathie.

CHAPITRE IX.

L'ART DE LA DIVINATION PAR LE MARC DE CAFÉ.

Ce fut en Italie que cet art prit naissance; il y devint bientôt très florissant, et il eut des professeurs qui en tracèrent les règles. Thomas Tomponelli les recueillit dans un traité qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et qui est encore consulté comme la méthode la plus claire pour ce genre de divination usité en France. C'est dans ce livre que nous avons puisé tous les documents, toutes les notions dont la réunion rendra facile à tout le monde une des opérations les plus sûres pour connaître l'avenir.

Préparatifs.

Laissez dans la cafetière le marc que le café y a déposé. En versant toute la liqueur, faites en sorte que le marc reste très épais au fond de la cafetière.

Il faut le laisser reposer au moins une heure. Peu importe qu'il soit vieux ou frais, l'essentiel est qu'il soit à peu près sec au moment où vous voudrez vous en servir.

Alors prenez la cafetière sans l'agiter, pour ne pas déranger le marc, sur lequel vous verserez un verre d'eau, si c'est le résidu d'une once de café, ou deux verres, si c'est le résidu de deux onces.

Mettez ensuite la cafetière sur le feu, pour faire chauffer le marc, jusqu'à ce qu'il soit délayé. Choisissez une assiette de porcelaine ou de terre de pipe, mais bien blanche, et que vous aurez soin de bien essuyer.

Remuez d'abord le marc dans la cafetière avec une cuiller, versez-le ensuite sur l'assiette, mais en petite quantité : ne remplissez l'assiette qu'à moitié.

Alors agitez-la en tout sens, mais légèrement, pendant une minute environ ; puis versez avec précaution tout ce qui est sur l'assiette dans un autre vase : ainsi, il ne devra plus rester d'eau dans l'assiette; il ne s'y trouvera que des particules de marc, dont les dispositions variées formeront une foule de dessins sur lesquels se portera l'observation pour les expliquer.

Il peut arriver que ces dessins soient trop confus, et que l'épaisseur du marc produise cette confusion : alors versez un peu d'eau sur le marc et faites-le chauffer de nouveau pour recommencer l'opération.

Ne concevez aucune inquiétude sur le résultat de l'opération, s'il y a

des parties embrouillées dans le milieu de l'assiette; il suffit que la plus grande partie des dessins puisse être déchiffrée.

Lorsque vous aurez versé le marc de café sur l'assiette, vous y verrez une infinité de signes qui ont une signification propre. Nous allons les faire connaître.

Des lignes.

Des lignes, soit grandes, soit petites, lorsqu'elles sont saillantes et nombreuses, annoncent le bonheur d'une longue vieillesse. Si elles sont peu nombreuses, elles présagent une fortune médiocre, il est vrai, mais la satisfaction.

Apercevez-vous au milieu de l'assiette, une ligne de deux ou trois pouces, paraissant moins chargée que les autres parties, moins embarrassée de figures, ou même entièrement nette, cela vous avertit que vous ferez un voyage : or ; ce voyage sera bon, si la ligne se prolonge ; il sera facile, si la ligne est nette; accompagné d'obstacles et d'embarras, si la ligne est chargée de points; si la ligne se prolonge hors du creux de l'assiette, attendez-vous à voyager en pays étranger.

Des ronds, des couronnes et des losanges.

S'il y a des ronds ou cercles plus ou moins complets, en plus grand nombre que les autres figures, la personne doit espérer un prochain envoi d'argent ou quelque autre bonne fortune pécuniaire. Si les ronds sont rares, c'est un signe de gêne et d'embarras dans les affaires.

Si un rond présente quatre points bien marqués, il annonce la naissance d'un enfant; s'il y a deux ronds, naissance de deux enfants. Examinez bien attentivement la forme de ce rond : si elle offre un cercle à peu près parfait, l'enfant dont la naissance est annoncée sera un garçon ; le rond imparfait avertit que ce sera un fille.

Si l'un de ces ronds renfermant quatre points est accompagné d'une ligne courbe et onduleuse, elle annonce à la personne qui consulte que l'enfant aura de l'esprit ; quand cette ligne courbe et onduleuse forme un second cercle autour du rond, c'est le présage du génie ou d'une singulière originalité d'esprit chez l'enfant qui doit naître.

Apercevez-vous la forme d'une couronne, elle vous prédit la faveur des grands, et même du monarque ; les losanges vous promettent des succès en amour, et des conquêtes faciles auprès du beau sexe. Mais si vous observez un certain nombre de figures plus ou moins rondes, il faut vous attendre à des obstacles de plus d'un genre, à des contrariétés qui pourront vous décourager ; tâchez de découvrir un triangle au bout

de ces figures qui tiennent les unes aux autres comme les grains d'un chapelet : alors vous pourrez espérer que votre patience recevra sa récompense, et que vos vœux seront enfin accomplis.

Une couronne de croix s'offre-t-elle à vos regards : vous aurez à pleurer dans le courant de l'année la mort d'un de vos plus proches parents; ce sera une parente qui descendra dans la tombe, si vous distinguez une couronne de triangles ou de carrés.

Des croix.

Une mort douce, mais dont l'époque est éloignée, est annoncée par une croix qu'on distingue au milieu des dessins de l'assiette.

La personne qui consulte succombera aux suites d'une longue et douloureuse maladie, quand elle apercevra quatre croix contiguës : si c'est une jeune dame ou une demoiselle, elle mourra d'une chute.

Trois croix présagent quelques succès dans le monde.

Si un grand nombre de croix paraissent dans l'assiette, on deviendra pieux jusqu'à la dévotion, et ou s'en imposera dans la vieillesse les pratiques les plus austères, pour expier les fautes et les scandales d'une jeunesse livrée aux désordres des passions.

Des carrés, des angles, des triangles et des ovales.

Les contrariétés et les chagrins sont en proportion des signes carrés qu'on aperçoit.

Si les figures ovales sont en grand nombre, ou marquées bien distinctement, elles promettent du bonheur dans les affaires.

Apercevez-vous un triangle, vous obtiendrez un emploi à la fois honorable et lucratif; mais si trois triangles, rapprochés l'un de l'autre, s'offrent à votre vue, réjouissez-vous, car vous deviendrez riche, soit par le succès de vos spéculations, soit par d'opulentes successions.

En général, un ou deux triangles sont des présages de bonheur.

Dans un cercle carré à plusieurs faces, c'est-à-dire formé de plusieurs angles écrasés et réunis, il y a la promesse d'un heureux hyménée.

Dans un carré long, menace de divisions, de fâcheux débats sous le toit conjugal. Si ce carré est entouré de croix plus ou moins parfaites, il y aura adultère de la part de l'épouse; s'il y a plusieurs angles autour du carré long, ce sera l'époux qui sera infidèle.

Des maisons.

Si vous apercevez dans l'assiette la figure d'une maison placée près d'un cercle, vous pouvez espérer que vous la posséderez prochainement.

Si vous distinguez un X ou un H dans le voisinage de cette maison, elle sera située dans la ville. Si, près de ce signe, vous remarquez la forme d'un arbre, d'un arbuste ou d'une plante quelconque, cette maison sera située à la campagne.

Si cette maison est accompagnée de plusieurs triangles, elle vous sera donnée, ou vous l'aurez pour héritage.

Si elle est voisine d'un demi-cercle, c'est un signe de bonheur inaltérable dont vous jouirez dans cette propriété.

Des animaux, des meubles et des fenêtres.

Si vous apercevez la figure d'un oiseau, attendez-vous à quelque chose de très heurenx. Mais craignez un procès malheureux, si l'oiseau semble se débattre dans le filet d'un chasseur.

La figure d'un ou de plusieurs petits poissons présage une prochaine invitation à dîner.

Vous êtes menacé d'une trahison ou d'une machination perfide à laquelle vous échapperez difficilement, si vous distinguez dans l'assiette la figure d'un serpent ou de tout autre reptile.

La figure d'un animal à quatre pattes est un présage de chagrins et de misère.

La forme d'un coffre annonce l'arrivée d'une lettre; la forme d'une roue est le présage d'un accident qui causera plus de peur que de mal.

La forme d'une voiture attelée pronostique la mort violente d'une personne chérie ou d'un proche parent; si vous distinguez un fusil dans l'assiette, vous éprouverez de fâcheux embarras dans vos affaires.

Une fenêtre ouverte ou plusieurs ronds, carrés, ovales, et toutes autres figures adhérentes ensemble, de manière à figurer une croisée, vous annoncent que vous serez victime d'un vol.

Des figures humaines.

Les dessins de l'assiette présentent presque toujours quelque figure humaine.

Une tête sur un grand jupon désigne évidemment une femme.

Si vous apercevez une tête et un corps appuyés sur des jambes séparées, c'est un homme.

Si vous apercevez une tête ou une forme de chien à côté d'une figure humaine, vous pouvez compter sur le dévouement d'un ami fidèle. Si la tête ou la forme d'un chien est près d'un cercle à plusieurs facettes, c'est un gage de fidélité de la part du mari et de la femme.

Si la personne qui consulte est un jeune homme, et aperçoit dans les dessins de l'assiette une figure de femme tenant un bâton, ce jeune homme sera la dupe d'une coquette qui l'enchaînera à son char et cette liaison lui coûtera bien des remords.

Si la personne qui consulte est une dame ou une demoiselle, et voit dans l'assiette un homme tenant ou paraissant tenir une épée, elle doit redouter cet homme comme le séducteur qui la conduira à l'infamie et à la misère

Une femme auprès de laquelle vous apercevez une fleur, est une amie véritable. La fleur ressemble-t-elle à une rose, elle annonce une maîtresse à un jeune homme; si la fleur a quelque rapport avec la tulipe, elle désigne une amie dont il faut se défier.

Un homme monté sur un cheval, ou sur un âne, ou sur tout autre quadrupède, désigne les bons services que vous rend un homme estimable.

Une femme à cheval est, pour la personne qui consulte, une dame ou une demoiselle que la passion entraînera dans des folies de plus d'une espèce.

Des fleurs et des arbres.

Si vous apercevez un bouquet composé d'un certain nombre de fleurs, considérez-le comme un fortuné présage.

Homme ou femme, découvrez-vous quelque triangle près du bouquet, c'est un pronostic de bonheur.

Un buisson annonce les retards ; un saule pleureur, les chagrins et la tristesse ; une rose promet la santé.

Des chiffres et des lettres.

Si vous apercevez très distinctement un chiffre dans les dessins de votre assiette , regardez-le comme un chiffre que le sort favorisera.

Toutefois, on ne saurait trop recommander aux personnes qui consultent de bien examiner si le chiffre est marqué exactement ; car on voit beaucoup de gens qui prennent une figure qui n'a aucun sens pour un signe qui doit être bien apparent.

La lettre G annonce la joie; la lettre H, la captivité ; la lettre L, de rudes travaux sans compensation et sans dédommagement; la lettre S, la sortie de prison ou un procès gagné.

L'ART

DE

TIRER LES CARTES,

ET DE

DIRE LA BONNE AVENTURE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ORIGINE DES CARTES. — DES TAROTS.

L'époque de l'invention des cartes est encore un problème historique. L'opinion la plus générale la fixe à la fin du quatorzième siècle, sous le règne de Charles VI. C'est une erreur. Les cartes étaient en usage chez différents peuples avant qu'on s'en servît en France. Le synode de Worcester, en 1240, défend aux clercs les jeux déshonnêtes, et entre autres, celui du *roi et de la reine.*

Il est question, dans un manuscrit italien de 1299, de cartes appelées *Naibi*. Les cartes sont proscrites, sous le nom de *Paginæ*, par des statuts monastiques de 1337 ; on les trouve sur la liste des jeux prohibés par un édit d'un roi de Castille, en date de 1387. Un vieux roman français, intitulé *Renard le Contrefait,* et composé par un anonyme en 1328, range le *jeu du roi et de la reine* parmi ceux qui étaient proscrits par la bonne compagnie.

Les archéologues les plus estimés prétendent avec raison que les cartes descendent en ligne directe des tarots égyptiens ou livre de Thot. Ce livre était composé de 78 lames de l'or le plus pur, sur lesquelles étaient tracés des hiéroglyphes ou figures mystérieuses.

Un savant, dont le nom est d'une autorité imposante, parle ainsi du livre de Thot dans le huitième volume du *Monde primitif* : « Si l'on entendait annoncer qu'il existe de nos jours, depuis 3,957 ans, un

ouvrage des anciens Egyptiens, un de leurs livres échappé aux flammes qui dévorèrent leur superbe bibliothèque, et qui contient leur doctrine la plus pure sur des objets intéressants, chacun serait sans doute empressé de connaître un livre aussi précieux, aussi extraordinaire. Si on ajoutait que ce livre est très répandu dans une grande partie de l'Europe, que depuis nombre de siècles, il y est entre les mains de tout le monde, la surprise irait en croissant. Ne serait-elle pas à son comble, si l'on assurait qu'on n'a jamais soupçonné qu'il fût égyptien ; qu'on le possède comme ne le possédant point ; que personne n'a jamais cherché à en déchiffrer une feuille ; que le fruit d'une sagesse exquise est regardé comme un amas de figures extravagantes qui ne signifient rien par elles-mêmes ? ne croirait-on pas qu'on veut amuser et se jouer de la crédulité de ses auditeurs ?

« Le fait est cependant très vrai. Ce livre égyptien, seul reste de leur superbe bibliothèque, existe de nos jours; il est même dans beaucoup de mains.

« Malheureusement ce livre précieux n'est pas compris du plus grand nombre de ceux qui en possèdent des copies. Il serait à désirer qu'un homme capable voulût bien se charger d'en expliquer clairement le contenu. On dit, et je désire que cela soit vrai, qu'un savant s'occupe de ce travail important : puisse-t-il l'avoir bientôt terminé ? »

Un grand nombre de savants ont répondu à cet appel de Court de Gebelin, et ont fait leur étude de l'explication des tarots égyptiens ; qui ont cessé d'être des hiéroglyphes, et ont livré leurs secrets aux intelligences les plus vulgaires, grâce à une méthode qui en a popularisé l'usage dans toutes les classes de la société.

C'est donc à tort également qu'on attribue à Jacquemin Gringonneur, peintre qui demeurait à Paris, rue de la Verrerie, l'invention des cartes. Il est probable que ce peintre ne fit que transcrire sur du papier ou sur du parchemin les cartes qui étaient gravées sur des lames d'or ou d'argent ; celles qu'employaient les devins pour leurs opérations étaient tracées sur des petites planches d'ivoire.

On lit dans un compte de Charles Poupart, surintendant des finances et argentier de Charles VI : *Donné cinquante six sols parisis à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, de plusieurs devises, pour porter devers ledit Seigneur Roi pour son ébatement.*

Les cartes que l'on conserve au cabinet des estampes de Paris, et qu'on attribue à Gringonneur, sont au nombre de dix-sept; elles datent de 1392. Ce sont des quadrilatères de six pouces et demi de hauteur, sur trois pouces et demi de large. Chacune offre un petit tableau remarquable par la naïveté expressive des figures symboliques qu'elles

représentent, telles que le *Pape*, *l'Empereur*, *l'Ermite*, *le Fou*, *le Pendu*, *l'Ecuyer*, *le Triomphateur*, *les Amoureux*, *la Lune et les Astrologues*, *le Soleil et la Parque*, *la Justice*, *la Fortune*, *la Tempérance*, *la Force*, *la Mort*, *le Jugement des âmes*, *la Maison de Dieu*.

La *Force* est représentée par une espèce de Virago montrant un vigoureux poignet, et qui brise comme un verre un gros pilier. Quant à la *Tempérance*, elle transvase du vin d'une bouteille dans une autre, sans céder à la tentation d'en goûter. La *Mort* galope sur un cheval de sinistre figure, tout en fauchant au passage les grands comme les petits. Le *Pendu* est accroché la tête en bas, tenant deux sacs d'argent, pour indiquer la nature du méfait qu'il expie. Quant au *Soleil*, Jacquemin Gringonneur le représente resplendissant dans les cieux, tandis que, sous ses feux rayonnants, une humble bergère file sa quenouille, afin de prouver qu'il luit pour tout le monde, pour les villageoises comme pour les reines.

Une ordonnance de Charles VII ayant prohibé, sous peine de dix sous d'amende, tous les jeux qui empêchaient ses sujets de se livrer à l'exercice des armes pour la défense du royaume, un servant d'armes, qui s'est personnifié dans l'image du valet de trèfle, sans se nommer, réforma le jeu de cartes ou des tarots de manière à le faire assimiler à un exercice. Le *Trèfle* figurant la garde d'une épée, le *Carreau*, le fer carré d'une grosse flèche, le *Pique*, la lance d'une pertuisane, le *Cœur*, la pointe d'un trait d'arbalète, représentaient les armes et les compagnies armées; les *As*, nom d'une monnaie ancienne, signifiaient l'argent pour la paye des troupes. Les quatre *Rois* représentaient les quatre grandes monarchies, juive, grecque, romaine et française; car Charles VII, en sa qualité de successeur de Charlemagne, pouvait prétendre à l'empire d'Occident David, Alexandre et César étaient aussi revêtus du manteau d'hermine, et portaient le sceptre fleurdelisé.

Les quatre *Dames* remplaçaient les quatre *Vertus* des tarots : *Judith* au lieu de la *Force*, Pallas au lieu de la *Justice*, *Rachel* au lieu de la *Fortune* et *Argine* au lieu de la *Tempérance*. On suppose que cette Argine, anagramme de *Regina*, est Marie d'Anjou, femme de Charles VII, princesse recommandable par sa piété et par sa douceur. La noblesse française était représentée, depuis son époque héroïque jusqu'à la chevalerie par les quatre *Valets* ou *Varlets* : *Hector de Troie*, père du fabuleux Francus, qui passait pour le premier roi de France; *Ogier le Danois*, l'un des pairs de Charlemagne ; *Lahire*, l'un des plus braves capitaine de Charles VII, et le valet de trèfle, qui, en sa qualité de réformateur du jeu de cartes, s'est placé au milieu de ces notabilités de diverses espèces.

Les cartes françaises ainsi réformées furent d'abord adoptées, san

changement, par la plupart des nations voisines : mais elles ne tardèrent pas à subir quelques modifications, peu importantes il est vrai, mais qui altérèrent leur physionomie française.

Les Allemands supprimèrent les noms des figures, et ils y ajoutèrent quatre nouveaux valets, soit comme chevaliers, soit comme pages. Le *Carreau* fut remplacé par le *Lapin*; le *Cœur*, par le *Perroquet;* le *Pique*, par *l'OEillet;* le *Trèfle* seul fut respecté. On gravait au burin ces cartes, qui étaient rondes.

Quelque temps après, parurent en Allemagne de nouvelles cartes qui étaient plus larges que longues, et ornées de sujets relatifs à chacune des quatre divisions : on y introduisit le *Grelot*, qui exprimait la folie; le *Gland,* symbole de l'agriculture; le *Cœur*, s'ymbole de l'amour. Les Espagnols firent aussi quelques changements dans les cartes qu'ils avaient empruntées à la France.

On commença par enluminer les cartes comme les manuscrits; ce qui les mettait à un très haut prix. Les historiens rapportent qu'en 1430, Visconti, duc de Milan, paya un seul jeu à un peintre français, 1,500 pièces d'or. Mais la découverte, faite en 1432, de la gravure en taille de bois, rendit beaucoup moins coûteuse l'acquisition des cartes, et elles purent, grâce à la modicité de leur prix, se répandre dans toutes les classes de la société.

En France même, les cartes ne restèrent pas telles que les avait réformées le servant d'armes sous Charles VII : elles se virent imposer par la mode, sous Charles IX, des *Valets de chasse, de noblesse, de cour, de pied,* pour accompagner *Auguste, Constantin, Salomon, Clovis, Clotilde, Elisabeth, Penthésilée, et Didon;* sous Louis XIV, des devises telles que : *J'aime l'amour et la cour, vive la reine! vive le roi!* et de nouveaux personnages, tels que *Ninus*, *Cyrus*, *César*, *Alexandre*, *Pompéia*, *Roxane*, *Sémiramis, Hélène*, *Roger*, *Renaud*, *Roland.*

La République Française ne pouvait laisser les rois ou les dames trôner sur les cartes. Elle remplaça les rois par Solon (*Cœur*), par Jean-Jacques-Rousseau (*Trèfle*), par Caton d'Utique (*Carreau*) et par Junius Brutus (*Pique*); les quatre dames par quatre *Vertus républicaines,* les quatre valets par Annibal, Decius, Mucius Scœvola et Horace. Depuis ont été inaugurées les cartes impériales sous l'Empire, et les cartes monarchiques sous la Restauration. Quant au gouvernement de 1830, il a tout respecté, acceptant l'œuvre du siècle, jouant avec toutes les cartes, et ne paraît pas encore avoir songé à introduire une innovation de plus dans une collection qui témoigne à la fois des révolutions de la mode et des goûts chez une grande nation.

Constatons aujourd'hui, en l'an de grâce 1845, l'état et la forme des cartes : ce sont de petits feuillets de carton oblongs, blancs d'un

côté, peints de figures humaines ou autres dont on se sert à plusieurs jeux.

Entre ces jeux, il y en a qui sont purement de hasard, et d'autres qui sont de hasard et de combinaison. Il y en a où l'égalité est entièrement conservée entre les joueurs, par une juste compensation des avantages et des désavantages. Il y en a d'autres où il y a évidemment de l'avantage pour quelques joueurs et du désavantage pour d'autres. Il n'y en a presque aucun dont l'invention ne soit le témoignage de quelque esprit; enfin il y en a plusieurs qu'on ne saurait jouer avec quelque supériorité sans bien connaître l'esprit du jeu, sans une longue pratique et une grande expérience.

Dans un ouvrage intitulé *Bibliothèque curieuse et instructive*, le jésuite Menestrier ne pouvait oublier les cartes, sur l'origine desquelles il fournit des notions plus ou moins exactes. Après avoir fait observer que les jeux sont utiles, soit pour délasser, soit même pour instruire; que la *création du monde a été pour l'Être suprême une espèce de jeu*, que ceux qui chez les Romains enseignaient les premiers éléments des sciences s'appelaient *ludi magistri* (les maîtres du jeu), que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de parler des jeux d'enfants; il distribue les jeux en jeux de hasard, comme les dés, et en jeux de hasard et d'esprit, comme les cartes; puis il prouve, avec son confrère Daniel, que le jeu de cartes est symbolique, allégorique, politique, historique, et qu'il renferme des maximes très importantes sur la guerre et le gouvernement.

Les jeux entiers de cartes se composent de cinquante-deux cartes: quatre rois, quatre dames, quatre valets, quatre dix, quatre neuf, quatre huit, quatre sept, quatre six, quatre cinq, quatre quatre, quatre trois, quatre deux et quatre as.

Les jeux d'hombre sont composés de quarante cartes, les mêmes que celles des jeux entiers, excepté les dix, les neuf et les huit, qui y manquent. Les jeux de piquet sont de trente-deux: as, rois, dames, valets, dix, neuf, huit et sept.

On distingue les cartes en deux couleurs principales, les rouges et les noires: les rouges représentent un *cœur* ou un *losange*, les noires un *trèfle* ou une *pique;* elles sont toutes marquées, depuis le roi jusqu'à l'as, de *cœur, trèfle carreau* ou *pique*. Celles qu'on appelle *rois* sont couronnées et portent différents noms; le roi de cœur s'appelle *Charles;* celui de carreau, *César;* celui de trèfle, *Alexandre*; et celui de pique; *David*.

Les dames ont aussi leurs noms: la dame de cœur s'appelle *Judith;* celle de carreau, *Rachel;* celle de trèfle, *Argire*; et celle de pique, *Pallas*. Le valet de cœur se nomme *Lahire;* celui de carreau, *Hector;* celui de pique, *Ogier;* celui de trèfle, *Cartier*.

Les dix portent dix points sur les trois rangées, quatre, deux, quatre.
Les neuf, sur les trois rangées, quatre, un, quatre.
Les huit, sur les trois rangées, trois, deux, trois.
Les sept, sur les trois rangées, trois, un, trois.
Les six, sur les deux rangées, trois, trois.
Les cinq, sur les trois rangées, deux, un, deux.
Les quatre, sur les deux rangées, deux, deux.
Les trois, sur une rangée, ainsi que les deux.
L'as est au milieu de la carte.

Avant de terminer cette esquisse historique, nous devons rappeler qu'un grand nombre d'ordonnances civiles et cléricales ont vainement fulminé la prohibition et l'anathème contre les cartes : ce jeu a triomphé de ces interdits; il s'est toujours maintenu à la tête des jeux, et il partage le trône avec les échecs et les dames.

—

CHAPITRE II.

DE LA DIVINATION PAR LES CARTES. — SOUVENIRS ANECDOTIQUES. — MARIE AMBRUGET. — LOUIS XIV ET LA TIREUSE DE CARTES. — LE TAILLEUR DEVIN. — UNE AVENTURE DU RÉGENT. — MADEMOISELLE LENORMAND. — MOREAU.

L'art de la divination par les cartes, aujourd'hui très cultivé, est ancien en France; il s'y est introduit à la suite des croisades; les croisés le rapportèrent d'Orient, où ils avaient été initiés à cet art par les Arabes, qui eux-mêmes l'avaient emprunté des Égyptiens, inventeurs des tarots : on sait que les cartes françaises ne sont qu'une imitation de ces figures symboliques dont le livre échappa aux torches incendiaires d'Omar.

Il est facile de concevoir que dans les premiers temps qui suivirent l'introduction de cet art en France, il n'offrit que des notions incomplètes, et que ceux mêmes qui l'enseignaient manquaient de l'instruction indispensable pour que leur enseignement pût être utile à leurs élèves. Il en fut de la cartomancie (c'est le nom scientifique que l'on donne à la divination par les cartes), comme de tous les arts dont le perfectionnement est toujours très lent, et auxquels il faut bien des essais et les travaux de plusieurs siècles pour être à la portée de tout le monde. On procéda donc, suivant l'habitude, par des formules grossières et des pratiques dont un vulgaire ignorant et crédule ne pouvait guère apprécier les principes qui reposaient sur des erreurs et de faux calculs. Toutefois, il faut reconnaître que dans l'enfance de cet art il y avait le germe d'un bel avenir. Les résultats qu'il obtint, malgré cet

état d'imperfection, fixèrent l'attention des princes et des grands, et la cartomancie vit s'ouvrir devant elle les palais; elle reçut d'honorables encouragements, et nous la voyons au milieu du seizième siècle admise dans le cabinet des rois et sous la tente des grands généraux.

Les chroniques de ce siècle et de celui qui le suivit montrent la cartomancie florissante, et investie d'une grande autorité dans les cours, où elle avait été appelée par les souverains. Henri II, Charles IX, Henri III, et même Henri IV, demandaient aux cartes la connaissance de l'avenir; rois et reines, princes et princesses se faisaient tirer les cartes, et ils avaient auprès d'eux des cartomanciers attitré s que l'on consultait avec empressement, et qu'on écoutait avec un religieux respect.

Les confesseurs voulaient en vain les faire éconduire, et, justement effrayés de leur influence et de leur ascendant sur l'esprit des nobles personnages, appelaient la religion à leur aide pour combattre et vaincre ces rivaux si redoutables. On faisait semblant de les disgracier; on affectait à leur égard une sévérité excessive: mais on les voyait ou on les recevait en cachette; on leur demandait pardon de la nécessité qui forçait à les éloigner, et on les dédommageait par de clandestines faveurs et de mystérieuses récompenses.

L'histoire a conservé les noms de deux fameuses tireuses de cartes (car déjà alors on appelait de ce nom les femmes qui faisaient leur étude et leur métier de la cartomancie), qui florissaient sur la fin du règne de Louis XIV et sous la régence. L'une d'elles, Marie Ambruget, qui demeurait à Paris, rue Saint-Jacques, en face du collége de Louis-le-Grand, avait une si grande réputation, qu'il prit envie à Louis XIV de la consulter. On rapporte qu'elle fut mandée à Versailles, et qu'admise auprès du grand roi, elle lui prédit le résultat de la bataille de Denain qui sauva la France. Lorsque la nouvelle de la victoire remportée par l'heureux Villars fut parvenue à Versailles, Marie Ambruget ne fut pas oubliée, et Louis XIV lui fit donner six mille livres. On lui recommanda le secret; mais elle avait trop à gagner à être indiscrète: aussi se vit-elle au, bout de quelques années, assez riche pour acheter la terre du Mesnil, près de Saint-Germain-en-Laye. Elle eut pour unique héritier un frère, dont les enfants achetèrent des places de conseillers au parlement de Normandie.

Le régent, malgré ses prétentions au scepticisme philosophique, le régent, qui affectait de ne croire à rien, consultait quelquefois un homme qui passait, au commencement du dix-huitième siècle, pour le plus habile tireur de cartes de la capitale. Cet homme était un tailleur de la rue Saint-Honoré : il s'appelait Fiasson, et avait beaucoup d'esprit; ce qui avait encore contribué à grossir la double clientèle du

tailleur et du tireur de cartes. Le duc d'Orléans ne dédaignait pas d'aller le voir dans le petit logement qu'il occupait à un quatrième étage; mais il gardait l'incognito, seulement pour la forme, et pour ne pas compromettre la dignité du premier prince du sang. Quand il faisait une visite à Fiasson, il se faisait toujours suivre de quelques-uns de ses compagnons de plaisir; qui assumaient ainsi la responsabilité de la visite. Voici ce qu'on lit dans les mémoires du comte de Nocé, imprimés à la Haye en 1733. « Environ six mois avant la mort du roi (Louis XIV), le duc d'Orléans, se trouvant très gai à la suite d'un souper où étaient quelques-uns de ses intimes et des filles d'Opéra, vint à parler de quelques bruits qui couraient sur la mauvaise santé du roi et de ce qui pourrait advenir s'il trépassait plus promptement qu'on ne croyait; on assurait alors que ses médecins ne lui accordaient pas plus de quinze jours. Là dessus, il y eut force propos plus ou moins singuliers; cependant on observa que le duc était devenu triste tout à coup et qu'il semblait rêver. Une des filles d'Opéra lui demanda alors s'il ne serait pas bien aise d'apprendre d'une manière certaine comment les choses tourneraient pour lui, le cas échéant de la mort du roi. Le duc répondit qu'il payerait largement celui ou celle qui lui ferait connaître la chose. Alors la fille, qui était la Mariette, dit au prince qu'elle connaissait un savant homme dans l'art de tirer les cartes et de dire la bonne aventure au moyen d'icelles.

» Le duc se mit à rire; la fille insista. Alors le duc se rendit, et alla en compagnie de Mariette et du chevalier de Brivazac chez l'homme dont la fille avait parlé; c'était un tailleur que l'on nommait Fiesson ou Fiasson, qui tirait les cartes et disait la bonne aventure moyennant finance. Quand on arriva chez lui, il y avait du monde qui le consultait. Force fut d'attendre que ce monde fût parti, car le duc n'aurait pas voulu être reconnu dans un pareil lieu et à telle heure.

» Quand Fiesson ou Fiasson put recevoir les nouveaux arrivés, et connut le sujet de leur visite, il se mit aussitôt à la besogne, d'abord pour la fille, à qui il annonça, après avoir bien remué ses cartes suivant la formule, qu'elle mourrait d'une maladie honteuse, avant trente ans; ce qui ne fit nullement rire Mariette, qui cependant finit par prendre son parti.

» Vint le tour de Brivazac : Maître Fiasson lui déclara qu'il serait mangé. Là dessus grands éclats de rire de la part des assistants; mais le tireur de cartes garda son sérieux : « Oui, monsieur, reprit-il d'une voix forte, vous serez mangé! » Brivazac demanda des explications; mais Fiasson ne put ou ne voulut pas en donner. « Et moi, dit le prince, aurai-je le même honneur que monsieur? » Fiasson prit ses cartes, les remua, les examina, les étudia, et puis se levant tout à

coup et saluant le duc : « Vous, lui dit-il, vous serez roi ou peu s'en faut. — Peu s'en faut, répondit le prince, alors j'aime mieux ne pas l'être du tout. — Cela ne dépend pas de moi, répondit le tireur de cartes. — Je crains que vous ne vous soyez trompé, répliqua le duc, veuillez recommencer la partie. — Impossible, monsieur, dit Fiasson, cela n'est pas dans mes habitudes, et si vous n'etes pas content adressez-vous à un autre.

» Le duc, piqué au jeu, voulut insister : « Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, dit-il au tireur de cartes. — Non, monsieur. — Je croyais cependant être un personnage assez connu. — C'est possible.— Vous n'avez donc jamais vu le duc d'Orléans. — Jamais. — Jamais! Eh bien! vous le voyez devant vous.—Monseigneur, fit le tireur de cartes, en prenant un air humble... pardonnez-moi si... — Je n'ai rien à vous pardonner, monsieur le sorcier; seulement vous avez été un peu dur à l'égard de madame et de monsieur, vous en conviendrez... — Ce n'est pas ma faute, c'est celle de mes cartes. — Monsieur le sorcier, croyez bien que je n'attache aucune importance à toutes les sornettes que vous venez de nous débiter... Vous avez fait votre métier, c'est très bien, mais j'exige de vous le secret sur la petite fantaisie qui m'a pris de venir vous voir; vous m'entendez. — Oui, monseigneur, et V. A. R. peut compter sur mon silence; d'ailleurs, dans ma profession la discrétion est de rigueur. » Le tailleur tireur de cartes allait continuer ses protestations, lorsque le prince, jetant une bourse pleine d'or sur la table, fit signe à Mariette et à Brivazac de le suivre, et reprit le chemin de son palais. Mais en y rentrant, il était soucieux, et l'on dit qu'il passa une fort mauvaise nuit.

» Le lendemain, quand il vit Brivazac à son lever, il lui parla de l'aventure de la veille : « Eh bien, mon cher, il est donc écrit là haut que tu seras mangé... mais le diseur de bonne aventure a oublié de te dire à quelle sauce : c'était cependant une chose essentielle. » Brivazac se mit à rire, et communiqua sa gaîté au prince, et tous deux firent beaucoup de gorges chaudes sur le tailleur qui lisait, ou plutôt prétendait lire l'avenir dans les cartes.

» Or, ce qu'avait prédit Fiasson se réalisa de point en point. Six mois après la visite du duc d'Orléans, Louis XIV était mort, et le duc d'Orléans était régent du royaume, après avoir fait casser le testament du vieux monarque : le prince était presque roi, et il se souvint alors de la prédiction du tailleur, qu'il consulta ensuite plus d'une fois. La fille Mariette mourut avant sa trentième année, à l'Hôtel-Dieu de Paris, et des suites d'une maladie qu'on n'ose qualifier. En 1725 Brivazac, ruiné par ses désordres, et forcé de chercher fortune aux îles, où il s'était engagé parmi les flibustiers, fut pris par les sauvages avec quel-

ques-uns de ses camarades, et rôti pour le souper de ces cannibales. Brivazac, du reste, était un garçon d'esprit, de courage et de bonne maison. Il fut sincèrement regretté par le duc, qui l'aimait beaucoup, et qui lui avait donné des preuves d'attachement, notamment en payant plusieurs fois ses dettes. »

Nous trouvons encore dans l'Histoire secrète du dix-huitième siècle une anecdote très curieuse, relative au duc de la Vrillière, qui fut le ministre au département des lettres de cachet sous Louis XV. Une dame de la cour, la baronne de Senneterre-Molac, qui excellait dans l'art de tirer les cartes, prédit au duc de la Vrillière qu'il perdrait un de ses membres : effectivement le ministre perdit une main par accident de chasse. Ce fut à cette occasion que Louis XV lui dit : « Mon cher ami, j'aurai toujours deux mains à ton service. »

Mais il était réservé à une femme de faire oublier tous ceux qui se sont fait un nom dans l'art de tirer les cartes. On lira sans doute avec intérêt quelques détails biographiques sur cette fameuse devineresse qui a joué un si grand rôle à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Nous les empruntons, en grande partie, à une notice publiée en forme de lettre par un de nos écrivains les plus distingués.

Mademoiselle Lenormand naquit à Alençon, vers l'année 1768. Son père était de Falaise, et vint s'établir à Alençon, où il se maria et eut trois enfants, deux filles, dont la grande pythonisse était l'aînée, et un garçon, qui embrassa l'état militaire. M. Lenormand mourut jeune. Sa veuve se remaria et ne lui survécut pas longtemps. Le second mari convola lui-même bientôt en secondes noces, de sorte que les trois orphelins se trouvèrent abandonnés aux soins d'un beau-père et d'une belle-mère. La jeunesse de mademoiselle Lenormand se ressentit de cette fatalité. Pourtant on aurait eu peine à deviner dans cette jeune enfant, la grave devineresse qui devait être plus tard si célèbre.

Elle était à peine sortie de l'enfance qu'on la plaça dans un couvent de bénédictines. Quand elle eut appris là tout ce qu'on pouvait lui enseigner, elle se fit renvoyer pour entrer au couvent de la Visitation, et de là successivement dans tous les couvents de la ville où l'on prenait des pensionnaires. Quand elle rentra chez sa belle-mère, on la mit en apprentissage chez une couturière ; mais elle ne put s'accoutumer aux travaux d'aiguille, et déclara un beau jour à sa belle-mère qu'elle voulait se rendre à Paris, où était alors son beau-père, et partit, à l'âge de quatorze ans, n'ayant pour toute ressource qu'un écu de six livres.

A peine fut-elle arrivée dans la capitale, que son beau-père la plaça dans une maison de commerce où sa conversation et son esprit la firent rechercher des chalands, qui tous voulaient être servis par *la grosse Normande*, car tel était le nom qu'on lui avait donné. Un commis qui

avait pour elle une grande affection, lui donna la première teinture des mathématiques, en lui enseignant la tenue des livres. Mademoiselle Lenormand, qui avait beaucoup de goût pour l'étude, s'y livra avec ardeur, et résolut de se créer une existence indépendante. Elle voulut surtout approfondir la science des calculs, et afin de pouvoir continuer les travaux qu'elle aimait, tout en gagnant sa vie, elle fonda, rue de Tournon, un bureau d'écriture qui prospéra en peu de temps.

Bientôt, des calculs mathématiques, elle passa à des calculs d'un ordre plus élevé. A cette époque, la réputation et la doctrine du docteur Gall commençaient à se répandre. Elle dévora ses ouvrages, les apprit par cœur, et résolut d'aller le trouver à Londres. Mais l'argent nécessaire lui manquait pour faire ce voyage. Elle voulut faire l'essai de ce qu'elle avait appris dans les calculs, pour acquérir la somme qui lui était indispensable. Elle eut recours à la loterie, et au bout de quelque temps ses combinaisons se trouvèrent justes. Elle gagna douze cents francs.

Elle partit aussitôt pour Londres, et se rendit chez le docteur Gall. Dans cette première visite, le docteur donna à mademoiselle Lenormand une première leçon sur sa propre tête; et après l'avoir examinée avec soin, il lui dit : « Mademoiselle, vous êtes née pour être sorcière, et vous deviendrez la première sorcière de l'Europe. » Dès ce jour, le docteur la prit en grande amitié, lui enseigna la phrénologie et les calculs de chiromancie et de nécromancie. Quand il la crut assez instruite pour exercer l'état de devineresse, il s'empressa de lui envoyer des chalands, en parlant d'elle à tout le monde. Mademoiselle Lenormand réussit au de-là de ses espérances. D'abord, la bourgeoisie vint la consulter, ensuite l'aristocratie; enfin la cour, et jusqu'aux têtes couronnées. Parmi les prédictions singulières, il en est une que nous devons citer.

Une demoiselle qui jouissait de la liberté laissée aux demoiselles par les mœurs anglaises, alla consulter la célèbre devineresse. Celle-ci lui prédit qu'elle passerait bientôt sur le continent, ce qui fit sourire la demoiselle ; car, ayant une partie de sa famille en Suisse, elle crut que mademoiselle Lenormand l'avait peut-être appris, et alors, cette prédiction n'était pas difficile. La devineresse ajouta qu'elle se marierait dans ce pays-là : nouveau sourire de la demoiselle, qui avait des motifs pour ne pas croire cela probable. Alors, piquée de ce sourire impertinent, mademoiselle Lenormand répéta sa prédiction avec plus d'assurance, et ajouta que la première fois qu'elle verrait son futur, il serait assis à une table de jeu, et désigna la couleur de son habit, de sa culotte et de son gilet. Cette prédiction s'accomplit de point en point. Cette dame ne racontait jamais cela sans une certaine émotion, et elle ne pouvait se défendre, malgré sa grande piété, de regarder mademoiselle Lenormand comme un être surnaturel.

De retour à Paris, à la fin du règne de Louis XVI, mademoiselle Lenormand vit encore ce que cette cour avait de brillant, et reçut les hauts personnages qui la composaient. Parmi ceux qu'elle aimait à citer, elle désignait comme très assidue la princesse Lamballe à laquelle elle prédit sa mort, et Mirabeau, dont elle possédait une lettre qu'il avait su lui faire parvenir du donjon de Vincennes : il la priait de lui dire quand sa captivité devait cesser.

La révolution éclata, et la clientelle de mademoiselle Lenormand ne fit qu'augmenter. La foule des nobles, inquiets sur l'avenir, et rendus superstitieux par des événements qui leur semblaient surnaturels, abonda chez elle dès cet instant. Ils s'y rendaient sous divers déguisements : elle ne s'y laissa jamais tromper et les devina toujours sous leurs habits grossiers. Deux vainqueurs de la Bastille vinrent aussi la consulter : c'étaient deux gardes-françaises, qui avaient marché avec le peuple. A l'un, elle prédit les épaulettes de général, la gloire et la mort par le poison, au début de sa carrière : c'était Hoche. A l'autre, elle prédit le bâton de maréchal de France : c'était Lefebvre. Enfin, le comte de Provence, la nuit de sa fuite, l'envoya chercher et la consulta *en qualité de voisin*, dit-il.

Bientôt la terreur vint affliger la France : mademoiselle Lenormand continua avec la même tranquillité ses prédictions et son industrie. Beaucoup de proconsuls de cette époque accouraient chez elle. Elle avait vu Camille Desmoulins, qui y avait entraîné Danton. Elle vit Robespierre, que Saint-Just y amena. Barrère était un de ses clients assidus, et madame Tallien venait, une nuit par semaine, la voir et la consulter. Le Directoire arriva et ce fut une époque brillante pour elle. Garat, Barras, mesdames Tallien et de Beauharnais l'avaient mise à la mode. Barras, aussi en qualité de voisin, ayant succédé au comte de Provence dans son appartement, la mandait souvent au Luxembourg. La confiance de la veuve de Beauharnais, devenue l'épouse du général Bonaparte, dans l'habileté de mademoiselle Lenormand, était sans réserve. Mademoiselle Lenormand a écrit, et tout le monde sait, qu'elle a fait souvent les cartes à Napoléon lui-même, et plus souvent envoyé à Joséphine des explications de songes faits par l'empereur. Quand ce dernier projetait une expédition importante, Joséphine ne manquait jamais de consulter mademoiselle Lenormand, qui lui prédit, entre autres événements, les désastres de la campagne de Russie.

A l'exemple du maître et de la maîtresse, chacun s'empressait de courir chez la fameuse devineresse. C'est la femme de l'époque qui a reçu le plus de confidences sur tout ce qui se passait en haut lieu ; elle a, dit-on, laissé des notes très curieuses. Mais mademoiselle Lenormand était sincèrement attachée aux Bourbons : elle les vit revenir avec joie,

quoique son industrie dût en souffrir. Son ancien voisin, le comte de Provence, devenu Louis XVIII, voulut la revoir, et la consulta de nouveau. Mademoiselle Lenormand se rendit souvent en secret aux Tuileries, surtout dans les jours qui précédèrent et suivirent la mort du duc de Berry, que, sans la prédire positivement, elle avait fait pressentir. Ce dernier était allé plusieurs fois chez mademoiselle Lenormand, et elle croyait que Louvel lui-même y était venu, mais sans pouvoir l'affirmer. C'est la nature des confidences qu'elle en avait reçues, les questions qu'il lui avait faites, et les prédictions qu'elle avait lues dans les cartes, qui le lui faisaient supposer.

La Révolution de juillet n'avait pas interrompu les consultations de mademoiselle Lenormand; mais elle lui avait fait prendre un peu de repos; d'ailleurs, le nombre de ses clients était diminué : quelques-uns avaient émigré, d'autres s'étaient réfugiés dans leurs châteaux de province. Mademoiselle Lenormand profita de ces loisirs pour visiter sa ville natale. Elle y avait acheté plusieurs maisonnettes contiguës, afin d'avoir un grand terrain sur lequel elle pût faire bâtir une maison à sa fantaisie. On en avait démoli deux qui tombaient en ruines et elle avait fait arranger la troisième, qu'elle appelait sa *petite maison de Socrate*. Dans les nombreux séjours qu'elle fit à Alençon, on la pria constamment de donner des consultations; mais elle faisait toujours répondre qu'à *Alençon elle venait oublier qu'elle était devineresse, et qu'elle ne tirait des horoscopes qu'à Paris*. Mademoiselle Lenormand avait foi dans sa science; elle prétendait être en communication avec le génie *Ariel*, se servait pour elle-même du marc de café, et de toutes choses réputées nécessaires à la divination, et se faisait les cartes le vendredi, comme le jour le plus propre à ses opérations, qu'elle désignait toujours sous le nom de calcul.

A l'époque de la première invasion, mademoiselle Lenormand avait chez elle de l'or et des valeurs pour une somme considérable. Elle voulut confier ce dépôt à quelqu'un qu'elle connaissait peu, mais qui était la seule personne à laquelle elle pût s'adresser pour le moment. Lequel des animaux vous inspire le plus de terreur? demandait-elle.— Ce sont les rats, les souris. — C'est la preuve d'une bonne conscience. Et quel est l'animal que vous préferez? — Oh! j'aime le chat par-dessus tout. » Aussitôt mademoiselle Lenormand remit son dépôt à la personne, convaincue qu'elle ne trahirait pas sa confiance.

Nous avons dit que son frère était un militaire. Un jour elle reçut la nouvelle qu'il était grièvement blessé. Dès ce jour, elle ne cessa de faire les cartes et toutes les opérations cabalistiques pour connaître l'état de sa santé. Elle avait employé une dernière nuit à lire l'avenir; et lorsque le jour parut, sa femme de chambre la trouva debout et dans

les larmes : « Allez me commander une robe de deuil, lui dit-elle, car mon pauvre frère est mort. »

Elle prit, en effet, le deuil par avance, car elle avait la certitude de cette mort, qu'elle avait vue dans les cartes, et dont la nouvelle ne tarda pas à lui être confirmée.

Mademoiselle Lenormand était excessivement grasse et fort laide; mais ce qui frappait en la voyant, c'était la vivacité de ses yeux. Bien qu'elle fût dans un âge avancé, ils avaient conservé tant d'expression, que beaucoup de bonnes gens d'Alençon n'osaient la regarder, disant que *ses yeux flamboyants leur faisaient peur*. Jamais on n'a entendu dire que mademoiselle Lenormand eût la moindre inclination, ni qu'il ait été question de mariage pour elle; on sait seulement qu'elle avait une grande aversion pour les petits enfants. Morte à Paris, en 1843, elle a laissé, outre une fortune considérable, une très-belle maison, rue de la Santé, à Paris, et un château à huit lieues de cette ville, près de Poissy. M. de Rothschild était son banquier. Elle avait chez elle un véritable musée de tableaux de grands maîtres, représentant tous les malheurs ou les hauts faits de la famille des Bourbons. Elle possédait, en outre, une foule de notes très curieuses sur les événements dont elle avait été témoin ou actrice, toutes écrites de sa main. Son écriture offre cette singularité, qu'elle ressemble à des signes cabalistiques. Elle possédait encore des lettres confidentielles de la plupart des souverains de l'Europe.

Pendant que mademoiselle Lenormand tirait les cartes pour l'aristocratie, un devin, dont le nom était aussi très populaire, les tirait pour la bourgeoisie, et enlevait même à son heureuse rivale quelques clients que les prophéties de la devineresse de la rue de Tournon, n° 5, avait médiocrement satisfaits. Moreau n'habitait pas un appartement richement meublé, et l'on n'y voyait pas suspendus aux murailles des tableaux de grands maîtres. Le logement de ce tireur de cartes était d'une modestie excessive; mais il n'en était pas moins fréquenté par de nombreux visiteurs. Moreau excellait tout à la fois à lire l'avenir dans le marc de café et dans les cartes. Les femmes des militaires qui étaient à l'armée affluaient chez lui pour avoir des nouvelles de leurs maris et être instruites de leur sort. On le consultait beaucoup aussi à l'endroit de la loterie; mais il paraît que ses prédictions relatives aux numéros qu'il fallait choisir n'ont pas fait grand tort aux finances de l'État, et le caissier de la loterie impériale, M. Legris, ne s'est point aperçu de l'habileté de Moreau dans un genre de prophéties qui pouvaient ruiner le trésor.

Moreau n'était pas, du reste, fort exigeant sur le chapitre de ses honoraires: il se contentait de quelques pièces de vingt sous, et quelque-

fois même il faisait crédit aux consultants dont la bourse était vide. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner s'il est mort pauvre. Il aurait pu tirer un bien meilleur parti de son habileté et de sa réputation ; mais il était insoucieux de l'avenir, en ce qui le concernait personnellement ; il ne se servait de sa science que pour satisfaire la curiosité des autres.

—

CHAPITRE III.

SENS SYMBOLIQUE DES CARTES. — MANIÈRE DE LES LIRE.

Prenez un jeu de piquet ; mêlez et coupez.

La première carte que vous tirerez se nomme *as*, la seconde *sept*, et ainsi en remontant jusqu'au *roi*. Vous mettrez de côté toutes les cartes qui arriveront dans l'ordre de ce calcul, c'est-à-dire que si en nommant *as*, *sept*, ou telle autre carte, vous tirez un as, un sept, ou la carte qui a été nommée, vous mettrez celle-là à part.

Il faut recommencer jusqu'à ce que le jeu ait été épuisé. S'il ne vous reste pas assez de cartes pour arriver jusqu'au roi, il faut que vous repreniez des cartes ; mais elles ne doivent être ni mêlées ni coupées : cette dernière clause est de rigueur.

Vous procéderez trois fois de la même manière à cette opération du jeu entier ; surtout que les cartes qui sortent du jeu soient disposées dans l'ordre où elles se présentent, et sur la même ligne : une phrase hiéroglyphique est le résultat de cette disposition.

Voici le sens des cartes : les *rois* représentent des monarques, des princes, des vieillards, de grands seigneurs, des parents, des généraux, des ministres, des hommes très riches ; les *dames* annoncent aussi la puissance des grandes passions, des talents ou des vices qui appartiennent spécialement à leur sexe.

Lorsque deux cartes du même genre arrivent, il faut observer que le second rôle est attribué à la seconde.

Les *valets* représentent des militaires, des amants, des rivaux, des séducteurs, et avant tout, des jeunes gens.

Les *sept* et les *huit* représentent des filles de tout âge, de toute condition.

Les *as* annoncent des lettres, des messages, des nouvelles.

Les *neuf de pique* présage catastrophe, maladie, mort, embarras d'affaires.

Le *neuf de carreau* signale des choses heureuses ou malheureuses qui tardent à arriver.

Le *neuf de trèfle* et le *neuf de cœur* annoncent également des événements heureux, des succès de tout genre.

Le *dix de pique*, c'est chagrin; le *dix de trèfle*, argent; le *dix de cœur* désigne la ville; et le *dix de carreau*, la campagne.

Voici les signes généraux des quatre couleurs, *cœur, trèfle, carreau*, et *pique*. Les *cœurs* annoncent le bonheur; les *trèfles*, la fortune; les *carreaux*, l'indifférence; les *piques*, le malheur.

Les cartes qui se suivent ont, d'après Etteilla, cette valeur : *deux rois*, bons conseils; *trois rois*, succès; *quatre rois*, honneurs.

Quand les mêmes cartes sont renversées : *deux rois*, projets; *trois rois*, commerce; *quatre rois*, célérité.

Deux dames, amitié; *trois dames*, tromperie; *quatre dames*, grands caquets.

Si les mêmes cartes sont renversées : *deux dames*, travail; *trois dames*, gourmandise; *quatre dames*, mauvaise compagnie.

Deux valets, inquiétude; *trois valets*, dispute; *quatre valets*, maladie contagieuse.

Si les mêmes cartes sont renversées : *deux valets*, société; *trois valets*, paresse; *quatre valets*, gêne.

Deux as, inimitié; *trois as*, réussite minime; *quatre as*, chances diverses.

Si les mêmes cartes sont renversées : *deux as*, dangers; *trois as*, libertinage, *quatre as*, mort.

Deux dix, mauvais présage; *trois dix*, changement d'état; *quatre dix*, démêlés avec la justice.

Si ces mêmes cartes sont renversées ; *deux dix*, attente trompée ; *trois dix*, perte; *quatre dix*, événements funestes.

Deux neuf, argent; *trois neuf*, petite réussite; *quatre neuf*, bonne action.

Si les mêmes cartes sont renversées : *deux neuf*, profit; *trois neuf*, imprudence; *quatre neuf*, usure.

Deux huit, nouvelle connaissance; *trois huit*, mariage; *quatre huit*, revers.

Si les mêmes cartes sont renversées : *deux huit*, désagréments; *trois huit*, distractions; *quatre huit*, erreur.

Deux sept, nouvelles de peu d'importance; *trois sept*, infirmités; *quatre sept*, intrigues.

Si les mêmes cartes sont renversées : *deux sept*, amourettes; *trois sept*, plaisirs; *quatre sept*, honte.

CHAPITRE IV.

DU JOUR ET DE L'HEURE LES PLUS FAVORABLES POUR TIRER LES CARTES.

Le choix du jour et de l'heure les plus propices pour cette opération divinatoire est plus important qu'on ne pense. Les tireurs et les tireuses de cartes qui n'ont pas étudié la divination d'après les principes des maîtres, procèdent ou pratiquent au hasard : ils tirent les cartes dès qu'on les y invite, et à toute heure, sans se douter que les maîtres les plus célèbres, ceux dont les noms sont des autorités imposantes, ont prescrit la plus grande prudence pour assurer le succès d'une opération dans laquelle il s'agit de surprendre les secrets de l'avenir.

Tous les peuples de l'antiquité, parmi lesquels nous citerons les Égyptiens et les Romains, avaient des règles auxquelles étaient soumises les cérémonies de toute espèce de divination. Avant d'y procéder, on observait l'état du ciel; on choisissait certaines heures du jour.

Les fameux tireurs de cartes n'opéraient la nuit que lorsqu'ils y étaient forcés par les vives instances des personnes qui les consultaient. Ils considéraient la nuit comme un état de repos pour toute la nature, et ils prétendaient que l'on se révoltait en quelque sorte contre ses lois immuables et suprêmes, en se livrant à des opérations divinatoires.

Schwabergen, qui était l'ami et le collègue de Jean Meibomius, a composé un livre fort remarquable, en latin, sur les sciences occultes. Dans cet ouvrage, publié à Helmstadt, en 1672, ce savant établit, par des raisonnements qui font autant d'honneur à son érudition qu'à sa logique, que la partie du jour qui commence à sept heures et finit à onze heures est la plus favorable à toutes les opérations divinatoires, parmi lesquelles figure la cartomancie. Il recommande également de s'abstenir, quand le ciel est nébuleux, surtout quand un orage se prépare, et quand il y a prélude de perturbation dans les airs, soit par la pluie, soit par un grand vent. Il exige, comme condition d'un succès complet, la sérénité du ciel.

Quant aux jours les plus favorables de la semaine pour les opérations, il en désigne deux à l'observation des devins, qu'il engage surtout à n'opérer ni le samedi ni le dimanche : ce sont le lundi et le vendredi.

C'était aussi le vendredi que mademoiselle Lenormand choisissait pour se faire les cartes à elle-même, et pour donner ses consultations aux clients privilégiés, à l'aristocratie. Elle travaillait avec répugnance lorsqu'il pleuvait : elle était alors de fort mauvaise humeur, et même

elle éconduisait avec des formes presque brutales des personnes qui n'avaient point égard à ses observations ou à ses scrupules.

Peut-être étaient-ils fondés, et nous engageons ceux qui voudront se faire tirer les cartes à choisir aussi de préférence le vendredi, et la matinée de ce jour, conformément aux prescriptions de Schwabergen.

—

CHAPITRE V.

MANIÈRE DE TIRER LES CARTES. — DISPOSITIONS PRÉLIMINAIRES.

Au milieu du dix-huitième siècle, il y avait dans la cartomancie un préjugé assez extraordinaire, qui excluait des pratiques de la divination les cartes neuves : on recherchait les cartes dont la couleur jaunâtre ou noire annonçait un long service ; on leur prêtait une sorte de privilége fatidique qu'elles empruntaient de leur vétusté ; on les appelait des cartes éprouvées.

Aujourd'hui le mérite de cette vétérance est fort contesté, et l'usage des cartes neuves a généralement prévalu.

Quand donc vous voudrez tirer les cartes, prenez un jeu de piquet dont vous extrairez vingt cartes que vous disposerez par cinq : une au milieu, une au-dessus, une autre dessous, une de chaque côté, de manière à former une croix. La carte qui est placée en haut annonce ce qui doit arriver incessamment ; celle de droite, ce qui arrivera plus tard ; celle du dessus, rappelle le passé ; celle de gauche, présage les obstacles qu'on rencontrera.

Vous expliquerez ensuite le sens de chaque carte d'après les indications suivantes.

1° *Les huit cœurs.*—Le roi, la dame et le valet expriment la bienfaisance et la générosité ; l'as désigne la maison de la personne qui consulte ; les quatre cartes qui l'entourent expriment le bien ou le mal qui va y entrer; il est très important d'examiner dans chaque jeu que l'on tire ce qui doit arriver à cette maison. Le dix présage une naissance ; le neuf, un grand succès obtenu par les figures qui le touchent ; le huit, contentement, plaisir, bonne chère ; s'il se trouve près d'une figure, ou entre deux, il pronostique une fête ou un sincère attachement ; s'il est placé entre quatre figures, c'est un signe de noces, de splendide repas, de bal ; le sept, présage le bonheur d'une liaison avec une femme douée de toutes les qualités du cœur, et des charmes d'un extérieur très agréable.

2° *Les huit carreaux.* — Le roi, la dame et le valet, représentent

des ingrats, des envieux ou des flatteurs. Quand le sept de carreau touche une figure, la personne qui consulte se verra enlever par elle sa fortune et sa réputation. Mais des chagrins, des malheurs subits se changeront en joie et en prospérité, si ce même sept de carreau se trouve placé près de figures en cœur ou en trèfle, ou touchant aux figures de carreau ou de pique. L'as annonce une lettre reçue ou attendue, dont le sujet est expliqué par les quatre cartes qui l'environnent, et que l'on considère comme les causes de l'envoi de la lettre. Le dix signifie mer ou voyage maritime. On n'aura qu'à se féliciter de ce voyage, si l'as est touché par le neuf de cœur; ce voyage sera funeste, si l'as est touché par le dix de pique; s'il est touché par le dix ou le neuf de trèfle, on pourra voyager sans redouter aucun risque. Avec le sept de pique, le dix de carreau annonce qu'on sera atteint, pendant la traversée, d'une maladie qui pourra causer la mort du voyageur, si le neuf de pique touche ce dix de carreau. Le neuf annonce une nouvelle qui sera expliquée par les cartes environnantes. Le huit présage un voyage par terre, dont on pourra aisément connaître le résultat, si l'on observe la règle du dix de carreau. Quand le sept se rencontre avec l'as de cœur, et s'il se trouve placé plus près que lui de la treizième carte, il empêche l'accomplissement d'une promesse ou d'une espérance. S'il se trouve à la fois avec le huit de cœur et une figure, il annonce le goût d'ignobles orgies où l'ivrognerie est appelée à jouer le principal rôle. Si une figure de pique l'approche, il signale un instrument de destruction; s'il est joint aux figures de carreau, il annonce les mauvais desseins d'une fille aux intentions basses et voleuse, dont la personne qui consulte aura à se plaindre. Lorsque toutes les cartes sont posées de front et disposées en ligne perpendiculaire, et que le sept est placé entre la personne qui consulte et une figure, il annonce des querelles et des rixes.

3° *Les huit de trèfles.*—Amitié et dévouement sont personnifiés par le roi et la dame; ils représentent une couleur presque toujours heureuse. Le valet désigne un ami sincère, un amant constant et un époux qui jouit d'une parfaite félicité. Une rentrée inattendue de fonds est présagée par l'as, s'il n'est en contact avec aucun pique. S'il touche un seul pique, c'est l'annonce d'un héritage. La personne qui consulte aura autant de successions qu'il y a de piques. Si l'as de trèfle rencontre le huit de carreau, il signale aussi une succession qui viendra d'un pays éloigné, si cet as est accompagné d'un pique et du dix de carreau. Si cet as, de fortuné présage, est en contact tout à la fois avec un pique et le sept de trèfle, il annonce à la personne qui consulte qu'elle sera mise très promptement et très aisément en possession de cette succession. Le dix est un présage de fortune; le dix annonce des présents : mais est-il en contact avec les figures de carreau, il faut s'at-

tendre à des contradictions, à des disputes, à des brouilles en amour. S'il est placé près d'une figure de trèfle, il annonce des conflits d'ambition à propos de places obtenues ou à obtenir. Quand le huit est placé près d'un cœur il annonce à la personne qui consulte, si elle vit du travail de ses mains, qu'il va bientôt lui arriver de l'ouvrage. Si la personne qui consulte est dans l'opulence, ce huit lui promet un bénéfice important, et sur lequel elle ne pouvait compter. Si le huit n'est environné d'aucun cœur, c'est un présage de bonne fortune. Le sept promet l'attachement sincère et constant d'une femme.

Les huit piques. — Le roi et la reine représentent des ennemis qui feront beaucoup de mal à la personne qui consulte, si le sept de carreau les touche de côté, dessus ou dessous. Le valet ne vaut pas mieux que le roi et la reine, surtout quand le neuf, ou le sept de pique, ou même le sept de carreau, le touchent. L'as est le symbole du libertinage, ou annonce qu'on sera contrarié dans ses désirs. Placé au-dessus d'une figure, il annonce l'accomplissement prochain des désirs; au-dessous, il indique qu'on a joui; à droite, l'impatience de jouir; à gauche, un obstacle à la jouissance. Si l'as et le huit de pique sont rencontrés par une figure de dame, cette rencontre signale une prochaine grossesse. La grossesse existe si cet as est placé en haut; à droite, il annonce que la dame désire être enceinte; au-dessous, elle l'a déjà été; à gauche, il indique qu'elle est fort contrariée de cette grossesse. Le dix annonce des chagrins et des malheurs. Est-il placé devant le neuf ou après le sept de pique, il présage des choses très fâcheuses à la personne qui consulte, à moins qu'il ne soit en contact avec quelque figure. Il annonce des chagrins qui se changeront en plaisirs, s'il touche de front, c'est-à-dire au-dessus ou au-dessous, à une figure en trèfle ou en cœur, quand bien même une figure en pique ou en carreau serait placée près de lui. Est-il placé entre deux figures qui se tournent le dos, c'est un présage de séparation. Le neuf annonce la mort; le huit une querelle, lorsqu'il est posé entre deux figures de même sexe et qui se regardent. Quand ces deux figures sont dos à dos, il faut s'attendre à un procès dont les suites peuvent être très funestes. Si le huit et l'as de pique rencontrent une dame, c'est le présage d'une grossesse prochaine pour cette dame. Lorsque l'as de pique est placé près du neuf de cœur, il présage une heureuse délivrance lorsque la personne qui consulte est une dame ou une demoiselle; si l'on tire les cartes pour un homme, c'est le pronostic d'une naissance heureuse. Le sept menace d'une maladie ou d'un vol commis par une femme; s'il est placé côte à côte avec le huit de pique, quel que soit l'endroit du jeu où il se trouve, il est l'indice d'une maladie que l'amour causera à la personne qui consulte.

CHAPITRE VI.

MÉTHODES POUR TIRER LES CARTES PAR SEPT ET PAR QUINZE. — MANIÈRE DE FAIRE UNE RÉUSSITE.

Si vous voulez tirer les cartes par *sept*, servez-vous d'un jeu de piquet de trente-deux cartes, comptez le jeu de sept en sept, en ayant toujours soin de mettre la septième carte à part. Lorsque vous aurez répété trois fois cette opération, vous aurez pour résultat douze cartes, qu'il faut placer les unes à côté des autres, dans l'ordre où elles se seront présentées; ensuite vous les interpréterez d'après la valeur de chaque carte. (Voir le chapitre III, pour la valeur des cartes.) Mais avant de commencer l'interprétation, il faut s'assurer que la carte qui représente la personne qui consulte est sortie du jeu; quand elle ne se trouve pas dans les douze cartes sorties, on recommencera l'opération jusqu'à ce qu'elle sorte.

Les cartes qui représentent les personnes qui consultent sont : le roi de cœur pour un homme blond marié; le roi de trèfle pour un homme brun marié; le valet de cœur pour un jeune homme blond; le valet de trèfle pour un jeune homme brun; la dame de cœur pour une dame ou demoiselle blonde; la dame de trèfle pour une dame ou demoiselle brune.

Quand vous aurez terminé l'explication, vous mêlerez les douze cartes, et après les avoir fait couper, vous les diviserez en quatre paquets, de trois cartes chacune, de la manière suivante : trois cartes pour la personne, trois pour la maison, trois pour les événements, trois pour la surprise. Vous leverez ensuite chaque paquet dont vous donnerez l'interprétation.

Pour tirer les cartes par *quinze*, il faut se servir d'un jeu de piquet de trente-deux cartes, mêler le jeu, faire couper par la personne pour laquelle on tire les cartes, puis former deux tas de seize cartes chacun. Lorsque la personne qui consulte aura choisi un tas, prenez-le, et mettez de côté la première carte, qui est destinée à la surprise; retournez les quinze cartes qui restent, et que vous mêlerez, puis formez trois tas de cinq cartes, et posez la première carte de chacun d'eux sur celle de la surprise. Vous aurez de cette manière quatre cartes pour la personne, quatre pour la maison, quatre pour les événements, quatre pour la surprise. Alors la personne qui consulte choisit parmi les deux premiers tas, un pour elle, et un autre pour sa maison. On ne peut pas changer la destination du troisième tas, qui doit annoncer l'avenir, ni le tas de la surprise. Ensuite vous donnerez l'interprétation d'après la valeur des cartes.

Manière de faire une réussite.— Prenez un jeu de piquet de trente-deux cartes, mêlez, faites couper de la main gauche, formez huit paquets de quatre cartes chacun, retournez la première carte de chaque paquet, puis prenez les cartes semblables deux par deux, par exemple, deux as, deux rois, deux dix, etc.; mais ayez soin de retourner, toujours à découvert, la seconde carte du paquet, dont vous enlevez la première; interprétez suivant la valeur des cartes; retirez ainsi, afin d'obtenir la réussite, toutes les cartes du jeu, en les prenant deux par deux, jusqu'aux deux dernières.

—

CHAPITRE VII.

LES TAROTS. — LEUR NOMBRE. — CHOIX A FAIRE. — CONSEIL. — MÉTHODE DE DIVINATION.

Le jeu des tarots, qui est, ainsi que nous l'avons dit, d'origine égyptienne, se compose de soixante-dix-huit cartes, savoir : vingt-et-une cartes numérotées, une figure sans numéro, cinquante-six cartes divisées en quatre couleurs.

Il est fondé sur le nombre sacré de sept, car chaque couleur est de deux fois sept cartes, et les figures sont au nombre de trois fois sept. La réunion des cartes et figures donne le nombre soixante-dix-sept, car la figure sans numéro est considérée comme le zéro; mais si, lorsqu'elle est isolée, elle est sans pouvoir, elle augmente la valeur de la carte qui la précède, dans toute opération divinatoire.

L'acquisition de jeux complets de tarots est facile et peu dispendieuse; on en trouve à divers prix chez la plupart des papetiers et libraires des grandes villes.

Du reste, si l'on ne pouvait pas se procurer un jeu de tarots ou cartes égyptiennes, ou si l'on ne voulait pas en faire la dépense, il serait très aisé d'y suppléer en achetant 78 cartes blanches de la grandeur qu'on préférerait, et l'on écrirait sur chacune de ces cartes son numéro d'ordre, son nom et sa signification d'après les explications que l'on trouvera au chapitre VIII.

Dans son ouvrage sur les sept nuances de *la Philosophie d'Hermès*, Etteilla recommande bien de ne se servir que de tarots clairement figurés; il s'élève contre ceux qui ne portent pas leur principale explication en tête et en queue, et signale particulièrement les tarots allemands et italiens comme défectueux, et pouvant occasioner de très graves erreurs : « Les premiers, dit-il, sont, pour la plupart, indéchif-

que l'homme qu'elle épousera aura beaucoup d'argent et une chevelure blonde.

Près du n° 47, il annonce la part qu'on prendra à un repas plantureux; près du n° 67, l'invasion du domicile par des voleurs qui n'enlèveront rien, si ce tarot s'est présenté la tête en haut, mais qui, s'il s'est présenté la tête en bas, emporteront l'argent et la plus grande partie des effets.

Renversé, il annonce l'intervention d'amis ou de parents, en faveur de celui qui consulte, auprès d'un fonctionnaire très haut placé.

N° 4. — Le Ciel.

Ce tarot signifie ruine, friponnerie, astuce, dissimulation; à une dame, il annonce qu'elle aura beaucoup à souffrir des propos de la médisance; mais s'il se présente debout, cette dame verra son innocence triompher de la calomnie.

Renversé, il présage des ouragans, des inondations, des catastrophes produites par des tempêtes; près du n° 17, il annonce une maladie qui pourra causer la mort; près du n° 71, une perte minime; près du n° 29, embûches et trahison.

N° 5. — Les Saisons.

Ce tarot présage prospérité, succès de tout genre; près du n° 38, argent; précédé du n° 9, procès gagné; près du n° 36, promotion à des fonctions importantes; suivi du n° 77, grand bonheur inattendu; accompagné des quatre cavaliers, bonne nouvelle pour tout le monde; s'il est renversé, il présage le contraire de toutes les prédictions que nous venons d'énumérer.

N° 6. — Les Astres.

Cette carte signifie obscurité profonde, égarement, malheur par défaut de direction ou d'esprit de conduite.

A une personne d'un âge avancé elle présage une longue et heureuse vieillesse; à une jeune personne, des contrariétés relativement à un mariage dont elle attend son bonheur.

Placée près du n° 7, elle annonce des choses dont la vue excitera l'étonnement.

Renversée, elle prédit l'heureuse issue d'affaires qu'on pouvait croire interminables, et dans lesquelles la mauvaise foi et la duplicité multipliaient les difficultés et les embarras.

N° 7. — *Les oiseaux et les poissons.*

Dans cette carte est le présage de l'appui et de la faveur qu'on obtiendra à la cour ou du crédit dont on jouira auprès d'un ministre.

A une jeune fille, elle annonce son union prochaine avec un homme opulent et qui se sera rendu illustre, soit par ses ouvrages, soit par les grands services qu'il aura rendus à son pays. Placé près du n° 42, elle présage la mort subite d'un parent dont on héritera; placée près du n° 68, elle annonce d'heureuses spéculations.

Placée près du n° 71, elle présage l'envoi d'une forte somme qu'on n'attendait pas.

Renversée, elle vous annonce une victoire complète remportée sur des ennemis insolents.

N° 8. — *La questionnante.*

Cette carte représente la personne qui interroge le destin. Si elle ne se présente pas parmi les cartes que vous aurez tirées, il faudra la prendre dans le jeu et la placer au commencement de la ligne dont vous aurez à faire l'explication.

Placée près des nos 14, 17 et 18, elle annonce des choses très fâcheuses; c'est le contraire, si elle est placée près des nos 9, 13 et 35.

N° 9. — *La justice.*

Cette carte annonce le gain d'un procès ou la fin d'un différend avec un parent ou avec un ami.

A une femme elle prédit que son honneur et sa réputation ne seront pas compromis par la médisance qui essaiera en vain d'accréditer sur son compte des bruits injurieux et des mensonges.

Placée près du n° 28, et debout, elle promet des honneurs et une place lucrative; renversée, elle menace d'une perte d'argent ou d'une destitution.

Placée près du n° 28, soit dans un sens naturel, soit renversée, elle annonce à un homme un piége très dangereux; à une femme, un outrage.

Renversée, elle est toujours d'un funeste présage; si elle a à sa droite ou à sa gauche le n° 71, elle annonce des contrariétés domestiques et des embarras dans les affaires.

N° 10. — *La tempérance.*

Placée près du n° 25, cette carte prédit l'arrivée d'une lettre impatiemment attendue; près du n° 45 ou du n° 47, elle menace d'une

maladie à la suite d'un repas; près du nº 29, elle signifie manque de cœur.

Renversée, elle présage un mariage; mais près du nº 16, elle annonce un grave dérangement dans la santé.

Nº 11. — La Force.

Cette carte promet de brillants succès et un bonheur durable. Renversée, elle fournit des présages moins heureux : près du nº 18, et renversée, elle annonce de mauvaises affaires; près du nº 50, nouvelles fâcheuses; près du nº 51, elle prédit un petit bénéfice.

Ce tarot, se présentant dans son sens naturel, a toujours été considéré comme un des plus heureux : il prédit à l'impératrice Joséphine la victoire remportée par Napoléon à Austerlitz.

Nº 12. — La Prudence.

Cette carte placée près du nº 64, annonce une querelle avec un homme dangereux; renversée, émeute populaire, sédition; près du nº 70, mauvaises affaires; près du nº 10, perte de la liberté pendant quelques jours.

Nº 13. — Le Grand-Prêtre.

A la personne qui consulte, si c'est un garçon, cette carte annonce son union prochaine avec sa bien-aimée; à un consultant marié, elle annonce le mariage d'une de ses parentes; près du nº 14, elle présage tromperie; près du nº 18, infidélité; près du nº 70, bonheur et nombreux enfants dans le mariage; près du nº 57, elle annonce un raccommodement; renversée, elle signifie chagrins, contrariétés de toutes espèces.

Nº 14. — Le Diable.

Cette carte vous annonce une perfidie et les funestes effets d'un pouvoir qui causera votre ruine et celle de vos parents et de vos amis.

Près du nº 16, elle présage une maladie grave; près du nº 70, une passion honteuse; près du nº 60, le naufrage d'un parent; renversée, la perte de l'honneur.

Nº 15. — Le Magicien.

Cette carte présage l'aliénation mentale; placée près du nº 57, un piége de la perfidie; près du nº 17, un grand danger; précédée ou

suivie du n° 70, une liaison criminelle; suivie du n° 78, et précédée du n° 1, dérangement des facultés intellectuelles; renversée, et près du n° 65, maladie d'une proche parente.

N° 16. — *Le Jugement dernier.*

Cette carte annonce la fin d'un long procès; placée près du n° 24, perte de l'honneur; près du n° 58, comparution en justice, pour témoigner dans une affaire scandaleuse; suivie du n° 68, issue d'une affaire qui assurera un bénéfice considérable; renversée, elle prédit à la personne qui consulte des aberrations fréquentes, symptômes de folie.

N° 17. — *La Mort.*

Cette carte annonce la mort d'une personne à qui on a de grandes obligations; à une dame, elle prédit des chagrins et des malheurs; à une jeune fille, la rupture d'un mariage projeté. Placée près du n° 4, elle menace le consultant d'un naufrage; près du n° 20 elle annonce un danger de mort par suite de la morsure d'un animal dangereux; précédée du n° 35, une violente émotion en assistant aux funérailles d'un ami.

N° 18. — *Le Capucin.*

Cette carte signifie perfidie, mauvaise foi; près du n° 2, découverte et punition du fourbe; à un homme en place qui consulte, elle annonce une imminente destitution; précédée du n° 66, elle présage l'entrée au couvent d'une parente qui prendra le voile; près du n° 19, calomnie et emprisonnement; près du n° 3, trahison de proches parents; près du n° 24, oppression et martyre politiques; près du n° 19, arrêt injuste.

Renversée et placée près du n° 41, renversé également, elle est un peu moins funeste dans ses présages.

N° 19. — *Le Temple foudroyé.*

Présage de tous les malheurs inattendus, cette carte, placée près du n° 10, annonce à la personne qui consulte, des procès et des condamnations pour ouvrages politiques; près du n° 59, elle prédit un naufrage; près du n° 22, une rixe et un duel avec un ami; renversée, une longue captivité; renversée et placée près du n° 15, elle présage des discussions et des disputes religieuses.

N° 20. — La Roue de Fortune.

A cette carte sont attachés des présages de succès de tout genre, tels que gain de procès, héritage inespéré, augmentation de fortune, nomination à des fonctions lucratives, ou à un grade élevé, si le consultant est militaire.

Renversée, elle est moins favorable; cependant elle n'en reste pas moins dans des conditions très heureuses pour la personne qui consulte.

N° 21. — Le Despote africain.

Cette carte présage des discussions fâcheuses, des projets avortés, des entreprises malheureuses; à une dame qui consulte, elle annonce l'éloignement de ses adorateurs; placée près du n° 17, elle signifie qu'on perdra un animal qu'on aime; près du n° 67, elle avertit la personne qui consulte qu'elle réussira dans une affaire où elle paraîtra téméraire ou imprudente; près du n° 21, elle annonce perte de temps, stérilité d'efforts, spéculations dans lesquelles on aura en vain déployé beaucoup d'activité et d'intelligence. Renversée, elle prédit au consultant qu'il cessera bientôt d'être le subordonné d'un homme méchant qui abuse envers lui de son autorité.

N° 22. — Le Roi.

Cette carte annonce la prochaine arrivée d'un oncle qui instituera le consultant son héritier; placée près du n° 23, elle prédit un grand crédit à la cour; près du n° 15, bonheur dans l'amour; précédée du n° 14, mariage qui assurera la fortune et l'indépendance; précédée du n° 47, bonnes nouvelles; près du n° 20 elle est un appel à l'économie et à la prévoyance, dans l'usage de sa fortune.

Renversée, elle annonce de bons conseils.

N° 23. — La Reine.

Lorsqu'elle est debout, cette carte annonce à la personne qui consulte du bonheur dans ses spéculations, s'il est négociant, et de riches moissons, s'il est cultivateur; placée près du n° 15, elle avertit de la nécessité du mystère dans une liaison nouvelle; précédée ou suivie du n° 37, elle présage une grande faveur; renversée près du n° 63, elle annonce la naissance de plusieurs enfants; retournée, elle est un signe de bienveillance et de résolutions généreuses qu'on ne peut exécuter, faute d'argent.

N° 24. — Le Chevalier de bâton ou le Prince.

Cette carte signifie départ, disparition, changement de position ou de fortune; précédée ou suivie du n° 20, elle prédit au consultant dommage et malheur causés par une perfidie; près du n° 15, nécessité d'intenter une action judiciaire pour obtenir justice; près du n° 71, mauvaise foi de la part d'un dépositaire infidèle.

Renversée, elle annonce à la personne qui consulte, si c'est une dame, que le mariage qui allait se conclure est indéfiniment ajourné.

N° 25. — Le valet de bâton ou le Messager.

Debout, cette carte présage de bonnes nouvelles; renversée, c'est le contraire, à moins qu'elle ne soit suivie d'un des nos 17, 39 ou 63, aussi renversés. Placée près du n° 5, elle annonce la nécessité d'un lointain voyage; près du n° 3, perte minime; près du n° 16, achat d'une jolie maison avec jardin; près du n° 15, nouvelle d'un mariage qui causera une vive surprise.

Renversée, près du n° 18, elle prédit une grande perturbation politique et sociale chez un peuple voisin; précédée du n° 57, elle est d'un augure généralement favorable.

N° 26. — Les dix Bâtons.

Debout, cette carte annonce catastrophe de tout genre, inondations, naufrages, perte d'argent, vol considérable, machinations de la perfidie et de la haine; renversée, victoire remportée sur des ennemis qui en veulent à la fortune ou à la réputation de la personne qui consulte. Placée près du n° 3, elle annonce des propos diffamatoires d'un soi-disant ami; près du n° 23, maladie dangereuse; près du n° 50, succession opulente; près d'un numéro favorable, elle annonce des peines, des chagrins, des contrariétés de tout genre.

N° 27. — Les neuf bâtons.

Ce tarot présage l'insuccès de spéculations dans lesquelles on aura manqué de prévoyance; si c'est un marin qui consulte, il lui prédit l'ajournement de son départ par suite de vents contraires; plus près du n° 13, il contient un avis de propreté pour le corps, afin d'éviter une maladie dangereuse ou l'amputation d'un membre; près du n° 20, il annonce une augmentation de fortune; près du n° 17, le recouvrement d'une chose très précieuse; près du n° 27 et suivi du n° 20, il prédit

l'exclusion honteuse d'une maison où l'on était reçu ordinairement avec beaucoup d'égards et de distinction.

Renversé, il prédit des désagréments, des humiliations et des embarras de tout genre.

Nº 28. — *Les huit bâtons.*

Lorsque cette carte se présente dans son sens naturel, elle annonce au consultant, célibataire, une promenade ou partie de campagne qui lui sera très agréable; au consultant, s'il est marié, les plaisirs d'un entretien où il pourra oublier les serments prêtés devant l'officier municipal; si cette carte se présente en sens inverse, elle prédit des discussions fâcheuses et des querelles qui amèneront des brouilles très sérieuses; renversée près du nº 42, elle annonce des débats violents qui se termineront à l'amiable, si la carte est suivie du nº 57.

Renversée près du nº 76, elle prédit des disputes et des procès dans l'intérieur de la famille.

Nº 29. — *Les sept bâtons.*

Placée près du nº 18, cette carte annonce des propos diffamatoires et des calomnies; près du nº 13, elle prédit à une demoiselle un prochain mariage; près du nº 22, promesse faite par un grand personnage qui ne la tiendra pas.

Renversée, elle avertit la personne qui consulte, que son indécision causera sa ruine.

Nº 30. — *Les six bâtons.*

Placée près du nº 18, cette carte prédit l'indiscrétion d'un messager infidèle; près du nº 43, prochain raccommodement avec une riche parente dont on peut espérer la succession.

A une jeune demoiselle qui consulte, elle est un avertissement pour que cette demoiselle cesse d'accorder sa confiance à une amie prétendue qui en abuse ou est sur le point d'en abuser.

Renversée, elle exhorte le consultant à ne pas désespérer d'obtenir ce qu'il attend; mais lorsqu'elle est accompagnée du nº 57 debout, il faut que le consultant prenne son parti, car il n'obtiendra rien.

Nº 31. — *Les cinq bâtons.*

Si cette carte se présente près du nº 32 renversé, elle annonce le succès d'une grande opération commerciale; près du nº 38 renversé, elle présage l'insuccès; renversée, elle annonce des discussions judi-

ciaires; accompagnée du n° 69 renversé, elle prédit embûches et vol dans un théâtre ou dans une promenade publique; placée près du n° 49, elle annonce à la personne qui consulte, si c'est un jeune homme, une querelle au milieu d'un repas, et provocation en duel.

No 32. — *Les quatre bâtons.*

Repas plantureux, société aimable et joyeuse, échange de gais propos, sont promis par ce tarot qui est d'un favorable augure : c'est le contraire, si ce tarot est placé près du n° 4; près du n° 5, il prédit au consultant qu'il trouvera une chose qui lui procurera beaucoup d'argent.

Renversé, il annonce à une dame qui consulte, la naissance de plusieurs enfants qui feront tout à la fois son bonheur et son orgueil.

No 33. — *Les trois bâtons.*

Près d'un roi ou d'une dame se présentant debout, cette carte annonce des succès très flatteurs pour l'amour-propre du consultant.

A un marin, elle présage la gloire de lointaines expéditions qui rendront son nom illustre; renversée, elle présage une réconciliation prochaine après une brouille, ou la fin de la captivité d'un ami que des dettes avaient fait emprisonner, ou des souffrances morales auxquelles le consultant était sur le point de succomber.

No 34. — *Les deux bâtons.*

Cette carte présage des chagrins, des contrariétés; si c'est une jeune demoiselle qui consulte, elle lui annonce des peines de cœur; placée à la suite du n° 50, elle signifie jalousie; renversée près du n° 68, elle prédit une surprise qui procurera d'agréables émotions : ce sera le contraire si elle est accompagnée du n° 14 debout ou la tête en bas.

No 35. — *L'As de bâton, ou la Verge de Moïse.*

Redoutez cette carte, si elle se présente debout, car elle ne présage que malheurs et catastrophes. Renversée et près du n° 11, elle annonce la naissance de nombreux enfants; renversée près du n° 14, ces enfants seront illégitimes; accompagnée du n° 48, elle prédit à une demoiselle des dangers pour son honneur; près du n° 19, elle annonce un emprisonnement qui pourra être de longue durée; près du n° 49, elle annonce des dispositions à l'ivrognerie et à la débauche.

No 36. — *Le Roi de Coupe ou le Grand-Prêtre.*

Cette carte annonce au consultant le mauvais vouloir d'un homme en place, et l'avertit qu'il faut se défier des protestations hypocrites d'un faux ami; placée près du no 20, elle présage des ressources inespérées dans une position critique; à une jeune fille qui consulte, si cette carte est suivie du no 48, elle promet le bonheur d'un prochain hyménée; elle lui annonce beaucoup d'enfants, si le no 63 précède ou suit cette carte.

Renversée, elle présage ruine, désastre, vol considérable.

No 37. — *La Reine de Coupe, ou la Mère de Famille.*

Cette carte annonce au consultant une bonne nouvelle qui lui sera apportée par une dame à laquelle il porte un vif et sincère attachement.

Placée près du no 49, elle signifie gourmandise poussée jusqu'à la gloutonnerie; suivie du no 63, elle annonce une grave maladie, suite de l'intempérance.

A une dame qui consulte, elle promet des événements heureux, surtout si elle est près du no 75; renversée, elle prédit à une femme qu'elle inspire une grande passion à un homme très riche et très puissant; elle prédit à un homme qu'il sera aimé d'une femme qui l'enrichira.

No 38. — *Le Chevalier de la Coupe.*

Accompagnée du no 71, cette carte annonce la visite d'une personne qui apportera au consultant une forte somme d'argent; mais si elle se rencontre avec le no 30, elle annonce que cette visite aura un motif très peu désintéressé.

Près du no 50, elle annonce un jugement injuste; suivie du no 68, elle prédit l'acquisition d'une maison de ville ou d'un bien de campagne; retournée, elle menace d'un abus de confiance; accompagnée du no 30, elle annonce un vol domestique.

No 39 — *Le Valet de Coupe.*

Se présentant dans son sens naturel, cette carte présage succès dans le monde, distinctions sociales, estime, considération.

Si elle est tirée par une jeune demoiselle, elle lui promet un époux bien fait, spirituel et bon, qui fera son bonheur, et dont elle sera jus-

tement fière; mais renversée, elle lui pronostique des contrariétés, des obstacles qui empêcheront ce mariage d'avoir lieu et lui feront verser bien des larmes.

Renversée et placée près du nº 27, elle annonce à la personne qui consulte, si c'est un homme, que ses amours aboutiront à une rupture.

Nº 40. — *Le Dix de Coupe.*

Cette carte promet des succès de tout genre, tels que succession, gain de procès, emploi lucratif, et mariage avec la personne qu'on aime.

A un marin, elle présage des tempêtes, de grands périls dans une longue traversée; accompagnée du nº 29, elle annonce à une femme qui consulte la désunion et les querelles dans sa famille, par suite de propos malveillants et d'injures anonymes.

Près du nº 21, elle présage des disputes peu sérieuses; renversée, une querelle qui peut devenir sanglante, et se terminer par un duel, si c'est pour un homme que cette carte est tirée.

Nº 41. — *Neuf de Coupe.*

Gage de victoires et de triomphes, ce tarot annonce au soldat qui le tire avant son départ pour l'armée, qu'il obtiendra un grade élevé.

Renversé, il présage le bonheur de spéculations commerciales; renversé et placé près du nº 57, aussi renversé, il avertit la personne qui consulte qu'elle se trouvera bien des conseils d'un ami dont elle aura plus d'une fois éprouvé le dévouement sincère, la franchise et la sagessse.

Nº 42. — *Huit de Coupe.*

Cette carte annonce la prochaine arrivée de nouvelles heureuses; placée près du nº 20, elle présage un gain considérable au jeu; suivie du nº 21, elle prédit une dispute avec un homme puissant.

Si c'est un jeune homme qui consulte, cette carte lui présage son union avec une jeune fille blonde; placée près du nº 63, elle lui annonce qu'il sera père de beaucoup d'enfants.

A une demoiselle qui consulte, cette carte, accompagnée du nº 41, présage du bonheur.

Renversée, elle annonce des événements heureux.

Nº 43. — *Sept de Coupe.*

Symbole des pensées et des projets, cette carte a de tout temps

exercé l'intelligence et l'habileté des cartomanciers, qui ont varié dans leurs explications.

En résumant leurs opinions diverses, on peut conclure que le sept de coupe signifie le travail du cerveau de l'homme ; elle n'a généralement de valeur qu'en raison des cartes qui l'environnent.

Placée près du n° 18, elle annonce trahison, espérances déçues; renversée et accompagnée du n° 47, elle est d'un favorable augure; près des n$_{os}$ 7 ou 22, elle témoigne de la sagesse des idées de la personne qui consulte; au contraire, le consultant a de mauvaises pensées, si la carte est accompagnée des n$_{os}$ 53 et 54.

N° 44. — *Six de Coupe.*

Se présentant debout, cette carte annonce des souvenirs pleins de charmes; renversée et accompagnée du n° 17, elle prédit le prochain décès d'un parent et sa succession très confortable; renversée et près du n° 33, elle présage la guérison de la personne qui consulte, ou de quelqu'un qui lui est cher.

Près du n° 22 elle retrace à l'esprit du consultant les plaisirs d'une partie de campagne dans laquelle on a noué une intrigue amoureuse.

Accompagnée du n° 18 et du n$_o$ 51 renversé, elle dénonce au consultant la perfidie d'une méchante femme à son égard.

N° 45. — *Cinq de Coupe.*

Ce tarot présage des succès de tout genre : à une jeune personne qui consulte, il prédit sa prochaine union avec l'homme que son cœur a choisi; placé avant le n° 74, il prédit des présents et des faveurs; renversé, il avertit de l'arrivée prochaine d'un parent dont on était séparé depuis un grand nombre d'années.

Placé près du n° 32, aussi renversé, il présage l'arrivée d'un parent qui fera le bonheur du consultant; venant avec le n° 28 renversé, il présage des mécomptes amers et de cruels désappointements.

N° 46. — *Quatre de Coupe.*

Cette carte annonce des désagréments, des tracasseries, des chagrins de tout genre : placée près du n° 28, elle prédit à la personne qui consulte une aventure désagréable; près du n° 60, des tribulations inattendues; suivie du n° 2, elle présage une grande détresse produite par un incendie; précédée du n° 59 renversé, la mort d'un proche pa-



rent ; renversée, elle prédit au consultant qu'il formera de nouvelles liaisons dont il n'aura pas toujours à se féliciter.

N° 47. — *Trois de Coupe.*

Présage de succès, ce tarot est d'un augure très favorable, surtout s'il se trouve auprès du n° 7 renversé : à un militaire, il annonce une promotion prochaine ; placé près du n° 45 renversé, il prédit un triomphe littéraire ou une heureuse spéculation commerciale. Renversé, il annonce convalescence prochaine, gain de procès, et réussite dans une grande entreprise.

N° 48. — *Deux de Coupe.*

Ce tarot annonce généralement le bonheur dans les spéculations commerciales, dans l'amour : se présentant debout, il présage opulence et dignités ; debout près du n° 47, il prédit au consultant qu'il réussira auprès d'une femme qu'il aime ; placé côte à côte du n° 64, il le menace d'une infidélité ; accompagné du n° 48, si c'est une dame qui consulte, il lui promet un mariage très avantageux ; mais suivi du n° 61, il annonce à cette dame qu'elle sera trompée dans son espoir et dans son affection ; placé près du n° 69, et renversé, il présage l'accomplissement des vœux ; c'est le contraire, s'il est suivi du n° 63 aussi renversé.

N° 49. — *As de Coupe.*

Symbole de la fermeté et de l'énergie du caractère, ce tarot, placé près du n° 37, annonce l'arrivée de nouvelles intéressantes qui causeront beaucoup de joie au consultant ; suivi du n° 24, il annonce à une jeune personne qui consulte le départ prochain de celui qu'elle aime ; renversé, il prédit un notable changement dans les affaires ; placé près du n° 34 renversé, il annonce la révélation de l'avenir dans un songe.

N° 50. — *Le Roi d'Épée.*

Ce tarot est un avertissement pour se défier des hommes de loi et des gens d'affaires sous les noms divers d'avocats, d'avoués, d'huissiers, de notaires, etc.

Placé près du n° 61, il annonce à la personne qui consulte le décès de son plus dangereux ennemi ; près du n° 22, il prédit le gain d'un procès intenté au consultant par des gens de mauvaise foi.

Près du n° 55, il présage à une femme qu'elle a tout à craindre d'un homme brun; précédé du n° 71 renversé, il conseille au consultant de renoncer à un procès qui peut causer sa ruine.

N° 51. — *Reine d'épée.*

Cette carte signifie veuvage et mariage avec une méchante femme; se présentant seule, elle avertit une jeune fille qui consulte, qu'elle doit renoncer au mariage, parce qu'elle n'y trouverait que des chagrins et des souffrances; près du n° 8, elle annonce que la femme mourra avant l'homme; près du n° 1, elle annonce que l'homme mourra avant la femme.

Renversée près du n° 33, elle présage des contrariétés et des peines sous le toit conjugal; placée près du n° 67, elle annonce les folles dépenses d'un mari.

N° 52. — *Chevalier d'épée.*

Cette carte, se présentant dans son sens naturel, prédit à un militaire qu'il s'illustrera par un beau fait d'armes; mais si elle est unie au n° 41, elle annonce à ce militaire qu'il sera grièvement blessé; à une dame qui consulte, elle promet l'arrivée de nouvelles d'un officier qu'elle aime; renversée, cette carte annonce à un homme une querelle avec un imbécile; à une femme, qu'elle triomphera d'une rivale qui était sur le point de lui enlever le cœur de son amant.

N° 53. — *Valet d'épée.*

Emblème de la curiosité indiscrète, cette carte, précédée du n° 50, annonce que vous avez tout à craindre d'un homme de loi.

Si elle se présente avec le n° 19, elle prédit un malheur; avec le n° 74, une faveur inespérée; près du n° 59, embarras pécuniaires; si elle suit le n° 13, elle vous annonce le mariage d'un de vos parents avec un de vos ennemis.

Si c'est un militaire qui consulte, cette carte lui présage un duel dans lequel il recevra une légère blessure.

Retournée, elle annonce une nouvelle devant causer une surprise agréable, si la carte est placée près du n° 32; désagréable, si le n° 34 accompagne le Valet d'épée.

N° 54. — *Dix d'épée.*

Placé près du n° 17, ce tarot est un présage de mort; se présentant

à la suite du nº 21, il prédit des querelles; retourné, il promet des succès.

Près du nº 26, il annonce au consultant une perfidie qui pourra le réduire au désespoir; près du nº 71, il prédit un bénéfice considérable dans une spéculation commerciale.

Renversée, cette carte annonce à un militaire un rapide avancement, qu'il devra aux talents et à la bravoure qu'il aura déployés dans une bataille.

Nº 55. — *Neuf d'épée.*

Symbole de religion et de conscience religieuse, cette carte, placée près du nº 13, annonce à la personne qui consulte qu'elle assistera à une messe de mariage, ou à une messe mortuaire si le tarot est placé près d'un numéro moins favorable.

Placée près du nº 67, elle vous invite à vous défier d'un homme brun qui vous tend un piége.

Renversée, elle vous avertit que votre défiance, qui vous a fait rompre avec un soi-disant ami, était légitime.

Nº 56. — *Huit d'épée.*

Placé près des nºs 13, 20 et 36, ce tarot présage des événements très heureux; près des nºs 18, 19 ou 34, il avertit le consultant qu'il éprouvera un cruel mécompte, ou qu'il sera joué par un intrigant ou un mauvais plaisant.

Placé près du nº 46, il annonce à une femme que sa réputation sera compromise par la médisance; près du nº 24, il annonce le brusque éloignement d'une personne chérie; près du nº 78, l'aliénation mentale d'un membre de la famille de la personne qui consulte.

Nº 57. — *Sept d'épée.*

Si c'est une femme qui consulte, ce tarot lui annonce une prochaine grossesse; mais il est essentiel qu'il se trouve près du nº 63 renversé; placé près du nº 71, il promet un héritage considérable.

Renversé, il avertit le consultant des funestes résultats de son imprévoyance, qui lui a fait négliger de sages conseils dans la négociation commencée d'un mariage qui devait l'enrichir.

Nº 58. — *Six d'épée.*

Ce tarot annonce à celui qui consulte qu'il fera bientôt un voyage

d'agrément ; mais malheur à lui si cette carte se trouve près du n° 4 ! il sera attaqué par des voleurs qui le dépouilleront, après avoir mis ses jours en danger.

Placé prés du n° 9, il présage une action judiciaire qui causera une vive inquiétude.

Renversé près du n° 20, il annonce les dispositions testamentaires d'une proche parente qui laissera au consultant une fortune considérable ; placé près du n° 27, elle lui prédit les lenteurs d'un procès dont il attend l'issue avec impatience.

N° 59. — *Cinq d'épée.*

Si cette carte se présente dans son sens naturel, elle annonce au consultant qu'il sera victime d'un vol dans un lieu public, ou d'une friponnerie ; si elle est accompagnée du n° 24, elle avertit l'homme marié qui consulte, qu'il doit se défier de gens qui font la cour à sa femme ; accompagnée du n° 33, elle avertit la femme mariée qui consulte, qu'elle doit se défier d'une amie prétendue qui tâche de lui enlever le cœur de son époux.

Se présentant avec le n° 34 ou le n° 37, cette carte menace la personne qui consulte, homme ou femme, célibataire, de la perte d'un être qu'elle chérit.

Renversée, elle prédit le deuil et l'affliction que les cartes environnantes peuvent atténuer, si elles ne les dissipent pas entièrement.

N° 60. — *Quatre d'épée.*

Emblême de la solitude et de l'économie, cette carte, placée près du n° 21, prédit un outrage ; et suivie du n° 17, une querelle à la suite de laquelle il y aura du sang répandu, et un des adversaires sera tué.

Accompagnée du n° 14, elle présage un emprisonnement ; arrivant avec le n° 56, elle prédit un exil.

Accompagnée du n° 6, elle menace une femme qui consulte de l'infidélité et de l'éloignement de l'homme qu'elle aime ; renversée, elle présage la prospérité dans les affaires administrées avec économie ; renversée, et près du n° 19, elle présage la détresse causée par l'imprévoyance.

N° 61. — *Trois d'épée.*

Ce tarot annonce à une jeune personne qui consulte qu'elle sera abandonnée par son amant ; suivi du n° 13, il lui prédit qu'elle aura pour époux un homme qu'elle abhorre.

Renversé, il prédit à celui qui consulte, une démarche dont le souvenir sera pour lui une honte et un remords.

Suivi du nº 3 renversé, il annonce la mort d'une personne chérie au milieu des flots; placé près du nº 78, il prédit l'aliénation mentale de cette personne.

Nº 62. — *Deux d'épée.*

Cette carte, qui est l'emblème de l'amitié et de la fausseté tout à la fois, annonce à une dame qui consulte, qu'elle recevra incessamment des cadeaux qui la flatteront beaucoup.

Renversée, elle présage les machinations de gens de mauvaise foi, et les tentatives d'intrigants et de fripons.

Renversée, mais accompagnée du nº 19 ou du nº 56, elle menace un cultivateur qui consulte, d'une mauvaise moisson.

Se présentant dans son sens naturel, elle promet à un solliciteur pour qui l'on tire ce tarot, qu'il sera protégé par un homme puissant.

Nº 63. — *As d'épée.*

Il est peu de cartes aussi funestes que celle-ci; elle annonce les événements les plus tristes. Quand elle se présente dans son sens naturel, elle prédit au consultant qu'il tombera dans une affreuse détresse, et que le malheur sévira sur sa famille.

Accompagnée du nº 4, elle présage à la personne qui consulte, si elle est dans le commerce, que ses créanciers la poursuivront sans pitié, et qu'elle ne doit espérer de leur part ni trêve, ni arrangement; ils la réduiront, elle et sa famille, au désespoir : heureux si ce fatal tarot est joint au nº 47! car alors le consultant pourra être secouru par un grand personnage qui s'intéressera à son sort.

Retournée, elle annonce à une jeune personne qu'il faut qu'elle renonce à l'espoir d'un mariage dont elle attendait son bonheur.

Placée près du nº 48, elle prédit à une femme qui consulte qu'elle sera incessamment enceinte.

Nº 64. — *Le Roi de Denier.*

Ce tarot, s'il se présente avec les nºˢ 59 et 62, signifie vol, abus de confiance; à un homme marié, qui consulte il recommande de se défier de l'empressement que lui témoignent de faux amis prêts à le tromper, et même à le voler; suivi du nº 57 renversé, il annonce une sauve garde, une protection qui déjouera les calculs de l'hypocrisie et de la cupidité.

Posé près du nº 24, il prédit à un marin qu'il sera bientôt forcé de quitter sa patrie pour aller débarquer sur un lointain rivage.

Si cette carte est retournée, et se trouve en compagnie du nº 54, elle annonce un voyage pendant lequel on courra de grands dangers.

Nº 65. — *Reine de Denier.*

Cette carte figure une femme brune, opulente et généreuse ; si elle est tirée par un jeune homme, il doit se réjouir, car il obtiendra la main d'une femme jolie et brune, qui lui apportera une riche dot ; précédée du nº 69, elle prédit à ce jeune homme qu'il sera dupe d'une intrigante ; suivie du nº 45, elle annonce une succession considérable ; retournée, une maladie dangereuse ; précédée ou suivie du nº 21, provocation dont les suites pourront être très funestes à la personne qui consulte.

Nº 66. — *Chevalier de Denier.*

Ce tarot signifie utilité ; suivi du nº 71, il prédit à une femme mariée que son mari lui fera quelques présents de peu d'importance, mais dont plus tard elle appréciera l'utilité dans son ménage.

Renversé, il annonce à un militaire que la paix lui rouvrira les portes de sa patrie ; si cette carte se trouve placée près du nº 32 renversé, le militaire obtiendra de l'avancement.

Acccompagné du nº 33, il invite une jeune personne à mettre plus de réserve et de modestie dans sa conduite.

Nº 67. — *Valet de Denier.*

A une dame qui consulte, cette carte, se présentant la première, prédit qu'un homme brun lui fera une cour assidue ; placée près du nº 34, elle annonce à cette dame qu'elle sera malheureuse en amour, et que l'on ne répondra à ses avances que par l'indifférence, ou même par le dédain.

Placée près du nº 73 debout, elle annonce à un homme marié qu'il est menacé d'une infidélité par sa femme.

Si cette carte accompagne le nº 64 renversé, elle annonce à cette femme qu'il lui faudra bien de la vertu pour résister aux obsessions et aux poursuites d'un homme brun, aimable et passionné.

Placée près du nº 45, elle prédit succession, gaspillage, fortune dissipée avec des femmes de théâtre.

N° 68. — *Dix de Denier.*

Cette carte figure la maison qu'habite la personne qui consulte ; elle prédit des bénéfices considérables dans diverses entreprises, gain de procès.

Accompagnée du n° 31, elle annonce qu'un trésor est caché dans la maison ; placée près du n° 47, elle avertit le consultant qu'un homme qui lui devait depuis longtemps une forte somme d'argent, s'acquittera envers lui.

N° 69. — *Neuf de Denier.*

Placée près du n° 14, cette carte présage un vol ; renversée, une escroquerie ou un abus de confiance ; ce tarot désigne ordinairement la duplicité et la fourberie.

N° 70. — *Huit de Denier.*

Se présentant debout, cette carte figure toujours une fille brune dont les tarots qui l'accompagnent déterminent le caractère et les penchants.

Placée près du n° 73, elle annonce à un célibataire qui consulte qu'il obtiendra les faveurs d'une femme brune.

Renversée, elle présage la complicité dans une affaire d'usure qui ressemblera beaucoup à une escroquerie ou à un abus de confiance.

N° 71. — *Sept de denier.*

Cette carte représente toujours l'argent ; placée près du n° 18 ou du n° 78, elle pronostique à la personne qui consulte, la perte d'une somme considérable que lui enlèvera une banqueroute frauduleuse.

Si cette carte est accompagnée du n° 20, elle annonce à une jeune personne que son amant ou son fiancé n'est pas riche ; accompagnée du n° 31, elle lui annonce que, si cet homme n'est pas riche, il le sera un jour.

Renversée et placée près du n° 78, elle prédit à la personne qui consulte, des contrariétés et des chagrins de toute nature.

N° 72. — *Six de denier.*

Placée près du n° 76, cette carte prédit à la personne qui consulte de grands embarras pécuniaires.

Renversée près du nº 25, elle annonce un héritage, en possession duquel on ne sera mis qu'après avoir eu plusieurs procès avec des gens de mauvaise foi; précédée ou suivie du nº 12, elle présage à une jeune personne qui n'a point de fortune, qu'elle rencontrera un généreux protecteur qui lui procurera un établissement très avantageux.

Placée près du nº 25, cette carte annonce l'arrivée d'une lettre attendue avec une très vive impatience; près du nº 65, elle avertit la personne qui consulte qu'elle échouera dans ses tentatives pour séduire une jeune personne belle et vertueuse.

Renversée, elle présage de cruels désappointements et de douloureux mécomptes à un ambitieux.

Nº 73. — *Cinq de denier.*

Cette carte est celle des amants; renversée, elle signifie inconduite, désordre dans les affaires par suite de passions violentes pour des femmes perdues de réputation.

Accompagnée du nº 31, elle annonce à la personne qui consulte la rupture d'un projet de mariage; c'est le contraire, si cette carte est placée près du nº 13.

Renversée près du nº 62, elle présage un secours inespéré dans de grands embarras pécuniaires.

Nº 74. — *Quatre de denier.*

Si le nº 61 accompagne cette carte, elle annonce l'envoi de riches présents adressés par des parents qu'on croyait morts, et qui révéleront par cette générosité inattendue leur existence à la personne qui consulte.

Placée près du nº 36, elle invite le consultant à gagner la faveur et les bonnes grâces d'un personnage, puissant, mais avare, par des présents qu'il recevra avec un grand plaisir.

Renversée, elle présage des contrariétés, des procès, des altercations violentes, et des discussions fâcheuses.

Nº 75. — *Trois de denier.*

Placé près du nº 25, et suivi du 68, ce tarot promet à la personne qui consulte la protection d'un homme puissant qui assurera son bonheur.

Accompagné du nº 28. il annonce à une dame qu'elle recevra incessamment un ample dédommagement d'un malheur qui l'avait réduite au désespoir.

Suivi du nº 47, il prédit à un militaire qu'il obtiendra un avancement rapide et qu'il peut espérer les grades les plus élevés de l'armée.

Renversé, et touchant au nº 63, il annonce à une jeune fille des peines de cœur et des chagrins très vifs.

Placé près du nº 32 renversé, il présage à un homme marié la naissance d'un enfant qui jouira d'un bonheur parfait; placé près du nº 34, il annonce que cet enfant sera très malheureux, et fera verser bien des larmes à sa famille par sa mauvaise conduite.

Nº 76. — *Deux de denier.*

Cette carte est l'emblème des embarras, des contrariétés, des chagrins; placée près du nº 16, et suivie du nº 36, elle prédit à la personne qui consulte le gain d'un procès; suivie du nº 64, elle annonce le contraire.

Renversée, elle présage des persécutions judiciaires et des arrêts iniques.

Nº 77. — *As de denier.*

Cette carte est le signe du bonheur; elle garantit des succès de toute nature.

Renversée, elle annonce à la personne qui consulte qu'elle partagera les bénéfices d'une invention très ingénieuse, ou qu'elle sera de moitié dans la découverte d'un trésor.

Placée près du nº 13, et non loin du nº 20, elle prédit à une jeune personne un mariage très-avantageux.

Quand les Égyptiens amenaient cette carte la première, ils croyaient n'avoir plus rien à demander aux dieux; ils étaient persuadés que ce tarot assurait le bonheur de leur existence.

Nº 78. — *La Folie.*

Cette carte, debout ou renversée, désigne toujours la folie, mais elle reçoit quelques modifications du voisinage de certaines cartes dont le caractère est favorable.

Ainsi placée, près du nº 27, elle avertit la personne qui consulte de la faute ou de la folie qu'elle va faire, et lui annonce qu'elle n'est pas inévitable.

Accompagnée du nº 27, elle annonce que les conseils arriveront trop tard, et qu'il faudra subir les conséquences très-graves de cette faute.

---

doucement du front à l'œil, est un des signes les plus heureux et les plus agréables. Le visage doit son maintien au nez, espèce de montagne jetée entre les deux vallons opposés, pour en marquer la séparation. Quelle étude curieuse que celle du nez, dans sa naissance, son dos, sa pointe, son cartilage, et surtout dans les narines!

» Si vous n'examinez que la forme extérieure des yeux, vous reconnaitrez tout de suite qu'ils sont le miroir de l'esprit, les fenêtres de l'âme. Observez surtout si l'os inférieur de l'œil s'avance brusquement, ou s'il se perd d'une manière insensible, si les tempes sont creuses ou arrondies avec mollesse. Les rapports qui lient entre eux le sourcil, l'œil et le nez forment un ensemble d'indication suffisante pour juger l'âme et le caractère. Dieu a placé sur le côté, il a presque caché le sens de l'ouïe : il n'a donné aucun ornement à cet organe, parce qu'il ne devait être d'un usage exclusif que pour l'homme.

» La partie inférieure ne présente pas moins d'intérêt à l'observateur. La lèvre supérieure caractérise les sentiments les plus vifs, les appétits, la sensibilité; la lèvre inférieure n'exprime rien par elle-même; destinée à fermer, à soutenir l'autre, elle ressemble au coussin d'écarlate sur lequel repose la couronne, emblème de la puissance. Il y a encore des signes très expressifs dans la disposition des dents, dans le contour des joues. Qu'y a-t-il de plus attrayant qu'une bouche délicate et pure? Si la bouche est l'antre du mensonge, elle est aussi le calice de la vérité, la coupe de l'amour et de l'amitié... »

Jusqu'à Lavater, la physiognomonie était une science livrée à la confusion des systèmes, à l'incertitude des conjectures; mais si le fameux professeur de Zurich n'en fut pas l'inventeur, du moins il en traça les règles, et il ne fut pas au-dessous de cette tâche difficile.

Jean-Gaspard Lavater naquit à Zurich, le 15 novembre 1741. Après avoir fait de bonnes études dans une des premières écoles de cette ville, il suivit des cours de théologie; il se destinait à l'état ecclésiastique. A vingt-deux ans, il fit un voyage à Berlin, où il se lia étroitement avec le professeur Sulzer et le pasteur Spulding.

Après un séjour de trois années dans cette capitale, il revint à Zurich, et débuta dans la carrière littéraire par deux ouvrages qui le firent avantageusement connaître, les *Chansons Suisses*, et les *Vues sur l'Éternité*. Ses chansons obtinrent un succès populaire, et aujourd'hui encore, elles sont dans la mémoire de tous les bergers de la Suisse.

Lavater était poète; son imagination féconde et brillante s'exerçait avec un égal bonheur sur les sujets religieux : ainsi il composa successivement une *Nouvelle Messiade* qu'on peut lire, même après celle de Klopstock, *Joseph d'Arimathie* et *le Cœur humain*, poëme en six chants; un choix des faits les plus remarquables de la Bible, mis en

vers pour les enfants, les *Actes des Apôtres*, des *Cantiques* et des *Odes sacrées*, des *Prières et Maximes*, des *Drames* et des *Épopées religieuses;* mais, écrivain infatigable, il publiait aussi diverses compositions en prose, des *Sermons*, un *livre ascétique*, *un Traité sur la divine origine de la Religion chrétienne*, d'autres *Sermons sur le livre de Jonas*, *l'Existence du diable*, *le Suicide*, des *Méditations sur les Évangélistes*, *Ponce-Pilate* et la *Bibliothèque manuelle*; et enfin, la collection des Sermons prêchés à Bremen et à Copenhague.

Lavater se maria en 1769 et fut nommé diacre de la maison des orphelins, puis pasteur de Saint-Pierre; quelque temps après, il fut reçu au nombre des membres du consistoire suprême de Zurich. Les honneurs allaient chercher Lavater; il ne les sollicita jamais.

Cependant sa réputation ne s'était pas encore étendue au delà de la Suisse, son nom même serait aujourd'hui presque oublié, sans ses *Essais physiognomoniques*, dont la première édition parut en 1775. La traduction française fut publiée d'abord incomplète, de 1781 à 1787 et terminée par un tome 4, qui parut à La Haye quelque temps après la mort de Lavater.

L'apparition de cet ouvrage souleva dans le monde savant une controverse ardente. Lavater fut attaqué, défendu avec chaleur; il se défendit lui-même avec succès : mais ce qu'il importe de signaler, c'est que les adversaires de son système respectèrent toujours son caractère; tous rendirent hommage à sa sincérité, à sa franchise, à ses vertus.

Pendant l'occupation de la Suisse par les troupes françaises en 1798, Lavater, qui aimait son pays, voulut protester en sa faveur, et réclamer ses droits méconnus. Le chef de l'administration française s'irrita d'un langage aussi ferme, et déporta le courageux pasteur à Bâle. De retour à Zurich, il écrivit en deux volumes l'*Histoire de sa déportation*. Mais il ne devait pas jouir longtemps du bonheur d'une vieillesse honorée et paisible. Laissons parler un biographe qui raconte ainsi le funeste événement qui termina sa vie. « C'était en 1799 : Zurich venait d'être attaqué et repris par le Français. Lavater avait quitté un moment sa maison. En rentrant chez lui, il voit assis sur un banc de pierre, et blessé au bras, un volontaire qui perdait beaucoup de sang. A cette vue, Lavater est ému de la plus tendre compassion. Il ne s'informe ni des opinions ni du pays de ce soldat : « Vous êtes blessé, lui dit-il en s'approchant de lui, permettez que je vous soulage; » et il l'aide à ôter son habit, dont la manche le gênait. Il court chercher de l'eau fraîche, baigne le bras malade, fait de la charpie avec son mouchoir, et commence à bander la plaie. Au même instant, débouche d'une rue en face un groupe de forcenés. Cette populace, sans respect pour cet homme vénérable, pour son saint caractère, se met à crier : « C'est ce gueux de Lavater! ce

gueux d'aristocrate ! » et tous fondent sur lui avec une rage infernale. A ces cris, le soldat français oublie qu'il souffre : il se lève, arrache les bandelettes des mains de Lavater, arme son fusil, et, se reculant de quelques pas, ajuste et blesse dangereusement son bienfaiteur. Tout sanglant, le pasteur court se barricader dans sa maison. La balle l'avait frappé au bas-ventre. Cette blessure le fit souffrir quinze mois, pendant lesquels il ne démentit pas un seul instant sa douceur et son activité ordinaires. »

Lavater mourut le 2 janvier 1801. Meiners fit pour lui cette épitaphe : « Passant, celui de qui vient cette poussière fut trop haï et trop aimé. » Le fils de Gessner, gendre de Lavater, écrivit sa vie en trois volumes.

Quelques anecdotes relatives à cet homme de génie termineront cette esquisse biographique.

Un jour où le peuple se pressait dans les rues de Brüg pour la solennité d'une fête publique, Lavater était à une fenêtre avec Zimmermann, qui causait avec lui. Tout-à-coup, au milieu de la foule, il remarque un homme, l'examine avec attention, et fait part à son ami de l'opinion défavorable que la vue de cet homme lui inspirait. Zimmermann, qui le connaissait, fut surpris de la justesse de l'observation : « A quoi avez-vous vu cela? » demande-t-il à Lavater.

— A la manière dont il penche le cou, » répondit celui-ci.

Dès lors Zimmermann encouragea Lavater dans les recherches qu'il faisait sur la physiognomonie.

Mirabeau, qui affectait beaucoup de dédain pour la science de Lavater, se présentant un jour devant lui : « Monsieur, lui dit-il, je suis venu en Suisse pour vous voir; si vous ne me dites ce que je suis, je publierai partout que vous êtes un charlatan.

— Mais monsieur, lui répond Lavater, vous pourriez être un peu plus poli.

— Monsieur, je suis franc; parlez.

— Eh bien ! monsieur, répliqua le physiognomoniste, vous êtes un homme qui a tous les vices et qui n'a rien fait pour les réprimer. »

Mirabeau garda le silence, et sortit brusquement du cabinet de Lavater; il avait reconnu que celui-ci n'était ni un menteur ni un charlatan.

Un des amis de Lavater lui amène un jour l'abbé Frickt : c'était un jeune homme aimable et spirituel, qui fut enchanté de l'entretien qu'il eut avec le pasteur de Zurich : « N'est-ce pas, lui demande son ami, que l'abbé Frickt est un jeune homme charmant?

— Oui, répond Lavater, mais un agréable assassin; c'est un meurtrier. »

Quelque temps après cette entrevue, l'abbé avoua que reçu avec beaucoup de bienveillance dans une maison, il avait éprouvé l'envie de tuer plusieurs personnes qui s'y trouvaient et que la reconnaissance seule l'avait empêché d'exécuter ce projet criminel.

Un écrivain français, remarquable par son originalité, fait une visite à Lavater; après l'échange de quelques mots spirituels, l'écrivain pria Lavater de lui dire ce qu'il est : « vous écrivez, lui répond le savant, oui, vous êtes homme de lettres.

— C'est vrai, mais dans quel genre?

— Vous êtes un peu philosophe, brillant, vif; vous avez une tournure d'esprit originale. Me tromperais-je en vous disant que vous vous nommez Mercier et que vous êtes l'auteur du ***Tableau de Paris*** que je viens de lire. » C'était en effet Mercier lui-même.

Lavater avait jeté un simple coup-d'œil sur un jeune homme, l'avait engagé à modérer l'impétuosité du caractère violent qu'il découvrait en lui. A quelque temps de là, ce jeune homme voyageait en chaise de poste. Il querelle son postillon qui n'allait pas assez vite; celui-ci n'en tient nul compte. Le voyageur s'emporte, menace, puis tire un pistolet de sa poche et brûle la cervelle au postillon. Le jeune homme fut pendu.

Un baron allemand venait d'épouser une jeune fille riche, et qui appartenait à une des plus nobles familles de l'Allemagne. Il se rend à Zurich pour consulter Lavater; et après l'avoir interrogé, il obtient la réponse dont il attend la confirmation de son bonheur pour l'avenir. A l'aspect de la jeune femme, Lavater avait froncé involontairement le sourcil. Il refuse de répondre. Le baron, insiste : Lavater cherche de nouveaux prétextes pour excuser son refus. Enfin, pressé de parler, il dit au baron qu'il consentira à parler, mais à lui seul. La baronne se retire. Alors Lavater engage le mari à exercer la plus sévère surveillance sur la conduite de sa femme, attendu que l'observation physiognomonique a découvert en elle des penchants à la débauche la plus effrontée, et à tous les excès où peut se plonger une femme impudique. Le baron furieux quitte Lavater dont il persifle la science et la prédiction. Quelque années s'écoulent, et le comte est obligé d'abandonner sa femme, qui s'était livrée sans réserve au jeu, à l'ivrognerie, et qui bientôt descendit jusqu'au dernier degré de la dépravation

Une dame de Zurich avait une jeune fille chez laquelle elle remarquait depuis quelque temps des dispositions maladives. Elle va trouver Lavater : « Monsieur, lui dit-elle, je vous amène ma fille; elle est mal portante, et cela m'afflige. Ayez la bonté de me dire ce que vous en pensez. » Lavater, pénétré d'une émotion douloureuse, cherche une réponse évasive; mais la mère demande en suppliant au pasteur une réponse qui dissipe son incertitude : « Je vais, lui dit Lavater, vous

remettre un billet, mais vous vous engagez à ne l'ouvrir que dans six mois. » La dame se retire. Au bout du cinquième mois, sa fille était morte. Le dernier mois écoulé, elle ouvre le billet de Lavater et y lit ces mots : « je vous plains, madame, et je pleure avec vous; quand vous lirez ces lignes vous serez la plus malheureuse des mères. »

« Après Dieu, disait Lavater, il n'est rien qui soit aussi respectable, que le temps : c'est le bien le plus précieux, et en perdre la moindre partie est une grande inconduite. » — Voici son portrait, tracé par le biographe dont nous avons déjà cité quelques lignes : « Tous les matins il se levait à cinq heures, et, quoique son appetit l'invitât à déjeuner de suite, il s'imposait une tâche auparavant, afin de sauver cette partie de la journée, si des visites ou des circonstances imprévues venaient à le détourner de ses occupations. Sa conversation était toujours attachante et pleine d'intérêt. Le français ne lui était pas familier, et il s'exprimait difficilement dans cette langue; mais on dit qu'enthousiasmé par un sujet, et embarrassé pour les mots, il en empruntait à l'allemand, et que rien alors n'était plus piquant ni plus original que la plupart de ces emprunts tudesques, espèces d'épithètes, de mots composés, frappants d'à propos, pittoresques, pleins d'énergie, dont il assaisonnait chacune de ses phrases. Quant il parlait d'une chose dont il était convaincu, il étaitdiffice de rester incrédule : la persuation découlait de ses lèvres et on était forcé d'être de son avis, souvent même, avant qu'il eût fini de parler; mais sa conversation avait beau s'échapper, il ne s'emportait jamais. Une bonté divine semblait s'exhaler de tout son être et ses moment d'exaltation et d'enthousiasme étaient toujours tempérés à propos par la douceur. S'apercevait-il que le développement de ses idées les plus chères allait plus loin que ne le lui permettait le goût ou l'intelligence de ses auditeurs, vite il s'arrêtait. Le grand désir de plaire dont il était animé lui faisait saisir cette ligne de démarcation entre lui et les assistants, avec une promptitude rare et un tact juste et fin. Personne ne fut plus que lui jaloux de se plier aux exigences de la société, ni personne plus que lui ne fut apte à s'en faire rechercher. Son commerce si agréable, sa parole tendre, son âme aimante, lui avaient donné, surtout sur les femmes, un ascendant dont il se servait pour faire pratiquer la vertu aux unes, y maintenir et y rappeler les autres. Sa tolérance venait en aide à ses deux moyens, et plus d'une fois il atteignit son but. Toutes les fautes le trouvaient indulgent, et, dans la bonté de son cœur, il s'était fait un idiome par les mots duquel il désignait d'une manière moins sévère les erreurs de ses coupables : c'est ainsi que les femmes galantes étaient pour lui ses *chères pécheresses*, et il n'est pas jusqu'aux condamnés qu'il avait mission d'accompagner à leur dernière heure, qu'il n'appelât ses *chers convertis* Avec un caractère pareil, un homme devait-

il avoir des ennemis ? Lavater le croyait si peu, que, dans une de ses lettres, il dit qu'il peut bien se trouver des personnes qui ne pensent pas comme lui, mais qu'il *tient pour impossible qu'on puisse le haïr.* »

A peu près à la même époque où Lavater exposait son système de physiognomonie, un médecin allemand, le docteur Gall, publiait le résultat de ses observations sur la tête ou le crâne de l'homme, et créait une nouvelle science à laquelle on a donné le nom de phrénologie. Depuis, un autre docteur, Spurzheim, modifiait, ou plutôt perfectionnait le système de Gall.

D'après ce système, le cerveau est divisé en quatre régions, savoir : l'*occipitale* ou derrière de la tête; la *latérale*, ou les côtés; la *sincipitale* ou le sommet, partie coronale; et la *frontale*, qui s'étend comme un large bandeau sur le front, et au-dessus des yeux. Chacune de ces régions est subdivisée en cadres linéaires indiquant le siége d'un organe ou faculté innée. Chacun des organes, à quelques exceptions près, est double dans le cerveau. Ces organes sont saillants à l'extérieur, sur une surface plus ou moins étendue, dans les cadres linéaires qui leur sont propres, et produisent une élévation que le vulgaire appelle *bosse*, que les gens du monde nomment *protubérance* et les savants *circonvolution*. Ces élévations, suivant qu'elles sont plus ou moins grandes, plus ou moins prononcées, font connaître le degré des penchants et des facultés qu'elles indiquent.

Ces penchants, disent les disciples de Gall et de Spurzheim, peuvent être modifiés, mais jamais entièrement détruits par les mœurs sociales et les tempéraments. De plus, les facultés, déjà modifiées par le tempérament, se modifient les unes les autres, et donnent naissance à une foule de spécialités individuelles. La faculté la plus noble peut dégénérer en vice par le trop d'activité. Ainsi, l'abus de la *circonspection* devient une timidité pusillanime qui met l'immobilité à la place de l'action. La *vénération*, si belle, si touchante quand elle ne passe pas les bornes imposées par la raison, peut, dans l'hypothèse contraire, n'être plus que de la superstition, et même du fanatisme. Dans un être borné ou seulement trop passionné, la *fermeté* se change en ridicule obstination, en dangereux entêtement; la *secrétivité* peut dégénérer en dissimulation, et même en fourberie. L'organe de l'ordre, porté à l'excès, dispose à la minutie.

Voici, d'après le système phrénologique, la nomenclature des organes ou facultés cérébrales :

Coloris, ou peinture.

Tons, ou musique.

Affectionnivité, ou affection.

Amativité, ou amitié.

Acquisivité, ou prodigalité.

Configuration, ou la sculpture ou beauté des formes.

Approbativité, ou vanité.

Habitativité, ou amour de la patrie, patriotisme ou égoïsme national.

Merveillosité, ou amour du merveilleux.

Destructivité, ou amour de la destruction des choses ou des êtres, suivant la position des personnes; un bon chasseur doit avoir cette bosse.

Idéalité, génie de l'invention.

Individualité, ou amour de soi-même.

Consciensiosité, ou intégrité.

Philogéniture, ou amour paternel ou maternel.

Éventualité, ou amour des sciences, désir d'apprendre, curiosité chez certaines personnes.

Secrétivité, ou discrétion.

Constructivité, ou amour de créer.

Circonspection, ou prudence en tout.

Bienveillance.

Vénération, ou mysticisme ou dévotion.

Fermeté.

Ordre.

Calcul, ou mathématiques, sciences abstraites.

Langage, ou éloquence.

Résistance, opposition systématique.

Génie supérieur.

Imitation, ou art dramatique.

Gaîté.

Espérance, ou persévérance.

Stratégivité, ou disposition au commandement.

Estime de soi-même.

Localité, ou mémoire heureuse.

Causalité, ou talent de juger les causes par les effets.

Sagacité, ou pénétration.

La phrénologie a été combattue par de redoutables adversaires. Le docteur Gall s'est vu en butte à des attaques multipliées de la part des savants, et il a été moins heureux que Lavater, dont le système a prévalu auprès de l'opinion générale, parce qu'il a paru fondé sur des considérations plus spécieuses. Toutefois, il faut dire que la phrénologie compte encore beaucoup de partisans; elle a son institut, son journal, et compte parmi ceux qui la défendent des personnes très recommandables.

Le docteur Gall est mort en Allemagne, vers 1821; il avait passé plusieurs années en France. Un jour M. le baron de T..., homme d'un esprit médiocre, l'invita à une soirée où il devait se trouver quelques adversaires distingués de la phrénologie. Le phrénologiste, qui redoutait peu les combattants de salon, se rendit à l'invitation de son noble ami.

Un des invités, plus jeune que les autres, et mis avec une certaine recherche, attirait depuis quelques instants l'attention du docteur Gall: il était de moyenne taille, marchait, causait avec une grande aisance, et ne faisait que rire, avec les dames, de Gall et de sa doctrine: « Comment, disait-il, d'un air fort gai, et en se balançant d'une manière toute gracieuse, comment peut-on croire qu'un homme, quelque savant qu'il soit, puisse lire sur la tête d'un autre ses goûts, ses penchants, ses sentiments?

— Cela est pourtant, monsieur, dit le docteur Gall, en l'interrompant tout-à-coup, et, sans me croire un tireur d'horoscope, je puis, si vous le désirez, faire quelques applications de ma science sur votre tête.

— A merveille, s'écria le baron de T..., enchanté de mettre la phrénologie à l'épreuve sur un jeune Allemand qu'il ne connaissait pas très bien. »

L'antagoniste parut hésiter; mais les jolies dames qui l'entouraient l'ayant prié de leur procurer ce plaisir, il se résigna. Le phrénologiste promena à plusieurs reprises ses longs doigts osseux sur toute la surface du crâne, s'arrêta, recommença de nouveau, en mesura les différentes parties, et se mit à réfléchir: « Eh bien! docteur, dit brusquement le jeune homme impatienté des lenteurs de l'opération.

— Eh bien! monsieur, répartit Gall, il est heureux que vous ne soyez ni noble ni riche, et que vous n'ayez jamais connu ni les horreurs de la misère ni les souffrances de la faim. »

Tous les visages étaient pâles; un silence effrayant régnait au milieu de cette assemblée, tout à l'heure si joyeuse, si animée.

« Pourquoi cela, dit le jeune homme? »

Le phrénologiste posa son index sur les temporaux: « Parce que vous avez là deux organes plus développés à eux seuls que tous les autres réunis.

— Et quels sont-ils?

— Ce sont ceux de la *destructivité* et de l'*acquisivité*, que le vulgaire appelle improprement organes du meurtre et du vol, » répondit Gall d'une voix grave et assurée.

Le jeune homme tressaillit.

C'est charmant, s'écria le baron de T..., en riant à perdre haleine, mais cette fois le docteur se trompe, ou le phrénologiste est en défaut. »

Gall ne répondit rien, et passa dans un autre salon. Les dames, fort contentes d'échapper aux investigations du phrénologiste, se mirent à commenter cette aventure, et le jeune homme, tout soucieux, se retira deux heures plus tôt qu'il n'avait coutume de le faire.

Huit jours après cette soirée, le baron de T... annonçait avec effroi que le jeune homme dont il avait interrogé le crâne n'était autre qu'un assassin, qui, après avoir commis un meurtre, dans une des principales villes de l'Allemagne, venait d'être arrêté à Paris par la police française.

Voici un fait intéressant qui se rattache également à la phrénologie. Il y a huit ou dix ans, on découvrit à Paris, rue de Vaugirard, un squelette de femme. Les magistrats voulant savoir si ce squelette était réellement celui de la femme qui avait été, disait-on, assassinée par les nommés Bastien et Robert, on envoya à M. Dumoutier, phrénologiste, une lettre du procureur du roi, qui lui enjoignait de se rendre à la cour d'assises.

M. Dumoutier monte dans un fiacre qui l'attendait à sa porte, et arrive au palais. On l'introduit dans la salle des témoins, et là on lui présente un squelette.

« Examinez la tête de cet individu, lui dit-on, et donnez-nous les détails les plus circonstanciés sur sa vie. »

Le savant se met à l'œuvre, palpe ce crâne à demi rongé et près de tomber en poussière. Au bout d'une heure, ses observations étant consignées par écrit, il les remet au magistrat chargé de l'instruction.

« Mais vous êtes un sorcier, lui dit celui-ci, » après avoir pris connaissance du rapport.

« Pourquoi donc, demanda M. Dumoutier.

— Parce que les observations que vous venez de me donner se rapportent entièrement aux renseignements que j'ai fait prendre sur les goûts, les défauts, les habitudes de cette malheureuse femme, victime de sa crédulité et de son avarice.

—

CHAPITRE II.

DISPOSITIONS PRÉLIMINAIRES. — DU PORTRAIT A L'HUILE. — DE LA SILHOUETTE. — LES NEUF SECTIONS HORIZONTALES.

Le premier principe, le principe fondamental et rationnel de la physiognomonie, c'est que rien ne se passe dans l'âme, sans qu'un changement dans le corps ait lieu simultanément, et surtout qu'il ne s'élève

ni désir, ni volonté dans l'une, sans un mouvement corforme et simultané dans l'autre : ainsi, le corps renferme dans sa figure totale, comme dans la figure de ses diverses parties, ce qui sert à faire connaître les qualités naturelles et les divers penchants de l'âme.

Les linéaments, ou, comme dit le vulgaire, les traits du visage, en déterminent l'expression plus que toute autre chose, et cette expression, quand elle n'est pas le résultat de la contrainte, indique les dispositions natnrelles ; de même aussi ces linéaments, si on les examine dans leur position véritable, font bien connaître la nature de l'homme.

L'expérience de chaque jour démontre que les inclinations mauvaises et vicieuses, passent en quelque sorte du cœur au visage, qui les traduit. La beauté la plus parfaite du visage s'altère, et disparait quelquefois entièrement sous l'empreinte du libertinage, de la colère, de la jalousie, de l'amour-propre et du chagrin. Les manières les plus élégantes ne sauraient neutraliser l'effet produit par la bassesse ou la sottise que révèlent les traits du visage. Il en est de même de la voix : interprète fidèle du caractère de l'homme, elle en adopte les qualités et les défauts.

Le sentiment physiognomonique est inné dans l'homme, car aucun être intelligent n'échappe à l'impression et à la sensation particulières que produit sur lui toute figure humaine.

Lorsqu'on veut observer parfaitement un visage, on doit le regarder de profil, de face, des trois quarts, sept huitièmes et de haut en bas. Il faut faire fermer d'abord les yeux, et les tenir fermés, puis les faire ouvrir.

Il ne faut pas examiner la figure entière à la fois : elle gêne et embarrasse l'observateur ; mais on doit regarder de chaque côté à part, et en faire, pour ainsi dire, une étude spéciale.

La nature vivante offre les meilleurs conditions pour les études physiognomoniques : elles sont difficiles, et presque toujours donnent lieu des erreurs à ou à de faux jugements, quand elles s'appliquent au portraits à l'huile, à moins qu'ils n'aient été faits par certains artistes qui ont excellé dans ce genre de peinture.

Suivant Lavater, une silhouette bien faite est l'image la plus fidèle et l'empreinte la plus immédiate de la nature. Une silhouette est, la nature prise, pour ainsi dire, sur le fait.

Il y a dans chaque silhouette neuf sections principales horizontales, qui appellent l'attention de l'observateur ou du physiognomoniste.

1° L'arc du sommet de la tête jusqu'à la naissance de la chevelure; 2° le contour du front jusqu'aux sourcils ; 3° l'espace qui s'étend entre .es sourcils et l'endroit où commence le nez ; 4° l'espace entre le nez et la lèvre supérieure ; 5° la lèvre supérieure ; 6° les lèvres proprement

dites; 7° le menton supérieur; 8° le menton inférieur. 9° Le cou.

Remarquez d'abord la longueur et la largeur de la figure dans la silhouette. La tête est-elle plus longue que large et les contours en sont-ils durs et anguleux, c'est une preuve d'entêtement singulier; y a-t-il de la mollesse et de l'étendue dans les contours, ils indiquent à la fois l'apathie et l'indolence.

Quand, au contraire, la tête est plus large que longue, avec des contours durs, raides, tendus et anguleux, c'est le signe d'un caractère inflexible et méchant; si les contours sont mous et tendres, c'est l'indice de penchants voluptueux, et de paresse.

—

CHAPITRE III.

DU CRANE.

Il suffit d'examiner le contour d'un crâne, pour apprécier, sinon le degré de son intelligence, du moins, le rapport de sa capacité et de ses talents avec d'autres crânes.

On peut obtenir cette évaluation par un calcul mathématique : ainsi, formez un angle droit par le zénith et la pointe horizontale extrême d'un front en profil, comparez la ligne horizontale et la perpendiculaire, ainsi que le rapport des deux lignes avec leur diagonale, et vous trouverez presque toujours la capacité du front dons la proportion de ces lignes.

Le front d'un sot diffère toujours, par ses contours, du front d'un homme de génie.

Règle générale : le front dont la ligne fondamentale est des deux tiers plus courte que sa hauteur, est toujours le front d'un sot; plus cette ligne sera courte proportionnellement à sa hauteur perpendiculaire, plus l'homme sera sot.

Plus la ligne horizontale sera longue, plus elle sera de forme égale avec la diagonale, plus l'homme aura d'intelligence.

Appliquez l'angle droit d'un quadrant sur l'angle frontal droit : si les rayons de ce quadrant, espacés, par exemple, de six degrés, viennent à se raccourcir soudainement, et en proportion inégale, vous pouvez mesurer la sottise de l'individu sur la recourcissement du rayon.

Au contraire, plus il y aura de rapport proportionnel, plus l'individu annoncera d'intelligence.

Il y aura une différence essentielle dans les facultés intellectuelles, suivant que l'arc du front, et principalement le rayon horizontal, en dépassant l'arc du quadrant, se prolongera avec lui en ligne parallèle ou non parallèle.

CHAPITRE. IV.

DU FRONT.

Il y a trois clases principales de fronts : 1° les fronts penchés en arrière; 2° les perpendiculaires; 3° les proéminents.

Chacune de ces classes se subdivise en espèces nombreuses dont voici les principales :

1° Les fronts dont les lignes sont droites.

2° Les fronts sur lesquels les lignes, moitié droites, moitié courbes, sont confondues.

3° Les fronts dont les lignes, moitié droites, moité courbes, se coupent.

4° Les fronts dont les lignes sont courbes et simples.

5° Les fronts dont les lignes sont courbes, doubles ou triples.

La largeur du front annonce un esprit qui peut embrasser beaucoup d'objets, mais qui manque d'énergie et de constance.

L'homme dont le front est serré, court, compacte, a ordinairement de la fermeté; son esprit est grave et réfléchi et il est persévérant dans ses projets.

Les contours arqués et sans angles annoncent la douceur et la flexibilité; les contours droits, la fermeté et la dureté.

Aux fronts proéminents, la faiblesse, la stupidité et l'apathie.

Aux fronts penchés en arrière, la vivacité de l'intelligence, la fécondité de l'imagination, et le goût.

Il y a peu d'esprit, de sensibilité, d'imagination, chez les personnes dont le front perpendiculaire, posé en avant, sans être assis sur la racine du nez, est étroit, court et plissé.

Lorsque le frontal orbitaire est arqué d'une manière précise et prononcée, il annonce presque toujours la générosité et la grandeur.

Un front carré, mais dont les marges latérales sont très-étendues, et le frontal orbitaire solidement constitué, est le signe de la prudence et de la circonspection.

Le penchant à la méditation, au silence et à la solitude, est annoncé par une perpendicularité qui se voûte doucement par le haut; c'est, au contraire l'indice du manque total d'intelligence, quand la perpendicularité du front est complète depuis les cheveux jusqu'aux sourcils.

Les gens dont le front est chargé de beaucoup de protubérances anguleuses et noueuses, sont actifs, laborieux, prompts, mais aussi entêtés.

Heureux celui dont le front, dans son profil, présente deux arcs pro-

portionnés, dont l'inférieur avance; il a beaucoup de pénétration, de lucidité d'esprit, et sa complexion robuste lui promet de longs jours.

—

CHAPITRE V.

DES YEUX.

C'est surtout dans les yeux que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements. Il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment: c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Les yeux bleus sont un signe de faiblesse ; les yeux bruns et noirs annoncent le plus souvent la fermeté , l'énergie, la profondeur.

Les yeux verdâtres indiquent la vivacité, le courage , et les dispositions à la colère. Les yeux bleu-clairs annoncent un caractère phlegmatique.

Quand l'arc inférieur de la paupière supérieure forme un cintre plein, c'est l'indice de la douceur, de la délicatesse, et aussi de la faiblesse poussée quelquefois jusqu'à la timidité.

L'homme dont les yeux ouverts, non comprimés, forment des angles allongés, aigus et penchent vers le nez, est presque toujours d'une grande intelligence et d'une pénétration extraordinaire.

Une paupière qui se dessine d'une manière horizontale au-dessus de la pupille, et coupe diamétralement la prunelle, révèle un jugement profond, une grande sagacité et beaucoup d'adresse, mais de cette adresse qui comporte la loyauté et la franchise.

Ils sont presque toujours l'indice d'une organisation faible, les yeux qui, vus de profil, paraissent presque parallèles avec le profil du nez, sans qu'ils soient cependant à fleur de tête et saillants de dessous les paupières.

Il y a généralement de la ruse, du penchant à la chicane, et même à l'astuce, chez les gens qui ont de petits yeux noirs, ardents, sous des sourcils noirs et touffus, et qui paraissent s'enfoncer, lorsque ces gens-là sourient avec malignité.

Le génie et le tempérament sanguin sont annoncés par des yeux à angles longs, aigus, dont la direction est horizontale, et revêtus de paupières épaisses qui semblent couvrir à moitié la prunelle.

Des sourcils peu garnis et minces, des cils longs et arqués, indiquent la faiblesse de la constitution, et la mollesse d'un esprit apathique et paresseux.

Il n'y a guère que chez un homme presque fou que les yeux laissent voir la prunelle tout entière, et plus ou moins de blanc au-dessus et au-dessous d'elle.

—

CHAPITRE VI.

DES SOURCILS.

Il y a, dit un peintre célèbre, Lebrun, dans son Traité sur le caractère des passions, des mouvements dans les sourcils qui expriment tout le mouvement des passions. Ces deux mouvements ont un parfait rapport aux deux appétits dans la partie sensitive de l'ame, l'appétit concupiscible, et l'appétit irascible. Celui qui tend en haut vers le cerveau exprime toutes les passions les plus cruelles et les plus farouches. Il y a deux sortes d'élévations de sourcils : une où le sourcil s'élève par son milieu, et cette élévation exprime des sentiments agréables; lorsque le sourcil s'élève par son milieu, la bouche s'élève par ses côtés, et indique des dispositions à la tristesse. Lorsque le sourcil s'abaisse par le milieu, ce mouvement marque une douleur corporelle, et la bouche s'abaisse par les côtés. Dans les ris, toutes les parties se suivent; car les sourcils, qui s'abaissent vers le milieu du front, font que le nez, la bouche et les yeux suivent le même mouvement.

Les sourcils placés horizontalement, et en ligne droite, marquent le caractère mâle de l'homme; au caractère plein de modestie d'une jeune vierge appartiennent presque exclusivement des sourcils arqués avec simplicité.

La violence des passions ardentes est caractérisée par des sourcils durs et confus.

Des sourcils épais, dont les poils sont parallèles et comme alignés au moyen d'un cordeau, annoncent la fermeté, la maturité, la pudeur et la loyauté.

Quand les sourcils se joignent, ils dénotent la dissimulation et l'hypocrisie.

On trouve rarement la fermeté chez les personnes dont les sourcils minces et élevés partagent le front en deux parties égales.

Des sourcils rapprochés des yeux dénotent un caractère ferme, un esprit méditatif.

Il y a beaucoup d'ardeur, d'activité et d'imagination chez les personnes dont les sourcils sont anguleux et fortement entrecoupés.

Les sourcils éloignés des yeux sont un signe de légèreté et de mobilité.

Les sourcils blancs annoncent la faiblesse; les sourcils brun-obscurs annoncent la fermeté et l'énergie de caractère.

CHAPITRE VII.

DU NEZ.

Un nez courbé à l'endroit de la racine annonce presque toujours un caractère violent et impérieux.

Un nez en droite ligne dénote le calme, la résignation et la patience.

De petites narines indiquent presque toujours la faiblesse et la timidité.

Les ailes du nez bien dégagées annoncent de la délicatesse et des inclinations voluptueuses.

Un nez penché vers la bouche dénote un caractère disposé à l'hypochondrie, froid, insensible.

Un nez un peu retroussé par devant, et légèrement déprimé vers la racine, sous un front plus perpendiculaire que rentrant, est le signe de l'amour du plaisir, de la jalousie et de l'opiniâtreté.

S'il y a, des deux côtés du nez, plusieurs dépressions que les plus faibles mouvements mettent en évidence, c'est un signe de conception lente, et même quelquefois des dispositions à la fourberie.

Un nez réhaussé sous un front haut, mais saillant par le bas, dénote la grossièreté et le penchant à la colère, qui est porté jusqu'aux plus terribles emportements, si la lèvre inférieure est fort avancée.

Il est bien difficile que la personne dont le nez est sans linéaments marqués, sans inflexions ou ondulations, puisse se distinguer par quelque talent supérieur.

CHAPITRE VIII.

DE LA BOUCHE ET DES LÈVRES.

Une bouche resserrée, et qui laisse à peine apercevoir les lèvres, annonce l'ordre, la propreté, l'activité, le sang-froid et l'exactitude.

Une bouche ouverte dénote des dispositions à la mélancolie; une bouche fermée est le signe de la résignation.

Une bouche bien close, mais sans affectation, indique le courage et la fermeté.

Une bouche qui a deux fois la largeur de l'œil, à partir de son extrémité vers le nez, jusqu'à l'extrémité intérieure de l'orbite, en mesurant toutefois les deux largeurs sur le même plan, dénote l'imbécillité.

Il n'y a guère que les avares, qui, en naissant, joignent la ruse à l'activité, la dureté à la politesse, qui aient une bouche, en quelque sorte, sans lèvres, dont la ligne moyenne est fortement dessinée.

Une petite bouche mince, placée sous des narines de petite apparence, et sous un front dont l'arc est circulaire, est le signe de la faiblesse et de la timidité, et d'une élocution difficile.

C'est un signe de méchanceté ou de folie, que la disproportion entre la lèvre supérieure et la lèvre inférieure.

La personne dont les lèvres, dessinées avec précision, se serrent doucement et sans nul effort, est ferme, prudente et circonspecte, dans une juste mesure.

De grosses lèvres sont toujours le signe de la nonchalance, de la gourmandise et de la sensualité.

Des lèvres rognées, et d'un dessin sévère, annoncent un esprit inquiet et des penchants à l'avarice presque sordide.

Une lèvre inférieure, qui présente une espèce de dépression ou de creux au milieu, est l'indice de l'enjouement et de la bonne humeur.

Quand une lèvre supérieure est doucement suspendue sur l'inférieure, et la déborde, c'est un signe de bonté.

Croyez à l'imbécillité, ou à la grossièreté, ou à la malice, ou à l'avarice, de la personne dont la lèvre inférieure, vue de profil avec les dents, s'avance horizontalement de la moitié de la largeur de la bouche.

L'abaissement visible, et en sens oblique des extrémités des lèvres, dénote du penchant au mépris et à l'insensibilité du cœur.

CHAPITRE IX.

DU MENTON.

Un menton pointu est presque toujours regardé comme l'indice certain de la finesse et de la ruse.

Il est rare que la personne dont le menton est angulaire, n'unisse pas la prudence à la fermeté et à l'adresse.

Un menton plat dénote un esprit froid et un tempérament sec.

Un menton gras, mou et double, est le signe de la sensualité et de la gourmandise.

La petitesse du menton marque la timidité et la faiblesse.

Il est difficile qu'une personne dont le menton est rond, et pourvu d'une fossette, ne soit pas bonne.

Un menton, dont le milieu présente de fortes incisions, est le signe d'une froide raison.

Un menton un peu rentrant, ou coupé au milieu, et dont la partie inférieure est un peu saillante, n'appartient guère qu'à un homme doué d'une grande prudence.

Quand le menton est long, large et lourd, dans sa partie osseuse, il dénote la grossièreté, l'orgueil, la dureté et la violence.

—

CHAPITRE X.

DES JOUES.

Les joues qui présentent quelques enfoncements, en forme plus ou moins triangulaire, dénotent un caractère curieux et jaloux.

La maigreur des joues rétrécies annonce des dispositions à la mélancolie et à l'ennui.

Des joues grasses et charnues témoignent d'un tempérament humide et d'appétit grossier.

Un léger tressaillement, qui agite doucement vers l'œil une joue naturellement gracieuse, annonce la sensibilité, la délicatesse et la générosité.

Lorsque le trait, qui va de la narine à l'extrémité de la bouche, est arqué, et dépourvu de nuances et d'ondulation, c'est l'indice du défaut d'intelligence, et même de la stupidité.

Quand on aperçoit sur la joue d'un homme qui sourit, trois lignes circulaires et parallèles, on peut en conclure que cet homme est étourdi, incapable de réflexion, et disposé à faire bien des folies.

—

CHAPITRE XI.

DES CHEVEUX.

Les cheveux longs et plats, annoncent presque toujours la faiblesse de caractère.

Les cheveux noirs, plats, gros, épais, et non frisés, dénotent peu d'esprit, mais l'esprit d'ordre et l'amour du travail.

Les cheveux blonds appartiennent généralement à des personnes dont le tempérament est délicat et sanguin-phlegmatique.

Les personnes qui ont des cheveux noirs et minces sur une tête à moitié chauve, et dont le front est haut, ont presque toujours un jugement sain, mais manquent d'imagination et d'esprit.

Lorsque les cheveux sont tout à la fois noirs, minces, lisses et plats, ils annoncent la faiblesse des facultés intellectuelles.

On croit généralement que les cheveux roux marquent toujours une méchanceté extrême : c'est une erreur; ils sont aussi souvent l'indice de la bonté que de la méchanceté.

Méfiez-vous des personnes chez lesquelles vous remarquerez une différence notable entre la couleur de leurs cheveux et celle de leurs sourcils.

—

CHAPITRE XII.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Le haut du visage, jusqu'à l'origine du nez, est le centre du travail intérieur qui s'opère dans l'homme, le siége de ses pensées et de ses résolutions; c'est dans la partie inférieure du visage qu'a lieu la manifestation extérieure de ces résolutions et de ces pensées.

Presque tous les défauts qui supposent la hardiesse dans la résolution sont annoncés par un nez fort en saillie et par une bouche avancée.

Le nez est le siége de l'ironie : l'ironie est exprimée par un léger mouvement du nez; la lèvre supérieure renversée dénote l'effronterie, l'insolence, et parfois la menace.

Une lèvre inférieure avancée est le signe de l'imbécillité et d'une vanité ridicule.

La courbure et les inflexions du nez annoncent la noblesse et la générosité.

La forme droite du nez est l'indice d'un caractère grave.

La lèvre inférieure aplatie dénote la circonspection dans le langage.

Si la lèvre supérieure est aplatie sur les dents et ne se ferme pas complétement, elle est un indice de faiblesse et de timidité.

Un visage large et un cou raccourci, de larges épaules et un large dos, appartiennent à une personne intéressée, cupide et froide quelquefois jusqu'à la dureté.

Il y a, en général, de l'équité, du désintéressement et des vertus so-

ciales, chez les hommes qui ont un visage long et étroit, un cou allongé, des épaules minces ou affaissées, et un dos étroit.

La bouche béante, la lèvre inférieure saillante, et le nez froncé, annoncent la bassesse de l'âme ou la suffisance.

Plus le front est haut, plus le reste du visage semble petit; plus le front qui se courbe en voûte est noueux, plus l'œil est enfoncé, moins l'enfoncement entre le front et le nez est visible; plus la bouche est fermée, plus le menton est large; plus le profil oblong du visage est perpendiculaire, plus le caractère est dur, opiniâtre et insensible.

Il n'y a guère qu'aux fourbes, aux rusés, aux intrigants, aux avares, aux méchants qu'appartiennent de petits yeux sans feu, un regard toujours inquiet, un teint plombé, un nez retroussé, une lèvre inférieure relevée, et des cheveux noirs, courts et plats.

Quand vous verrez un homme sourire sans sujet avec une lèvre de travers, s'arrêter souvent sans aucune direction, avoir le corps roide en saluant et incliner seulement la tête en avant, vous pouvez dire : si cet homme n'est pas encore fou, il est bien près de le devenir.

La femme qui a des verrues brunes, velues, ou du poil à la partie inférieure du menton, est ordinairement très active et bonne ménagère, mais son tempérament sanguin la prédispose à l'amour et même à ses égarements.

Les personnes qui ont de grands yeux, de petits visages, avec de petits nez, sont généralement tristes, maussades, curieuses et médisantes.

Si vous avez un front osseux, haut et long, évitez tout rapport intime avec une tête qui sera presque ronde comme une boule; si votre tête a la rondeur d'une boule, évitez tout rapport intime avec un front osseux, haut et long.

On reconnaît la maturité de l'esprit, l'énergie du caractère, la fermeté et la pudeur aux traits suivants : front presque sans sillons, ni perpendiculaire, ni trop rentrant, ni trop plat, et de forme sphérique; des sourcils épais, bien dessinés, marquent d'une manière exacte la limite du front; des yeux ouverts plus qu'à moitié, un enfoncement peu sensible entre le front et le nez, un nez un peu recourbé et à dos large, des lèvres distinctement rentrantes et d'une heureuse proportion; enfin, un menton qui n'avance ni ne recule trop.

Un front perpendiculaire, très noueux, ou très haut, ou très court; un petit nez court et très pointu, ou arrondi grossièrement, avec des narines larges, des traits gravés fortement, longs et non interrompus dans les joues, près du nez et vers les lèvres, des dents inférieures qui avancent sous des dents supérieures très longues ou très courtes : tels sont les caractères principaux de la dureté et de l'insensibilité.

Une personne vraiment sage, noble et calme, n'a jamais de verrue large et brune au menton : c'est le cachet de la stupidité.

Une femme qui a des yeux roulants dans leurs orbites, une peau molle et très plissée, un nez arqué, des joues rougeâtres, un front très arrondi, un menton inférieur bien arrondi, a également beaucoup de mémoire, d'imagination ; mais aussi elle est très amoureuse et il est très difficile que l'ardeur de son tempérament ne lui fasse pas faire bien des fautes.

Un front qui présente soit au milieu, soit plus bas, une cavité allongée et qu'on aperçoit à peine, dénote la faiblesse du caractère.

C'est un indice très favorable que la fermeté et même la rudesse des chairs ; leur mollesse, au contraire annonce un esprit borné, une imagination stérile, et peu de mémoire.

Un petit corps doit être accompagné d'une tête un peu plus grosse en proportion, et un grand corps, d'une tête un peu plus petite.

Si vous voulez savoir si la complexion de la cervelle répond à la complexion des chairs, examinez les cheveux de la tête; lorsqu'ils sont noirs, forts, rudes et épais, ils dénotent un esprit juste et une heureuse imagination.

Une physiognomonie du rire serait très utile pour apprendre à connaître l'homme. Qui rit bien est bon : la sincérité du rire est la preuve de la douceur, de la bienveillance et de la franchise.

Héraclite a dit avec beaucoup de sens : « Un œil sec est la marque d'un esprit plein de sagesse. »

Il est difficile de trouver des gens d'esprit qui aient une belle écriture.

—

CHAPITRE XIII.

DES INDICES DE LA FORCE OU DE LA FAIBLESSE DU CORPS.

Les signes de la force sont :

De justes proportions dans la configuration, qui doit être plutôt trop courte que trop longue.

Un front court, serré, même noueux, présentant des sinus bien apparents, mais non très proéminents, aplati au milieu, ou marqué de fortes incisions, mais sans dépression plate ;

Des dents plutôt courtes que longues, de moyenne largeur, rapprochées les unes des autres, de sorte qu'elles se joignent ;

Des lèvres serrées et qui se rapprochent, de sorte que la lèvre infé-

rieure avance plutôt qu'elle ne recule; un menton large et en saillie;
L'os occipital noueux et proéminent;
Une voix de basse-taille;
Une assiette calme;
Un pas ferme.

Les signes de la faiblesse sont :
Une taille d'une longueur disproportionnée;
Peu d'os et beaucoup de chair;
La mollesse de la peau;
Un nez et un front dont les contours sont fortement arrondis;
La petitesse du nez, du menton et des narines;
Un menton rentrant;
La longueur d'un cou cylindrique;
Une démarche chancelante;
Des mouvements, tantôt rapides, tantôt lents;
Des regards sans assurance;
Des paupières à demi fermées;
Une bouche ouverte;
La largeur des dents, jaunâtres ou verdâtres;
La longueur de la mâchoire, attachée fortement à l'oreille.
La couleur blanchâtre de la chair;
Une chevelure blonde, longue et douce;
Une voix claire et peu sonore;

—

CHAPITRE XIV.

DE LA RESSEMBLANCE DES PARENTS ET DES ENFANTS.

Le plus sûr moyen de reconnaître la ressemblance des parents et des enfants, c'est de l'examiner une ou deux heures seulement après la naissance de ceux-ci.

Les années diminuent et effacent presque toujours cette première ressemblance, qui ne reparaît souvent qu'après un long espace de temps, et souvent après la mort des individus.

Si le père est dépourvu d'intelligence, et que la mère en ait beaucoup, il est rare que les enfants ne soient pas très intelligents.

Le père transmet le plus souvent son caractère moral aux fils, auxquels la mère transmet son caractère intellectuel.

Les filles héritent plutôt que les fils des facultés intellectuelles de leur mère.

L'insignifiance des traits du visage dure peu dans les familles; les formes arrêtées, grandes ou petites, se conservent dans plusieurs générations successives, sans être altérées.

Les parents qui ont des nez petits ont rarement des enfants dont les nez soient grands et distingués. Quand le père ou la mère a les os du nez très forts, un des enfants a toujours un nez de cette espèce; il est rare que ce nez ne reste pas dans la famille.

Les enfants héritent presque toujours de la vivacité des yeux de leur mère.

La transmission des fronts courts et voûtés est très rare, et en quelque sorte exceptionnelle.

Le tempérament sanguin se transmet très facilement, et donne aux enfants la légèreté qui le caractérise.

Quand le père et la mère ont un tempérament colérique, plusieurs siècles peuvent à peine le modifier dans une famille. Il n'en est pas de même du tempérament phlegmatique.

CHAPITRE XV.

CONDITIONS DE LA BEAUTÉ PARFAITE DU NEZ.

Il est impossible qu'une figure soit laide avec un beau nez.

Un beau nez est toujours le signe d'un caractère excellent.

Voici les conditions de la beauté parfaite du nez:

Il faut que sa longueur soit égale à celle du front.

Il doit présenter un petit enfoncement auprès de sa racine.

Le dos ou l'épine, vu de profil, doit être large et offrir deux bords parallèles; cependant, cette largeur doit être un peu plus considérable au-delà du milieu.

Il faut que le contour inférieur ne soit ni trop effilé ni trop large, et que le dessin en soit pur et précis; le bout du nez ne doit être ni charnu, ni dur.

Le bas du nez, dans son profil, ne doit pas excéder un tiers de sa longueur.

Les ailes du nez doivent se présenter de face, d'une manière distincte, et les narines se raccourcir agréablement.

Il faut que les narines s'arrondissent un peu par derrière, et s'amincissent un peu par devant, se courbent avec douceur, et se divisent, par le profil de la lèvre inférieure, en deux parties d'une égalité parfaite.

Les côtés du nez ou de la voûte nasale doivent former des espèces de parois.

Le nez, joignant bien exactement en haut l'arc du frontal orbitaire, doit avoir un demi-pouce de largeur du côté de l'œil.

—

CHAPITRE XVI.

DIFFÉRENCES PHYSIOGNOMONIQUES ENTRE L'HOMME ET LA FEMME.

L'homme a plus de solidité, la femme plus de mollesse.

L'homme est plus droit, la femme a plus de souplesse.

Le pas de l'homme est ferme, celui de la femme a de la douceur et de la légèreté.

L'homme est sérieux, la femme est peu susceptible de réflexion.

L'homme contemple et observe, la femme regarde et sent.

L'homme est plus grand, plus large, la femme plus petite et plus mince.

L'homme a de la rudesse et de la dureté, la femme est plus tendre et plus délicate.

La peau de l'homme est plus ridée, celle de la femme plus unie.

L'homme est brun, la femme est blanche.

Les cheveux de l'homme sont plus courts et plus forts, ceux de la femme sont plus longs et ont plus de finesse.

Les sourcils de l'homme sont plus épais, ceux de la femme plus clair-semés.

Chez l'homme, les lignes sont préominentes et droites; elles sont restreintes et arquées chez la femme.

Le profil de la femme est plus souvent perpendiculaire que celui de l'homme.

Les formes de l'homme sont plus angulaires, celles de la femme plus arrondies.

CHAPITRE XVII.

DES MARQUES OU TACHES NATURELLES, OU SIGNES SUR LE VISAGE.

Il existe entre les parties du visage et celles de tout le corps une certaine proportion : les signes ou seings sont régis par ce même principe, et s'expliquent par les parties auxquelles ils correspondent.

La proportion du nez est presque toujours la même que celle du membre viril; ainsi, c'est avec raison qu'un poëte de l'antiquité a dit :

Noscitur ex naso quanta sit hasta viro.

On remarque chez les hommes dont le nez est long, rabattu, ou court, ou mince, les mêmes proportions, ou les mêmes vices, dans leurs parties naturelles : les testicules affectent également la forme des narines.

On peut également juger de la proportion des parties naturelles d'une femme, d'après sa bouche et ses lèvres.

La face correspond à la partie inférieure de l'abdomen, ou du ventre et des fesses : les personnes dont la face est charnue, grosse, ou petite et ridée, ont les parties correspondantes dans le même état.

Le cou correspond aux jambes et aux bras ; les oreilles aux côtes ; les yeux au fondement : ainsi, lorsqu'il y a plusieurs signes sur la face, on retrouve au cou ces signes, sur la partie correspondante.

Un signe placé à la partie supérieure du cœur de l'homme, ou à la mamelle d'une femme, annonce toujours la méchanceté.

Chez une femme, un signe au genou droit, indique la bonté ; au genou gauche, la fécondité.

Les signes placés à la partie gauche du corps, passent généralement pour des indices défavorables ; c'est le contraire, si ces signes se trouvent à la partie droite.

—

CHAPITRE XVIII.

TYPES ET CARACTÈRES.

L'homme de bien.

Il a le nez grand, dans de justes proportions avec le visage, et tombant un peu sur la bouche ; la poitrine large, et des épaules de moyenne grandeur.

Son regard est généralement fixe et arrêté ; ses yeux, un peu enfoncés, sont grands et bien ouverts ; ils brillent d'un feu doux qui annonce la bonté. Sa voix est tempérée, sans éclat, quelquefois creuse ; il a un front large, qui s'étend jusqu'à l'une et l'autre tempe.

Le méchant.

Son œil est à demi fermé, son front uni et sec ; il a des oreilles étroites, une bouche large, avec des lèvres amincies, qui laissent voir des dents canines aiguës ; son visage est généralement très pâle ; il est presque toujours très maigre ; son cou est courbé, son dos voûté, son regard oblique ; sa voix est grêle, et son articulation difficile.

L'homme probe.

Son regard, plein de gravité, annonce le calme et l'assurance; ses yeux sont de grandeur moyenne, et bleus ou noirs, mais sans dureté. Son front, uni, est un peu proéminent sur ses yeux; ses sourcils sont un peu resserrés. Sa démarche est lente et tranquille.

Le fripon.

Il a une très petite tête, dont la conformation est peu régulière : sur son front rude, on aperçoit beaucoup de rides et de plis. On ne saurait déterminer la couleur de ses yeux petits, enfoncés et secs; ses prunelles sont toujours en mouvement; son regard est mobile et mal assuré; il a de hautes épaules; son dos est plat; ses mains étroites sont terminées par des doigts grêles.

Le prudent.

Il est généralement de petite taille; il a une tête un peu grosse et un large crâne; son visage, de grandeur médiocre, a quelque embonpoint : sa lèvre supérieure est un peu relevée; il penche un peu le cou à droite; il est très sobre de gestes; son œil est grand, brillant et humide. Son front uni et large, dénote le calme; il parle avec facilité, mais avec mesure, et sa voix a un timbre agréable.

L'imprudent.

Son œil est petit, à fleur de tête et enflammé; ses sourcils sont élevés; il a le regard inquiet et en dessous : son front est haut et convexe; il marche toujours la tête haute et le nez en l'air; sa démarche est précipitée, et il semble toujours être hors d'haleine.

L'imbécile.

Son cou est très court; sa face est charnue et large : il a les jointures petites et les extrémités imparfaites; gauche dans tous ses mouvements, il ne sait pas les approprier à ce qu'il veut faire. Le devant de sa tête présente une dépression sensible; le bout de son nez est gros; ses bras sont charnus, ses ongles étroits et croches.

Le grossier ou le rustre.

La grandeur de sa tête est hors de proportion avec le reste de son corps : son front est étroit et charnu; il a des oreilles petites, rondes et

sans contours. Sa bouche est toujours béante; sa lèvre inférieure proéminente. Son nez, mal fait, s'allonge et descend de travers sur sa face; il a les épaules voûtées, la nuque chargée de chair ou de graisse; il a de grosses jambes.

L'homme qui a de la mémoire.

Les parties supérieures de sa tête sont d'une belle proportion, quoique petites; elles sont convenablement couvertes de chair, sans être grasses, car la graisse, dans ces parties surtout, est un signe d'intelligence et d'imbécillité. Ses oreilles sont grandes, avec des contours de moyenne largeur.

L'homme d'esprit.

Il a une taille moyenne; sa tête médiocre est bien proportionnée, son cou grand, son teint blanc et coloré; il a les yeux grands et un peu ronds, les jambes et les genoux peu charnus, les cheveux plats et lisses, la voix claire; il y a tout à la fois de l'assurance, de la douceur dans son maintien; il marche avec aisance; peu rieur de sa nature, il verse rarement des larmes, ne raille jamais, et sa société est recherchée, comme offrant beaucoup d'agréments.

L'homme hardi.

Il y a une sorte de rudesse sauvage dans l'ensemble de son visage; il a une grande bouche, des dents longues, aiguës et fortes, un long nez qui tombe sur la bouche; son regard est d'une vivacité singulière, et d'une mobilité qui contraste avec l'immobilité des paupières; pemarquable surtout par la largeur de sa poitrine et de ses épaules, il a des bras si longs qu'ils descendent jusqu'aux genoux.

Le superbe.

Ses sourcils, excessivement arqués, donnent un air hautain et dédaigneux à son regard; son ventre est gros et large et il semble être fier de leur grosseur; il y a une lenteur calculée dans sa démarche; il s'arrête souvent pour regarder autour de lui; il semble dire au public : admirez-moi.

Le timide.

Son visage est pâle, son œil sans expression, sa jambe grêle, sa main longue et charnue, et son corps est toujours penché en avant; son mol-

let se resserre dans la partie supérieure vers le jarret; sa démarche est inquiète; son visage trahit la gêne intérieure qu'il éprouve; tout en lui, annonce la faiblesse, la lâcheté, et une disposition singulière à la surprise.

L'efféminé.

Son front exprime à la fois la tristesse et l'abattement; son nez, disproportionné, est un peu de travers; il a une bouche petite, un menton rond et sans poil; ses yeux sont petits, rougeâtres, à peine ouverts, et son regard est plein de langueur; son allure est molle et nonchalente; il marche en dedans et, à chaque pas qu'il fait, tous ses membres sont en mouvement.

Le courageux.

Ses cheveux sont presque toujours blonds, mais ni droits ni crépus, s'avançant en pointe au dessus du nez; ses sourcils, fortement arqués, s'élèvent souvent; son œil est brillant, et son regard quelquefois oblique; quelquefois aussi, il roule une prunelle ardente dans des yeux injectés de sang; son menton est pointu, son cou musculeux, son dos large et robuste; sa main, grande et nerveuse, est de couleur jaunâtre, et la peau en est rude.

Le lâche.

Ses membres sont généralement très délicats, et ses jointures fines et déliées : il a la face étroite, l'œil petit, le corps maigre, et la poitrine peu développée, les côtes minces et les espaces creuses et vides; sa démarche est précipitée, et ses paupières ont une mobilité excessive.

L'avare.

Son visage est étroit, son œil petit, son regard fixe; il a le dos un peu voûté, le teint rougeâtre, le nez grêle; ses épaules sont resserrées vers la poitrine; sa voix est aiguë, plaintive; il y a de l'inquiétude dans sa démarche, et son regard est craintif.

Le libéral.

Son front est carré, sa chevelure longue; il a les épaules dégagées, la nuque du cou couverte de poils; ses bras descendent presque jusqu'à ses genoux; ses doigts sont un peu renversés en arrière; sa voix est forte, mais sans rudesse; on éprouve même quelque plaisir à l'entendre.



L'homme colère.

Son front, bas dans le milieu, est circulaire et bridé; il a les sourcils larges et épais, les veines des tempes enflées, les dents droites aiguës; sa voix est tour à tour forte et criarde : ses yeux sont presque sanguinolents; son regard est fixe et rude; il y a tout à la fois de l'inégalité et de la précipitation dans sa démarche; ses doigts se remuent sans cesse, et se crispent lorsqu'il parle; ses narines sont presque toujours ouvertes ou distendues par l'agitation qu'il éprouve.

L'homme doux.

Il est de moyenne taille, et tous ses membres sont bien proportionnés; son regard est fixe et arrêté; il y a de la force et de la douceur dans sa voix; quand il parle, il est toujours calme et sobre de gestes.

L'intempérant.

Son œil est voilé, fixe, humide et un peu rouge ; sa bouche est enfoncée et il a le ventre large, mou et pendant.

Le gourmand.

Il a la face large et jaunâtre, la bouche très fendue, le cou chargé de graisse, les mains étroites et mal conformées; chez lui, le nœud de la gorge est très proéminent; son œil est voilé, sa voix faible et son articulation difficile; ses dents sont longues, fortes et presque toujours en saillie.

Le buveur.

Sa face est étroite et d'un jaune tirant sur le safran; ses joues charnues, et quelquefois pendantes, sont d'un rouge très vif qui est le plus souvent poussé jusqu'à la couperose; sa poitrine est large et maigre, sa respiration forte, sa parole rude ; ses paupières inférieures sont toujours gonflées.

Le paresseux.

Son front est grand, son nez gros, sa face large et charnue; il a de grosses joues, et la couleur de sa peau est jaunâtre; sa physionomie exprime tantôt le trouble, tantôt la surprise; sa langue est embarrassée comme celle de l'homme ivre; il parle peu, et semble éprouver de la peine à parler : son œil languissant s'ouvre à demi; il y a de la lenteur jusque dans son regard.

Le tempérant.

Il a une chevelure épaisse; le calme est sur son front, dans sa respiration; il a l'air méditatif; sa bouche est moyenne; il penche son cou à droite. Ses yeux, dont les angles sont petits, sont grands et brillants: le cercle inférieur de ses prunelles est médiocre et noir.

Le modeste.

Sa respiration est tranquille, sa voix forte : il y a de la lenteur dans ses paroles, dans tous ses mouvements, de la gaîté dans son regard. Son œil est noir, peu ouvert et humide ; il a le front uni, les oreilles rouges.

L'impudent.

Brusque, et presque brutal dans tous ses mouvements, il a la figure un peu penchée, les omoplates très hautes, l'œil ouvert et luisant, les paupières rouges et gonflées, les cheveux roux, les poils des sourcils longs, le nez courbé à partir du front. Son rire est grossier, sa respiration difficile. Son regard est effronté jusqu'à l'insolence.

L'homme triste.

Son front est marqué de rides, sa face grêle, et son regard lourd; sa chevelure est brune et ses sourcils se rejoignent; il respire difficilement et avec précipitation; sa voix est faible et larmoyante, et sa parole saccadée.

Le défiant.

Il a le nœud de la gorge en saillie, l'œil luisant et jaunâtre, le regard inquiet, troublé, indécis; sa voix est faible et presque plaintive.

L'ennuyé.

Son œil est triste et sec, son front nuageux; il a des prunelles inégales, et parle avec mesure.

L'homme gai.

Il règne sur toute sa face un air de somnolence qui pourrait le faire prendre au premier abord pour un paresseux; son regard est mo-

bile et indécis. Il a la courbure des reins un peu ronde et longue, le front charnu, avec beaucoup de douceur et de calme.

L'arrogant, le vantard et l'homme vain.

Ce sont trois caractères bien distincts, et nettement tranchés.

Le premier a la gorge rude, le verbe haut; quand il rit, il est bruyant, et sa gaîté a quelque chose de faux : il veut qu'on l'entende.

Le second a le cou gros et long; sa poitrine est proéminente, et sa tête presque toujours rejetée en arrière; ses orteils sont longs et grêles; les pommettes de ses joues sont saillantes; sa lèvre supérieure est en saillie.

Le troisième a le regard fixe, le nez retroussé; ses deux lèvres semblent agitées incessamment par un mouvement convulsif; sa voix est aiguë, sa parole prompte et prodigue de mots inutiles : il y a de grands rapports entre lui et le bavard.

Le dissimulé.

Son front est plissé, son visage impassible et froid; ses yeux sont petits, concaves et ridés, et ses sourcils ployés vers les tempes; sa démarche est incertaine, son regard faux et oblique.

Le menteur.

Ses yeux ont beaucoup de vivacité; ses prunelles sont très mobiles, et ses sourcils inclinés de haut en bas; son regard manque d'assurance. Sa face est charnue, et son nez, large au milieu, s'amincit en pointe; ses lèvres sont constamment crispées par un rire ironique. Sa voix est grêle, sa parole prompte, et souvent il parle du nez.

Le véridique.

Sa face est de moyenne grandeur; il a les tempes et les joues bien fournies; il penche un peu la tête à gauche; son regard est doux, sa démarche assurée; il rougit et se trouble facilement dans la conversation, quand il entend quelque chose qui lui paraît suspect au point de vue de la vérité; sa voix est douce, mais quelquefois elle devient rude dans la discussion.

L'homme serviable.

Son front est uni; vous y découvririez difficilement un pli ou une ride; son visage est plein et rond, son œil brillant et humide; son re-

gard est calme ; il y a toujours un doux et aimable sourire sur ses lèvres.

Le flatteur.

Sa face est étroite, son œil petit, et son front sans rides; en marchant, il jette un peu son corps à droite et à gauche, par un mouvement alternatif. Son regard est oblique ; il sourit presque toujours, mais avec affectation.

L'entêté.

Son front est haut, sa tête d'une longueur moyenne; son cou, long, ferme et immobile, a les veines gonflées ; il a les narines ouvertes, et sa bouche a les lèvres très serrées; sa voix est criarde ou rauque ; son œil a beaucoup de vivacité et sa gesticulation est violente.

Le processif.

Il se rapproche beaucoup de l'entêté ou de l'opiniâtre par les formes : seulement, sa face est plane, et son front plissé.

L'envieux.

Chez lui, il y a disproportion entre les parties droites et les parties gauches : celles-ci sont plus longues que les premières. Il a la face plane, et d'une couleur un peu livide. Ses sourcils inclinent du côté des tempes ; ses oreilles sont un peu longues et étroites, ses joues grosses ou grêles, ses dents séparées, larges, longues et très aiguës : il regarde obliquement, et son œil est terne, petit et cave. Il parle à voix basse ; ses épaules sont resserrées vers la poitrine ; ses bras sont courts.

Le malveillant.

Ses bras grêles et courts, atteignent rarement ses genoux; la gêne et l'embarras qu'il éprouve dans les épaules donnent à sa tête une disposition peu naturelle ; sa démarche est assurée, son pas ferme, et il s'arrête souvent en fronçant les sourcils, et en serrant les lèvres.

L'impie.

Il a la tête longue : ses tempes sont caves ; ses sourcils très épais se rejoignent toujours. Sa bouche est très fendue, et ses lèvres très minces,

se resserrent comme celles de l'homme qui est près de se mettre en colère. Ses yeux sont petits et concaves, son regard mobile et ses paupières très ouvertes; ses narines sont généralement gonflées; sa voix est rude; il parle peu, et d'une manière saccadée.

L'homme compâtissant.

Sa figure est belle et sa peau blanche; ses sourcils sont étendus dans une juste proportion; son œil est humide, son regard très doux, son front large et ouvert, ses narines sont ouvertes en haut; il est très galant auprès des femmes, qu'il aime beaucoup. Sa voix a un timbre agréable, et il a une heureuse mémoire.

L'homme injurieux.

Son cou est droit, sa nuque roide, sa face longue, sa lèvre supérieure proéminente; son œil est rond et de couleur rougeâtre; son front est crispé par deux ou trois rides profondes, son regard est hardi, effronté même; ses lèvres tremblent; il marche avec lenteur, et porte sa vue de bas en haut sur les personnes qu'il rencontre.

Le babillard.

Il a l'oreille longue et droite, le nez presque toujours large au milieu; ses joues sont un peu longues; sa respiration est bruyante et difficile, comme celle de l'homme qui vient de courir; son menton est rond, sa bouche est toujours à demi close; son œil ne manque pas de vivacité, mais il y a beaucoup de mobilité dans ses regards. Il gesticule beaucoup en marchant seul; il s'arrête de temps en temps, comme s'il avait affaire à un interlocuteur.

Le tardif.

Sa face est étroite, son corps petit et son visage blafard; son regard est languissant et presque toujours abaissé vers la terre; ses paupières sont immobiles; il est de moyenne taille; il marche avec lenteur.

L'homme actif.

Il est petit de taille; ses sourcils bien dessinés se rejoignent; ses jambes sont courtes et légèrement arquées; son œil est brillant. Il marche très vite, et le plus souvent il court. Il semble toujours préoccupé, pressé, et impatient d'arriver à un rendez-vous.

Le joueur.

Sa tête est longue et droite; ses cheveux et sa barbe sont noirs et très épais, ses yeux sont larges et un peu rouges. Son regard est inquiet; quand il parle à quelqu'un, sa vue est dirigée d'un autre côté.

Le chasseur.

Il a les sourcils resserrés, la face un peu étroite, la chair ferme; il est plutôt maigre que gras. Ses yeux, grands, et un peu rouges, regardent presque toujours en haut.

Le siouceux.

Sa face est terne et étroite; son corps est maigre, son œil ouvert, obscur et humide; ses lèvres sont minces, blêmes; sa peau est jaunâtre, son front plissé; il parle avec lenteur, et sa voix est débile.

Le brutal.

Ses cheveux sont épais, roux, ou tout à fait rouges; il a du poil sur le dos et sur les joues; ses sourcils se rejoignent ; il a les épaules larges et hautes, les jambes grosses, le pied gros et court; son œil est rond, et presque à fleur de tête ; son menton est chargé de graisse; sa démarche est lourde, mais il s'anime quelquefois, et alors il est prompt, et même impétueux.

Quelquefois, un cercle d'un rouge sombre environne ses prunelles ; ses cils sont rudes, ses paupières droites, et son regard est fort souvent oblique.

—

CHAPITRE XIX.

THÉORIE PHYSIOGNOMONIQUE DE PARACELSE SUR LES YEUX.

Les yeux noirs annoncent, en général, une bonne santé et un caractère constant. On les rencontre très rarement avec un esprit mobile, capricieux ou timide; ils accompagnent le plus souvent les caractères courageux, la loyauté et la probité.

Les yeux gris décèlent généralement la fausseté et l'inconstance du cœur.

Les yeux faibles annoncent un esprit subtil, pénétrant, délicat et rusé.

Les yeux faux, qüi jettent des regards obliques, et qui peuvent voir des deux côtés à la fois, en haut et en bas, dénotent la fausseté, le penchant à l'astuce, la méfiance, l'amour de la paresse, du jeu, de l'usure et généralement des inclinations basses.

Les yeux petits, ou enfoncés dans la tête, signalent le courage, poussé quelquefois jusqu'à la témérité, la patience et la résignation pour supporter la douleur, mais aussi la malice, et des dispositions à faire le mal.

Les grands yeux dénotent la cupidité, l'avarice, la gourmandise, la sensualité, surtout quand ils sont placés fort avant dans la tête.

Les yeux qui s'ouvrent et se ferment continuellement, annoncent une vue faible, une âme inquiéte et craintive.

Des yeux qui sont dans un mouvement continuel marquent un esprit qui sait allier la résolution à la circonspection, et trouve facilement des expédients pour sortir d'embarras; ils annoncent également un penchant très vif pour le beau sexe, et un tempérament porté à l'amour.

Les yeux toujours baissés sont toujours l'indice de la pudeur, de la chasteté, de l'esprit réfléchi, du caractère mélancolique et du goût pour le travail et la solitude.

Les yeux rouges annoncent l'ardeur unie à la force et à l'énergie.

Les yeux luisants, et qui se meuvent avec lenteur, n'appartiennent guère qu'à un homme capable de grandes choses; ils dénotent le courage qui brave gaiement le danger, la vaillance qui relève les exploits guerriers par la générosité et la noblesse du caractère: la plupart des grands hommes de l'antiquité et des temps modernes avaient des yeux de cette espèce.

—

CHAPITRE XX.

ANCIENNES THÉORIES FRANÇAISES SUR LA PHYSIOGNOMONIE DU FRONT.

« Le front estroit dénote un homme indocile, sale, goulu et gourmand : il est semblable au pourceau.

« Ceux qui ont le front fort large et de grande étendue, sont d'esprit et d'entendement paresseux.

« Ceux qui ont le front longuet sont de meilleure estime, apprenant aisément, doulx, affables et courtois.

« Le front petit est signe d'estre efféminé.

« Le front courbé, hault et rond dénote l'homme estre sot et niaiz.

« Le front quarré, de modérée grandeur, accordant et convenant au corps et à la face, est signe de grande vertu, sagesse, et grand cœur et courage.

« Ceux qui ont le front plat et d'une venue, attribuent beaucoup à leur honneur, sans l'avoir mérité.

« Ceux qui ont le front comme estant couvert de la teste, sont arrogants et fiers, ne pouvant durer avec personne.

« Ceux qui ont le front au milieu estreint et serré, se courroucent incontinent et pour peu de chose.

« Ceux qui ont le front ridé et ployé en la partie d'en haut, et aussi l'ont retiré et regreni, et mesmement au commencement du nez, sont pensifz.

« Ceux qui ont la peau du front lasche et estendue, et comme plaisante, sont gracieux, plaisants et courtois; néanmoins ils sont dangereux et nuisants; ils sont à comparer aux chiens flattants et amadouants.

« Ceux qui ont le front aspre, de sorte qu'il y a des durtez comme petites montaignes et des lieux creux comme fossez, ils sont fins, cauts et variables, s'ils ne sont fols ou insensés.

« Ceux qui ont le front estendu et bendé sont nonchaillants et asseurez. »

(*Physiognomonie naturelle.* —Lyon, 1549.)

« Le front grandement élevé en rondeur signifie l'homme libéral et joyeux, d'un bon intellect, traitable envers les autres, et orné de plusieurs grâces et vertus.

« Le front plein et uni, et qui n'a point de rides annonce un homme litigieux, vain, fallacieux, et plus simple que sage.

« Celui duquel le front est petit de toutes parts signifie un homme simple, prompt à courroux, cupide de choses belles, nettes et honorables.

« Ceux auxquels le front est pointu environ les angles des tempes, tellement qu'il semble que les os en sortent, signifie l'homme vain et instable en toutes choses, débile, simple, et tendre de capacité.

« Ceux qui ont le front large changent volontiers de courage, et, s'ils l'ont encore plus large, ils sont fous, et de petite discrétion.

« Ceux qui l'ont petit et étroit sont dévorateurs et indociles, souillards comme les truies.

« Ceux qui l'ont assez long ont bon sens, et sont dociles; mais ils ne sont aucunement véhéments. »

(*Palais de la Fortune.* — Lyon, 1562.)

CHAPITRE XXI.

DERNIÈRES REMARQUES. — APPLICATION DE LA PHYSIOGNOMONIE A LA TOILETTE.

Dans la rue.

L'homme qui songe à l'avenir regarde en haut; celui qui songe au passé regarde en bas; celui qui regarde devant lui est occupé du présent.

L'homme qui regarde à droite et à gauche ne pense à rien; celui qui regarde derrière lui songe certainement à ses créanciers.

L'homme qui marche doucement réfléchit, médite ou calcule; celui qui a un projet en tête marche très vite; celui qui court rêve un succès d'argent, d'amour, de vanité ou d'ambition.

Une toilette simple, un peu négligée, mais propre, une démarche ni trop précipitée, ni lente, une tournure éloignée tout à la fois de la noblesse et de la roideur, annoncent l'homme sérieux, raisonnable et bon.

L'homme qui trotte à petits pas, cligne des yeux, porte le visage en avant, et remue les épaules, est bavard, tracassier, chicaneur, pointilleux.

L'homme tiré à quatre épingles, qui passe la main sur son chapeau, époussette son habit ou son pantalon, ou ses bottes, avec son mouchoir de poche, frotte le devant de son habit avec sa manche, est un esprit minutieux, susceptible et pointu.

Le salut.

Le magistrat, le professeur, ou le chef de bureau, habillé de noir, qui, sa main dans son gilet, marche un peu roide, lance sa jambe à chaque pas, et lève son chapeau très haut lorsqu'il salue, n'est pas un orgueilleux, comme on le pense généralement: c'est presque toujours un homme bienveillant, mais qui a le sentiment un peu exagéré de sa position sociale, et de l'importance des fonctions qu'il exerce.

Celui qui salue d'un coup d'œil ou d'un mouvement de tête est à la fois un homme mal élevé et un orgueilleux; c'est aussi un indice d'orgueil et de fatuité, que la salutation qui répond au salut conforme aux convenances sociales et aux règles de la politesse.

Il n'y a qu'une circonstance où il soit permis à un homme d'esprit d'être stupide; la voici :

Deux hommes se rencontrent, se regardent, se sourient, et échan-

gent entre eux d'interminables salutations; à chacun de ces saluts, ils se sont rapprochés d'un pas; enfin, ils en viennent à se serrer la main; alors ils disent à la fois : « Comment vous portez-vous? » répondent à la fois : « Pas mal et vous? » puis restent là, la bouche béante : ils ont cru se reconnaître !

Quand l'inférieur et le supérieur sont également vaniteux, ils ne se saluent pas; ils ont toujours l'air de ne pas se voir.

L'homme qui, dix fois vous rencontrant dans une heure, vous salue à chaque fois, est un imbécille.

L'homme qui, vous voyant le soir, dans un lieu écarté, en compagnie d'une seule dame, ne vous salue pas, fussiez-vous nez à nez, est un homme qui sait vivre.

Deux hommes qui se méprisent, se saluent très révérencieusement, très affectueusement, s'ils ont peur l'un de l'autre.

Le mari salue l'amant de sa femme d'un air protecteur; l'amant sourit en rendant son salut : deux amants rivaux se pincent les lèvres en cette circonstance !

Le créancier salue avec embarras, le débiteur avec légèreté.

L'amitié salue de la main seulement; l'amour, seulement du regard.

Deux hommes qui se sont connus chez une femme galante se disent bonjour en riant; ils prennent, au contraire, un air grave, fût-ce dans un bal masqué, s'ils ont fait connaissance à un enterrement.

L'homme qui porte un faux toupet ou une perruque salue le moins possible; le moindre mouvement de son chapeau lui cause de mortelles frayeurs.

Le chapeau.

Par sa forme et par la façon dont il est porté, le chapeau facilite beaucoup l'étude de l'esprit et du cœur.

Celui qui le porte sur l'oreille est un poltron qui fait le bravache.

Celui qui le porte en arrière est un nigaud ou un niais, ou un homme timide, ou un ancien maître d'école.

Celui qui le porte baissé sur ses yeux, et levé par derrière, est un moqueur.

Celui qui l'enfonce perpendiculairement sur ses yeux est un bourru, un grognon.

Celui qui le tient à la main est un fat de province, ou un solliciteur qui s'est fait friser pour faire le pied-de-grue dans l'antichambre d'un ministre.

L'homme qui a toujours un chapeau frais et brillant a de l'ordre; c'est un esprit méthodique.

Celui qui a un chapeau pointu, à larges bords, à large ruban, qui, en un mot, porte un chapeau comme on n'en porte pas, est un esprit faux, maniéré et prétentieux.

L'étudiant bambocheur porte un chapeau râpé, fort penché sur l'oreille.

L'étudiant laborieux en porte un très râpé, enfoncé sur les yeux.

L'étudiant qui débarque de sa province, promène dans les rues un chapeau blanc, gris, ou bleu de ciel, pointu, à grands bords, à large cordon.

Le bottier, le boucher, l'épicier, en grande tenue, adorent le chapeau de soie à longs poils.

Le chapeau de même étoffe, à poils ras, à forme haute, et à bords étroits, est la parure du petit propriétaire de la banlieue, du menuisier et du maître maçon, endimanchés.

Le vieil employé, le vieux rentier, portent naïvement le vieux chapeau aux bords relevés par devant et par derrière; s'il vient à pleuvoir, ils le couvrent du mouchoir de poche à carreaux, dont ils retiennent les coins avec les dents, quand ils en ont.

L'homme qui a des prétentions à la science, le médecin qui veut imposer à ses malades, s'affublent d'un chapeau très bas, à très grands bords : c'est celui-là qu'on appelle *chapeau de charlatan*.

L'homme qui vise à l'originalité adopte la forme du pain de sucre ou du plat à barbe renversé.

Les cheveux.

De grands cheveux sales, qui graissent le collet et les épaules, n'appartiennent qu'au prétendu philosophe, au rapin, et au garçon tailleur.

Le soi-disant original est rasé comme un magot de la Chine.

Le bourru, le butor, le cordonnier en vieux, sont mal peignés, mal propres, hérissés ou ébouriffés.

Le danseur, le coiffeur, le niais, et le *lion* de faubourg ou de province, ont les cheveux peignés, lissés, huilés, frisés tout autour de la tête, et séparés en deux parties égales ou inégales, comme une poupée d'un journal de modes.

Le vieux soldat, la culotte de peau, le postillon et l'artiste dramatique se coiffent à la Titus.

Le garçon perruquier, l'étudiant de première année, sont accommodés à la jeune France.

Les cheveux roides annoncent souvent l'entêtement, les cheveux plats, la patience.

Les cheveux frisés indiquent presque toujours l'esprit et l'amour du plaisir.

La calvitie est ordinairement le signe d'une intelligence active, à moins cependant que l'homme chauve ne ramène ses cheveux de derrière sur le devant, ce qui dénote un esprit vulgaire et mesquin; si l'homme chauve porte perruque, il est irrévocablement classé dans l'espèce dite *rococo.*

Les cheveux gris avant l'âge expriment la misanthropie, l'habitude des souffrances physiques et morales, l'excès des travaux ou des plaisirs nocturnes.

Quant aux cheveux qui ne blanchissent pas, ils sont le cachet d'un esprit au calme plat. C'est de ces têtes bienheureuses qu'il est dit dans l'écriture : « Le royaume des cieux leur appartient. »

La barbe.

De grandes moustaches, chez celui qui n'est pas militaire, cachent une vilaine bouche ou de vilaines dents, sauf le cas où elles sont l'ornement d'un officier de la milice citoyenne.

Le collier de poils est parfaitement porté par les cochers de fiacre, les sergents de ville et les employés surnuméraires d'un ministère.

Les favoris, coupés au niveau de la bouche, et ceux qui, minces dans le haut, vont, en s'élargissant, occuper l'espace compris entre la bouche et l'oreille, sont la parure naturelle du serrurier, du marchand de vin, du commissionnaire, du marchand de chaînes de sûreté pour les montres, et du professeur de collége royal.

Le peintre de neuvième ou dixième ordre porte la mouche à la Van-Dick, ou à la Henri III.

La barbe à tous crins est le propre des modèles d'atelier, des poëtes incompris ou incompréhensibles, des mendiants de villages et des lions parisiens, à qui elle tient lieu de crinière.

La cravate.

La cravate change suivant l'âge.

Avant dix ans, le cou est libre et ignorant de toute gêne, de toute contrainte, de toute servitude; il se remue dans son indépendance.

Jusqu'à dix-huit ans, la cravate est un objet d'utilité.

De vingt à vingt-cinq ans, elle devient un objet d'agrément : on cherche à bien encadrer son visage, et l'on supporte gaiement le joug du collier.

A trente ans, l'encadrement commence à être une étude.

A quarante ans c'est un travail; le collier se change en un carcan.

Passé cet âge, les dernières prétentions à la beauté s'éteignent et la

cravate devient ce qu'elle veut; on n'y prend pas garde ; elle s'affaisse, se laisse humilier, écraser par le col de chemise, ou se métamorphose en un sac dans lequel s'enfoncent le menton, la bouche et même le bout du nez.

La forme, la couleur, l'ajustement de la cravate se modifient donc suivant l'âge et aussi suivant le caractère et la position sociale des individus.

Une cravate molle, lâche, et nouée avec négligence, signale le viveur.

Une cravate roide, brune et serrée, fait reconnaître l'humoriste, le mauvais coucheur.

Le militaire en retraite reste fidèle au col noir bordé d'un liseré blanc.

Le médecin, l'artiste, l'avocat, portent la cravate nouée sans prétention, roulée sans roideur, et s'abstiennent totalement du col de chemise.

Les gants.

L'homme mal élevé ne met des gants que dans les occasions solennelles; aussi, ne sait-il pas se ganter : il prend des gants dont la couleur ne s'assortit pas à sa toilette, des gants trop étroits ou des gants trop larges. S'il les met, il ne sait plus que faire de ses mains; s'il ne les met pas, il les chiffonne et ne tarde pas à les fourrer dans sa poche.

Celui qui porte des gants sales ou troués vers les ongles, est un pauvre honteux.

Les gants de dix-neuf sous ne sont permis qu'au commis de nouveautés, aux banquiers de petite ville, et aux clercs d'huissier.

Tout individu qui porte des gants de coton doit se coiffer le soir d'un bonnet de même étoffe.

L'homme de bonne compagnie sait choisir, mettre, porter et ôter ses gants avec gout : le fat les prend collants à ce point qu'il ne peut remuer les mains; aussi prend-il sa canne à doigts tendus, comme Polichinel tient son bâton.

La canne.

Le rotin est provincial, — le jonc est perruque, — la canne noueuse est faubourienne, — la grosse canne est commune, — la grande est *compagnon du devoir*, — la canne trop petite est niaise, — la canne à flageolet, à parapluie, est stupide.

Une pomme de canne ornée de pierreries est maniérée,— une tête de coquille est disgracieuse,— une longue pomme est *rococo*,— une pomme

sculptée en manière de tête est de mauvais goût, — une pomme à tabatière, à musique, à sifflet, à lorgnette est, commis voyageur.

Le gamin qui fait l'homme traîne sa canne sur le pavé ; le paysan qui singe le monsieur fait faire à son bâton autant d'enjambées qu'il en fait lui-même ; le flaneur frotte la pomme de sa canne à sa bouche, à sa joue, à son menton ; l'homme joyeux tient sa canne par le milieu, et tape du pommeau le creux de son autre main ; l'homme triste ou réfléchi porte sa canne collée perpendiculaire à sa jambe ; le distrait en frappe tout ce qu'il rencontre, sans excepter les jambes des passants ; l'étudiant la fait tourner en moulinet au nez de tout le monde ; le rentier la porte sous son bras ; le musard la tient des deux mains sur son dos et l'homme de police la pend à un bouton de son habit.

La chaussure.

Une chaussure fine, toujours propre et brillante, est le cachet de la véritable élégance.

Des bottes dont le talon est très haut dénotent la petitesse d'esprit chez un homme qui regrette que Dieu ne lui ait pas donné cinq pieds six pouces (vieux style).

Quand vous voyez un homme dont le pied joue et danse dans sa chaussure, vous pouvez en conclure hardiment que c'est un homme sans façons, sans prétention, d'humeur facile, et même joyeuse, peu exigeant à l'égard des autres et prêt à vous rendre service au besoin.

L'homme qui, n'appartenant pas à la classe ouvrière, ou à la domesticité porte de gros souliers avant la soixante quinzième année accomplie, est ou un rentier de la banlieue, ou un académicien des inscriptions et belles-lettres, ou un député ministériel, ou un pair de France nommé depuis la révolution de 1830.

Le jeune homme riche, qui a des bottes d'avoué, de greffier, ou d'huissier, c'est-à-dire des bottes grossièrement faites et mal cirées, est déjà très économe ; à trente ans, il sera avare ; à quarante ans. il sera ladre ; à cinquante ans, usurier ; et à soixante ans, il passera l'hiver sans feu, toujours par économie, et par crainte des révolutions futures.

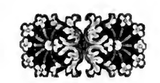
Celui dont la chaussure est garnie de clous, à moins qu'il ne soit garçon serrurier , maçon, adjoint de maire d'un village, commis d'octroi, clerc d'avoué ou d'huissier, est un employé en retraite, ou un professeur en exercice de l'Université royale de France.

L'homme dont les bottes sont toujours tachées de boue, même par le temps le plus beau du monde, et lorsque le pavé est sec, est un distrait, ou un homme affairé qui arrive toujours trop tard au rendez-vous.

Le jeune homme qui porte des éperons à ses bottes, s'il n'est pas mi-

litaire, est un commis marchand qui ne monte jamais à cheval.

Se montrer chaussé de bottes, à l'Opéra, aux Italiens, ou dans un salon, annonce l'homme de bourse ou le loup-cervier enrichi subitement par des moyens peu honnêtes, ou le provincial qui a cinquante mille francs de rente.



L'ART

D'EXPLIQUER LE LANGAGE DES FLEURS.

Il y a des nations entières où la fleur est l'interprète des sentiments ; livre charmant, qui ne cause ni troubles, ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

CHATEAUBRIAND.

Les prairies seront votre école, les fleurs votre alphabet et Flore votre institutrice.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES. — DU LANGAGE DES FLEURS CHEZ DIFFÉRENTS PEUPLES.

« La fleur, dit M. de Chateaubriand, est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poëtes. Elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre. On conserve l'essence de ses odeurs : ce sont ses pensées qui lui survivent. Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage ; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes. Aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous les mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs ; l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de roses. »

Dans tous les temps, l'homme a prêté aux fleurs un langage mystérieux sur l'interprétation duquel les peuples se sont rapprochés, entendus, en quelque sorte ; cette interprétation s'est enrichie successivement à l'aide des progrès de la botanique, et de nombreuses fleurs; qui sont aujourd'hui l'honneur de nos jardins, sont venues augmenter le trésor de ces charmants emblèmes.

On dit que l'Orient est le berceau de cette langue, et que l'imagina-

tion des peuples orientaux en a composé le premier dictionnaire; cependant, les conquérants du Nouveau-Monde l'ont rencontrée aussi chez les sauvages de l'Amérique, ce qui pourrait mettre en problème l'invention du langage des fleurs par les Arabes.

La coutume d'attribuer à certaines fleurs une signification existait chez les Romains; leurs écrivains, et leur poètes surtout, sont remplis de témoignages historiques que nous ne croyons pas nécessaire de citer.

En France, la galanterie ne pouvait négliger cette science aimable, qui sert si bien, non-seulement l'amour, mais aussi l'amitié, et toutes les nobles affections, les sentiments, dont elle peut devenir la confidente et l'interprète.

Nous voyons dans nos annales, que le roi Saint Louis avait pris pour devises une marguerite et des lis; la première fleur désignait la reine son épouse; la seconde, les armes de la France.

Un pieux évêque, Saint-Médard, faisait d'une rose le prix de la pudeur et de la vertu; il instituait la fête du couronnement de la rosière en faveur de la fille du village désignée comme la plus sage et la plus modeste par le suffrage public.

Dans la plupart des inscriptions des tombeaux antiques de la Grèce et de l'Italie, il y a une allusion ou une allégorie empruntée des fleurs. Les fleurs ont encore aujourd'hui le privilége d'être associées aux joies, aux chagrins, aux travaux de l'homme, aux cérémonies de la religion. Elles ont conservé leur empire dans le domaine de l'imagination, et la poésie leur doit ses plus heureuses, ses plus touchantes inspirations; elles continuent à être l'expression des plaisirs et de la douleur, l'idiôme mystique du sentiment, et, à ce titre seul, elles méritaient une sorte de vocabulaire explicatif qui pût aider à faire connaître la signification de chacune d'elles.

—

CHAPITRE II.

DES DIVERS EMBLÈMES DES COULEURS.

Le blanc.

Les anciens regardaient la couleur blanche comme un signe de joie; elle était adoptée pour toutes les solennités joyeuses, pour les fêtes et les banquets. A Rome, ce ne fut que sous le règne des empereurs que le blanc remplaça le noir pour le deuil.

Les prêtres de l'antiquité portaient des tuniques et des robes blanches,

qui exprimaient la pureté de mœurs qui leur était imposée, comme leur principal devoir, par leurs fonctions saintes.

Le blanc est l'emblème de *l'innocence*, de la *modestie*, de la *pudeur*, de la *bonne foi* et de la *pureté des mœurs*.

Le noir.

Cette couleur est le symbole de la *mort*, du *deuil* et de la *tristesse*.

Le jaune.

Dans Homère, l'Aurore a une robe jaune, parce qu'elle se colore des rayons du soleil levant.

Chez les Chinois, le jaune est le symbole de la toute-puissance.

Les peintres et les poëtes donnent à Cérès une draperie jaune.

Au temps de la chevalerie, quand un preux portait réunies les trois couleurs suivantes : le jaune, le vert, et le violet, il annonçait les faveurs qu'il avait obtenues de sa belle.

Symbole de la *gloire* chez les anciens, le jaune est aujourd'hui celui de *l'infidélité*.

Le bleu.

Les poëtes de l'antiquité donnaient à Minerve, déesse de la sagesse, un manteau bleu, et à Junon une écharpe bleu de ciel.

Le bleu est le symbole de la *chasteté*, de la *piété*, du *respect*, de *l'économie* et de la *sagesse*.

Le rouge.

A Rome, la prêtresse qui présidait à l'hyménée plaçait un voile rouge sur le front des jeunes fiancés.

Le rouge est le symbole de l'amour et de la pudeur.

Le vert.

Lorsque le souffle d'un zéphyr printanier a réveillé la nature, longtemps engourdie par l'hiver, et fait naître les premières feuilles, on salue avec joie ce prélude de la végétation, cette promesse des beaux jours et des récoltes abondantes : voilà pourquoi le vert est le symbole de l'*espérance*.

Le rose.

La mythologie grecque donnait à Hébé, déesse de la jeunesse, une robe de couleur rose.

La rose est le symbole de la jeunesse, de l'amour, de l'amabilité et de la beauté.

Le pourpre.

Les peintres et les poëtes représentent Jupiter revêtu de pourpre. Autrefois, les rois et les empereurs avaient seuls le droit de porter des manteaux de pourpre.

Le pourpre est le symbole de la ***souveraineté absolue*** et de la ***suprême puissance***.

—

CHAPITRE III.

DIVERSES REPRÉSENTATIONS PAR LES COULEURS, DANS L'ANTIQUITÉ.

Les quatre éléments étaient représentés, chez les anciens, par les couleurs suivantes :

Rouge, le feu ; *blanc*, l'eau ; *bleu*, l'air ; *noir*, la terre.

Ils désignaient par les couleurs ci-après les quatre saisons :

Vert, le printemps ; *rouge*, l'été ; *bleu*, l'automne ; *noir*, l'hiver.

Voici maintenant les attributs de chaque heure du jour dans l'antiquité :

La première heure, un bouquet de roses épanouies.
La deuxième heure, un bouquet d'héliotrope.
La troisième heure, un bouquet de roses blanches.
La quatrième heure, un bouquet d'hyacinthe.
La cinquième heure, quelques feuilles de grenadier.
La sixième heure, un bouquet d'anémone.
La septième heure, un bouquet de réséda.
La huitième heure, plusieurs oranges.
La neuvième heure, des feuilles d'olivier.
La dixième heure, quelques branches de lilas.
La onzième heure, un bouquet de soucis.
La douzième heure, un bouquet de pensées et de violettes.

M. Philippon de la Madeleine a chanté ces deux charmantes fleurs dans les vers suivants :

Les doux rayons de l'aurore,
Le matin, guidaient mes pas.
Je vois deux filles de Flore,
L'une se pressant d'éclore,
L'autre voilant ses appas.

Aux feux dont l'air étincelle
S'ouvre la Belle-de-jour ;
Zéphir la flatte de l'aile :
La friponne encore appelle
Le papillon d'alentour.

Coquettes, c'est votre emblème :
Le grand jour, le bruit vous plait ;
Briller est votre art suprême ;
Sans l'éclat, le plaisir même
Devient pour vous sans attrait.

L'autre fleur, non moins jolie,
Qui fuit la clarté des cieux,
Des nuits compagne chérie,
Nous montre, en cachant sa vie,
Le vrai secret d'être heureux.

Ainsi l'amant timide,
Qui craint les malins discours,
Prend le mystère pour guide,
Et, dans l'ombre, court à Gnide
Jouer avec les amours.

S'il est un sort désirable,
C'est de pouvoir enflammer
Nymphe tendre, douce, affable,
Qui, le jour, sache être aimable,
Et qui, la nuit, sache aimer.

La belle-de-jour est le symbole de la la *coquetterie*; la belle-de-nuit est celui de la *timidité*.

Bouton d'or. — Jolie petite fleur dont les feuilles et les racines contiennent un suc corrosif dont le contact seul est nuisible. Elle est l'emblème de la *malice* et de la *médisance*.

C.

Cameline. — Emblème de la *reconnaissance*.

Centaurée. — On l'appelle aussi fleur du grand-seigneur ; elle a des fleurs blanches ou roses, qui exhalent une légère odeur d'ambre. Dans l'Orient, lorsqu'un jeune homme envoie un bouquet de centaurée à sa

maîtresse, il lui déclare qu'il attend ses faveurs. Cette plante est l'emblème de la *félicité*.

Chèvrefeuille. — Ce charmant arbrisseau est le symbole de l'*hymen* et de la *délicatesse*.

Colchique. — Fleur d'automne, qui annonce le retour de l'hiver. Elle est l'emblème de la *méditation*.

Ciste. — Telle est l'irritabilité de cette plante, qu'on la voit souvent s'agiter, sans pouvoir deviner la cause de ses mouvements subits. Elle est l'emblème de la *jalousie*.

Coquelicot. — Les anciens avaient consacré cette plante à la mort et au sommeil, son frère. Le coquelicot est tout à la fois l'emblème de la *langueur*, de l'*insouciance*, de l'*amour malheureux*, et quelquefois aussi de la *reconnaissance*.

Coqueret. — Une infusion de ces fleurs calme les sens et procure le sommeil. Il est le symbole de l'*erreur*.

Coriandre. — Lorsqu'on cueille cette fleur, elle exhale une odeur insupportable, semblable à celle de la punaise (*coris*), d'où lui vient son nom ; mais ses graines, en mûrissant, acquièrent un parfum très suave. Elle est le symbole du *mérite caché*.

Crapaudine. — On l'appelle ainsi parce que ses fleurs, d'un blanc jaunâtre, sont tachetées comme la peau d'un crapaud ; elles ressemblent presque à une bouche qui s'entr'ouvre. Elle est l'emblème de l'*artifice*.

Cupidine. — Les Grecs attribuaient à cette plante la vertu d'inspirer l'amour. Elle est le symbole de la *persévérance*.

Cyprès. — Symbole du *deuil* et de la *mort*.

Cypride. — On l'appelle aussi fleur de Vénus ; ses fleurs imitent assez bien la forme d'une chaussure. Elle a pour attribut l'*obstacle*.

D.

Digitale pourprée. — Cette fleur porte aussi le nom de *Gants-Notre-Dame*. Cette plante doit son nom à la ressemblance qu'offrent ses fleurs avec un dé à coudre qu'on place au doigt. Elle est le symbole du *travail*, de l'*occupation* et de la *mémoire*.

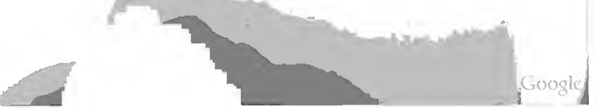
Doronic. — Emblème de la *froideur*.

E.

Eglantine. — Emblème de la *poésie*.

Ellébore. — Autrefois on se servait de la racine de cette plante comme d'un remède contre la folie. Elle est l'attribut du *bel esprit*.

Ephémérine de Virginie. — Les fleurs de cette plante se flétrissent et meu-



rent presque aussitôt qu'elles sont écloses. Elle est l'emblème du *bonheur éphémère*.

F.

Flouve. — Emblème de la *tristesse*.

Frétillaire, ou Couronne impériale. — Nous devons à la Perse cette plante bulbeuse, qui ne craint pas nos hivers, et qui est au printemps l'ornement de nos jardins. Il n'y a point de fleur aussi majestueuse, et qui mérite aussi bien le beau nom qu'elle porte. Elle fut apportée, au xv[e] siècle, de Constantinople, à l'empereur Maximilien II, par des ambassadeurs qu'il y avait envoyés. Napoléon avait une sorte de prédilection pour cette fleur. Elle a été célébrée par un grand nombre de poëtes. On en trouve une description brillante dans le poëme des jardins, de Rapin : « Voyez, dit-il, dans les parterres, s'élever et dominer au-dessus de toutes ses sœurs, cette fleur altière et richement colorée, à qui le superbe diadème qui la couronne a mérité le nom d'impériale. Autour d'elle, toutes les autres fleurs, rangées en cercle, lui composent une cour nombreuse ; elles semblent, en s'inclinant avec respect, saluer leur souveraine, et rendre hommage à l'auguste majesté qui brille sur son front. Au sommet de sa tige se balance un panache d'or, environné d'une touffe de feuilles disposées en aigrette verdoyante, et du centre commun s'échappent quatre tulipes qui laissent retomber vers la terre leurs fleurs recourbées. Si la nature, en lui donnant tant d'éclat, l'eût dotée de quelque parfum, aucune de ses sœurs ne pourrait lui disputer la palme de la beauté, ni le sceptre de l'empire de Flore. »

L'immortelle a inspiré aussi de beaux vers à M. Constant Dubos, ancien professeur de rhétorique au Lycée impérial, aujourd'hui collége de Louis-le-Grand ; nous voudrions pouvoir citer son idylle tout entière, dont voici quelques strophes :

Je te salue, ô fleur, orgueil de la nature !
Avec quelle fierté, du sein de la verdure,
S'élance vers le ciel ton front majestueux !
Ta richesse, ton port, ta couleur, ton nom même,
    Annonce en toi le rang suprême ;
Digne attribut des rois, tu dois régner comme eux.

Lorsque, dans nos jardins, que ta tête domine,
Chacun de tes fleurons avec grâce s'incline
Vers les jeunes tribus soumises à tes lois,
Qui pourrait méconnaître un roi dont la prudence
    Veille sur un empire immense,
Et qui voit, d'un regard, tout son peuple à la fois.

Plus d'une fleur jalouse, à ton aspect soupire :
La rose vainement, par un léger sourire,
De la reine des dieux semble approuver le choix :
Elle pleure, en secret, sa gloire fugitive ;
Son dépit, sa rougeur moins vive,
Attestent sa défaite et confirment tes droits !...

Cette fleur est l'emblème de l'*ambition*, de la *fierté* et de la *présomption ;* disposée en couronne, elle signifie *puissance*, *prépondérance.*

G.

Garance. — Emblème de la *calomnie.*

Gattilier. — Les dames d'Athènes se couchaient sur les feuilles de cet arbrisseau aromatique pendant la célébration des mystères d'Isis. Il est l'emblème de la *froideur.*

Gavée. — Elle sert à faire des haies impénétrables autour des habitations. Symbole de la *sûreté.*

Géranium écarlate. — Quand on presse cette plante, dont la fleur est d'un rouge très vif, elle répand une odeur désagréable. Symbole de la *sottise.*

Géranium triste. — La fleur de cette plante n'exhale qu'à la nuit une agréable odeur de cannelle et de girofle. Symbole de la *mélancolie.*

Giroflée. — Dans l'antiquité, on croyait qu'un pied de giroflée placé sur une fenêtre se fanait au moment de la mort de l'un des maîtres de la maison. La giroflée des jardins est l'emblème de la *beauté durable ;* la giroflée jaune est le symbole de la *fidélité au malheur;* on en a fait quelquefois le symbole de la *simplicité* et de l'*ennui.*

Grenadier. — Symbole de la *fatuité,* de l'*ambition* et de l'*inquiétude.*

Grenadille, ou Fleur de la Passion. — Cette plante, ainsi nommée parce qu'on a comparé les diverses parties de sa fleur aux instruments de la passion de Jésus-Christ, a également reçu le nom de grenadille, parce que l'intérieur de son fruit ressemble un peu à celui du grenadier. Du milieu de cette fleur s'élève un pistil garni de cinq étamines, qui, chargées de leurs sarments, représentent en quelque sorte des marteaux ; il soutient un jeune fruit qui figure le poteau où Jésus-Christ fut attaché ; ce jeune fruit est surmonté de trois petits corps, qui sont les styles, et que l'on compare aux clous ; entre la corolle et l'ovaire, qui porte les organes de la fécondation, est placée une couronne colorée, composée de deux ou trois rangées circulaires de filaments longs et inégaux : c'est ce qui rappelle la couronne d'épines.

Rapin décrit ainsi cette fleur, au livre premier de ses *Jardins :* « Durant les ardeurs de l'été paraît la grenadille. Elle a pris naissance sur les bords du fleuve des Amazones, et le Pérou, de l'extrémité du monde, l'a envoyée dans nos contrées. Placée sur une haute

tige, elle semble porter une couronne épineuse au-dessus de ses feuilles profondément découpées et bouclées sur les bords. Du sein même de cette fleur s'élève une colonne, surmontée de trois points séparés, semblables à des clous aigus. Divin Rédempteur, ce sont les signes augustes de vos cruelles souffrances qu'elle nous retrace. »

La grenadille est l'emblème de la ***résignation dans le malheur.***

Guittarin. — Ses feuilles, semblables à celles du haricot, sont marquées de larges taches blanches qui imitent les cordes d'une guitare, et lui ont fait donner le nom qu'il porte. Il est l'emblème de la ***mélodie.***

H.

Héliotrope. — Il y a deux espèces d'héliotrope : celui qui est originaire du Pérou est généralement préféré, parce que ses fleurs exhalent un agréable parfum de vanille et d'amande. On l'appelle ***Héliotrope,*** parce que ses feuilles se tournent toujours du côté du soleil ; il fut pendant longtemps nommé *herbe d'amour.* Il est l'emblème de l'***enivrement de l'amour*** et aussi celui de l'*abandon.*

Hémérocalle. — Ses fleurs ne durent qu'un jour. Il est le symbole de l'***aigreur.***

Hortensia. — C'est la plus belle conquête que nos jardins aient faite depuis cent ans ; car nous ne jouissons en France que depuis peu d'années de cet arbuste, originaire de la Chine et du Japon. L'hortensia est la fleur du cabinet et du salon. Tandis que les autres plantes dépérissent loin du grand jour, celle-ci, contente de respirer la nuit sur la fenêtre, se plaît et prospère dans l'intérieur de nos appartements. Malheureusement elle est privée de tout parfum ; c'est ce que lui reprochait, il y a environ quarante ans, un de nos poëtes les plus grâcieux.

Reçois de ma muse un coup d'œil,
Et n'accuse plus son silence,
Brillante fleur, toi dont l'orgueil
Se pare du beau nom d'Hortense.
Malgré ton éclat si vanté,
N'attends de moi rien davantage ;
J'admire, en passant, la beauté :
Le mérite seul a mon hommage.

Pour fixer nos regards séduits,
Tes diverses métamorphoses
Tour à tour nous offrent les lis,
les violettes et les roses.
Mais quand Flore a voulu former,
Pour nos jardins, une Pandore,
Elle oublia de l'animer·
Ta fleur, hélas, est inodore!

Le même poëte semblait avoir prévu que la vogue dont cette fleur jouissait en 1808, serait passagère, car il ajoutait :

Règne aujourd'hui par tes attraits,
O fleur qu'un goût volage encense !
Jouis de tes brillants succès,
Mais redoute notre inconstance.
Par une autre fleur, à ton tour,
Tu verras, bientôt détrônée,
Que, chez nous, l'idole du jour
Le lendemain est surannée.

D'un triomphe peu mérité,
Ainsi bientôt l'éclat s'efface ;
Ainsi la stérile beauté
Expire, sans laisser de trace.
Mais des vertus et des talents
La gloire n'est point éphémère :
Comme la rose, en tous les temps,
Le vrai mérite est sûr de plaire.

L'hortensia est le symbole de l'*indifférence.*

I.

Immortelle. — Cette fleur subsiste pendant plusieurs années sans se faner ni se décolorer. Il y en a trois espèces qui sont le plus généralement cultivées : la première et la plus commune est originaire d'Autriche ; nous devons les deux autres au cap de Bonne-Espérance. En Portugal, on orne de cette fleur les chapelles des églises ; en France, on en décore généralement les tombeaux. L'immortelle, inaltérable dans sa forme et dans sa couleur, doit ce privilége à la siccité naturelle des pétales de ses fleurs.

Hoffmann l'a très agréablement mise en opposition avec la rose, dans la fable suivante, intitulée *la Rose et l'Immortelle.*

Dans un bosquet, la rose et l'immortelle
Prirent dispute un beau matin.
Vous qui de ces deux fleurs ornez votre jardin,
Écoutez leur raison et jugez la querelle.
La rose disait : Je suis belle ;
Fille de Flore et de Zéphir,
Je m'ouvre en saluant l'Aurore.
Je vois, à mon aspect, tout le ciel s'embellir,
Et les rayons du jour me recherchent encore,
Lorsque dans l'onde ils vont s'ensevelir.
Des doux pleurs du matin mes feuilles imbibées,
Et vers mon sein vermeil mollement recourbées,
Forment une grotte d'amour,
D'où s'exhale une odeur qui parfume le jour.

J'accompagne Vénus, je flotte à son corsage ;
Et lorsque dans Paphos on lui rendait hommage,
Les Amours ont souvent douté
Laquelle plaisait davantage,
Ou de la fleur, ou de la déité.
Enfin, mon doux parfum, mon éclat, ma verdure,
Fixent autour de moi les amours du canton,
Et j'orne du plus beau fleuron
La couronne de la nature
Ma sœur, vous vous vantez toujours,
Reprit l'humble immortelle, et vous n'êtes pas sage:
Plus que moi, j'en conviens, vous plaisez aux amours;
Mais j'ai sur vous un bien grand avantage :
Vous mourez avec les beaux jours ;
On me voit briller à tout âge.

O vous, en qui la vanité
Préfère à tout la gloire d'être belle,
Retenez bien cette moralité :
La rose nous peint la beauté,
Mais le talent est l'immortelle.

L'immortelle est l'emblème de *l'amitié* et des *œuvres du génie*.

Iris. — Cette belle plante, dont il y a plusieurs espèces et dont les plus belles viennent de Perse, d'Italie et d'Angleterre, est originaire du midi de la France. Dans l'antiquité, aux personnes seules dont la chasteté était constatée qu'appartenait le droit de cueillir la fleur de l'iris. Elle est le symbole de la *confiance* et de la *majesté*.

J.

Jacinthe. — La mythologie grecque raconte une histoire tout à la fois poétique et merveilleuse, touchant la jacinthe. Les armes d'Achille, que se disputaient Ajax et Ulysse, ayant été adjugées à ce dernier, Ajax, au désespoir, se perça de son épée, et les dieux le changèrent en jacinthe ; depuis cette métamorphose, les Grecs crurent voir les lettres du nom d'Ajax tracées sur les pétales de cette fleur.

La jacinthe est l'emblème de la *bienveillance*.

Jasmin. — Il y a plusieurs espèces de jasmin, dont les couleurs sont variées. Le jasmin d'Espagne est l'emblème de la *sensualité ;* le jasmin jaune signifie *bonheur ;* le jasmin de Virginie est le symbole de la *séparation*.

Jusquiame. — Symbole du *défaut*.

L.

Laurier-rose. — Chez les Grecs, le laurier était consacré à Apollon, et ses feuilles formaient les couronnes des deux muses Clio et Calliope.

Il est le symbole de la *beauté*, de la *modération*, de la *gloire* et du *génie*.

Lilas. — Symbole des *premières émotions de l'amour*, ou d'*un amour naissant*.

Lis. — Le lis blanc est le symbole de la *candeur;* le lis jaune, l'emblème de l'*inquiétude;* et le rose signifie *vanité*.

M.

Marguerite. — On voit, dans les Chroniques du moyen âge, que lorsqu'une noble dame refusait les hommages d'un preux chevalier, elle couronnait son front de marguerites blanches. Bernardin de Saint-Pierre, à propos de la marguerite, retrace un jeu naïf de l'enfance. On tire l'un après l'autre les pétales blancs, en disant : *Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout ;* ainsi de suite, jusqu'au dernier, et l'on a peur du mot sur lequel le cercle finira. Voici quelques vers qu'un poëte moderne a consacrés à cette jolie et modeste fleur.

Des mains de la nature,
Échappée au hasard,
Tu fleuris sans culture,
Et tu brilles sans art.
Telle qu'une bergère
Oubliant ses appas,
Sans apprêts tu sais plaire,
Et tu ne t'en doutes pas.

Ton sein, que la froidure
Empêchait de s'ouvrir,
Lorsque le ciel s'épure,
Aime à s'épanouir.
Ainsi l'aimable enfance,
Qu'intimide un censeur
Aux yeux de l'indulgence
Ouvre son jeune cœur.

La marguerite est l'emblème de la *variété*, et quelquefois aussi de l'*amitié*.

Mauve. — Symbole de la *sincérité*.

Méléagre. — Emblème de la *beauté sans esprit*.

Mercuriale. — Symbole des *apparences trompeuses*.

Myrtile. — Emblème de la *nouveauté*.
Morée d'Orient. — Symbole de la *résistance*.
Mogorie. — Emblème de l'*enfantillage* et du *luxe*.
Momordique. — Symbole de la *critique* et de la *mystification*.
Muguet. — Emblème de l'*indifférence* et de la *légèreté*.
Muscari du Levant. — Emblème du *désir de plaire*.
Myosotis. — Symbole de l'*amitié*.
Myrte. — Symbole de l'*amour partagé*.
Millepertuis. — Emblème de l'*oubli*.
Mélianthe. — Emblème du *calme* et du *repos*.

N.

Narcisse. — Il est peu de personnes qui ne sachent que le nom de cette plante vient de ce malheureux et beau jeune homme qui périt en se contemplant dans une fontaine, et dont l'aventure a fourni à Ovide une de ses plus belles métamorphoses. Voici comment Malfilâtre peint Narcisse changé en fleur :

Du sein de l'herbe il sort avec éclat
Un bouton d'or sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuille d'argent qu'un léger souffle abat;
Plante agréable et de frêle existence,
Enfant de Flore à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

Cette plante est l'emblème de l'*égoïsme*.

O.

Œil-de-paon. — Emblème de l'*équité*.
Œillet. — Beauté, parfum, durée, tout se réunit dans l'œillet pour charmer les yeux et l'odorat, et se recommander aux soins d'une active culture. Le grand Condé, à Chantilly, ne dédaignait pas de cultiver des œillets. On connaît le charmant quatrain que mademoiselle Scudéry fit à ce sujet :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

Le cœur des gros œillets a souvent recélé des billets furtifs : la malheureuse reine Marie-Antoinette, prisonnière au Temple, en a reçu

de cette manière. M. Constant Dubos a retracé ces doux souvenirs historiques dans l'idylle qu'il a consacrée à l'œillet :

Condé, de nos muses naissantes
Daignait encourager la voix,
Et les muses reconnaissantes,
De Condé chantaient les exploits.
Au nom de ce héros illustre,
Aimable œillet, d'un nouveau lustre
Tu t'élèves enorgueilli ;
Ta tête, en ce moment plus fière,
S'applaudit de la main guerrière.
Qui l'arrosait à Chantilly.
. . . .
Lorsqu'une reine infortunée,
Dans un cachot abandonnée,
Du sort épuisait la rigueur,
Messager discret et fidèle,
Un œillet fit encor pour elle
Briller un rayon de bonheur.

L'œillet blanc désigne la *fidélité ;* le jaune, le *dédain ;* le ponceau, l'*horreur ;* le rose, une *sensation ;* l'incarnat, la *réciprocité ;* le panaché exprime le *refus d'aimer*. L'œillet de poëte est le symbole de la *jalousie;* l'œillet rose est quelquefois employé comme emblème de l'*amour vif et pur*.

Olivier. — Symbole de la *paix*, de la *douceur*, de la *concorde* et de la *clémence*.

Oranger. — Emblème de la *douceur* et de la *générosité*.

Oreille d'ours. — Les Flamands ont les premiers cultivé cette plante, remarquable par la variété de ses espèces, le parfum de ses fleurs, et l'éclat de ses couleurs, et qui doit son nom à la ressemblance de ses feuilles avec l'oreille d'un ours.

Elle est l'emblème de la *séduction*, de l'*amour contrarié*, et de l'*amitié douteuse*.

Ortie. — Symbole de l'*utilité*.

P.

Panerais d'Illyrie. — Emblème du *soupçon*.

Pariétaire. — Emblème de la *misanthropie*.

Parnassie. — Symbole de la *rupture*.

Pensée. — Les trois couleurs de cette jolie plante lui avaient fait donner jadis le nom de *Fleur de la trinité*. Elle est l'emblème du *souvenir dans l'amitié et dans l'amour*.

Pervenche. — C'était la fleur favorite de J.-J. Rousseau. Elle est l'emblème d'un *doux souvenir.*

Primevère. — Cette fleur, qui est la messagère du printemps, présente un très grand nombre de variétés simples ou doubles. Elle est le symbole de la *première jeunesse.*

Q.

Quintefeuille. — Elle ressemble à un éventail, et, aux approches d'un orage, ses feuilles se rapprochent, et forment au-dessus de sa fleur une espèce de dôme pour l'abriter. Elle est le symbole de l'*innocence.*

R.

Renoncule. — Emblème de la *toilette.*

Réséda. — Symbole du *mérite modeste.*

Rose. — Jadis la rose ornait les pompes religieuses, et même funéraires. Les anciens s'en couronnaient dans les festins, et en parsemaient leurs tables et leurs lits : on la regardait comme le symbole de la mollesse et de la volupté. Dès la plus haute antiquité, les poëtes l'ont consacrée à la Mère des Amours; mais ils varient d'opinion sur son origine et sur celle de son incarnat.

On a composé un volume considérable, uniquement sur la rose considérée sous ses divers rapports. Mais plusieurs volumes ne suffiraient pas pour rassembler ce qu'elle a inspiré d'aimable, de gracieux, aux poëtes de tous les siècles et de tous les pays. La présence de la rose rappelle à notre esprit les idées les plus agréables, les comparaisons les plus douces, et les emblèmes les plus voluptueux. Son nom seul embellit les vers, comme ses couleurs embellissent la beauté.

Parny l'a dignement cébébrée dans ces vers :

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux, charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers :
Dans ce moment, la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avait la blancheur,
Mais aussitôt le père de la treille,
De ce nectar dont il fut l'inventeur,
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets.
Sa douce odeur aux célestes banquets
Fait oublier celle de l'ambroisie.

Son vermillon doit parer la beauté.
C'est le seul fard que met la volupté,
A cette bouche où le sourire joue;
Son coloris prête un charme divin;
Elle se mêle aux lis d'un joli sein ;
De la Pudeur elle couvre la joue,
Et de l'Aurore elle embellit la main.

La rose est l'emblème des *grâces*, le symbole de la *beauté*. — La rose blanche signifie *indifférence;* la rose panachée, *amour trahi;* la rose musquée, *caprice;* la rose en bouton, *cœur innocent*, c'est-à-dire, qui ne connaît pas encore l'amour.

La rose à cent feuilles est l'emblème de l'*amour inconstant*. — La rose sauvage est le symbole de l'*insensibilité en amour* chez une jeune fille.

S.

Safran. — Emblème de la *mélancolie* et de la *tristesse dans l'amour*.

Salicaire. — Cette plante, dont les épis penchés sur le bord des ruisseaux semblent se plaire à y refléter leurs images, est le symbole de la *prétention*.

Sauge. — Symbole de l'*estime*.

Saule pleureur. — Le saule pleureur a pris son nom de la forme mélancolique de ses rameaux. Sa pâle verdure et ses branches allongées retombent mollement vers la terre ; on en a fait l'arbre favori de la douleur. Il est généralement la parure du tombeau, et si l'on veut réveiller quelques sentiments de tristesse au milieu des plaisirs et des jouissances du luxe, on le place aussi dans les jardins près d'une urne.

Son feuillage, toujours cher à la rêverie
Offre un réduit propice aux mortels malheureux ;
Il aime à les couvrir de sa mélancolie :
 On dirait qu'il pleure avec eux.
Les oiseaux recueillis sous sa pâle verdure,
De son tranquille abri n'osent troubler la paix ;
Le ruisseau qui l'arrose adoucit son murmure,
 Et semble exprimer des regrets.
Saule, cher et sacré, le deuil est ton partage ;
Sois l'arbre des regrets et l'asile des pleurs ;
Tel qu'un fidèle ami, sous ton discret ombrage,
 Accueille et voile nos douleurs.

Le saule pleureur est l'emblème du *deuil* et l'emblème du *veuvage*.

Sensitive. — Un poëte a exprimé fort heureusement et avec beaucoup de

précision l'effet produit par l'extrême invalidité de la Sensitive, originaire de l'Amérique méridionale.

Une plante, ô prodige! à l'éclat de ses charmes
Unit de la pudeur les timides alarmes;
Si d'un doigt indiscret vous osez la toucher,
Tout s'agite : la feuille est prompte à se cacher,
Et la branche mobile, aux mêmes lois fidèle,
S'incline vers la tige et se range auprès d'elle !

La sensitive est le symbole de la ***sensibilité*** et l'emblème de la ***pudeur***.

Seringa. — Cet arbusse, dont la fleur exhale une odeur semblable à celle de l'oranger, est l'emblème de l'*amour fraternel*, et le symbole de la *mémoire*.

Soleil ou Tournesol. — Il y a deux espèces de soleils: le soleil à grandes fleurs, et le soleil vivace; ils sont tous deux originaires d'Amérique. Ce qui a fait donner au grand soleil le nom de *tournesol*, c'est que ses fleurs sont toujours tournées vers le soleil. Cette plante est l'emblème des *fausses richesses;* elle est aussi le symbole de l'*intrigue* et de l'*ingratitude*.

Souci. — Le nom de cette plante vient du latin *solsequium*, parce que ses fleurs se ferment quand le soleil se couche, et s'ouvrent quand il se lève. Voilà sans doute aussi pourquoi quelques poëtes ont imaginé que cette fleur avait été jadis une jeune fille aimée d'Apollon, et qui était morte de jalousie.

S'il faut en croire un écrivain moderne, la fleur de cette plante, exposée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du soleil et qui les réfléchit sur elle, porte cette devise, vive expression de la jalousie: *Je meurs parce qu'il la regarde*.

Dans les mois de juillet et d'août, au coucher du soleil, et une demi-heure après, si l'atmosphère est claire, on peut observer que la fleur du souci lance des étincelles et des éclairs. Cette lumière, plus visible dans les soucis orangés, est presque imperceptible dans les pâles. On voit souvent l'éclair se répéter sur la même fleur deux ou trois fois de suite; mais quelquefois on ne l'aperçoit qu'après quelques minutes, et si plusieurs fleurs, placées dans le même endroit, font voir l'éclair en même temps, on peut le remarquer de loin. Lorsque l'atmosphère est remplie de vapeurs humides, et qu'il a fait de la pluie pendant le jour, on ne peut rien observer.

—

Cette plante nous semble avoir été traitée avec une sévérité ex-

cessive, et même avec injustice, par la plupart des poëtes. Ecoutons l'un d'eux.

Penses-tu m'éblouir de ta triste parure ?...
Sans mérite à mes yeux, par quel attrait, dis-moi,
Peux-tu me captiver, quand ton odeur impure
Sans cesse m'éloigne de toi ?

Admis dans nos jardins, par grace ou par caprice,
Ta présence à nos fleurs prête un charme de plus,
Ainsi que, parmi nous, le contraste du vice
Donne plus d'éclat aux vertus.

Tu vois l'ami de Flore, errant dans son parterre,
Toujours auprès de toi passer avec dédain;
Et la beauté jamais de ta fleur solitaire
N'a paré sa tête ou son sein.

Lorsqu'à l'envie tes sœurs, par d'aimables images
Nous retracent partout les Grâces, les Plaisirs,
Tu n'offres à l'esprit que de tristes présages
Ou de pénibles souvenirs.

La signification défavorable du souci, peut être modifiée par son union avec d'autres fleurs: alors il exprime le mélange des biens et des maux, dont l'ensemble compose la vie humaine.

Dans l'Orient, lorsqu'on joint des pensées à des soucis, ce bouquet signifie: *Je calmerai vos peines.*

Seul le souci est le symbole des *chagrins* et des *souffrances morales.*

Stramonium commun. — Cette plante, dont les sucs sont très dangereux, est le symbole du *déguisement* et de la *fausseté.*

T.

Tilleul. — La fleur de cet arbre est le symbole de la *réconciliation.*

Tubéreuse. — En Orient, cette fleur est l'emblème de la *volupté.* Il y a plusieurs espèces de tubéreuses: elles sont toutes odorantes; mais leur parfum peut déterminer des accidents graves, et même l'asphyxie chez les personnes qui le respireraient trop longtemps. Elle est aussi en France le symbole de la *volupté.*

Tulipe. — La couleur de la tulipe l'a fait adopter en Perse pour l'emblème des vrais amants. En France, autrefois, lorsqu'un amant voulait déclarer sa passion à une jeune fille, il plaçait un billet, confident de son cœur, dans le calice de cette fleur. La tulipe est le symbole de la *fierté*, et l'emblème de la *tendresse.*

Tussilage odorant. — Emblème de la *fermeté.*

V.

Violette. — Il manquerait quelque chose au printemps, si on lui ôtait la violette. Son nom seul rappelle des idées de grâce et de modestie. Les poëtes anciens et modernes ont consacré à cette fleur les plus aimables chants. Les recueils poétiques offrent une foule de pièces très gracieuses sur le même sujet : tout le monde connaît ces jolis vers de Regnier-Desmarais, qui font partie de la fameuse guirlande de Julie.

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe ;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

La violette est une plante frileuse et hâtive, qui s'élève à peine de terre sur une faible tige. Elle croît par touffes, le long des haies, sous l'abri des arbres et des buissons, qui la protégent contre les injures de l'air.

Aimable fille du Printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte mes sens,
Et tu sembles fuir mes hommages.

Comme le bienfaiteur discret
Dont la main secourt l'indigence,
Tu me présentes le bienfait,
Et tu crains la reconnaissance.

Sans faste, sans admirateur,
Tu vis obscure, abandonnée ;
Et l'œil encor cherche ta fleur
Quand l'odorat t'a devinée.

Sous les pieds ingrats du psssant
Souvent tu péris sans défense ;
Ainsi, sous les coups du méchant,
Meurt quelquefois l'humble innocence.

. . . .

Viens prendre place en nos jardins,
Quitte ce séjour solitaire ;
Je te promets tous les matins
Une eau limpide et salutaire.

Que dis-je ?... non, dans ces bosquets
Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits,
Et, comme toi, cache sa vie !

La violette commune est le symbole de l'*amitié sincère*, et l'emblème de la *modestie*.

La violette blanche signifie *économie*; la jaune, *beauté parfaite;* la double, *amitié parfaite*; celle dont la fleur est entourée de feuilles est l'emblême de l'*amour caché*.

Vipérine. — Cette plante, ainsi nommée, parce que ses semences ont la forme d'une tète de vipère, est l'emblême de la *justice*.

X.

Xyloston. — On l'appelle aussi chevrefeuille des buissons. Cette plante est le symbole des *liens d'amour*.

Y.

Yèble. — Cette plante ressemble beaucoup au sureau, mais elle s'élève beaucoup moins haut. Ses fleurs, qui forment un gracieux parasol, exhalent l'odeur de la pâte d'amandes. Elle est désignée généralement comme l'emblème de la *reconnaissance*.

Z.

Zéphyrante. — On ne cultive en France que depuis très peu d'années cette plante qu'on appelle aussi fleur de Zéphire et qui est originaire de la Havane. Ce joli nom lui a sans doute été donné à cause de la légèreté et de la mobilité de ses feuilles et de ses fleurs, qui, supportées par de faibles hampes, ondulent en quelque sorte au gré du zéphyr.

Cette charmante fleur est le symbole de l'*inconstance*.

Zinnia.—Il y a deux espèces de zinnia: la première, la zinnia pauciflore, a des fleurs qui ressemblent à celles de l'œillet d'Inde; la seconde, la zinnia multiflore, produit plus d'effet dans les jardins, par le vif éclat de ses fleurs rouges. Elle est le symbole de la *simplicité* et quelquefois aussi elle est adoptée comme emblème du *secret*.

L'ART

DE LA MAGIE NOIRE

CONTENANT

LES SECRETS DU MAGISME

ET

DES SCIENCES OCCULTES.

Il est chose manifeste que l'homme est la fin de toutes choses naturelles et que toutes sont pour lui faites, et qu'il vient à bout de tout, et a toutes choses obéissantes à lui....

ALBERT LE-GRAND.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES. — DE L'ÉTUDE DES SCIENCES OCCULTES.— DES PRODIGES.

Bien que le septicisme ou l'indifférence ait jeté quelque discrédit sur l'étude des sciences occultes, malgré l'orgueil de la science moderne, qui sait peu, ou qui se contente de r'habiller des idées anciennes, en demandant des brevets d'invention pour des choses inventées il y a deux ou trois mille ans, il ne faut pas traiter avec dédain les calculs et les travaux d'un grand nombre de génies supérieurs qui ont éclairé de vives lumières une carrière où ils ont trouvé une gloire immortelle.

Ces hommes ont pu s'égarer quelquefois, ils ont pu se tromper ; mais que sont leurs erreurs à côté du mérite de leurs écrits, où ils ont dé-



posé en quelque sorte le germe de la plupart des connaissances que leurs successeurs ont perfectionnées?

L'antiquité nous a légué, entourés d'une vénération religieuse, les noms des Hermès, de Zoroastre, des Pythagore, des Salomon, des Apollonius de Tyane, et de tant d'autres, depuis les premiers âges du monde jusqu'à l'ère chrétienne : mais ils eurent des imitateurs et des disciples qui se sont transmis le flambeau de ces connaissances merveilleuses; et ainsi les sciences occultes ont survécu à toutes les révolutions qui ont changé tant de fois la face du monde.

Ouvrons les pages de l'histoire : nous y voyons des prodiges opérés par les hommes qu'elle nous présente comme les plus grands législateurs des peuples. Zoroastre dessèche le bras d'un de ses ennemis, et dissipe, par l'unique puissance de son regard, une troupe de soldats envoyés pour l'égorger : il suspend le cours de l'Euphrate, de ce fleuve au bord duquel pleuraient le tribus captives d'Israël. Hermès Trismégiste apparaissait à la même heure à plusieurs de ses disciples qui se trouvaient à des distances considérables les uns des autres : il se rendait invisible, et faisait de l'or en soufflant seulement sur de la terre ou du plomb.

Le législateur des Juifs, Moïse, changeait l'eau en sang, et à sa voix, la baguette de son frère Aaron produisait des feuilles et des fruits; il changeait sa propre baguette en serpent, et faisait mourir dans une nuit tous les premier-nés des familles égyptiennes.

Nous pourrions citer, en interrogeant les fastes des peuples les plus célèbres, beaucoup de prodiges qui sont généralement adoptés comme articles de foi; seulement les religions dissidentes ne s'accordent pas sur le pouvoir qui interrompait les lois ordinaires de la nature ; la controverse prononçait tour à tour le nom de Dieu et celui du diable ; elle ne niait pas les miracles : c'est ce qu'il importe de constater.

Or, la science calme et pure dans son essence, ne s'arrête pas à ces misérables querelles de l'humanité qu'elle domine ; elle méprise ces mutuelles accusations de manœuvres diaboliques et de sorcellerie ; les faits lui suffisent, et elle les enregistre comme ses preuves justificatives.

Mais cette science a besoin du silence et du recueillement pour être étudiée avec fruit : c'est ainsi que les prêtres égyptiens avaient placé aux portes de leurs temples les sphinx et les gryphes, pour enseigner aux peuples la nécessité du silence et du secret qui devaient entourer leurs mystères.

Pythagore, fidèle aux mêmes principes, voulait que ses disciples restassent silencieux pendant cinq années, avant d'être admis à la discussion de ses doctrines. Hermès Trismégiste représentait la science par

le feu sacré que ses disciples alimentaient et qu'ils ne pouvaient laisser éteindre sans s'exposer à la mort. Ils devaient aussi s'abstenir, pendant trois années, du contact et de la société des femmes.

Il faut donc, soit en étudiant les sciences occultes, soit en cherchant à s'en faire une idée par une appréciation de leurs résultats, imiter cette sage réserve et ce recueillement recommandés par les maîtres à leurs disciples.

—

CHAPITRE II.

DES PRINCIPAUX MAITRES DES SCIENCES OCCULTES. — ANALYSE DE LEURS SYSTÈMES. — ANECDOTES.

Né en 1193, à Laccingen en Souabe, Albertus Theutonius appartenait à l'illustre famille des comtes de Bollston. Il vint jeune à Paris pour y faire ses études. Ses progrès furent rapides, et il fut bientôt célèbre par son génie précoce et l'étendue de ses connaissances : « Découragé, dit une légende consacrée à ce savant, par les difficultés qu'il trouvait dans la carrière des sciences, il méditait de l'abandonner, quand il fut honoré d'une visite de la sainte Vierge, qui dessilla les yeux de son entendement, et lui promit qu'il serait un jour une des plus grandes lumières de son siècle. Le célèbre dominicain Jordanus le décida à entrer dans l'ordre de saint Dominique, en 1221. Il se rendit ensuite à Paris et y commenta Aristote avec un grand succès. La réputation d'Albert s'accrut tellement dans cet ordre, qu'on l'éleva, en 1254, à la dignité de provincial des dominicains d'Allemagne. En cette qualité, il fixa sa résidence à Cologne, ville qui offrait alors de très grandes ressources à l'homme studieux et au savant qui avait du goût et du talent pour l'enseignement. Aussi conserva-t-il une prédilection marquée pour Cologne, pendant tout le cours de sa longue et laborieuse vie.

» Ni les bonnes grâces du pape Alexandre IV, qui l'appela à Rome et lui donna l'office de maître du sacré palais, ni sa nomination en 1260 à l'évêché de Ratisbonne, qu'il ne garda que trois ans, ne purent l'en éloigner pour longtemps. C'est à Cologne qu'il fit son Androïde, ce fameux automate doué du mouvement et de la parole, que saint Thomas-d'Aquin, son disciple, brisa à coups de bâton, à la première vue, dans l'idée que c'était un agent du démon.

» Ce fut aussi à Cologne qu'Albert donna au roi des Romains, Guillaume, comte de Hollande, ce fameux banquet dans un jardin de

son cloître, où, au cœur de l'hiver, la parure du printemps se montra tout à coup, et disparut après le repas ; toutes choses fort extraordinaires, et qu'il appelle lui-même opérations magiques. Il mourut à Cologne, en 1280, âgé de 87 ans, et laissant plus d'écrits qu'aucun philosophe n'en avait composé avant lui, ses ouvrages comprenant 21 volumes in-folio. Voici les titres des principaux : *de Licitis et illicitis; Speculum astronomicum; de Vegetalibus et plantis; de Morte et vita; de Mineralibus; de Alchimia libellus; de Animalibus; de Mirabilibus.* »

Albert avait une haute opinion de la puissance de l'homme, témoin ce passage d'un de ses ouvrages : « Il est chose manifeste que l'homme est la fin de toutes choses naturelles et que toutes sont pour lui faites, et qu'il vient à bout de tout, et a toutes choses obéissantes à lui, et que celui homme tant notable est plein de toute merveille et vertu, car en lui sont toutes conditions ; c'est à savoir, toutes les qualités et vertus des choses qui obéissent à humaine nature. Tous arts secrets occurent au corps humain, et de lui toute chose admirable. »

Nicolas Flamel.

Nicolas Flamel naquit à Pontoise, vers l'an 1340 ; il exerça la professsion d'écrivain à Paris. Il était né sans biens : on le vit tout à coup riche pour un homme de son état ; mais il n'eut de richesses que pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Naudé attribue sa fortune, qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit, à la connaissance qu'il avait des affaires des Juifs.

Il ajoute que lorsqu'ils furent chassés de France, en 1394, et que leurs biens furent confisqués, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte est très bien réfuté par Saint-Foix, dans le premier volume de ses *Essais sur Paris.*

Paul Lucas rapporte qu'un dervis l'avait assuré que Nicolas Flamel n'était pas mort, qu'on avait enterré un morceau de bois à sa place, et qu'il était aux Indes au moment où il écrivait. Quant à l'origine de sa fortune, il la dut, s'il faut en croire les chroniques contemporaines, autant à ses expériences alchimiques, qu'à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. Il mourut à Paris le 22 mars 1418.

Il existe sur cet homme extraordinaire un ouvrage très curieux, intitulé : *Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens, qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune.*

Les principaux ouvrages de Flamel sont]: un *Sommaire philosophi*

que en vers, et un traité de la ***Transformation des métaux***. On joint ordinairement à ces deux livres la fameuse ***Explication des figures hiéroglyphiques que mit Flamel au cimetière des Innocents.***

Van Helmont père.

Jean-Baptiste Van Helmont, gentilhomme de Bruxelles, naquit dans cette ville en 1577. Il porta si loin ses connaissances dans la physique, la médecine, l'histoire naturelle, et surtout dans les sciences occultes, qu'il fut dénoncé comme magicien à l'Inquisition qui le fit mettre en prison. Van Helmont parvint à briser ses chaînes, et alla chercher un refuge et la liberté en Hollande, où il mourut en 1644, à 67 ans.

Les médecins de son temps s'efforcèrent vainement de jeter du ridicule sur le *remede universel*, qu'il avait inventé; il est certain qu'il opéra des cures vraiment merveilleuses.

Ses ouvrages ont été récueillis in-folio; les principaux sont : 1o *de Magnetica corporis curatione ;* 2° ***Febrium doctrina inaudita ;*** 3o ***Hortus medicinæ;*** 4o ***Paradoxa de aquis spadanis.***

Van Helmont fils.

Fils du précédent, François-Mercure Van Helmont, fut moins célèbre que son père, quoi qu'en dise son épitaphe. Il naquit en Hollande. Entrainé par son caractère aventureux, il s'enrôla à quinze ans dans une troupe de Bohémiens avec lesquels il parcourut plusieurs provinces; mais il ne tarda pas à rougir de cette condition et la quitta pour se livrer à de longues et sérieuses études. Il voulut se rendre digne du nom qu'il portait. Il devint riche en peu de temps, et l'opinion publique attribua sa subite opulence à son habileté pour faire de l'or. Il passait généralement, comme Nicolas Flamel, pour avoir trouvé la pierre philosophale.

Il a laissé des ouvrages remarquables sur la théologie et sur les sciences occultes. Son livre intitulé ***de Inferno*** est très curieux. Mercure Van Helmont croyait à la métempsycose. Il mourut à Cologne en 1699, à quatre-vingt-un ans.

Le célèbre Leibnitz lui fit cette épitaphe honorable :

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius alter
Qui junxit varias mentis et artis opes
Per quem Pythagoras et Cabbala sacra revixit
Elæus que, parat qui sua cuncta sibi.



Leibnitz en parle ailleurs d'une manière très avantageuse : il dit qu'il était plein de charité, et que sa conversation était très instructive.

Paracelse.

Paracelse (Philippe-Auréole-Théophraste Bombast de Hohenheim), naquit en 1493, à Einsüdeln, bourg du canton de Schwitz, à quelques lieues de Zurich. Ce fut le fameux abbé Tritheim qui l'initia aux opérations de l'alchimie et de la magie. Il voyagea successivement en France, en Italie, en Allemagne ; il parcourut ensuite la Bohême et la Suède, et poussa ses pérégrinations jusqu'en Orient, où il fut conduit par le désir d'augmenter ses connaissances. Il visita l'Egypte et la Tartarie, où il accompagna le fils du khan des Tartares à Constantinople. Dans cette ville, il étudia les œuvres de Trismégiste. Il revint ensuite en Allemagne : il y devint très célèbre par des cures merveilleuses, et sa réputation le fit appeler en 1526 à l'Université de Bâle, pour y remplir une chaire de physique et de chirurgie.

Une querelle qu'il eut avec un magistrat de Bâle le força à s'enfuir en Alsace. On le voit à Colmar en 1528, à Nuremberg en 1529, à Saint-Gall en 1531, à Pfeffer en 1535, à Augsbourg en 1536, à Villach en 1538. Il dédia sa célèbre Chronique aux Etats de Carinthie. Il mourut à Saltzbourg, dans l'hôpital de Saint-Etienne, le 24 septembre 1541 ; il était alors âgé de quarante-huit ans.

Paracelse subit, dit-on, la castration à l'âge de trois ans ; d'autres historiens assurent qu'il fut mutilé par un cochon : ce qui est positif, c'est qu'il n'avait point de barbe, et portait des vêtements de femme.

Voici le résumé de son système philosophique et médical : La religion et les livres saints en sont les bases : selon lui il suffit de contempler les perfections de la divinité pour avoir toutes lumières et toute sagesse. L'Ecriture-Sainte conduit à toutes les vérités, et la Bible est la clef de la théorie de toutes les maladies.

Il est nécessaire d'interroger l'Apocalypse pour être initié à la médecine magique. Quand un homme se soumet aveuglément à la volonté de Dieu, et parvient à s'identifier avec les célestes intelligences, il possède la pierre philosophale : il peut guérir toutes les maladies, et prolonger sa vie à volonté, parce qu'il tient en sa possession la teinture dont Adam et les patriarches se servaient avant le déluge, pour prolonger leur existence pendant huit ou neuf siècles.

Tous les êtres, même les minéraux et les fluides, prennent des aliments, des boissons, et expulsent des excréments.

La théorie physiologique de Paracelse est fondée sur l'application des lois de la cabale à la démonstration des fonctions du corps humain. La force vitale est une émanation des astres.

Le Soleil se trouve en rapport avec le cœur, la Lune avec le cerveau, Jupiter avec le foie, Saturne avec la rate, Mercure avec les poumons, Mars avec la bile, Vénus avec les reins et les organes de la génération. Il faut que le médecin connaisse les planètes du microcosme, son méridien, son zodiaque, son orient et son occident; ce n'est qu'à cette condition qu'il parviendra à surprendre les secrets les plus cachés de la nature.

Le concours du sel de soufre et du mercure sidériques, c'est-à-dire immatériels, forme le corps de l'homme. Chacun des aliments peut admettre toutes les qualités.

Suivant Paracelse et ses disciples, l'archée, ou esprit architecte n'est autre chose que la nature; elle entreprend, de son autorité privée, tous les changements, et guérit toutes les maladies qui sont produites par cinq causes générales ou *entités* qui se rattachent au système astrologique.

L'*entité* peut être divine, ou astrale, ou naturelle, ou spirituelle, ou vénéneuse.

La théorie de Paracelse en thérapeutique et en matière médicale est exclusivement cabalistique. Au sang menstruel sont attachées des qualités vénéneuses et des propriétés merveilleuses. L'or est un spécifique dans tous les cas où le cœur est le siége primitif du mal, parce que ce métal précieux se trouve en harmonie avec l'importance de l'organe malade.

Quand on veut découvrir les vertus des végétaux, on doit étudier l'anatomie et la chiromancie; car les feuilles sont leurs mains, et les lignes qui s'y remarquent font connaître les propriétés qu'elles possèdent.

Il est absolument nécessaire, avant d'employer une médecine, d'observer l'influence des constellations, et de s'assurer si elle est favorable.

Paracelse employait beaucoup l'aimant contre les hémorrhagies, l'hystérie, l'épilepsie, et la plupart des affections spasmodiques. On lui doit la découverte des préparations antimoniales, mercurielles, salines et ferrugineuses, dont on a reconnu et constaté l'action efficace sur les organes de l'homme.

Raymond Lulle.

Lulle, surnommé le *docteur illuminé* naquit dans l'île de Majorque, en 1236, et fut disciple du célèbre Arnaud de Villeneuve.

L'amour le rendit chimiste : il était passionnément amoureux d'une jolie fille appelée Eléonore, qui refusait de l'écouter. Lulle lui ayant demandé les raisons de ses dédains, Eléonore lui découvrit son sein dévoré par un cancer. Amant tendre et généreux, Lulle chercha dans la chimie quelque remède au mal de sa maîtresse, et eut le bonheur de le trouver.

Dès lors il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la philosophie des Arabes, de la chimie, de l'alchimie, de la physique, de la médecine et de la théologie. Il alla ensuite annoncer les vérités de l'Evangile en Afrique, et fut assommé à coups de pierres, en Mauritanie, le 29 mars 1315, à quatre-vingts ans. Il est honoré comme un martyr à Majorque, où son corps fut transporté.

Il nous reste de lui un grand nombre de *Traités* sur toutes les sciences.

Agrippa.

Nous avons donné, dans la première partie de cet ouvrage, une notice biographique sur Corneille Agrippa ; nous y renvoyons le lecteur. Nous ne nous occuperons donc ici que de sa philosophie occulte, dont une analyse succincte pourra donner une idée.

Agrippa établit d'abord en principe qu'il y a trois mondes : l'élémentaire, le céleste, l'intellectuel. Chaque monde subordonné est régi par le monde qui lui est supérieur. Il existe des moyens extraordinaires à l'aide desquels on peut passer de la connaissance de l'un à la connaissance de l'autre, et remonter jusqu'à l'architype : c'est cette échelle qu'on appelle le magisme.

Il faut entendre par le mot *magie* une contemplation profonde qui embrasse toute la nature, la puissance, la qualité, la substance, les vertus, les similitudes, les différences, l'art d'unir, de séparer, de composer, en un mot, le travail entier de l'univers.

Il existe quatre éléments, principes de la composition et de la décomposition : l'air, le feu, l'eau et la terre. Chacun de ces éléments est triple : le feu et la terre, l'un principe actif, et l'autre principe passif, produisent seuls les merveilles de la nature.

Le feu, par lui-même, isolé de toute matière étrangère, est immense, invisible, mobile, destructeur, restaurateur, porté vers tout ce qui l'avoisine ; il éclaire les secrets de la nature, dont il est l'éternel flambeau.

Suppôt des éléments, vaste réservoir des influences célestes, la terre a tous les germes et la raison de toutes les productions en elle-même ; elle est secondée par les vertus d'en haut ; l'eau renferme les germes de tous les animaux.

Esprit vital qui pénètre, féconde les êtres, leur donne la consistance et la vie, l'air unit, agite, remplit tout, et reçoit immédiatement les influences qu'il transmet. Des simulacres sprirituels et naturels qui frappent nos sens, s'échappent des corps.

Il existe un moyen de peindre nos images, des lettres qui, portées à travers l'espace immense, peuvent être lues sur le disque de la lune, par quelqu'un qui sait lire et qui est prévenu.

Tout est en tout dans le monde archétype ; proportion gardée, c'est la même chose dans celui-ci. Les éléments, dans les mondes inférieurs, sont des formes grossières, des amas immenses de matière. Ils ont, dans le ciel, une nature plus énergique, plus subtile, plus active ; vertus dans les intelligences, idées dans l'archétype.

Indépendamment de leurs qualités élémentaires, les êtres en ont aussi de particulières, d'inconnues, d'inouïes, dont les effets nous étonnent : on appelle occultes ces dernières qualités. Elles émanent de Dieu ; elles sont unes en lui, multiples dans l'âme du monde, infuses dans les esprits, unies ou séparées des corps, faibles ou fortes, selon la distance de l'être à l'archétype. Les idées sont les causes de l'existence et de la spécification : c'est d'elles que naissent les qualités qui passent dans la matière, en raison de son aptitude à la recevoir ; source de toutes vertus, Dieu les confie aux anges, ses ministres ; les anges les versent sur les cieux et les astres, d'où elles se répandent sur les hommes, les plantes, les animaux, les éléments, la terre.

L'émanation des vertus a lieu dans l'ordre suivant : les idées, les intelligences, les cieux, les éléments, les êtres. Les idées sont les causes premières de la forme et des vertus. Les vertus ne passent point des idées supérieures aux inférieures sans l'intermédiaire de l'âme du monde, qui est une cinquième essence.

Dans tout l'univers, il n'existe pas une seule molécule dans laquelle une particule de cette âme du monde, ou de cet esprit universel, ne soit présente. Distribuée en tout ou en partie, elle ne l'est pas avec une égalité parfaite. Il y a des êtres qui en prennent, les uns plus, les autres moins. Il y a antipathie et sympathie en tout : de là résulte une infinité de rapports, d'unions et d'aversions secrètes.

Il ne faut pas croire que les êtres en qui la vertu, la particule divine, est moins embarrassée de matière, cessent de produire des effets extraordinaires après leur destruction.

Les choses supérieures dominent toujours les inférieures : les mœurs, l'esprit, les penchants des hommes, dépendent des astres.

Les planètes gouvernent le monde sublunaire ; le monde des fixes gouverne le monde planétaire.

Dieu a attribué à chaque astre sa nature, sa propriété, sa condi-

tion, ses rayons qui vont imprimer sur les êtres un caractère distinct, et en quelque sorte une marque particulière.

Il arrive quelquefois que les influences se confondent dans un même être; elles y entrent selon des rapports déterminés par un grand nombre de causes, entre lesquelles la possession est une des principales.

Il existe une liaison continue de l'âme du monde à la matière; la conséquence de cette liaison produit l'action du monde sur tout ce qui est.

Il est possible de remonter des choses d'ici-bas aux astres, des astres aux intelligences, des intelligences à l'archétype : c'est une corde qui, touchée à un bout, frémit à l'autre: l'essence de la magie consiste à juger des rapports de ces mouvements qui s'opèrent à des distances si éloignées. On peut la comparer à une oreille fine qui saisit des sons fugitifs, imperceptibles au commun des hommes. L'homme ordinaire n'entend que dans un point; quant à l'homme qui possède la science occulte, il entend sur la terre, au ciel et dans l'espace.

Quand l'imagination est vivement émue, elle peut, par la seule puissance de son émotion, changer le corps, lui donner de l'autorité, de l'action, de la passion, l'approprier à certaines maladies, à des impressions particulières. Par sa violente contraction, l'âme humaine s'éclaire, s'inspire, s'unit aux intelligences, et peut porter quelque chose de divin et de surnaturel dans ses actions et dans son corps.

Dans l'âme humaine réside le pouvoir de changer, d'approcher, d'éloigner, d'unir; elle peut dominer et les choses et les esprits, par une énergie particulière de ses passions et de sa vertu.

Il y a aussi un pouvoir dans les noms des choses. L'art magique a sa langue; cette langue a ses vertus : c'est une image des signatures. C'est par là que la magie produit les invocations, les évocations, les adjurations, les conjurations, et les autres formules qui constituent cette admirable science.

Le nombre est la raison première de l'enchaînement des choses; les nombres ont leur vertus, leur efficacité bienfaisante ou malfaisante. L'unité est le principe et la fin de tout; elle n'a ni fin ni principe. Le nombre binaire est mauvais. Le tertiaire représente Dieu, l'âme du monde, l'esprit de l'homme; le quatenaire est la base de tous les nombres. Le quinaire a une forme particulière dans les expiations sacrées; il est tout; il arrête l'effet des venins; il est craint des mauvais génies qui ne peuvent résister à sa puissance. Le septenaire est très puissant, soit par le bien, soit par le mal.

Dieu est la monade; il engendra en elle le nombre tertiaire avant qu'elle s'étendît hors d'elle-même et produisît les êtres.

Le nombre denaire est la mesure de tout.

Les vertus des mots ne consistent pas dans leurs caractères; on en peut tirer la connaissance des propriétés et des événements.

L'influence merveilleuse des cieux est déterminée par l'harmonie analogue à leur concert.

Tout est dans l'homme : le nombre, la mesure, le poids, l'harmonie, les éléments.

Il existe une cause secrète, sublime et nécessaire du sort; il peut conduire à la vérité.

Il y a des âmes dans le monde, dans les cieux, dans les éthers; dans le monde, ces âmes ont des rapports avec la nôtre.

Le monde vit; il a ses organes et ses sens. L'âme du monde a ses opérations intellectuelles; elle tient de la nature divine.

Les inspirations ont leur pouvoir : elles s'attachent sur les êtres et peuvent les modifier.

La réalité et la certitude de la magie sont constatées par la liaison universelle des choses.

Il ne faut pas divulguer la magie, qui est un art sacré. Elle suppose une suspension du commerce de l'âme avec le corps, une absence entière de toutes distinctions, une union intime avec les intelligences.

Il est nécessaire d'avoir la foi, l'espérance et la volonté : ce sont ces vertus qui lèvent le voile qui couvre le miroir divin, et qui permettent à l'œil de l'homme de recevoir par réflexion la connaissance des états, des effets, des causes.

L'intelligence de Dieu est incorruptible, immortelle, insensible; elle est tout, gouverne tout; son influence est immédiate, universelle.

En considérant les planètes au moment de la naissance d'un homme, on peut connaître la nature de son génie tutélaire. Tous les yeux ne peuvent comprendre les caractères des esprits, et leurs signatures; quelques hommes privilégiés ont seuls le don de cette lecture.

Quoique l'esprit humain soit corporel, sa substance n'en est pas moins très subtile, et d'une conjonction facile avec la particule, qui est un nom. L'âme, qui est de Dieu, ou qui émane du monde intelligible, est de toute éternité.

Swedemborg.

Swedemborg (Emmanuel de) naquit à Stockholm le 29 janvier 1688, d'un évêque suédois et luthérien. Il fut nommé assesseur extraordinaire au collége des Mines en 1716, anobli en 1719, et mourut à Londres, le 29 mars 1772, à 85 ans. C'était, dit un de ses biographes. un homme à révélations et à visions singulières : il croyait avoir trouvé les clefs de l'Apocalypse.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages, où il a déposé le résultat de ses recherches et de ses études : le plus connu est intitulé ; « Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer, et des terres planétaires et astrales, par Emmanuel Swedemborg, d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles.

Selon lui, tous les événements qui arrivent dans ce monde terrestre ont d'abord été réalisés dans le monde des esprits, qui est entre le ciel et l'enfer. Le jugement dernier, par exemple, a déjà eu lieu, sans que personne s'en soit douté : ça été dans le courant de l'année 1756; mais il n'indique pas le jour.

En 1770, quelques-uns de ses disciples vinrent en France et y firent connaître sa doctrine. Swedemborg a écrit plus de vingt volumes en latin pour établir son système et ses opinions. Il admet dans le ciel les païens et les hérétiques, et surtout les sages de Rome et d'Athènes. Suivant lui, la vieille église est dans le cœur de l'homme; l'église extérieure n'est rien : « L'homme est créé, dit-il, de manière à ne pouvoir mourir, car il peut-être conjoint à Dieu; ce qui est vivre de toute éternité. Si les hommes croient ressusciter corporellement, c'est parce qu'ils n'ont pas compris la parole divine. »

Swedemborg était un homme de mœurs très douces, sincère dans ses discours, constant dans ses liaisons, sobre dans sa nourriture, et simple dans ses vêtements. On estime beaucoup ses écrits minéralogiques.

A quatre-vingt-un ans, il s'embarqua pour faire imprimer ses ouvrages en Hollande. Ses *Œuvres philosophiques et minéralogiques*, forment 3 vol .in-folio, imprimés à Dresde, en 1734.

Cardan.

Cardan (Jérome) naquit à Pavie le 24 septembre 1502, d'une mère qui, l'ayant eu hors mariage, tenta vainement de détruire son fruit par des breuvages. Il vint au monde avec des cheveux noirs et frisés. Il commença ses études à Pavie, et vint les terminer à Milan. Il professa successivement les mathématiques à Padoue, à Milan, à Pavie, à Bologne. Lorsqu'il était dans cette dernière ville, la hardiesse de ses opinions le fit mettre en prison. Quand il eut recouvré sa liberté, il se rendit à Rome, et obtint une pension du pape. Parvenu à la virilité, Cardan avait été, pendant dix ans, incapable d'avoir commerce avec les femmes: il attribuait cette impuissance, qui l'affligeait beaucoup, aux malignes influences de la constellation sous laquelle il était né. Les deux planètes malfaisantes, Vénus et Mercure, et le soleil, étaient dans les signes humains : « c'est pourquoi, dit-il, je n'ai pas dû décliner de la forme humaine ; et parce que Jupiter tenait l'ascendant, et que Vénus était

la dominatrice sur toute la figure, je n'ai été offensé qu'aux parties génitales. Ainsi, depuis l'âge de vingt-et-un ans jusqu'àt rente-et-un ans, je n'ai pu jouir d'aucune femme. »

On dit qu'il se laissa mourir de faim, le 21 septembre 1571, pour accomplir son horoscope; mais ce fait n'est pas constaté.

C'est à Cardan que l'on doit la formule, si connue encore sous le nom de formule de Cardan, pour la solution des équations du troisième degré.

Ses deux principaux ouvrages sont deux traités : l'un intitulé *de Subtilitate*, et l'autre, *de Rerum veritate.*

La philosophie rationnelle de Cardan peut se résumer ainsi :

« En tout ce qui existe en fait, il y a une matière première qui subsiste lorsque la forme du corps est anéantie, car rien ne se détruit.

Il y a dans la nature quelque chose de caché sous la forme, et qui en est le ***substratum***, qui n'est point engendré et ne se détruit point par l'effet de la corruption ou de la décomposition de la matière; ce ***substratum*** est la matière première, matière improduite, éternelle, infinie et indestructible.

La matière première existe toujours sous quelque forme.

Il n'y a point de vide dans la nature.

La matière est partout : elle ne put exister sous une forme quelconque : d'où il suit nécessairement que la forme est partout.

Il n'y a point d'espace sans corps : l'espace est éternel, immobile et immuable.

Les principes des choses naturelles sont au nombre de cinq, savoir : la matière, la forme, l'âme, l'espace et le mouvement. Il n'y a que deux qualités premières : la chaleur et l'humidité.

Le temps n'est pas un principe, mais il en approche, parce que rien ne se fait sans lui. Le repos n'est pas non plus un principe, mais la prévision d'un principe, comme la mort, le froid, la sécheresse.

Il y a trois choses éternelles de leur nature : l'intelligence, la matière première et l'espace ou le lieu. La quantité de la matière est toujours la même dans l'univers.

Notre âme est représentative comme un miroir : *anima nostra tanquam speculum.* »

Artéphius.

Ce philosophe hermétique, sur l'existence duquel les biographes ne fournissent que de vagues conjectures, vivait en 1130. On retrouve dans les écrits de Cardan beaucoup d'idées qui appartiennent à Artephius,

Il est auteur des traités suivants : 1o *Clavis majoris sapientiæ*; 2o *Liber secretus;* 3° *de Characteribus planetarum, cantu et moribus avium, rœrum præteritarum et futurarum, lapide que philosophico*; 4° *de Vita propaganda;* 5° *Speculum speculorum.* On dit que l'auteur composa l'avant-dernier ouvrage, qui a pour objet le moyen de prolonger la vie, à l'âge de mille vingt cinq ans.

Voici la table planétaire et sidérale, inventée par Artephius, et dont nous avons conservé religieusement l'orthographe et le style.

« Et afin, dit Artephius, que les choses devant dites, et qui sont à dire mieux puissent congnoistre ceux qui n'ont la science des estoiles, s'ensuyt la table des astres et planettes.

Tu doibs savoir que le jour du dimanche a son astre soubz le soleil;
Le lundy soubz la Lune;
Le mardy soubz Mars;
Le mercredy soubz Mercure;
Le jeudy soubz Jupiter;
Le vendredy soubz Vénus;
Le samedy soubz Saturne;

Note que tout vray acte et spiration doit estre fait soubz la planette, et est meilleure s'il est faist au propre jour d'icelle planette et heure propre; exemple : Soubz Saturne est la vie, édifice, doctrine et mutation;

Soubz Jupiter, honneur, optat, richesses et vestements.
Soubz Mars, bataille, prison, mariage, et inimitiés;
Soubz le Soleil, espérance, gain, fortune et héritage;
Soubz Vénus, amie, société, vie, amitié, pélerinage;
Soubz Mercure, maladie, omission, debte et crainte;
Soubz la Lune, palais, songe, marche et larcin;

DES HEURES DU JOUR ET DE NUYT.

Et premierrement des heures du dimanche.

Son heure premiesre est Sol ou Soleil; la deuxiesme, Vénus; la troisiesme, Mercure; la quatriesme, la Lune; la cinquiesme, Saturne; la sixiesme, Jupiter; la septiesme, Mars; la huitiesme, Sol ou Soleil; la neuviesme, Vénus; la dixiesme, Mercure; la onziesme, la Lune; la douziesme, Saturne.

Les heures de la nuyt du dimanche.

La premiesre, Jupiter; la deuxiesme, Mars; la tierce, Sol; la quarte,

Vénus ; la cinquiesme, Mercure ; la sixiesme, la Lune ; la septiesme, Saturne; la huitiesme, Jupiter ; la neuviesme, Mars ; la dixiesme, le Soleil; la onziesme, Vénus; la douziesme, Minerve.

Les heures du jour du lundy.

La premiesre est la Lune; la seconde est Saturne; la tierce, Jupiter ; la quarte, Mars; la cinquiesme, Sol; la sixiesme, Vénus; la septiesme, Saturne ; la huitiesme, la Lune ; la neuviesme, Saturne ; la dixiesme, Jupiter ; la onziesme Mars; la douziesme Sol.

Les heures de la nuyt du lundy.

La premiesre, Vénus ; la seconde, Mercure ; la tierce, la Lune ; la quarte, Saturne ; la cinquiesme, Jupiter ; la sixiesme, Mars ; la septiesme, Sol ; la huitiesme, Vénus; la neuviesme, Mercure ; la dixiesme, la Lune; la onziesme, Saturne; la douziesme, Jupiter.

Les heures du jour du mardy.

La premiesre, Mars ; la deuxiesme, Sol ; la troisiesme, Vénus ; la quatriesme, Mercure; la cinquiesme, la Lune; la sixiesme, Saturne; la septiesme, Jupiter; la huitiesme, Mars; la neuviesme, Sol; la dixiesme, Vénus ; la onziesme, Mercure; la douziesme, la Lune.

Les heures de la nuyt du mardy.

La premiesre, Saturne ; la deuxiesme, Jupiter ; la troisiesme, Mars; la quatriesme, Sol ; la cinquiesme, Vénus ; la sixiesme, Mercure; la septiesme, la Lune ; la huitiesme, Saturne ; la neuviesme, Jupiter ; la dixiesme, Mars ; la onziesme, Sol ; la douziesme, Vénus.

Les heures du jour du mercredy.

La premiesre, Mercure ; la deuxiesme, la Lune ; la troisiesme, Saturne ; la quatriesme, Jupiter ; la cinquiesme, Mars; la sixiesme, Sol ; la septiesme, Vénus ; la huitiesme, Mercure ; la neuviesme, la Lune ; la dixiesme, Saturne ; la onziesme, Jupiter ; la douziesme, Mars.

Les heures de la nuyt du mercredy.

La premiesre, Sol; la deuxiesme, Vénus; la troisiesme, Mercure; la

quatriesme, la Lune; la cinquiesme, Saturne; la sixiesme, Jupiter; la septiesme, Mars; la huitiesme, Sol; la neuviesme, Vénus, la dixiesme, Mercure; la onziesme, la Lune; la douziesme, Saturne.

Les heures du jour du jeudy.

La premiesre, Jupiter; la seconde, Mars; la troisiesme, Sol; la quatriesme, Vénus; la cinquiesme, Mercure; la sixiesme la Lune; la septiesme, Saturne; la huitiesme, Jupiter; la neuviesme, Mars; la dixiesme, Sol; la onziesme, Vénus; la douziesme, Mercure.

Les heures de la nuyt du jeudy.

La premiesre, la Lune; la deuxiesme, Saturne; la troisiesme, Jupiter; la quatriesme, Mars; la cinquiesme, Sol; la sixiesme, Vénus; la septiesme, Mercure; la huitiesme, la Lune; la neuviesme, Saturne; la dixiesme, Jupiter; la onziesme, Mars; la douziesme, Sol.

Les heures du jour du vendredy.

La premiesre, Vénus; la seconde, Mercure; la troisiesme, la Lune; la quatriesme, Saturne; la cinquiesme, Jupiter; la sixiesme, Mars; la septiesme, Sol; la huitiesme, Vénus; la neuviesme, Mercure; la dixiesme la Lune; la onziesme, Saturne; la douxiesme Jupiter.

Les heures de la nuyt du vendredy.

La premiesre, Mars; la deuxiesme, Sol; la troisiesme, Vénus; la quatriesme, Mercure; la cinquiesme, la Lune; la sixiesme, Saturne; la septiesme, Jupiter; la huitiesmes, Mars; la neuviesme, Sol; la dixiesme, Vénus; la onziesme, Mercure; la douziesme, la Lune.

Les heures de jour du samedy.

La premiesre, Saturne; la deuxiesme, Jupiter; la troisiesme, Mars; la quatriesme, Sol; la cinquiesme, Vénus; la sixiesme, Mercure; la septiesme, la Lune; la huitiesme, Saturne; la neuviesme, Jupiter; la dixiesme, Mars; la onziesme, Sol; la douziesme, Vénus.

Les heures de la nuyt du samedy.

La premiesre, Mercure; la deuxiesme, la Lune; la troisiesme, Sa-

turne ; la quatriesme, Jupiter ; la cinquiesme, Mars ; la sixiesme, Sol ; la septiesme, Vénus ; la huitiesme, Mercure ; la neuviesme, la Lune ; la dixiesme, Saturne ; la onziesme, Jupiter ; la douziesme, Mars.

Note que Jupiter et Vénus sont bons ; Saturne et Mars mauvais ; Sol bienfaisant.

CHAPITRE III.

DE LA CABALE.

Les Juifs assurent que la cabale a fleuri longtemps avant la ruine de Jérusalem, et qu'elle a eu pour auteur un certain rabbin nommé Siméon Benzohai, qui l'a insérée tout entière dans un livre intitulé *Zoar*.

Ce livre est conçu en termes assez obscurs, et sans les commentaires, que d'autres rabbins en ont donnés, il ne saurait être entendu de personne.

S'il faut en croire les écrivains juifs, ce livre avait été perdu, et n'a été retrouvé qu'après la ruine de Jérusalem, dans le creux d'un rocher.

La cabale, dit un grave écrivain allemand du XVIIe siècle, est une science noble et sublime, qui conduit les hommes, par un chemin aisé, à la connaissance des vérités les plus profondes. Elle est d'autant plus nécessaire que sans elle la Sainte-Écriture ne saurait être distinguée des livres profanes.

On divise les cabalistes en cinq classes : les premiers s'attachent à étudier la nature, à préciser, à approfondir ses mystères, qui sont tous renfermés dans les lettres de l'alphabet hébreu : c'est ce qu'on appelle la cabale naturelle.

La seconde classe se compose de ceux qui étudient la liaison et la subordination que Dieu a mises entre toutes les créatures ; ils sont persuadés qu'on peut faire des miracles par leurs combinaisons et leurs divers assemblages.

La troisième comprend les cabalistes contemplatifs, qui disent qu'il ne suffit pas que l'âme s'applique à la recherche des vérités célestes, mais qu'il faut que l'esprit et le corps soient de la partie.

La quatrième classe s'appelle cabale astrologique : elle attribue de grandes influences aux astres, aux planètes.

La cinquième enseigne les principes de la magie. Cette science est encore fort cultivée en Orient ; les Juifs s'y appliquent beaucoup, et l'étudient avec soin.

CHAPITRE IV.

DE LA MAGIE. — DU DIABLE. — OPINION DU COMTE OXENSTIERN.

La magie est la plus ancienne des sciences; elle a été connue dès les premiers siècles, et même cultivée par les plus grands hommes de l'antiquité. Pythagore, Platon, Aristote, Socrate, etc., ont cru à la magie, l'ont pratiquée, et n'ont pas trouvé cette science contraire à la vertu.

Il est bien difficile de comprendre pourquoi, après avoir été si longtemps florissante, après avoir eu tant d'hommes de génie pour disciples et pour maîtres, elle est tombée dans un discrédit presque général; mais ce qui surprend encore davantage, c'est que le soupçon même d'opérations magiques ait pu, à de certaines époques, exposer ceux qui en étaient l'objet aux persécutions et même à la mort. *Ars non habet osorem, nisi ignorantem;* il n'y a que les ignorants qui soient contempteurs, ennemis et persécuteurs de la science.

« Je ne saurais approuver, dit le célèbre comte Oxenstiern, qu'on a si justement nommé le Montaigne du Nord, les sentiments vulgaires à l'égard de la magie. Je connais trop le penchant qui porte les hommes d'aujourd'hui à attribuer au diable tous les effets dont la cause leur est inconnue, parce que le démon même ne saurait rien produire qui soit au-dessus de la nature; car il n'y a que Dieu, dont le pouvoir soit au-dessus des lois.

» Je conviens bien que le diable, par une longue expérience, connaît mieux les secrets de la nature, les propriétés et les diverses qualités du corps de l'homme, et qu'ainsi il peut quelquefois produire des choses que l'ignorance fait regarder à celui-ci comme surnaturelles, quoique au fond elles ne soient pas hors des voies ordinaires de la nature, et qu'elles soient, au contraire, très conformes à la sympathie ou à l'antipathie.

» Cela étant, je ne vois pas pourquoi la magie doit être plus défendue aux hommes qu'au diable, à qui Dieu la permet, puisque si les hommes la savaient parfaitement, ils pourraient l'employer à leur soulagement et à leur avantage, au lieu que cet esprit malin l'emploie à nous faire tout le mal qu'il peut.

» Je m'imagine bien que la défense que l'on fait chez la plupart des nations, de cultiver cette science, vient de ce que les législateurs connaissant la méchanceté naturelle de l'homme, ont voulu par là lui ôter les moyens de faire du tort au prochain.

« Mais si Dieu ne nous défend pas cette science, je ne vois aucune raison pour nous empêcher de l'étudier, de la pratiquer; je ne com-

prends guère, davantage, pourquoi un homme de bien qui en a la connaissance, ne devrait pas s'en servir à son avantage, lorsqu'il ne l'emploie ni contre son Créateur, ni contre la charité qu'il doit à son prochain. »

—

CHAPITRE V.

DES SIBYLLES, CONSIDÉRÉES COMME PROPHÉTESSES ET COMME MAGICIENNES.

Les opinions des savants sont fort partagées sur le chapitre des sibylles. Saint Ambroise, dans son explication sur les épîtres aux Corinthiens, croit qu'elles ont été inspirées du démon, parce qu'elles prophétisaient l'avenir, et mêlaient à leur prédictions des opérations magiques.

Aristote, dans ses problèmes, pense que ces prophétesses magiciennes prédisaient, et évoquaient les âmes des morts par l'effet d'une noire mélancolie. D'autres savants, écrivains ou philosophes, assurent qu'elles étaient des vierges très chastes, et qu'elles étaient devineresses, prophétesses et magiciennes, par inspiration divine.

« Il me semble, dit un philosophe du XVIIIe siècle, que, comme elles ont, dans leurs prophéties, annoncé la naissance de Jésus-Christ, notre Sauveur, sa mission divine, sa vie, sa mort, et sa résurrection, il est bien juste que nous les considérions comme des personnes de vertu et de piété. Sans cela, je ne m'arrêterais pas sur ce sujet; car l'esprit de prophétie et de magie est, comme tout autre, sujet à la fourberie : la malice humaine gâte toujours les meilleures choses; ce que je n'aurais pas de peine à prouver.

Les Romains avaient les sibylles en grande vénération; ils estimaient fort leurs livres, et ils avaient tant de respect pour tout ce qui émanait d'elles, que sous le règne de Tarquin-le-Superbe, il n'y eut que deux membres du sénat, jugés dignes de veiller sur le dépôt sacré de leurs livres, et qui osassent les lire lorsqu'il s'agissait des plus graves intérêts de Rome; car on considérait ces livres comme des oracles.

Les sibylles, suivant Varron, Lactance, Euripide, Chrysippe, Névius, Pison, Aulu-Gelle et saint Augustin, ont été au nombre de dix; on en a encore ajouté trois à ce nombre, et l'une de ces trois sibylles est la reine de Saba.

La première fut Sabella, communément appelée *sibylla Persica;* elle a composé un livre sur les expéditions d'Alexandre : Nicanor en fait beaucoup de cas.

La seconde fut *sibylla Libyca,* dont parle Euripide.

La troisième, *sibylla Delphica*. Elle naquit du temps d'Apollon, et passe pour la sagesse même, suivant Chrysippe.

La quatrième était *sibylla Chymera*, *Cymera* ou *Chimica*, dont Nevius et Pison parlent dans leurs chroniques.

La cinquième *sibylla Samia*, dont Eratosthène avoit lu diverses choses dans les anciennes chroniques.

La sixième, *sibylla Cumana*, communément appelée *Amalthea*, et par quelques-uns, *Etophile* ou *Démophile*, née à Cumes, dans l'Ionie.

La septième, *sibylla Phrygia*. Elle a prophétisé la mort de Jésus-Christ, et habitait la ville d'Ancyre, en Phrygie.

La huitième, *sibilla Hellespontica*, dont parle Hérodote. Elle s'appelait autrement *Marmessa ;* elle était née dans les environs de la ville de Troie.

La neuvième, *sibylla Europæa*. On n'a rien de précis surle temps où elle vivait et pratiquait son art.

La dixième, *sibylla Tiburtina* ou *Albunæa*. Elle vivait dans une grotte à Tivoli, près de Rome. Elle fut honorée comme une déesse, et a prophétisé la résurrection de Jésus-Christ.

La onzième *sibylla Agrippa*. On ne sait pas dans quel siècle elle a prophétisé.

La douzième, *sibylla Erithræa*. C'est la plus ancienne et la plus estimée de toutes. Elle était native d'Érithrée, ville d'Ionie, et prédit la ruine de Troie. Eusèbe prétend qu'elle vécut du temps de Romulus ; Strabon la croit contemporaine d'Alexandre. Fenestella remarque que, sous le consulat de Curion et de Constantin, mille vers de cette sibylle furent portés à Rome. Eusèbe, dans l'ouvrage qu'il a écrit sur la vie et les actions de Constantin, rapporte une prophétie de cette sibylle, touchant le jugement dernïer. Il remarque aussi que les premières lettres de ses vers, composent le nom de Jésus-Christ, *Dei filius Salvator*, et que ces vers, étant entre les mains de Cicéron, lui avaient tant plu, qu'il les traduisit du grec en latin. Saint-Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, livre 13, fait aussi mention de l'excellence de ces vers.

La treizième est Nicaula, reine de Saba, qui est comptée entre les sibylles pour avoir prédit à Salomon beaucoup de choses de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de nos autres mystères.

CHAPITRE VI.

MAGIE ORIENTALE. — ANECDOTE.

L'Orient, cet antique pays, ce vieux berceau de tous les arts et de toutes les sciences, fut aussi de tout temps le domaine du savoir occulte et des mystérieuses pratiques qui frappent l'imagination des peuples. La magie y a conservé toute sa puissance: on y trouve, un grand nombre de magiciens, et même des magiciennes; et le voyageur qui a lu *les Mille et une Nuits*, dans lesquelles les enchantements et les opérations magiques jouent un rôle si important, reconnaît que les mœurs ont peu changé en Orient depuis le temps des Haroun et des Barmécides.

Le récit d'un Français, M. Léon de Laborde, confirmera ce que nous avançons: « J'étais, dit-il, établi au Caire depuis plusieurs mois (1827), quand je fus averti un matin par lord Prudhoe, qu'un Algérien, sorcier ou magicien de son métier, devait venir chez lui pour lui montrer un tour de magie qu'on disait extraordinaire.

»Bien que j'eusse alors peu de confiance dans la magie orientale, j'acceptai l'invitation : c'était d'ailleurs une occasion de me trouver en compagnie fort agréable. Lord Prudhoe me reçut avec sa bonté ordinaire et cette humeur enjouée qu'il avait su conserver au milieu de ses connaissances si variées et de ses recherches assidues dans les contrées les plus difficiles à parcourir.

»Un homme grand et beau, portant turban vert et benisch de même couleur, entra : c'était l'Algérien. Il laissa ses souliers sur le bout du tapis, alla s'asseoir sur un divan, et nous salua tous, à tour de rôle, de la formule en usage en Egypte.

»Il avait une physionomie douce et affable, un regard vif, perçant, je dirai même accablant, et qu'il semblait éviter de fixer, dirigeant ses yeux à droite et à gauche plutôt que sur la personne à laquelle il parlait; du reste, n'ayant rien de ces airs étranges qui dénotent des talents surnaturels et le métier de magicien. Habillé comme les écrivains ou les hommes de loi, il parlait fort simplement de toutes choses, et même de sa science, sans emphase ni mystère, surtout de ses expériences, qu'il faisait ainsi en public, et qui semblaient, à ses yeux, plutôt un jeu, à côté de ses autres secrets, qu'il ne faisait qu'indiquer dans la conversation. On lui apporta la pipe et le café, et, pendant qu'il parlait, on fit venir deux enfants sur lesquels il devait opérer.

»Le spectacle alors commença. Toute la société se rangea en cercle autour de l'Algérien, qui fit asseoir un des enfants auprès de lui, lui prit la main, et sembla le regarder attentivement. Cet enfant, fils d'un Eu-

ropéen, était âgé de onze ans, et parlait facilement l'arabe. Achmed, voyant son inquiétude au moment où il tirait de son écritoire une plume de jonc, lui dit : « N'aie pas peur, enfant, je vais t'écrire quelques mots »dans la main, tu y regarderas et voilà tout. »

»L'enfant se remit de sa frayeur, et l'Algérien lui traça dans la main un carré entremêlé bizarrement de lettres et de chiffres, versa au milieu une encre épaisse, et lui dit de chercher le reflet de son visage.

»L'enfant répondit qu'il le voyait. Le magicien demanda un réchaud, qui fut apporté sur-le-champ ; puis il déroula trois petits cornets de papier qui contenaient différents ingrédients qu'il jeta en proportion calculée sur le feu. Il engagea de nouveau l'enfant à chercher dans l'encre le reflet de ses yeux, à regarder bien attentivement, et à l'avertir dès qu'il verrait un soldat turc balayant une place. L'enfant baissa la tête, les parfums pétillèrent au milieu des charbons, et le magicien, d'abord à voix basse, puis l'élevant davantage, prononça une kyrielle de mots dont quelques-uns à peine arrivèrent distinctement à nos oreilles.

»Le silence était profond; l'enfant avait les yeux fixés sur sa main; la fumée s'éleva en larges flocons, répandant une odeur forte et aromatique.

»Achmed, impassible, semblait vouloir stimuler de sa voix, qui de douce devenait saccadée, une apparition plus tardive, quand tout à coup, jetant sa tête en arrière, poussant des cris et pleurant amèrement, l'enfant nous dit, à travers les sanglots qui le suffoquaient, qu'il ne voulait plus regarder, qu'il avait vu une figure affreuse ; il semblait terrifié. L'Algérien n'en parut pas étonné ; il dit simplement : « Cet enfant a eu »peur ; laissez-le : en le forçant, on pourrait lui frapper trop vivement »l'imagination. »

»On amena un petit Arabe au service de la maison, et qui n'avait jamais vu ni rencontré le magicien. Peu intimidé de tout ce qui venait de se passer, il se prêta gaiement aux préparatifs, et fixa bientôt ses regards dans le creux de sa main, sur le reflet de sa figure, qu'on apercevait, même de côté, vacillant dans l'encre.

Les parfums recommencèrent à s'élancer en fumée épaisse, et les prières, en forme de chants monotones, se renforçant et diminuant par intervalles, semblaient devoir soutenir son attention : « Le voilà ! s'écria-t-il» ; et nous remarquâmes l'émotion soudaine avec laquelle il porta ses regards sur le centre des opérations magiques.

— Comment est-il habillé ?

— Il a une veste rouge, brodée d'argent, un turban et des pistolets à sa ceinture.

— Que fait-il ?

— Il balaie une place devant une grande tente riche et belle ; elle est rayée de rouge et de vert, avec des boules d'or en haut.

— Regarde qui vient à présent ?

— C'est le sultan suivi de tout son monde... Oh ! que c'est beau ! »

Et l'enfant regardait à droite et à gauche comme dans les verres d'une optique dont on cherche à étendre l'espace.

— Comment est son cheval ?

— Blanc, avec des plumes sur la tête.

— Et le sultan ?

— Il a une barbe noire, un benisch vert. »

Ensuite l'Algérien nous dit : « Maintenant, messieurs, nommez la personne que vous désirez faire paraître ; ayez soin seulement de bien articuler les noms afin, qu'il ne puisse y avoir d'erreur. »

Nous nous regardâmes tous, et, comme toujours, dans ce moment personne ne retrouva un nom dans sa mémoire.

« Shakespeare ! dit enfin le major Félix, compagnon de voyage de lord Prudhoe.

— Ordonnez au soldat d'amener Shakspeare, dit l'Algérien.

— Amène Shakespeare ! cria l'enfant d'une voix de maître.

— Le voilà, ajouta-t-il, après le temps nécessaire pour écouter quelques-unes des formules inintelligibles du sorcier. »

»Notre étonnement serait difficile à décrire, aussi bien que la fixité de notre attention aux réponses de l'enfant.

« Comment est-il ?

— Il porte un benisch noir, il a une barbe.

— Est-ce lui, nous demanda le magicien, d'un air fort naturel; vous pouvez d'ailleurs vous informer de son pays, de son âge.

— Eh bien ! où est-il né ? dis-je.

— Dans un pays tout entouré d'eau. »

»Cette réponse nous étonna encore davantage : «Faites venir Cradock, ajouta lord Prudhoe avec cette impatience d'un homme qui craint de se fier trop facilement à une supercherie ; le caouas l'amena : « Comment est-il habillé ?

— Il a un habit rouge, sur sa tête un grand tarbousch noir, et quelles drôles de bottes ! Je n'en ai jamais vu de pareilles ; elles sont noires et lui viennent par-dessus les jambes. »

»Toutes ces réponses, dont on retrouvait la vérité sous un embarras naturel d'expressions qu'il aurait été impossible de feindre, étaient d'autant plus extraordinaires, qu'elles indiquaient d'une manière évidente que l'enfant avait sous les yeux des choses entièrement neuves pour lui.

»Ainsi Shakespeare avait le petit manteau noir de l'époque, qu'on appe-

lait benisch et tout le costume de couleur noire, qui ne pouvait se rapporter qu'à un Européen, puisque le noir ne se porte pas en Orient; et en y ajoutant une barbe que les Européens ne portent pas avec le costume franc, c'était une nouveauté aux yeux de l'enfant. Le lieu de sa naissance, expliqué par un pays tout entouré d'eau, est à lui seul surprenant. Quant à l'apparition de M. Cradock, qui était alors en mission diplomatique près du pacha, elle est encore plus singulière, car le grand tarbousch noir, qui est le chapeau militaire à trois cornes, et les bottes noires, qui se portent par-dessus la culotte, étaient des choses que l'enfant avouait n'avoir jamais vues auparavant, et pourtant elles lui apparaissaient.

»Nous fîmes encore apparaitre plusieurs personnes, et chaque réponse, au milieu de son irrégularité, nous laissait toujours une profonde impression.

»Enfin le magicien nous avertit que l'enfant se fatiguait; il lui releva la tête en lui appliquant ses pouces sur les yeux et en prononçant des prières ; puis il le laissa.

»L'enfant était comme ivre : ses yeux n'avaient point une direction fixe ; son front était couvert de sueur ; tout son être semblait violemment attaqué.

»Cependant il se remit un peu, devint gai ; content de ce qu'il avait vu, il se plaisait à le raconter, à en rapporter toutes les circonstances, et y ajoutait des détails, comme à un événement qui se serait réellement passé sous ses yeux.

»Mon étonnement avait surpassé mon attente ; mais j'y joignais une appréhension plus grande encore : je craignais une mystification, et je résolus d'examiner par moi-même ce qui, dans ces apparitions en apparence si réelles, et certainement si faciles à obtenir, ce qui appartenait au métier de charlatan, et ce qui pouvait résulter d'une influence magnétique quelconque. Je me retirai dans le fond de la chambre et j'appelai Bellier, mon drogman. Je lui dis de prendre à part Achmed, et de lui demander si, pour une somme d'argent qu'il fixerait, il voulait me dévoiler son secret, à la condition, bien entendu, que je m'engagerais à le tenir caché de mon vivant.

»Le spectacle terminé, Achmed, tout en fumant, s'était mis à causer avec quelques-uns des spectateurs, encore tout surpris de son talent ; puis après il partit.

»J'étais à peine seul avec Bellier, que je m'informai de la réponse qu'il avait obtenue. Achmed lui avait dit qu'il consentait à m'apprendre son secret. Le lendemain nous arrivâmes à la grande mosquée El-Ahzar, près de laquelle demeurait Achmed l'Algérien. Le magicien nous reçut poliment, et avec une gaîté affable. Un enfant jouait auprès de lui : c'é-

tait son fils ; peu d'instants après, un petit noir d'une bizarre tournure nous apporta des pipes.

»La conversation s'engagea : Achmed nous apprit qu'il tenait sa science de deux cheichs célèbres de son pays, et ajouta qu'il ne nous avait montré que bien peu de ce qu'il pouvait faire : « Je puis, dit-il, endormir »quelqu'un sur-le-champ, le faire tomber, rouler, entrer en rage, et, au »milieu de ses accès, le forcer de répondre à mes demandes, et de me dé»voiler tous ses secrets. Quand je veux aussi, je fais asseoir la personne »sur un tabouret isolé, et, tournant autour avec des gestes particuliers, je »l'endors immédiatement ; mais elle reste les yeux ouverts, et gesticule »comme dans l'état de veille.

»Nous réglâmes nos conditions; il demanda quarante piastres d'Espagne et le serment sur le Coran de ne révéler ce secret à personne. La somme fut réduite à trente piastres; et, le serment fait, ou plutôt chanté, il fit monter son petit garçon, et prépara, pendant que nous fumions, tous les ingrédients nécessaires à son opération. Après avoir coupé, dans un grand rouleau, un petit morceau de papier, il traça dessus les signes à dessiner dans la main et les lettres qui y ont rapport; puis, après un moment d'hésitation, il me le donna.

»J'écrivis sous sa dictée la prière que voici :

«Anzilou-Aiouha-el-Djenni. — Aiouha. — El-Djemoun-Anzilou-Betakki. — Matalahoutouhou-Aleikoum. — Taricki, Anzilon, Taricki.

»Les trois parfums sont :

»Takeh-Mabachi. — Ambar-Indi. — Kousombra-Djaou.

»L'Algérien opéra sur son enfant devant moi. Ce petit garçon en avait une telle habitude, que les apparitions se succédaient sans difficulté.

»Il nous raconta des choses fort extraordinaires, et dans lesquelles on remarquait une originalité qui ôtait toute crainte de supercherie.

»J'opérai le lendemain devant Achmed avec beaucoup de succès et avec toute l'émotion que peut donner le pouvoir étrange qu'il venait de me communiquer.

» A Alexandrie, je fis de nouvelles expériences, pensant bien qu'à cette distance je ne pourrais avoir de doute sur l'absence d'intelligence entre le magicien et les enfants que j'employais; et, pour en être encore plus sûr, je les allais chercher dans les quartiers les plus éloignés, ou sur les routes, au moment où ils arrivaient de la campagne. J'obtins des révélations surprenantes, qui toutes avaient un caractère d'originalité encore plus extraordinaire que ne l'eût été celui d'une vérité abstraite. Une fois, entre autres, je fis apparaître lord Prudhoe, qui était au Caire, et l'enfant, dans la description de son costume se mit à dire : « Tiens, » c'est fort drôle, il a un sabre d'argent.» Or, lord Prudhoe était le seul peut-être en Égypte qui portât un sabre avec un fourreau de ce métal.

« De retour au Caire, je sus qu'on parlait déjà de ma science, et un matin, à mon grand étonnement, les domestiques de M. Msarra, drogman du consulat de France, vinrent chez moi pour me prier de lui faire retrouver un marteau qui avait été volé à l'un d'eux.

« Je ne commençai cette opération qu'avec une certaine crainte. J'étais aussi inquiet des réponses de l'enfant que les Arabes qui attendaient le recouvrement de leur bien. Pour comble de malheur, le caouas ne voulait pas paraître, malgré force parfums que je précipitais dans le feu et les violentes aspirations de mes invocations aux génies les plus favorables. Enfin, il arriva, et après les préliminaires nécessaires, nous évoquions le voleur. Il parut.

« Il fallait voir les têtes tendues, les bouches ouvertes, les yeux fixes de mes spectateurs, attendant la réponse de l'oracle qui, en effet, nous donna la description de sa figure, de son turban, de sa barbe : « C'est « Ibrahim, oui, c'est lui, bien sûr ! » s'écria-t-on de tous côtés, et je vis que je n'avais plus qu'à appuyer mes pouces sur les yeux de mon patient, car ils m'avaient tous quitté pour courir après Ibrahim.

« Je souhaite qu'il ait été coupable, car j'ai entendu parler vaguement de quelques coups de bâton qu'il reçut à cette occasion. »

—

CHAPITRE VII.

DE LA PIERRE PHILOSOPHALE ET DE LA POSSIBILITÉ DE FAIRE DE L'OR. — TEMOIGNAGES HISTORIQUES. — UN FRIPON SOI-DISANT ALCHIMISTE. — ANECDOTE.

Le problème de la transmutation des métaux les uns dans les autres, opération qui a été regardée par de prétendus savants comme une absurdité, a été résolu : un de nos premiers chimistes a récemment démontré qu'un grand nombre de corps, considérés jusqu'ici comme corps simples, ne sont que des modifications d'un principe unique avec des densités différentes pour composition.

Pourquoi l'or serait-il excepté du principe général ? Les anciens alchimistes n'avaient-ils pas triomphé des difficultés qui semblent effrayer encore la science ? Voilà les questions qui appellent les sérieuses méditations et les études des savants qui veulent en constater les progrès autrement que par de stériles résultats, tels que les niaises discussions de l'Académie des sciences, sur de prétendues découvertes.

On appelait autrefois l'art de faire de l'or le secret de la pierre phi-

losophale : il existe un grand nombre de temoignages historiques en faveur de ce secret; nous allons en citer quelques-uns.

Helvétius, fameux médecin, et grand-père de l'auteur de l'ouvrage philosophique de *l'Esprit,* se trouvait à Magdebourg en 1666. Il niait avec force l'existence de la pierre philosophale, et s'était prononcé d'une manière formelle dans un ouvrage imprimé sur la poudre sympathique du chevalier Digby.

Le 27 décembre, un inconnu vient le trouver, et, après un entretien assez long sur la science hermétique, il lui montre la pierre philosophale d'une couleur de soufre, et cinq grandes lames d'or pur, et lui raconte la manière dont il est parvenu à la solution complète du problème.

Helvétius supplie cet homme de lui donner un peu de sa pierre, ou de lui en montrer les effets par le feu. L'inconnu refuse au médecin ce que celui-ci lui demande : « Adieu, lui dit-il, je reviendrai vous voir dans trois semaines. »

L'inconnu fut fidèle à sa promesse. Alors Helvétius renouvela ses instances et ses prières avec tant de vivacité, que l'homme lui livra un petit fragment de la grosseur d'une semence de rave. Helvétius doutait qu'une si petite quantité pût changer quatre grains de plomb en or : l'alchimiste en enleva la moitié, en lui disant que cette portion était suffisante pour produire l'effet qu'il désirait. Dans le premier entretien qu'il avait déjà eu avec cet homme, Helvétius avait enlevé quelques portions de la pierre, et les avait placées sous son ongle ; il les avait jetées sur le plomb fondu, mais tout s'était dissipé, et il n'était resté au fond du creuset qu'un peu de terre vitreuse.

Il craignait d'avoir été trompé, lorsque l'inconnu lui déclara qu'il fallait envelopper de cire la matière de projection, afin qu'elle ne fût point gâtée par la fumée du plomb. Helvétius apprit encore dans le même entretien, que l'œuvre pouvait être fait en quelques jours, et qu'il n'était pas vraiment cher.

L'alchimiste devait venir voir le lendemain Helvétius, pour lui montrer la manière de faire la projection; mais il ne fut pas exact au rendez-vous. Helvétius l'ayant attendu longtemps après l'heure promise, mit, en présence de sa femme et de son fils, son gros de plomb dans un creuset; et lorsque ce métal fut fondu, il y ajouta le petit morceau de *pierre* enveloppé dans un peu de cire jaune; il couvrit le creuset de son couvercle, et un quart-d'heure après il trouva toute la masse convertie en or. Cet or était d'un beau vert ; en le coulant dans un cône, il prit une couleur de sang, et redevint d'un véritable jaune d'or en refroidissant. Un orfèvre, qui examina d'abord cet or, le trouva si pur, qu'il en estima l'once fort haut.

Powelius, essayeur général des monnaies en Hollande, ayant ensuite reçu d'Helvétius une portion de cet or, en traita deux gros par la quartation et l'eau forte, et les trouva augmentés de deux scrupules, ce qu'il attribua à une portion d'argent convertie en or par l'abondance de la teinture. Soupçonnant cependant que l'argent n'en avait été qu'imparfaitement séparé, il traita de nouveau cet or sept fois de suite avec l'antimoine, mais sa quantité ne diminua pas.

Écoutons maintenant Van Helmont : « Je suis obligé de croire à la pierre aurifique et argentifique, puisqu'il m'est arrivé plusieurs fois de faire moi-même la projection avec un grain de poudre sur plusieurs milliers de grains de mercure, et cela devant une assemblée nombreuse qui admira comme moi la complète réussite. »

On lit, dans un ouvrage de Herigordus de Pise (*Oviculus pis*, 25) : « Je rapporterai ce qui m'est arrivé autrefois lorsque je doutais fortement qu'il fût possible de convertir le mercure en or. Un homme habile, voulant lever mon doute à cet égard, me donna un gros de poudre dont la couleur était assez semblable à celle du pavot sauvage, dont l'odeur imitait celle du sel marin calciné. Or, pour détruire tout soupçon de fraude, j'achetai moi-même le creuset, le charbon et le mercure chez plusieurs marchands, afin de n'avoir pas à craindre qu'il y eût de l'or dans aucune de ces matières ; ce que les charlatans en alchimie font si souvent.

« Sur dix gros de mercure, j'ajoutai un peu de poudre, j'exposai le tout à un feu assez fort, et en peu de temps la masse se convertit toute en près de dix gros d'or, reconnu pour très pur, par les essais de divers orfévres. Si cela m'était arrivé sans témoins et sans arbitres étrangers, j'aurais pu soupçonner des erreurs ou des fraudes ; mais je puis assurer avec confiance que le succès que j'ai obtenu est très véritable. »

Raymond Lulle convertit du fer en or, à Londres, devant le roi Edward, et on frappa avec cet or des nobles à la rose. Arnauld de Villeneuve fit la même opération à Rome. L. Thurnecifire ne fut pas moins heureux en 1587, devant Ferdinand Ier, grand duc de Toscane.

L'empereur Ferdinand, en 1648, et l'électeur de Mayence, en 1658, firent la projection avec tous les soins et toutes les attentions convenables, pour éloigner toutes les craintes de séduction et d'erreur.

Souvent aussi, nous devons le dire, on a abusé, au nom de l'alchimie, de la crédulité de quelques souverains, et il s'est trouvé plus d'un fripon parmi de soi-disant alchimistes.

Un jour, un rose-croix alla trouver Henri Ier, duc de Bouillon, de la maison de Turenne, prince souverain de Sedan, vers l'an 1620 : « Prince, lui dit-il, vous n'avez pas une souveraineté proportionnée à

votre grand courage ; je veux vous rendre plus riche que l'empereur. Je ne puis rester que deux jours dans vos États ; il faut que j'aille tenir à Venise la grande assemblée des frères : gardez seulement le secret. Envoyez chercher de la litharge chez le premier apothicaire de votre ville ; jetez-y un grain seul de la poudre rouge que je vous donne ; mettez le tout dans un creuset, et en moins d'un quart d'heure vous aurez de l'or. »

Le prince fit l'opération, et la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sedan, et l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte, en partant, fit présent de sa poudre transmutante au duc de Bouillon.

Le prince ne douta pas qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fît trois cent mille onces avec trois cent mille grains, et que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine de trente-sept mille cinq cents marcs, sans compter ce qu'il ferait dans la suite.

Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir. Il ne lui restait plus rien ; il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les états de sa confrérie. C'était un homme très modéré dans ses désirs et dans sa dépense ; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de Bouillon, honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la litharge de Sedan, il ne fit plus d'or ; il ne revit plus le prétendu alchimiste, et en fut pour ses quarante mille écus.

—

CHAPITRE VIII.

CHRONOLOGIE. — ÉCRIVAINS HERMÉTIQUES. — ALCHIMISTES QUI PASSENT POUR AVOIR TROUVÉ LE SECRET DE LA PIERRE PHILOSOPHALE.

Avant J.-C., 1996. — Hermès ou *Mercure Trismégiste*, roi d'Égypte. Il est connu dans la liste des rois égyptiens sous le nom de Siphoas. Quelques écrivains prétendent que les traités sur la science hermétique qu'on attribue à ce monarque sont apocryphes, bien que toute sa doctrine y soit renfermée.

540. — Sophar, Persan, fut le maître d'Osiris.

500. — Ostanès, Mède, vivait sous Xerxès, roi de Perse. Il accompagna ce monarque dans son expédition en Egypte, et y fut le maître de Démocrite. On lui attribue des ouvrages de philosophie hermétique en grec et en arabe.

500. — Jean (Johannes), prêtre, vivait avant Démocrite. On a sous son nom un manuscrit grec sur la science hermétique.

480. — Démocrite, philosophe grec qui eut pour maître Ostanès et les prêtres de l'Égypte. On a imprimé son traité avec le commentaire de Synesius.

470. — Marie, juive que Démocrite trouva à Memphis, où elle avait été instruite par les Égyptiens; on a prétendu alors qu'elle était la sœur de Moïse. Son traité sur la science hermétique se trouve imprimé dans les recueils.

325. — Ostanès, second, écrivain hermétique de ce nom, et contemporain d'Alexandre-le-Grand. Ses ouvrages se sont perdus.

50. — Combabus, aussi nommé *Comanus*, prêtre et philosophe égyptien, fut le maître de Cléopâtre dans la science hermétique. Il existe de lui un traité manuscrit.

85. — Cléopâtre, reine d'Égypte, la maîtresse de Jules-César et d'Antoine. On lui attribue un ouvrage sur les moyens de conserver la beauté, et plusieures traités de science hermétique.

Depuis J.-C., 410. — Zozime, né à Panoplis, près de Thèbes en Egypte. Il résidait à Alexandrie. Il a beaucoup écrit sur la science hermétique Il ne faut pas le confondre avec l'historien Zozime, si connu par sa haine contre les chrétiens.

430. — Ostanès, l'Égyptien. On connaît de lui une *Lettre à Pitasius sur la science hermétique*; on lui attribue, mais sans fondement, divers écrits sur le même sujet, soit en grec. soit en latin.

630. — Étienne, ou *Stephanus*, d'Alexandrie. Son traité sur la science hermétique n'a jamais été imprimé.

830. — Geber, Arabe, né à Tusso, dans le Chorasan, prince de la Perse. Selon quelques biographes, il était originaire d'Haran, dans la Mésopotamie. Il est considéré comme le chef de tous les philosophes arabes. Plusieurs traités de cet écrivain ont été imprimés; il y en a plusieurs qui sont restés manuscrits; on prétend qu'il avait composé cinq cents volumes sur la science hermétique. Il appartenait, dit-on, à la religion sabéenne, qui est un mélange de judaïsme et de christianisme.

1036. — Avicenne, écrivain arabe, était à la fois un grand médecin et un grand philosophe.

1050. — Écrivain arabe, disciple d'Avicenne. Il existe de lui quelques traités faussement attribués à Aristote, précepteur d'Alexandre.

1050. — Adfar, Arabe, philosophe d'Alexandrie, et maître de Morien.

1100. — Morien, né à Rome, étudia à Alexandrie, et se retira dans les montagnes voisines de Jérusalem. Il fut le maître de Kalid.

1110. — **Kalid**, Arabe mahométan, calife ou soudan d'Égypte eut Morien pour maître.

1150. — **Artésius** est souvent cité par Roger Bacon; mais on manque de renseignements positifs sur ses ouvrages et sur le lieu de sa naissance.

1157. — **Jean de Rupescina**, cordelier français, que le pape Innocent VI fit mettre en prison pour de prétendues prophéties.

1200. — **Abraham**, Juif, dont Nicolas Flamel a eu les explications et les signes.

1200. — **Aristaas**, Arabe mahométan, et non chrétien, comme l'assurent quelques biographes.

1260. — **Christophe** de Paris ou de Pérouse. On ne connaît de lui aucun ouvrage sur la science hermétique.

1270. — **Roger Bacon**, cordelier anglais, né en 1192.

1280. — **Ferrari** ou *Efferari*, moine.

1294. — **Raymond Lulle** a eu pour maître de science hermétique, Arnauld de Villeneuve, à Naples.

1298. — **Aslain de Lisle**, surnommé le Docteur universel.

1215. — **Jean Daustein**, philosophe anglais dont on a deux traités imprimés.

1216. — **Jean XXII**, pape, auteur d'un traité de la science hermétique: il a été imprimé, mais il est presque inintelligible.

1310. — **Arnauld de Villeneuve** (mort d'), dont presque tous les écrits ont été imprimés.

1320. — **Jean de Meun**, auteur du roman célèbre de la Rose, a écrit sur la science hermétique.

1325. — **Jean Cremer**, abbé de Westminster, ami et disciple de Raymond Lulle. Il y a de lui un traité ou *testament*, imprimé sur la science hermétique.

1330. — **Pierre Bon de Lombardie**, travailla à Posa, ville de l'Istrie vénitienne.

1330. — **Odomare** pratiquait la science hermétique à Paris. Son ouvrage a été imprimé.

1337. — **Nicolas Flamel** achève le livre d'Abraham, Juif, et se livre avec ardeur à l'étude de la science hermétique.

1358. — **Ortholan** exerce la science hermétique à Paris.

1376. — **Flamel** se rend à Saint-Jacques-de-Compostelle, pour y demander à des Juifs l'explication des figures d'Abraham, Juif.

1378. — Flamel revient en France et travaille encore pendant trois ans.

1382. — Flamel fait, le 17 janvier de cette année, la projection à l'argent, et, le 25 avril suivant, il fait la transmutation en or.

1399. — Flamel travaille à l'explication de ses figures.

1408. — Isaac, le Hollandais.

1413. — Flamel travaille de nouveau à l'explication de ses figures.

1414. — Basile Valentin, moine bénédictin à Erfurth, fait de nombreuses expériences hermétiques.

1459. — Lacini, moine de Calabre, publie un traité sur la science hermétique.

1470. — Georges Anrac ou *Aurac*, de Strasbourg, auteur du *Jardin des richesses*, et du *Traité hermétique*.

1477. — Escorges Ripley, Anglais, dédie son ouvage intitulé *les douze Perles de la chimie*, à Édouard IV, roi d'Angleterre ; il étudie et pratique habilement la science hermétique.

1493. — Paracelse, médecin et philosophe hermétique.

1551. — Drebellius, habile alchimiste. Il était né aux environs de Bruxelles ; il a publié quelques écrits qu'il est difficile de comprendre.

1555. — Venceslas Lavinius, gentilhomme de Moravie, dont on a un traité qui est très estimé, quoiqu'il soit renfermé en trois pages.

1556. — Denis Zachaire. On croit généralement que c'est le nom supposé d'un gentilhomme de Guyenne très versé dans la science hermétique.

1590. — Gaston de Clavis, lieutenant-général du présidial de Nevers, passe pour avoir été un bon écrivain et un bon praticien hermétique.

1603. — Le Cosmopolite ou *Alexandre Sethon*, mort en Pologne vers l'année 1605.

1610. — Le Chevalier impérial. On assure qu'il est l'auteur de l'*Arcanum hermetica philosophiæ*, ouvrage attribué généralement au président d'Espagne.

1620. — Jean d'Espagnet, président au parlement de Bordeaux. Il passe pour avoir été très versé dans la science hermétique ; cependant on lui conteste le titre d'auteur du traité publié sous son nom.

1643. — Eyrénée Philalèthe. Son véritable nom était, dit-on, Thomas de Vagan. On a de lui plusieurs traités très curieux sur la science hermétique ; on a publié les quatre principaux dans le second volume de la Philosophie hermétique.

1664. — Salomon de Flauwenstein a écrit contre le père Kircher, sur la vérité de la pierre philosophale.

1675. — Olaüs Bowichius, Danois, né en 1626, et mort en 1690. C'était un médecin célèbre et un habile praticien dans la science hermétique.

1679. — Jacques Tollius, célèbre littérateur hollandais, auteur d'un écrit

très remarquable sur la pierre philosophale. On croit qu'il joignait la pratique à la théorie, car il mourut très riche, et ce n'était pas dans le commerce des muses qu'il avait pu amasser l'immense fortune qu'il laissa à ses enfants.

—

CHAPITRE IX.

LES TALISMANS. — TALISMAN CONSTELLÉ DE CHARLES FOURRIER POUR PRÉSERVER DE TOUS MAUX, ET PRINCIPALEMENT DES BLESSURES D'ARMES A FEU.

La vertu de ce talisman ne saurait être contestée. Jamais accident d'aucune sorte n'est arrivé à Charles Fourrier, l'illustre auteur de la sublime théorie des *quatre mouvements*, depuis le jour où après avoir déterminé la formule de ce talisman, il a pu le construire et le poser sur lui. Tout le monde a pu le voir, au milieu de nos discordes civiles, se jeter à travers la mêlée pour tâcher de ramener, par la persuasion, les malheureux égarés par les passions politiques. Plusieurs fois, en accomplissant cette noble tâche, Fourrier, très hardi, essuya le feu de deux partis; plusieurs fois il fut exposé à la décharge de toute une compagnie et jamais une balle n'effleura sa peau ; jamais elle ne dérangea seulement les plis de ses vêtements.

Voici la formule de ce talisman, dont la composition exige des soins et une attention particulière :

Il doit avoir au moins cinq centimètres de diamètre, et peut sans inconvénient être porté jusqu'à neuf; mais ce dernier nombre ne peut être dépassé.

Vous prendrez un morceau de parchemin vierge, de la dimension prescrite, et vous tracerez sur le bord deux cercles concentriques, l'un avec de l'encre rouge, et l'autre avec de l'argent en coquille, délayé dans de l'eau distillée, chargée d'une dissolution de gomme arabique. On aura soin de les tenir à une distance suffisante l'un de l'autre, et l'on divisera l'espace contenu entre eux en douze parties égales, séparées par une double barre tracée avec de l'argent, et l'on dessinera dans les espaces ainsi divisés les douze signes du zodiaque , en commençant par le bélier, et en suivant dans l'ordre naturel.

Au centre de la figure, on tracera une étoile ; chacune des branches de cette étoile sera tracée au moyen d'une des couleurs du prisme, et l'étoile même sera disposée de manière que chacune de ses pointes s'arrête à une distance suffisante, pour tracer dans l'intervalle le nom d'une des planètes.

On se servira, pour tracer le nom de la planète, de la même couleur qui aura servi pour la branche de l'étoile, et l'on écrira le nom de cette couleur au milieu du triangle formé par cette branche et sur une ligne perpendiculaire à sa base.

Dans l'intervalle qui sépare les branches, on écrira le nom des sept métaux, en latin ou en français, indifféremment avec de l'encre noire, et plus bas, ceux des sept notes musicales qui leur correspondent; enfin on tracera dans l'espace central, demeuré libre par la prolongation des lignes formant les branches des étoiles, l'image du soleil avec de l'encre rouge, sur un fond doré en plein.

Toute cette opération doit être faite de nuit, et l'image de chaque planète doit être tracée à l'heure de sa domination.

Les choses ainsi faites, on prendra une plaque circulaire d'argent battu, aussi pur qu'il sera possible de se le procurer, et assez large pour que l'on puisse y appliquer la figure sans la plier ni la froisser, et on la fixera dessus, par les bords, au moyen d'une colle qui doit être tirée du gui du chêne. Mais il faut avoir bien soin d'appliquer sur la plaque d'argent le côté du parchemin sur lequel se trouve tracée la figure, afin qu'elle ne puisse pas être vue par ceux qui pourraient apercevoir le talisman, qu'on aura soin, pour plus de précaution, de placer dans un sachet de satin vert, et qu'on portera sur le cœur, suspendu à un cordon de soie verte.

—

CHAPITRE X.

LES TALISMANS DE PARACELSE.

Tout ce qu'a écrit le fameux Paracelse emprunte une grande autorité de la réputation qu'il s'était acquise par sa science profonde. Il assure, comme une chose indubitable qui si l'on fait des talismans suivant la formule qu'il en donne, ils produiront des effets qui surprendront ceux qui en feront l'expérience. Voici de quelle manière il en parle dans son *Archidoxe magique*.

« Personne ne peut, sans témérité, révoquer en doute que les astres et planètes célestes n'aient des influences dominantes sur tout ce qui est dans ce bas univers; car, puisque l'on voit que l'on éprouve sensiblement que les planètes dominent, par leurs influences, sur l'homme, qui est l'image de Dieu et avantagé de la raison, combien, à plus forte raison, doit-on croire qu'elles dominent et influent sur les métaux, sur les pierres, et sur tout ce que la nature et l'art peuvent produire, puis-

que toutes ces choses sont moindres que l'homme, et plus propres à recevoir sans résistance leurs influences, étant privées de la raison et du libre arbitre, et que l'homme a cet avantage, qu'il peut se servir de ces choses matérielles, pour attirer en sa faveur les influences des astres.

« Mais ce qui est digne d'être su et bien remarqué, c'est que les sept planètes n'influent jamais plus efficacement que par l'entremise des sept métaux qui leur sont propres, c'est-à-dire, qui ont de la sympathie avec leur substance; et, à ce sujet, les graves cabalistes ayant connu, par la sublime pénétration de leur science, quels sont les métaux propres aux planètes, ils ont déterminé l'or pour le Soleil, au jour du dimanche; l'argent pour la Lune, au lundi; le fer pour Mars, au mardi; le vif-argent pour Mercure, au mercredi; l'étain pour Jupiter, au jeudi; le cuivre ou l'airain pour Vénus, au vendredi; et le plomb pour Saturne, au samedi.

« Sur ce fondement, les anciens philosophes, entre autres Salomon et Moïse, ont établi les sceaux des planètes, et indiqué les formules des talismans dont nous allons faire connaître la composition.

Talisman ou sceau du Soleil, au dimanche.

« Ce talisman doit être composé avec l'or le plus pur, qui est celui de l'Arabie ou de la Hongrie. On en forme une plaque ronde, bien polie des deux côtés, et sur un de ces côtés on trace un carré, composé de six lignes de chiffres, en sorte que, nombrant ses chiffres dans chaque ligne prise du haut en bas, on trouve cent onze, et ce qui est mystérieux en cela, et dont on doit être informé, c'est que les nombres qui seront marqués dans tous les talismans ou sceaux des planètes sont les nombres des grandes étoiles qui sont sous la domination de chaque planète, et que Dieu leur attribue comme leurs sujets; et c'est pour cela que ceux qui sont versés dans l'astrologie appellent les planètes précurseuses, ou étoiles premières; et ils concluent de là qu'ils ont les autres sous leur direction, pour la distribution de leurs influences.

« Voici la manière dont doivent être disposés les chiffres dont il est question plus haut :

9	32	1	32	25	19
7	11	27	18	8	30
19	14	16	15	23	24
18	20	22	21	17	13
22	29	10	19	26	12
36	5	35	6	12	13

Sur l'autre côté de la plaque, il faut graver la figure hiéroglyphique de la planète qui représente un roi couronné et assis sur son trône royal, tenant de la main droite un sceptre, ayant sur la tête le soleil et le nom de Jupiter, et montrant un lion couché et rugissant à ses pieds.

Afin que cette opération se fasse avec exactitude, et dans les circonstances convenables, vous ferez graver deux fers bien propres à imprimer sur l'or tout ce que j'ai dit ci-dessus, pour ne point perdre le moment favorable de la constellation, car il faut que l'impression se fasse dans le temps que l'on aura observé que le Soleil sera en conjonction avec la Lune, dans le premier degré du signe du Lion ; et quand la plaque d'or sera marquée des deux côtés avec les fers susdits, vous l'envelopperez promptement dans un linge fin.

Ce que je viens de dire des deux fers gravés doit pareillement s'entendre pour la fabrique des talismans des autres planètes, afin, comme il est dit, que l'impression s'en fasse dans l'instant favorable de la constellation ; car l'on doit savoir que c'est dans cet instant que la planète répand et imprime ses bénignes influences sur le talisman d'une manière surnaturelle et toute mystérieuse. Les propriétés de ce talisman du Soleil consistent en ce que la personne qui le portera avec confiance et révérence deviendra agréable aux puissances de la terre, aux rois, aux princes, aux grands seigneurs dont on voudra gagner la bienveillance ; on abondera en richesses et en honneurs, et on sera estimé de tout le monde.

Talisman ou sceau de la Lune, au lundi.

Ce talisman doit être composé avec le plus pur argent que l'on pourra trouver ; on en fera une plaque ronde, bien polie, et, d'un côté, l'on gravera neuf lignes de chiffres, dont chacune contiendra le nombre mystérieux de 365, comme il est représenté dans le carré suivant :

37	70	29	70	21	62	12	14	41
16	28	70	50	71	12	53	14	46
47	21	11	7	31	72	22	35	15
16	48	68	40	81	32	62	24	56
57	17	49	29	7	66	33	65	25
26	58	40	50	31	42	74	34	66
53	27	59	10	41	2	41	75	35
36	68	19	60	11	65	43	44	76
77	28	20	69	61	12	25	60	5

De l'autre côté de la plaque, on imprimera l'image hiéroglyphique de la planète, qui sera une femme revêtue d'une robe ample et large, ayant les deux pieds sur le milieu d'un croissant, un autre croissant dans sa main droite, et une brillante étoile sur la tête, avec ce mot : Lune.

L'opération se doit faire au lundi de printemps, lorsqu'on aura, au premier degré du Capricorne ou de la Vierge, un aspect favorable de Jupiter ou de Vénus. Il faudra aussi envelopper le talisman dans un linge blanc, et il sera grandement utile pour garantir des maladies populaires ; il préservera les voyageurs des périls et des insultes des voleurs. Il sera favorable aux laboureurs et aux négociants.

Talisman ou sceau de Mars, au mardi.

Ce talisman doit être formé sur une plaque ronde et polie, du meilleur fer de Carinthie ; les nombres mystérieux seront 65.

14	10	22	22	18
20	12	7	23	2
8	17	19	9	8
12	3	9	5	26
11	23	8	6	11

et de l'autre côté de la plaque on formera la figure hiéroglyphique de la planète, qui représentera un Soldat armé, tenant de la main gauche un bouclier, et de la droite une épée nue, ayant une étoile au-dessus de sa tête, avec le nom de Mars. Il faut que les instruments qui serviront à imprimer ce talisman soient de bon acier trempé, et que l'impression se fasse dans le moment où l'on aura observé que la Lune, étant en aspect bénin avec quelqu'autre planète favorable, entre au premier signe du Bélier ou du Sagittaire ; et il sera même bon que la plaque du talisman soit mise au fourneau ardent, afin qu'elle soit plus propre à recevoir la gravure des figures mystérieuses ; quand elle sera refroidie, on l'enveloppera dans un morceau de taffetas rouge.

Ce talisman aura la propriété de rendre invulnérable celui qui le portera avec révérence : il lui donnera une force et une vigueur extraordinaires ; il sera vainqueur dans les combats où il assistera. La planète de Mars influe si merveilleusement sur ce talisman, que, si on l'enterre dans les fondements d'une forteresse, elle devient inexpugnable, et ceux qui en veulent entreprendre l'attaque sont mis facilement en déroute.

Si on le fabrique lorsque la constellation de Mars est en opposition avec les planètes favorables, et rétrograde, il porte malheur partout où on le met, et il cause des dissensions, des révoltes et des guerres intestines. Je sais qu'un grand homme d'État en fit porter un semblable en Angleterre, au temps de la révolution de Cromwel.

Talisman de Mercure, au mercredi.

Ce talisman doit être formé sur une plaque ronde de mercure fixe.

Quand la plaque est faite et polie, on imprime avec les ferrements, sur un des côtés, le nombre mystérieux de 260, distribué en huit lignes.

8	52	39	5	24	61	63	11
49	15	14	52	52	12	10	56
41	43	22	14	45	19	18	48
33	34	35	29	20	38	39	25
40	6	27	59	31	30	31	33
17	47	55	28	25	43	42	24
9	51	53	12	13	51	50	16
64	12	15	61	50	6	7	47

et de l'autre côté de la plaque, on imprimera la figure hiéroglyphique de la planète de Mercure, qui représentera un Ange ayant des aîles sur le dos et à ses talons, tenant de la main droite un caducée en forme de sceptre, et une étoile sur sa tête, avec le nom de Mercure.

Il faudra faire l'impression des figures au moment favorable de la constellation, comme on aura observé avant de commencer l'entreprise; et quand elle sera achevée, on enveloppera le talisman dans un morceau d'étoffe de soie de couleur pourpre.

Ce talisman aura la propriété de rendre discret et éloquent celui qui le portera avec révérence, et le disposera à la connaissance approfondie de toutes les sciences. Si l'on fait infuser ce talisman seulement une heure, dans un verre de malvoisie, il rend la mémoire si heureuse, qu'on retient tout avec facilité. Il peut même guérir toutes sortes de fièvres; et, si on le met sous le chevet du lit, il procure des songes véritables, dans lesquels on voit ce que l'on souhaite de savoir.

Talisman de Jupiter, au jeudi.

Il faut former ce talisman sur une plaque ronde, du plus pur étain d'Angleterre. On imprimera sur un des côtés le nombre mystérieux de la planète, lequel nombre est 34, distribué en quatre lignes.

6	12	12	10
5	10	11	11
9	6	7	12
14	6	4	1

et de l'autre côté de la plaque, on imprimera la figure hiéroglyphique de la planète, qui sera un Homme portant le costume d'un ecclésiastique, tenant entre ses mains un livre dans lequel il semble lire, et au-dessus de sa tête une étoile brillante, avec ce mot : Jupiter.

On commencera à imprimer les mystérieuses figures sur la plaque , avec le fer, au moment où la constellation de la planète sera favorable , la Lune faisant son entrée dans le premier degré du signe de la Balance , Jupiter en bon aspect avec le Soleil. L'opération étant finie, on enveloppera le talisman dans un morceau d'étoffe de soie bleue céleste.

Ce talisman procurera, à celui qui le portera avec révérence, l'amour et la bienveillance, selon ses désirs et son choix particulier; il aura la vertu de multiplier et d'augmenter les choses avec lesquelles on l'enveloppera ; il rendra fortuné dans le négoce , et dans toutes les entreprises ; il dissipera les chagrins et la peur.

Talisman de Vénus au vendredi.

Ce talisman doit être formé sur une plaque ronde de cuivre bien pur et bien poli. On imprimera sur un de ses côtés le nombre mystérieux de cent soixante-quinze, distribué en sept lignes :

22	47	18	41	0	35	8
25	23	47	17	42	11	26
10	6	14	9	18	36	12
13	31	16	25	43	19	37
38	14	32	31	26	44	20
21	39	8	33	22	27	45
46	15	40	19	24	3	27

et de l'autre côté de la plaque, on imprimera la figure hiéroglyphique de la planète, qui sera une Femme vêtue avec coquetterie, ayant à sa gauche un Amour tenant un arc et une flèche enflammée; la Femme tiendra dans sa main gauche un instrument de musique ayant à peu près la forme d'une guitarre, et au dessus de sa tête une étoile brillante, avec ce mot : Vénus. L'impression se fera avec les fers, dans le moment où l'on aura prévu que la constellation de Vénus sera en bon aspect avec quelque planète favorable, la Lune étant entrée au premier degré du signe du Taureau ou de la Vierge.

L'opération étant finie, vous envelopperez le talisman dans un morceau d'étoffe de soie verte; et celui qui portera avec révérence ce talisman, aura certainement les bonnes grâces de tous ceux dont il voudra être aimé, tant des femmes que des hommes.

Il a aussi la vertu de réconcilier les ennemis mortels, d'éteindre la haine, en faisant boire quelque liqueur dans laquelle il aura été mis. Il rend aussi fort habile dans la musique.

Talisman de Saturne, au samedi.

Ce talisman, doit être formé sur une plaque ronde de plomb bien pur, et l'on imprimera sur l'un des deux côtés le nombre mystérieux de quinze, distribué en trois lignes :

2	9	4
7	5	3
6	1	8

et de l'autre côté de la plaque, on imprimera la figure hiéroglyphique de la planète, qui sera un un Vieillard ayant une longue barbe, tenant dans sa main une faux, dans la posture d'un homme qui fauche de l'herbe, et au-dessus de sa tête, une étoile avec ces mots : Saturne.

On commencera l'impression des figures hiéroglyphiques avec les ferrements, au moment où l'on aura prévu que la constellation de Saturne est en aspect favorable, la Lune entrant dans le premier degré du Signe du Taureau, ou du Capricorne ; et quand l'opération sera finie, vous envelopperez le talisman dans un morceau d'étoffe noire.

Ce talisman est d'une grande utilité, premièrement pour les femmes qui sont en mal d'enfant, car elle n'y souffrent presque point : c'est ce qui a été éprouvé plusieurs fois avec beaucoup de succès par des personnes de qualité. Il multiplie aussi et augmente les choses avec les-

quelles on le met. Si un cavalier le porte dans sa botte gauche, son cheval ne peut être blessé. Il a tous les effets contraires à ceux-ci, lorsqu'on le forme dans le temps que la constellation de Saturne est dans une situation funeste, et la Lune rétrograde dans les signes susdits.

Méthode de préparation du Mercure pour faire des plaques à talismans suivant Paracelse.

On choisira un jour de mercredi du printemps, lorsque la constellation de Mercure est en aspect bénin avec le Soleil et Vénus; après avoir invoqué et conjuré les esprits et génies directeurs des influences de cette planète, on préparera les ingrédients nécessaires de la manière suivante :

« Sel ammoniac, vert-de-gris, vitriol romain, deux onces de chacun bien pulvérisé; on mettra le tout ensemble dans une marmite de fer, ou de fonte neuve, avec trois pintes d'eau de forge; que le tout bouille, jusqu'à la réduction d'une peinte; puis on y jettera deux onces de bon mercure, que l'on remuera bien avec une spatule, pendant que tout bouillira ensemble, jusqu'à ce que ces matières deviennent épaisses; ensuite on les laissera refroidir et on fera évacuer par filtration le peu d'eau qui restera.

« On trouvera au fond de la marmite une pâte ou terre grise qu'on lavera avec de l'eau commune, deux ou trois fois, faisant toujours évacuer l'eau par filtration. Puis on étendra la dite pâte sur une planche de chêne bien polie, et on la laissera sécher au soleil, après quoi on y ajoutera deux onces de *terra merita*, et autant de tutie d'Alexandrie en poudre, et on mettra le tout dans un creuset luté hermétiquement avec un autre creuset, en sorte que les deux semblent ne faire qu'un seul vaisseau sans ouverture, et que rien ne puisse s'évaporer quand il est sur le feu de rectification.

Ces deux creusets se lutent l'un contre l'autre avec une pâte de terre grasse, de la fiente de cheval, de fine poudre de limaille de fer; et il ne faut pas mettre le creuset luté au fourneau avant que cette composition, qui en fait la jointure, soit bien séchée.

Quand le creuset aura été une heure au fourneau ardent, on augmentera le feu jusqu'à ce que le creuset soit rouge; à la troisième heure, on augmentera le feu, en soufflant toujours, puis on laissera refroidir le creuset; on le délutera, et on trouvera au fond, le mercure en grenaille. On le recueillera jusqu'aux plus petits grains, et on remettra le tout dans un autre creuset, avec un peu de borax pour le fondre. Cela fait, vous aurez un très beau mercure fixé, bien propre pour sa pureté, à

former des talismans et des anneaux mystérieux, qui auront la propriété de vous attirer les bénignes influences de Mercure, pourvu qu'on soit exact à les travailler suivant les règles des arts. »

—

CHAPITRE XI.

DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES. — DIFFÉRENTES MANIÈRES DE LA TENIR.

La baguette est le symbole le plus ancien de l'adresse et de la puissance : c'est à l'aide d'une baguette que les magiciens d'Egypte, opéraient leurs merveilles. C'est en le touchant de sa baguette, que Minerve, dit la mythologie grecque, donna à Ulysse la fleur de la jeunesse. Moïse et Aaron se servirent de la baguette avec succès. Avant eux le bâton de Jacob jouissait d'une grande réputation.

Le sceptre des rois, le bâton des augures, la crosse des évêques, ne sont que des baguettes d'un diamètre un peu fort.

Les Scythes, les Alains et les Gaulois nos aïeux, consultaient toujours la baguette pour connaître l'avenir.

Dans les trois derniers siècles, la baguette a opéré de véritables merveilles, entre les mains de personnes qui possédaient l'art de s'en servir. Elle a découvert des trésors cachés, des voleurs, des meurtriers, et ce qui n'est pas moins curieux, mais peut devenir très dangereux, des complices de femmes ou de maris infidèles.

Ces personnes se servaient pour cela d'une branche fourchue de coudrier sauvage, coupée à minuit précis, ferrée à une des extrémités avec une pièce d'argent sans alliage, sur laquelle un prêtre avait dit la messe.

En novembre 1807, le docteur Ginetz fit insérer dans le *Journal de Paris*, une lettre par laquelle il attestait la puissance de la baguette divinatoire, pour s'en être servi lui-même. Selon lui, si l'expérience ne réussit pas, c'est que l'expérimentateur n'est pas dans des dispositions convenables.

On a donné divers noms à la baguette divinatoire. On l'a appelée tour à tour Caducée, Verge divine, Baguette divinatoire, Verge d'Aaron, Bâton de Jacob; l'admiration et la vénération des peuples lui ont donné des noms encore plus éclatants, tels que : *Verge luisante*, *Verge ardente*, *Verge saillante*, *Verge transcendante*, *Verge tremblante*, *Verge supérieure*.

Sur ces sept noms, le fameux Basile Valentin a fait une espèce de commentaire en sept chapitres dans le dixième livre de son *Testament*.

D'autres écrivains ont célébré la baguette divinatoire par des comparaisons magnifiques. L'un dit que c'est la verge dont Moïse se servit pour faire sortir l'eau du rocher; un autre la compare au sceptre d'Assuérus, roi des Perses et des Mèdes, duquel sceptre Esther n'eut pas plutôt baisé l'extrémité, qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Il y en a même qui appliquent à cette baguette cette parole du Psaume 23, *votre verge et votre bâton m'ont consolé.*

Toutefois, il faut condamner ces expressions outrées, ces explications profanes de la parole de Dieu; on doit méditer dans l'Écriture-Sainte ce qui n'y passe pas notre intelligence, et adorer ce que nous n'y entendons pas. Mais il est permis de comparer cette baguette à la verge de Pallas, qui, selon Homère, servit à cette déesse pour rajeunir Ulysse et pour lui ôter ensuite les agréments de la jeunesse qu'elle lui avait donnés. Ce sera, si l'on veut, le caducée de Mercure, qui, selon Virgile, ouvre et ferme les enfers, et qui préside aux vents et aux tempêtes. Ce sera la baguette de Circé, avec laquelle cette fameuse magicienne changeait les hommes en bêtes, et opérait tant de prodiges. Ce sera encore le bâton augural des Romains, et qui leur tenait lieu de sceptre.

Il serait assez difficile de préciser l'époque où l'on a commencé à se servir de la baguette divinatoire. Il n'en est nullement question dans les auteurs qui ont précédé le milieu du xv[e] siècle; car il en est parlé amplement dans le testament déjà cité de Basile Valentin, religieux bénédictin, qui florissait vers l'année 1490. Toutefois, la manière dont il en parle ferait supposer qu'il pense que l'on a eu connaissance de cette pratique avant le xv[e], et même le xiv[e] siècle.

Mais on peut assurer, sans crainte d'être démenti, que la baguette divine ou divinatoire était connue et pratiquée il y a près de deux mille ans. N'est-ce pas un imposant témoignage historique en faveur de cette opinion, que ce que dit Cicéron, à la fin de son premier livre *de Officiis*, lorsque exhortant son fils Marcus à se pénétrer de tous les devoirs de la société, il lui enseigne qu'il doit se garder de l'illusion de ceux qui disent : « Qu'il ne faut avoir de relation avec le public qu'autant qu'on en a besoin, et que, si l'on avait trouvé, comme l'on dit, par la *baguette divine*, de quoi se nourrir et de quoi se vêtir, il faudrait se dérober aux affaires publiques, afin de mettre tout son temps à l'étude : *Quid si omnia nobis, quæ ad victum cultumque pertinent, quasi Virgula divina, ut aiunt, suppeditarentur.* »

Ce qui autorise à croire que Cicéron fait allusion à la *baguette divine du coudrier*, c'est qu'il parle d'une fortune faite tout d'un coup, sans qu'on y ait beaucoup contribué par le travail, comme serait celle d'un homme qui a trouvé un trésor.

Avant de donner les diverses manières de se servir de la *baguette di-*

vinatoire, il faut faire observer qu'on peut employer indifféremment toutes sortes de bois, quoique le poreux et le plus léger y soit beaucoup plus propre.

Jacques Aymar, paysan de Saint-Véran, près de Saint-Marcellin, en Dauphinée, devenu si fameux, en découvrant, par le moyen de la baguette divinatoire, un insigne meurtrier, se servait du premier bois trouvé pour découvrir les sources d'eau souterraines, les mines, les choses volées et les voleurs.

Un autre personnage connu par les succès qu'il obtint au moyen de la baguette divinatoire, le sieur Royer, avocat au parlement de Rouen, se servait de branches de laurier, et même de troncs d'artichaux, comme de coudrier : « Je n'y trouve, disait-il, aucune différence, et je ne puis déterminer quelles choses il faut préférer. »

Le père Déchales, jésuite, rapporte qu'un gentilhomme de ses amis employait des branches d'amandier. Quelques savants disent que le coudrier est bon pour chercher les veines d'argent, le frêne, pour les mines de cuivre, le pin sauvage, pour le plomb, et que pour trouver l'or, il faut mettre des pointes de fer à l'extrémité de la baguette.

Il y en a qui veulent qu'elle soit coupée pendant la pleine lune; mais, à dire vrai, c'est une observation inutile, aussi bien que celles dont parle Georgius Agricola, qui dit que les Allemands enchantent auparavant la baguette par de vers qu'ils récitent.

Première manière de tenir la baguette divinatoire.

La manière la plus commune de se servir de cette baguette est de prendre une branche fourchue de coudrier, autrement noisetier, d'un pied et demi de long, grosse comme le doigt, et qui ne soit pas de plus d'une aunée. On tient les deux branches de la fourche dans ses deux mains, sans beaucoup serrer, de manière que le dessus de la main soit tourné vers la terre, que la pointe de la baguette aille devant, et que la baguette soit parallèle à l'horizon, alors on marche doucement dans les lieux où l'on soupçonne qu'il y a de l'eau, des minières ou de l'argent caché. Il ne faut pas aller brusquement parce qu'on romprait le volume de vapeurs et d'exhalaisons qui s'élèvent du lieu où sont ces choses, et qui, imprégnant la baguette, la font incliner.

Deuxième manière.

Il y en a qui tiennent la baguette autrement. La méthode du sieur Royer est de la porter sur le dos de la main en équilibre. Voici comme il représente la manière : « Pour trouver de l'eau, il faut prendre une

branche fourchue, soit de coudre, d'aune, de chêne ou de pommier, d'environ un pied de longueur, et grosse comme un des doigts, afin que le vent ne la fasse pas facilement remuer... Il la faut mettre sur une des mains en équilibre, et le plus en balance que faire se pourra, puis marcher doucement; et quand on passera par dessus un cours d'eau, elle se remuera.

Troisième manière.

Le père Kircher, jésuite, dit qu'il a vu pratiquer en Allemagne cette divination d'une manière toute différente. On prend un rejeton de coudrier bien droit et sans nœuds; on le coupe en deux moitiés à peu près de la même longueur; on creuse le bout de l'une en forme de petit bassin, et on coupe le bout de l'autre en pointe en sorte que l'extrémité d'un bâton puisse entrer dans l'extrémité de l'autre. On porte ainsi devant soi ce rejeton que l'on tient entre les deux doigts *index*.

Quand on passe par dessus des rameaux d'eau ou des veines métalliques, ces deux bâtons se meuvent et s'inclinent.

Quatrième manière.

Il y a encore une façon que pratiquent quelques personnes qui font métier de chercher des eaux. Elles prennent un long rejeton de coudrier ou de tout autre bois, bien uni et bien droit, comme une canne ordinaire; elles en tiennent les deux bouts dans leurs mains, et les courbent un peu en arc; elles les portent parallèles à l'horizon, et au moment où elles passent par dessus une source d'eau, le bâton se tourne, et l'arc se porte vers la terre.

—

CHAPITRE XII.

QUELQUES REMARQUES SUR LA BAGUETTE DIVINATRICE. — ANECDOTE.

Non seulement il est certain que chacun n'a pas le don de faire incliner la Baguette divinatrice sur les eaux, sur les métaux, sur les choses volées et sur les criminels, mais même il arrive à ce don, pour ainsi dire, des syncopes; de sorte qu'on a vu quelquefois la même personne à qui elle avait tourné souvent, n'avoir plus du tout cette vertu: c'est ce que démontre et prouve très bien par des exemples le père Scholt, savant jésuite, dans son ouvrage.

Ils est encore certain que cet effet vient absolument de la personne ; car si cela était dû à la baguette, rien n'est plus assuré que si on la suspendait sur un pivot, comme une aiguille de boussole, elle ne manquerait pas de s'incliner sur les eaux ou sur les métaux. C'est pourtant ce qui n'a pas lieu, comme l'ont expérimenté ensemble le père Scholt et l'abbé de Vallemont, l'auteur de l'excellent traité sur la Baguette divinatrice. Il faut donc conclure de là que l'effet ne résulte pas toujours de la vertu de la baguette.

Le hasard est quelquefois pour beaucoup dans les plus merveilleuses découvertes. On n'a pas toujours trouvé les secrets de la nature en les cherchant. Les savants, les alchimistes, les fervents disciples des sciences occultes, qui ne rencontrent pas toujours ce qu'ils poursuivent avec tant d'étude et de patience, acquièrent, chemin faisant, des connaissances très curieuses: le hasard leur dévoile des mystères de la nature auxquels ils ne seraient peut-être jamais parvenus, s'ils avaient tenté d'y aller droit.

Ce fut, par exemple, le hasard qui apprit au paysan dauphinois, Jacques Aymar, que la Baguette divinatrice tournait sur les cadavres de ceux qui ont été assassinés.

Un jour qu'il cherchait des eaux dans le voisinage de Saint-Marcellin, sa baguette s'inclina avec tant de rapidité sur un endroit, qu'il en conclut que l'eau n'était pas loin. Mais il se trompait ; car, au lieu d'eau, on trouva dans un tonneau le corps d'une femme qui avait encore au cou la corde dont on s'était servi pour l'étrangler. On jugea aussitôt que ce ne pouvait être qu'une femme qui avait disparu depuis quatre mois.

Le paysan alla dans la maison de cette femme, dont on était en peine depuis quelque temps ; il présenta la baguette sur tous ceux de la maison: elle demeura immobile jusqu'à ce qu'il l'appliquât au mari, sur lequel elle tourna violemment. Comme ce malheureux prit aussitôt la fuite, Jacques Aymar en conclut que la Baguette divinatrice tournait sur les criminels aussi bien que sur les sources d'eau et sur les métaux.

CHAPITRE XIII.

L'ANNEAU D'INVISIBILITÉ.

Il est peu de personnes qui ignorent que le fameux Gygès parvint au trône de Lydie par le moyen d'un anneau magique, qui, le rendant invisible, lui donna la faculté de commettre un adultère avec la reine,

et de tuer le roi. On retrouve dans les manuscrits de Jamblique et de Jean-Baptiste Porta une description de cet anneau. Il portait un double chaton; chacun des chatons était constallé, l'un au soleil, l'autre à la lune. Celui constellé à la lune était d'émeraude; l'autre, constellé au soleil, était de topaze. L'anneau tout entier en argent portait gravés sur son double pourtour intérieur des signes cabalistiques. Du reste, on ignore la manière dont Gygès s'en servait, et il est à croire que, pour compléter la puissance de cet anneau, il prononçait, au moment où il voulait se rendre invisible, certaines paroles et formules que les cabalistes n'ont pu apprendre ni retrouver.

Mais, dit Albert-le-Grand, ils nous ont laissé la méthode de fabriquer des anneaux qui ont pareillement la vertu de l'invisibilité.

Il faut entreprendre cette opération importante un jour de mercredi du printemps, sous les auspices de Mercure, lorsque l'on connaîtra que cette planète sera en conjonction avec une des autres planètes favorables, comme la Lune, Jupiter, Vénus ou le Soleil, et ayant de bon mercure fixé et bien purifié, on en formera une grosse bague qui puisse entrer facilement dans le doigt du milieu de la main : on y enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague les paroles suivantes : *Jésus passant † par le milieu d'eux † s'en allait †*; puis, ayant posé cette bague sur une plaque de mercure fixée, laquelle sera faite en forme de petite palette, on fera le parfum de mercure, dont voici la recette :

Il doit être composé de graine de frêne, de bois d'aloès, de bon storax, de benjoin, de poudre d'azur, de bouts de plumes de paon. Vous pulvériserez et incorporerez ces drogues avec du sang d'hirondelle, un peu de cervelle de cerf; vous en ferez une pâte, et de cette pâte, vous en formerez de petits grains, pour vous en servir trois à trois, dans les occasions, quand ils seront secs.

On exposera trois fois de suite la bague sur la palette, à la fumée du parfum; et, l'ayant enveloppée dans un morceau de taffetas de la couleur convenable à la planète, on la portera dans le nid de la huppe d'où on a tiré la pierre, et on la laissera durant neuf jours. Quand on la tirera, on fera encore le parfum comme la première fois, puis on la gardera précieusement dans une petite boîte faite avec du mercure fixé, pour s'en servir dans les occasions.

La manière de s'en servir, n'est autre que de mettre cette bague à son doigt en tournant la pierre en dehors de la main; elle a la vertu de tellement fasciner les yeux des assistants, que l'on est en leur présence sans être vu; et quand on veut être vu, il faut tourner la pierre en dedans de la main, et fermer la main en forme de poing.

CHAPITRE XIV.

RECETTES POUR FAIRE DE L'OR ARTIFICIELLEMENT, D'APRÈS ALBERT-LE-GRAND, CARAVANA ET RAIMOND LULLE.

Recette d'Albert-le-Grand.

Je dirai ici ce qui a été éprouvé une infinité de fois, et qui est devenu fort commun entre ceux qui travaillent au grand-œuvre.

Vous aurez un grand creuset qui soit à l'épreuve du feu le plus violent, et, l'ayant mis sur un fourneau bien ardent, vous mettrez au fond dudit creuset de la poudre de colophane de l'épaisseur du petit doigt, et vous saupoudrerez cette colophane, de l'épaisseur d'un doigt de fine poudre de limaille de fer; vous couvrirez cette limaille d'un peu de soufre rouge; vous pousserez le feu du fourneau jusqu'à faire fondre liquidement la limaille de fer; puis vous y jetterez du borax dont se servent les orfèvres pour fondre l'or. Vous y jetterez pareille quantité d'arsenic rouge et autant pesant d'argent qu'on y a mis de limaille de fer : vous laisserez cuire cette composition, en poussant le feu du fourneau. Vous prendrez garde de respirer la vapeur du creuset, à cause de l'arsénic.

Vous aurez un autre creuset, dans lequel vous verserez par inclinaison la matière recuite, que vous aurez auparavant bien mélangée avec une spatule de fer et vous ferez en sorte qu'elle coule dans ce second creuset, purifiée et sans ordures; par le moyen de l'eau de séparation, l'or se précipitera au fond. Quand vous l'aurez recueilli, vous le ferez fondre dans un creuset, et vous aurez le bel or qui vous dédommagera de vos peines et dépenses.

Le très savant bénédictin, Basile Valentin, que nous avons eu déjà l'occasion de citer dans cet ouvrage, assure que l'épreuve du grand-œuvre philosophique, se peut faire en moins de trois ou quatre jours; que la dépense ne doit pas excéder la somme de trois ou quatre florins, et que trois ou quatre vaisseaux de terre peuvent suffire.

Recette de Caravana.

Vous prendrez du soufre vif, du sel de nitre, du salpêtre, chacun en même quantité, c'est-à-dire, environ quatre onces de chacun; le tout étant bien pulvérisé, sera mis dans une bosse ou grande cornue de verre fort, bien entée et garnie de terre grasse. On la mettra auprès d'un feu lent, l'espace de deux heures, puis vous augmenterez le feu jusqu'à ce qu'il ne fasse aucune fumée; après la fumée, sortira une

flamme, hors du col de la bosse, le long des côtés, et cette flamme étant éteinte, on verra le soufre précipité au fond, de couleur blanchâtre et fixe : on le tirera, et y joignant autant de sel amoniac, on pilera et pulvérisera le tout ensemble bien subtilement ; on le fera sublimer en commençant par un feu lent, et augmentant toujours peu à peu, jusqu'à ce qu'il monte, l'espace de quatre heures ; puis on retirera du vase tout ce qui sera sublimé, aussi bien que les lies qui se trouveraient au fond.

Vous incorporerez le tout ensemble, et sublimerez de rechef, continuant cette manière de sublimation jusqu'à six fois, après quoi le soufre étant au fond du vase, sera recueilli et pilé sur un marbre, dans un lieu humide, et il se convertira en huile de laquelle vous mettrez six gouttes sur un ducat d'or fondu au creuset. Alors il se formera une huile qui, étant mise sur un marbre, se congélera. Si vous mettez une partie de cette huile sur cinquante parties de mercure, vous aurez un or excellent.

Recette de Raimond Lulle, éprouvée en Angleterre, en présence du roi et de toute sa cour.

Voici comment s'explique Raimond Lulle :

« Comme ainsi soit que les véritables opérations du grand art philosophique soient unanimement d'accord, que la lune, c'est-à-dire l'argent, est par soi, et quant à sa substance, le vrai soleil, c'est-à-dire l'or, et qu'il ne lui défaut autre chose qu'une parfaite coction : pour donc parvenir à cette parfaite coction, on y procédera en cette manière, pour en faire seulement l'épreuve.

« Vous préparerez une cendre composée de bois de sarment, d'os de cheval ou de bœuf, bien brûlée et calcinée, jusqu'à ce qu'ils soient bien blancs. Vous pulvériserez cette cendre et la mettrez dans un vaisseau de terre vernissé, que vous remplirez d'eau de forge, et y ajouterez autant de bonne chaux vive qu'il y aura de cendre. Vous ferez bouillir le tout ensemble, jusqu'à la réduction de la moitié de l'eau ; et pour lors, vous y mettrez quatre onces de bon argent fin, que vous aurez battu en petites lames environ de l'épaisseur d'un sou ; vous ferez douze lames de votre argent, et les jetterez dans le vase avec votre cendre en décoction, et continuerez de faire bouillir jusqu'à la réduction de moitié de cette moitié d'eau qui restait.

« Ensuite vous retirerez vos douze lames d'argent, vous essuierez promptement avec un linge blanc, et laisserez reposer la composition qui est dans le vase, et il se formera sur la superficie une espèce de sel en forme de cristal, qu'il faudra recueillir avec une spatule d'étain, et

vous verserez un peu d'autre eau de forge dans le vase, et le ferez derechef bouillir, puis réfroidir, pour en ôter encore le sel qui se formera sur la superficie, et continuerez ces ébullitions jusqu'à ce que votre composition ne rende presque plus de sel : ajoutez à ce sel philosophique quatre fois autant d'un autre sel que l'on appelle sel végétal, qui est composé de soufre, de salpêtre et de tartre, comme les bons artistes et praticiens savent le faire ; on en trouve chez les bons apothicaires.

« Outre cela, vous prendrez quatre fois autant de bon ciment de tuiles, les plus rouges que vous pourrez trouver ; vous les réduirez en poudre fine, et vous battrez autant de petites lames d'or de ducats que vous aurez préparé de lames d'argent, l'un et l'autre au même poids : vous aurez le meilleur creuset que vous pourrez, et dans le fond vous ferez un lit de poudre que vous aurez préparé de vos sels, de votre ciment de terre rouge, avec un peu de borax dont se servent les orfévres. Sur le premier, vous mettrez une lame d'or, que vous couvrirez d'un second lit de vos sels et de ciment ; puis vous mettrez une seconde lame d'or, et ferez ainsi jusqu'à la douzième, qui sera pareillement couverte comme les autres ; puis vous mettrez le creuset, couvert et enté de terre grasse, au fourneau ardent, autant de temps que vous pourrez présumer que votre or sera fondu et précipité au fond du creuset.

« Cela étant achevé, vous aurez un autre vase en forme de cornue, où il y ait une ouverture que l'on puisse ouvrir et boucher quand on voudra, lorsqu'il sera au fourneau. Vous mettrez votre or dans ce vaisseau, avec un peu de borax, pour le refondre. Quand vous croirez que l'or est fondu, vous jetterez par l'ouverture du vaisseau une de vos lames d'argent préparée, afin que l'or l'absorbe et s'en imprègne.

« Vous continuerez, de douze heures en douze heures, à jeter une lame d'argent dans le vaisseau, jusqu'à la dernière, ayant grand soin d'entretenir le feu dans un même équilibre, en sorte que la matière puisse toujours être fondue. Quand vos douze lames d'argent seront absorbées, vous pourrez laisser éteindre votre feu et refroidir le vaisseau, dans lequel vous trouverez presque au double l'or que vous y aviez mis. Et ce vous sera un très bon moyen pour augmenter l'or, en suivant exactement la méthode que je viens de citer. On le peut multiplier jusqu'à un million de parties. »

CHAPITRE XV.

MANIÈRE DE FAIRE LA VÉRITABLE EAU CÉLESTE. — PROPRIÉTÉS MIRACULEUSES DE CETTE EAU.

Écoutez Albert-le-Grand :

« Vous aurez grand soin de bien choisir les drogues suivantes, en sorte qu'il n'y en ait aucune de gâtée ou de sophistiquée : cannelle fine, girofle, noix muscade, gingembre, zidouary, galenga, poivre blanc, de tout cela une once ; six pelures de bon citron, deux poignées de raisins de Damas, autant de jujubes, une poignée de moelle d'yèble, quatre poignées de graine de genièvre qui soit bien mûr, une poignée de semence de fenouil vert, autant de fleurs de basilic, autant de fleurs de mille-pertuis, autant de fleurs de romarin, autant de fleurs de marjolaine, de pouliot, de stecados, de franc sureau, de roses muscades, de rue, de scabieuse, de centaurée, de fumeterre et d'aigremoine, deux onces de spicanard, autant de bois d'aloès, autant de graine de paradis, autant de calami arabici, autant de bon macis, autant d'oliban, autant de sandal-citrin, un dragme d'aloès hépatique, ambre fin, rhubarbe, deux grains.

Toutes ces herbes et tous ces ingrédiens étant assemblés et bien conditionnés, on pilera ceux qui doivent être pilés et pulvérisés ; on mettra le tout, bien mélangé, dans un grand alambic de verre fort, d'un pied et demi de hauteur, et vous verserez de bonne eau-de-vie sur ce mélange, de sorte que l'eau-de-vie surnage au moins de trois travers de doigts au-dessus des herbes et fleurs ; puis, ayant bien bouché l'alambic, crainte d'évaporation, il faut le remettre dans du fumier de cheval bien chaud et en fermentation, pendant quinze jours, puis on le mettra en distillation au bain-marie, toujours bouillant, après l'avoir muni de son chapeau et de son récipient, l'un et l'autre bien lutés et scellés.

« On sera attentif à la distillation, en sorte que, lorsqu'on s'apercevra que ce qui tombe dans le récipient change de couleur, on changera aussi de récipient, et l'on remettra la première eau qui a distillé dans l'alambic, pour la purifier de son flegme par une seconde distillation : cette seconde sera la véritable eau céleste.

« Quand vous verrez cette seconde eau changer encore de couleur, tirant sur le roux, vous la mettrez en réserve, bien bouchée, dans un bocal de verre fort, puis vous délayerez une demi-livre de bonne thériaque avec autant de fine térébenthine de Venise et d'huile d'amande douce, et mélangerez tout cela avec le marc qui est resté dans l'alambic et pousserez la distillation au feu de sable violemment, pour avoir la véritable huile de baume, qui doit être comme du miel clair. »

Prophéties miraculeuses de l'eau céleste.

Lorsqu'on se frotte, le matin, avec cette eau, le front, la paupière des yeux, le derrière de la tête, et la nuque du cou, elle rend la personne prompte et habile à bien apprendre, fortifie la mémoire, aiguise les esprits, et conforte merveilleusement la vue.

En le mettant avec un morceau de coton dans les narines, c'est un souverain remède céphalique pour purifier le cerveau de toutes superfluités, humeurs froides et catarrheuses. Si, de trois en trois jours, l'on en boit une cuillerée, elle maintient la personne en force, en vigueur, et dans un embonpoint tel que la beauté se conservera jusqu'à l'âge décrépit.

Elle est souveraine contre la courte haleine, et la rend agréable, en adoucissant les organes du poumon, et le guérissant lorsqu'il est vicié.

Si on en donne de temps en temps à un homme couvert de plaies semblables à celles de la lèpre, elle le met promptement en voie de guérison. Elle est tellement efficace contre les poisons et les venins, que si l'on en verse sur un crapaud, ou autre insecte venimeux, seulement six gouttes, on le voit mourir soudainement. Il n'y a pas d'élixir fortifiant qui puisse égaler la vertu substantielle de cette eau divine, car, non-seulement on peut se passer de boire et de manger durant vingt-quatre heures quand on en a avalé le matin une cuillerée; mais même, si l'on en met dans la bouche d'un agonissant, et qu'il la puisse avaler, elle le ranime, et lui rend l'usage de la parole et de la raison, s'il l'a perdue.

Elle sert à rompre la pierre et la gravelle, dissipe la rétention d'urine. Elle soulage notablement les étiques, asthmatiques, et hydropiques; les goutteux mêmes peuvent s'en servir utilement par fomentation. Elle garantit de la peste, de toute fièvre maligne, quelle qu'elle puisse être; en un mot on peut appeler cette eau céleste une médecine universelle.

—

CHAPITRE XVI.

DES JOURS HEUREUX ET MALHEUREUX.

Paracelse, Kircher, le P. Angelo Gazé, et d'autres savants qui ont écrit sur les sciences occultes, assurent que la table ci-dessous tracée fut donnée par un ange à un Père de l'église, et qu'elle doit servir de règle

de conduite à toutes les personnes qui veulent écarter de la vie toutes les chances malheureuses, et conjurer la maligne influence du destin.

JOURS HEUREUX.	MOIS.	JOURS MALHEUREUX.
4, 19, 27 31.	Janvier.	13, 23.
7, 8, 18,	Février.	2, 10, 17, 22.
3, 9, 12, 14, 16.	Mars.	13, 19, 23, 28.
5, 27.	Avril.	10, 20, 23, 30.
1, 2, 4, 6, 9, 14.	Mai.	10, 17, 20.
3, 5, 7, 9, 12, 23.	Juin.	4, 20.
2, 6, 10, 23, 30.	Juillet.	5, 13, 27.
5, 7, 10, 14, 19.	Août.	2, 13. 27, 31.
6, 10, 13, 18, 30.	Septembre.	12, 16, 22, 24,
13, 16, 23, 31.	Octobre.	3, 9, 27.
3, 13, 23, 30.	Novembre.	6, 25.
10, 20, 29.	Décembre.	15, 28, 31.

—

CHAPITRE XVII.

DES VERTUS DE CERTAINES PIERRES, D'APRÈS ALBERT-LE-GRAND, SWEDEMBORG, BASILE VALENTIN, ET AUTRES.

Les princes de la science occulte ont attribué des propriétés et des vertus admirables à un certain nombre de pierres, dont les principales sont :

L'aimant, l'onyx, l'ophtalme, le diamant, l'agate, le corail, le cristal, l'héliotrope, l'épistrites, la calcédoine, dite granet ou granate, ou jaidet, chélidoine, gagates, bena, isthmos, tabrice, feripendanus, silonite, topaze, lipercol, urrice, lazule, émeraude, iris, balesie, galériates, draconites, échites, terpistrites, jacinte, alectorius, asmundus, médor, memphistes, abaston, améthyste, corail, célonnette, bératides, chrysolite nichomar, quirin, rojane, orites, saphir, saunus.

Si un homme veut savoir si son épouse est chaste et sage, qu'il prenne la pierre appelé *aimant*, qui a la couleur du fer, et qui se trouve dans la mer des Indes, et quelquefois dans la Teuthonie, à présent la France orientale : qu'il la mette sur la tête de sa femme ; si elle est chaste et honnête, elle embrassera son mari, sinon, elle se jettera aussitôt hors de son lit. De plus, si on met cette pierre, après l'avoir réduite en poudre, sur des charbons, aux quatre coins d'une maison, tous ceux qui y seront couchés en sortiront et abandonneront tout ; et pour lors, les larrons y pourront faire sans crainte ce qu'ils voudront.

Pour se rendre invisible, il faut prendre la pierre qu'on nomme *opthalme:* on n'en détermine pas la couleur, parce qu'elle en a plusieurs: Cette pierre a une telle vertu, qu'elle ôte entièrement la vue aux per-

sonnes présentes. L'empereur Constantin la tenant serrée dans sa main, devenait aussitôt invisible. (*Consulter, sur le même sujet, un des chapitres précédents, lequel a pour titre l'Anneau d'invisibilité.*)

Si on veut causer du chagrin à quelqu'un, ou l'effrayer, ou bien exciter des disputes, provoquer des querelles ou des procès, on prendra la pierre *onyx*, dont la couleur est noire. La meilleure est celle qui est pleine de petites veines blanches; on la trouve dans l'Arabie. Si on la pend au cou, ou qu'on la mette au doigt de quelqu'un, il deviendra peu de temps après triste et très timide. Il aura pendant la nuit des songes horribles, et se disputera avec ses meilleurs amis.

Si on veut brûler la main de quelqu'un, sans feu, ou guérir la phthisie, on prendra une pierre qu'on nomme *feripendanus*, qui est de couleur jaune: étant pendue au cou d'une personne phthisique, elle la guérit; et étant serrée dans la main, elle brûle; c'est pourquoi il ne faut la toucher que très doucement.

Pour rendre une personne joyeuse et éveillée, on prend la pierre *silonite*, qui se forme dans le corps des tortues des Indes: elle est blanche, ou rouge de couleur pourpre; d'autres disent qu'elle est verte, et qu'elle se trouve en Perse, et assurent qu'elle augmente pendant le croissant de la lune, et qu'elle diminue dans son déclin. Certains philosophes avancent que celui qui la porte sur lui voit et sait les choses qui doivent lui arriver. De plus, si on la met sur la langue, surtout au moment d'une nouvelle lune, on saura si une chose doit ou ne doit pas se faire: si elle doit arriver, elle s'attachera si fortement, qu'on aura de la peine à l'arracher; au contraire, elle tombera d'elle-même.

Si on tient dans la main la pierre *topaze*, et qu'ensuite ou la mette dans de l'eau, elle l'en fera sortir sur-le-champ. Il y en a de deux sortes: la topaze qui ressemble à l'or et la topaze jaunâtre.

Les philosophes des temps anciens, et ceux des temps modernes disent que le *médor*, pierre qui tire son nom du pays des Mèdes et dont il y a deux sortes, la blanche et la verte, étant cassé et jeté dans de l'eau chaude, les mains de ceux qui s'en laveront seront écorchées; ils ajoutent même que ceux qui auront bu de cette eau mourront malgré tous les remèdes et tous les secours qu'on pourrait leur donner. D'autres savants ont dit que cette pierre était très bonne pour la goutte, et pour les maux des yeux, et qu'elle fortifie la vue.

Pour empêcher que quelqu'un éprouve aucune douleur, on prendra la pierre *memphise*, qui a emprunté son nom de la ville de Memphis, où on la trouve. Cette pierre, selon le sentiment d'Aaron et d'Hermès, a une si grande vertu qu'étant broyée et mêlée avec de l'eau, celui qu'on devrait brûler, ou qui devrait souffrir quelques autres douleurs, deviendra complétement insensible.

Pour rendre le feu perpétuel et inextinguible, qu'on prenne la pierre *abastoni*, qui a la couleur du feu, et qui se trouve le plus souvent dans l'Arabie. Si cette pierre est une fois enflammée, elle ne s'éteindra jamais.

Ceux qui voudront être supérieurs à leurs ennemis prendront la pierre qu'on nomme *diamant*, qui est d'une couleur brillante et qu'on trouve en Arabie et en Chypre. Si on l'attache au côté gauche, il est admirable contre les ennemis, conserve la raison, met en fuite les bêtes farouches et venimeuses, fait avorter les mauvais desseins de ceux qui en voulaient à votre bourse ou à votre existence, termine les différends et les procès.

Si quelqu'un désire éviter toutes sortes de dangers, et ne rien craindre dans le monde, ou bien veut être généreux, il prendra de l'*agate*, qui est noire et a des veines blanches ; il y en a de la même sorte qui est entièrement blanche. En la portant sur sa poitrine, on évite les périls, on est gai, heureux, et bien reçu partout.

Si l'on veut obtenir quelque chose de quelqu'un, il faut se servir de la pierre qu'on appelle *alectorius*, qui est blanche, et que l'on tire d'un coq de quatre ans au plus, que l'on chaponne. D'autres veulent que ce soit d'un vieux chapon. Cette pierre est de la grosseur d'une fève : elle rend l'homme agréable et constant; et étant mise sur la langue, elle arrête la soif.

Si on veut dominer sur toutes les bêtes, interpréter les songes, et dire ce qui doit arriver, on prend la pierre *asmundus*, qui est de différentes couleurs. Cette pierre est l'antidote du poison ; elle facilite l'interprétation des rêves, et fait deviner les énigmes les plus difficiles.

Pour avoir un esprit toujours sain, et ne s'enivrer jamais, on prendra une pierre d'*améthyste*, qui est de couleur de pourpre; la meilleure se trouve dans les Indes. Elle est merveilleuse pour les ivrognes, et rend l'esprit propre aux sciences.

Si l'on veut découvrir l'auteur d'un vol ou d'une soustraction, on prendra la pierre qui s'appelle *célonite* : elle est de couleur pourpre. Celui qui portera cette pierre sous sa langue, découvrira les choses à venir.

Le *corail* a la propriété d'arrêter le sang sur-le-champ. Celui qui le porte sur soi est toujours sain d'esprit et prudent.

Si l'on veut devenir sage, on n'a qu'à prendre une pierre qui s'appelle *chrysolite*, qui a une couleur verte et brillante. Il faut l'enchâsser dans de l'or, et la porter sur soi.

Tous les nécromanciens appellent communément l'*héliotrope*, qui est d'une couleur verte et ressemble à l'émeraude, la pierre précieuse de Babylone. Si l'on frotte cette pierre avec le suc d'une herbe du même

nom, elle fait voir le soleil rouge comme du sang, de la même manière que dans une éclipse. C'est cette pierre dont se servaient autrefois les prêtres des temples, pour deviner et interpréter les oracles et les réponses des idoles. Celui qui la portera aura une bonne réputation, se portera bien, et vivra longtemps. Elle se trouve dans l'Ethiopie, en Chypre, et dans les Indes.

Pour chasser les illusions et toutes sortes de vaines imaginations, qu'on prenne de la pierre *calcédoine* qui est pâle et obscure.

Si quelqu'un veut plaire, et être agréable à tout le monde, qu'il prenne la pierre *chélidoine*, noire et jaune ; elle se trouve dans le ventre des hirondelles. La jaune étant placée dans une toile de lin, ou dans un morceau de peau de veau, et attachée sous l'aisselle gauche, guérit toutes les maladies, anciennes et invétérées; elle est bonne aussi contre les maladies épidémiques.

Ceux qui auront envie de connnaître l'avenir, devront se servir de la pierre *bena*, qui est semblable aux dents d'une bête. Si on la met sur la langue, dit la Chronique cabalistique, on prédira ce qui devra arriver dans l'année.

Si l'on veut acquérir de la faveur et de l'honneur, il faut porter sur soi la pierre nommée *tabrices*, car les anciens, comme Evax et Aaron, disent qu'elle rend savant, et guérit entièrement de l'hydropisie. Elle est semblable au cristal.

Si l'on veut savoir la pensée et le dessein des autres, on prendra la pierre *biratéde*, qui est de couleur noire, et on la mettra dans la bouche. Si on la porte sur soi, on sera gai et joyeux, et bien reçu partout.

Pour vaincre ses ennemis et se faire aimer, la pierre *nichomar*, est admirable. Elle est blanche comme de l'albâtre.

La pierre *quirine* est merveilleuse pour connaître la pensée d'un homme; car elle lui fait dire tout ce qu'il a dans l'esprit, pendant qu'il dort, si on la lui met sur la tête. On trouve cette pierre dans le nid du vautour, et on l'appelle ordinairement *la pierre des traîtres*.

Si l'on veut empêcher des chiens de chasser, ou des chasseurs d'attraper ou de tuer du gibier, il faut mettre devant eux la pierre *jupère*, et aussitôt chasseurs et chiens s'arrêteront. On la trouve dans la Libye. On y voit toutes sortes de bêtes se ranger près de cette pierre, qui leur sert d'asile contre les chasseurs et les chiens.

Pour savoir si une femme est infidèle à son mari et si elle en aime un autre, on prendra la pierre *galiarite*, qui est le même que le *cinabre*. Le fameux Avicenne dit que si l'on pile cette pierre, que l'on lave, et qu'on la fasse laver à une femme, elle urinera aussitôt, si elle n'est pas chaste.

Si l'on veut donner de l'amour et rendre deux personnes amoureuses l'une de l'autre, on prendra la pierre *echites*, qu'on appelle aquiladre, parce qu'on la trouve ordinairement dans le nid des aigles. Elle a la couleur de la pourpre. Les anciens ont dit que cette pierre, étant pendue au bras gauche, donne de l'amour à l'homme et à la femme. Elle empêche les femmes enceintes d'avorter, et est bonne pour le mal caduc.

Si on veut entreprendre un voyage sans danger, on prendra la pierre qu'on appelle *jacinthe*. Elle est de différentes couleurs; mais la verte, et celle qui a des veines rouges est la meilleure; il faut toujours qu'elle soit enchâssée dans de l'argent.

—

CHAPITRE XVIII.

SECRETS DIVERS TIRÉS DES LIVRES ET TRAITÉS D'HERMÈS TRISMÉGISTE, D'APPOLLONIUS DE THIANE, D'ALBERT-LE-GRAND, DE LA REINE CLÉOPATRE, DE PARACELSE, ETC., ETC.

Pour savoir ce qui se passe à une grande distance :

Il faut se procurer un anneau constellé, ou le consteller soi-même avec les signes, caractères, paroles et intentions voulus; puis, après se l'être passé au doigt, se retirer dans un endroit sombre, tel qu'une caverne, ou l'intérieur d'une forêt, ou une cave, ou une chambre très obscure, un endroit enfin où l'on ne puisse être distrait par la vue de quelque objet ou quelque son imprévu.

Quand vous aurez la certitude de n'être pas troublé, vous vous accroupirez, en ayant soin de placer par-dessus votre tête un manteau de drap, ou tout autre objet de laine qui puisse vous envelopper entièrement. Alors vous penserez fortement à la chose que vous désirez savoir, et avant un quart d'heure vous commencerez à distinguer quelque objet, et puis, peu à peu, vous serez complétement éclairé par les yeux de l'intelligence; vous verrez exactement les choses dans l'état où elles sont, et les faits tels qu'ils se passent. Lorsque la vision sera bien nette, et que votre volonté aura acquis par l'usage une grande puissance, vous pourrez aller et venir, et faire la conversation sans perdre de vue les faits dont vous suivez le développement à mesure qu'ils s'accomplissent; c'est ainsi qu'Apollonius put dire un jour sur la place publique : « Je vois l'empereur frappé à mort par un barbare! » et nommer ceux qui le relevaient. Les faits se passaient à plus de six cents lieues de distance. On nota le jour et l'heure auxquels Apollonius parlait, et il se trouva qu'il

avait dit vrai. Cette aventure fit un très grand bruit, et augmenta beaucoup sa réputation de magicien et de prophète.

Pour connaître sa destinée.

Prenez un œuf d'une poule que le coq n'ait pas encore touchée; plongez-le dans de la cire fondue qui ne soit pas assez chaude pour le faire cuire et retirez-le aussitôt; replongez-le, s'il le faut, jusqu'à ce qu'il soit bien enduit partout d'une couche de cire d'une ligne au moins d'épaisseur. Alors vous ferez un trou à chaque extrémité de la coquille, et, soufflant dans l'un, vous ferez sortir par l'autre trou le contenu de la coquille; ensuite vous placerez l'un des trous dans l'eau et, aspirant et soufflant tour à tour, vous rincerez plusieurs fois l'intérieur de la coquille.

Après l'avoir laissé bien sécher, vous y introduirez de l'huile d'olive très pure, de la poudre d'encens, et un grain de musc; vous fermerez ensuite les deux ouvertures avec de la cire, et vous irez placer l'œuf, à minuit, dans du fumier de cheval. Le neuvième jour, vous l'en retirerez au moment où la lune sera parvenue à sa plus grande élévation dans le ciel, et, le prenant dans votre main gauche, vous le serrerez jusqu'à ce qu'il soit écrasé. Il en sortira une fumée blanchâtre dont se formera une image diaphane : alors vous prononcerez ces trois mots chaldéens : *Strar, cressar, aboukdar,* dont le sens ne peut être révélé qu'aux initiés. Alors l'image se fixera entre vous et la lune, et vous fera connaître toute votre destinée.

Pour faire voir aux filles ou veuves, pendant la nuit, le mari qu'elles doivent épouser.

Il faut qu'elles aient une petite branche de l'arbre qu'on appelle peuplier, qu'elles la lient d'un ruban de fil blanc avec un de leurs bas; et après l'avoir placée sous le chevet du lit où elles doivent dormir la nuit, elles se frotteront les tempes avec un peu de sang d'un oiseau que l'on nomme huppe, et diront en se couchant l'oraison suivante à l'intention de ce qu'elles veulent savoir.

ORAIRON.

Kyrios clementissime qui Abraham servo tuo dedisti uxorem Saram, et filio ejus obedientissimo per admirabile signum indicâsti Rebeccam uxorem, indica mihi ancillæ tuæ, cui sim nuptura virum, per ministerium tuorum spirituum, Balideth, Assaibi, Abumalith. AMEN.

Il faut, le matin suivant, se remettre en l'esprit ce qu'on aura vu en songe pendant la nuit ; et si, en dormant, on n'a vu aucune apparence d'homme, on doit continuer pendant la nuit de trois vendredis de suite ; et si la fille n'a point la représentation d'hommes pendant les trois nuits, elle peut être assurée qu'elle ne sera pas mariée.

Les veuves peuvent faire cette expérience aussi bien que les filles, avec cette différence, qu'au lieu que les filles se couchent du côté du chevet, les veuves doivent se coucher du côté des pieds du lit, en y transportant le chevet.

Pour être heureux dans les jeux de hasard et d'adresse.

Prenez une anguille morte faute d'eau, prenez le fiel d'un taureau qui aura été égorgé par des dogues, mettez-le dans la peau de cette anguille avec un dragme de sang de vautour ; liez la peau d'anguille par les deux bouts avec de la corde de pendu, et mettez cela dans du fumier chaud pendant quinze jours ; puis vous le ferez sécher dans un four chauffé avec de la fougère cueillie la veille de la Saint-Jean ; puis vous en ferez un bracelet sur lequel vous écrirez avec une plume de corbeau, et de votre propre sang, ces quatre lettres HUTY, et portant ce bracelet, autour de votre bras, vous ferez fortune dans tous les jeux.

Pour savoir si une personne éloignée, dont on n'a pas eu de nouvelles, est en vie et en santé.

Prenez de la cire vierge en quantité suffisante ; mêlez-y de la poix grecque ou de Bourgogne et du cinabre, en égale proportion ; faites fondre le tout ensemble jusqu'à ce que le mélange soit bien complet : alors vous verserez le liquide sur une pierre frottée d'ail, et l'y laisserez refroidir ; puis vous en ferez une petite figure humaine à l'intention de celui ou de celle dont vous voulez avoir des nouvelles, et autant que possible à sa ressemblance.

Placez-lui sous les pieds deux grains d'encens, et plantez-lui des aiguilles ou autres pointes d'acier aimantées, à la tête, autant qu'il y a d'années que vous n'avez eu de ses nouvelles ; vous mettrez ensuite un morceau de cuivre bien poli dans la main droite de la figure, en disant : ...ias *ferda ko sircari* ; puis vous l'exposerez en plein air pendant ...urs, en commençant le troisième jour de la lune, à l'heure de la ... Jupiter domine pour la première fois, et en finissant à l'heure ... Uranus pour la dernière.

...eau de cuivre est encore brillant et poli, vous êtes

certain que la personne est en bonne santé, et que ses affaires sont dans un état prospère. S'il est terni et sensiblement altéré, c'est qu'elle sera malade, ou en mauvaise position; s'il est couvert de vert-de-gris, elle sera morte infailliblement. Pour plus de certitude, vous pouvez prendre alors le morceau de cuivre, et le mettre la nuit suivante sous votre oreiller : vous aurez nécessairement un songe ou une vision qui vous fera connaître l'état de la personne dont vous voulez vous enquérir.

Pour inspirer de l'amour.

Ayez une bague d'or, garnie d'un petit diamant, qui n'ait point été portée depuis qu'elle est sortie des mains de l'ouvrier; enveloppez-la d'un petit morceau d'étoffe de soie; portez-la durant neuf jours et neuf nuits, entre chemise et chair, à l'opposé du cœur.

Le neuvième jour, avant le lever du soleil, vous graverez avec un poinçon neuf, en dedans de la bague, le mot *Scheva;* puis vous tâcherez par quelque moyen d'avoir trois cheveux de la personne dont vous voulez être aimé, et vous les accouplerez avec trois des vôtres, en disant : « O corps, puisses-tu m'aimer, et que ton dessein réussisse aussi ardemment que le mien, par la vertu de *Scheva!* »

Il faudra nouer ces cheveux en lacs d'amour, en sorte que la bague soit à peu près enlacée dans le milieu des lacs; et l'ayant enveloppée dans de l'étoffe de soie, vous la porterez de rechef sur votre cœur six autres jours et le septième jour vous dégagerez la bague des lacs d'amour, et ferez en sorte de la faire recevoir à la personne aimée.

Toute cette opération se doit faire avant le soleil levé, et à jeun.

Autre recette pour se faire aimer.

Il faut cueillir l'herbe appelée *Enula campana,* à jeun, la veille de la saint Jean, au mois de juin, avant le lever du soleil, la faire sécher, la réduire en poudre avec de l'ambre gris, et l'ayant portée pendant neuf jours sur votre cœur, vous tâcherez d'en faire avaler à la personne dont vous désirez être aimé. L'effet suivra.

Autre recette pour inspirer de l'amour.

Il y a le secret que les cabalistes appellent pomme d'amour, et qui se pratique de la manière suivante :

Vous irez un vendredi matin, avant le lever du soleil, dans un verger fruitier, et cueillerez sur un arbre la plus belle pomme que vous pourrez; puis vous écrirez avec votre sang sur un petit morceau de

papier blanc, vos nom et prénoms, et, en une autre ligne suivante, les nom et prénoms de la personne dont vous voulez être aimé.

Vous tâcherez d'avoir trois de ses cheveux, que vous joindrez à trois des vôtres qui vous serviront à lier le petit billet que vous aurez écrit, avec un autre sur lequel il n'y aura que le nom de Scheva, aussi écrit de votre sang; puis vous fendrez la pomme en deux: vous en ôterez les pèpins, et en leur place vous mettrez vos billets liés avec les cheveux; puis avec deux petites brochettes pointues de branches de myrte vert, vous rejoindrez proprement les deux moitiés de pomme et la ferez sécher au four, en sorte qu'elle devienne dure et sans humidité, comme les pommes sèches de carême.

Vous l'envelopperez ensuite dans des feuilles de laurier et de myrte, et tâcherez de la mettre sous le chevet du lit où couche la personne aimée, sans qu'elle s'en aperçoive, et en peu de temps elle vous donnera des marques de son amour.

Secret pour se rendre invisible.

Prenez la pierre dite *Amin* par les Grecs, et *Asora* par les Arabes; mais celle-là seulement qui est verte, veinée de rouge et de blanc, peut servir à ce dont il est question ici. Elle est grosse comme une lentille: on la trouve dans les montagnes de la Haute Egypte, au milieu d'un sable aurifère semé de quelques rubis. On la nomme maintenant *Bohorite*, et à moins de l'aller chercher sur les lieux, on ne peut guère se la procurer que par le moyen de quelque marchand juif ou arménien initié aux secrets de la cabale, car elle est peu recherchée du commun des hommes, qui ignorent ses vertus particulières.

Cette pierre, qui a été formée sous l'influence d'Uranus, rend très propres à l'amour les personnes qui la portent pendue au cou dans un petit sachet de maroquin. Pour être invisible, il faut la monter sur une bague d'argent fin, dépouillé de tout alliage, sur lequel vous aurez tracé les constellations zodiacales dans l'ordre de leur succesion, depuis le premier jour de l'année sidérale.

Si vous mettez un pareil anneau à votre doigt, la pierre deviendra blanche comme du lait, et vous serez préservé de tout maléfice tant que vous la porterez. Si vous tournez la pierre en dedans de la main, vous serez invisible tant que vous la tiendrez de la sorte.

C'était avec un anneau fait suivant ce principe, s'il faut en croire plusieurs princes de la science occulte, que le roi Salomon se rendait invisible, et fit des choses si merveilleuses.

Secret du bâton du voyageur.

Vous cueillerez le lendemain de la Toussaint une forte branche de sureau dont vous ferez un bâton que vous approprierez à votre mode. Vous le creuserez en ôtant la moelle; après avoir garni le bout d'en bas d'une virole de fer, vous mettrez au fond du bâton les deux yeux d'un jeune loup, la langue et le cœur d'un chien, trois lézards verts, trois cœurs d'hirondelles. Après avoir fait sécher tout cela au soleil, et l'avoir saupoudré de fine poudre de salpêtre, vous mettrez par dessus ces choses, dans le bâton, sept feuilles de verveine cueillies la veille de saint Jean-Baptiste, avec une pierre de diverses couleurs que vous trouverez dans le nid de la huppe : vous boucherez le haut du bâton avec une pomme de buis, ou de telle autre manière que vous voudrez. Soyez assuré que le bâton vous garantira des périls et accidents auxquels sont exposés la plupart des voyageurs; il vous procurera aussi la bienveillance de ceux chez qui vous logerez.

Recette pour se faire désirer des femmes.

Il faut prendre le cœur d'un pigeon vierge, et le faire avaler par une vipère : la vipère en mourra, parce que le pigeon est l'emblème de la vertu et de l'innocence, tandis que la vipère est l'emblème du vice et de la calomnie. Donc le reptile mourra dans un temps plus ou moins long. Prenez alors sa tête, faites-la sécher jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'odeur; alors écrasez-la dans un mortier avec le double de graine de chenevis, et buvez la poudre qui en proviendra dans un verre de vin de quatre ans, auquel vous aurez mêlé quelques gouttes de l'extrait d'opium connu sous le nom de laudanum. Alors votre teint deviendra éclatant, vos lèvres roses, et toutes les femmes vous désireront, quelque soit votre âge.

Pour donner des songes heureux.

Les songes heureux peuvent se donner de diverses façons, par des images, par des signes, par des paroles ou incantations, comme aussi par des préparations telles que l'opium et la graine de chenevis mêlés en certaine proportion, soit quatre onces de chenevis pour une demi-once d'opium solide, auquel mélange vous ajouterez un grain de musc, et verserez le tout dans une demi-pinte de vin vieux.

Il suffit quelquefois de manger, avant de se mettre au lit, une pomme de reinette cueillie le jour de la saint Jean, au lever de la lune.

Pour être heureux dans ses entreprises.

Prenez une grenouille verte, coupez lui la tête et les quatre pattes, le vendredi après la pleine lune du mois de septembre; mettez les morceaux tremper pendant vingt-et-un jours dans de l'huile de sureau, et vous les retirerez à minuit sonnant, le vingt-et-unième jour, puis, lorsque vous les aurez laissés trois mois exposés aux rayons de la lune, vous les calcinerez dans une casserole de terre qui n'aura jamais servi; vous y mêlerez ensuite une égale quantité de terre provenant d'un cimetière, à l'endroit où aura été enterré quelqu'un de votre famille, et vous serez assuré que l'esprit du défunt veillera sur vous et sur vos entreprises.

Pour faire peur à quelqu'un pendant son sommeil.

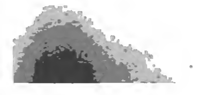
Si vous voulez faire peur à quelqu'un qui dormira, mettez sur son lit la peau d'un singe : il aura des visions affreuses, et sera intimidé pendant plusieurs jours.

Pour changer le plomb en or fin.

Il y a bien des gens qui rejettent comme incertaine la méthode que le savant alchimiste Fallobius a laissée pour changer le plomb en or fin, parce qu'elle paraît trop facile pour une œuvre de cette importance. Cependant il n'est pas le seul entre les philosophes qui ait parlé et écrit dans ce sens. Basile Valentin et Odoranus disent à ce sujet presque la même chose que Fallobius. Quoi qu'il en puisse être, voici la recette formulée par cet illustre savant :

Vous ferez infuser une livre d'eau de couperose de Chypre dans une livre d'eau de forge, que vous aurez bien clarifiée par filtration : l'infusion doit être de vingt-quatre heures, de telle sorte que la couperose soit entièrement liquéfiée et incorporée avec l'eau ; puis vous la distillerez par filtration avec des morceaux de feutre bien net, et après, à l'alambic, au feu de sable, et vous conserverez cette distillation dans un bocal de verre fort, bien bouché; puis vous mettrez une once de bon vif-argent purifié dans le creuset, que vous couvrirez pour empêcher l'évaporation. Quand vous pourrez présumer qu'il commencera à bouillir, vous y joindrez une once de feuilles fines de bon or, et vous retirerez aussitôt le creuset du feu.

Cela étant fait, prenez une livre de plomb fin et très purifié, lequel plomb étant fondu, vous y incorporerez la composition d'or et de vif-ar-



gent que vous aurez préparée, et vous mélangerez bien ces trois choses ensemble, sur le feu, avec une broche de fer ; et quand tout sera bien mélangé, ajoutez-y une once de votre eau de couperose, et laissez digérer le tout ensenble sur votre feu pendant un espace de temps. Quand la composition sera refroidie, vous trouverez que ce sera de bon or.

Remarquez que le plomb se prépare et se purifie de la manière suivante : pour en avoir une livre purifiée, il en faut mettre à la cuillerée quatre onces au-dessus de la livre, pour suppléer aux scories et à l'évaporation ; puis, l'ayant fondu pour la première fois, on le fait éteindre dans de bon et fort vinaigre clarifié.

On le fond derechef, et on le fait éteindre dans du jus ou suc de chélidoine ; on continue de le fondre et on l'éteint en eau salée ; enfin on le fond pour la dernière fois, et on l'éteint dans du fort vinaigre, dans lequel on aura éteint de la chaux vive, et il sera bien purifié.

Pour rendre un homme impuissant.

Si vous voulez rendre un homme impuissant, prenez un de ces vers qui luisent en été dans les buissons, écrasez-le dans votre main, et frottez-en la nuque de celui que vous voudrez frapper d'impuissance, et vous pouvez être sûr du succès, attendu que vous aurez interrompu la communication entre le cerveau et les organes de la génération, mais il faut pour cela une grande puissance de volonté.

Pour rendre la puissance à un homme qui l'a perdue.

Prenez de la graine de la plante appelée bardane, écrasez-la dans un mortier, joignez-y le testicule gauche d'un bouc de trois ans, une pincée de poudre provenant des poils du dos d'un chien entièrement blanc, que vous aurez coupés le premier jour de la nouvelle lune et brûlés le septième ; vous mettrez le tout infuser dans une bouteille à moitié pleine d'eau-de-vie, et que vous laisserez débouchée pendant vingt-et-un jours, pour qu'elle reçoive l'influence des astres.

Le vingt-et-unième jour, qui sera justement le premier de la lune suivante, vous ferez cuire le tout, jusqu'à ce que le mélange soit réduit à l'état de bouillie très épaisse : alors vous y ajouterez quatre gouttes de semence de crocodile, recueillie à une heure convenable, et vous aurez soin de passer le mélange à travers une chausse. Après avoir recueilli le liquide qui en découlera, il n'y aura plus qu'à en frotter les parties naturelles de l'homme impuissant, et sur-le-champ il fera des merveilles. Ce mélange est tellement actif, qu'on a vu des femmes de-

venir enceintes après s'en être frotté les parties correspondantes, afin d'en faire partager l'efficacité à l'homme sans qu'il s'en doutât.

Comme il est assez difficile de se procurer de la semence de crocodile, on peut la remplacer par celle de plusieurs espèces de chiens. La reine Cléopâtre prétend que la cause de cette substitution est l'admirable adresse avec laquelle le chien sait éviter d'être dévoré par les crocodiles dont le Nil est rempli.

Pour garantir sa maison de la peste et du tonnerre.

Prenez la tige d'une plante qu'on nomme armoise, au moment où elle est en fleur ; coupez-la le plus près de terre qu'il vous sera possible, et attachez-la, le troisième jour, avec du fil de laiton au pignon de la maison, le plus haut que vous pourrez, de manière que le haut de la plante soit renversé du côté de la terre. Le tonnerre ne tombera jamais sur cette maison ; la peste, ni aucun air malfaisant ne pourront y pénétrer, tant que l'armoise y restera suspendue.

Pour faire paraître noirs tous les objets qui sont dans un appartement.

Si l'on veut que tous les objets qui sont dans un appartement paraissent noirs, il suffit de tremper la mèche de la lampe ou de la chandelle qui doit l'éclairer dans de l'écume de mer bien battue et bien mêlée ensemble. Pour faire que tous ceux qui entreront paraissent ivres ou extravagants, ajoutez à l'huile de la lampe du safran jaune, de la litharge et de l'huile de succin.

Pour faire dire à une jeune fille ou à une femme tout ce qu'elle a fait

Pour faire dire à une fille ou à une femme tout ce qu'elle a fait qu'on prenne le cœur d'un pigeon et la tête d'une grenouille ; et après les avoir fait sécher, on les réduira en poudre ; on les mettra ensuite sur l'estomac de celle sur qui l'on voudra expérimenter, pendant qu'elle dort. On lui fera dire alors tout ce qu'elle a dans l'âme. Quand elle aura dit ce que l'on désirera savoir, on enlèvera avec précaution ce qu'on avait posé au creux de l'estomac, de peur qu'elle ne s'éveille ou qu'il n'arrive quelque accident.

Pour voir et faire des choses surnaturelles.

Il faut, dit Hermès Trismégiste, avoir sur la langue une lame d'or constellée, de la largeur d'un demi pouce, et sous la plante des pieds, un lambeau de drap mortuaire, tenir à la main une baguette de cou-

drier, et s'être abstenu du commerce des femmes pendant trente cinq jours, parce que trente-cinq est un multiple de sept, qui est le nombre puissant. Alors vous vous mettrez sous la domination des astres favorables aux sortiléges, et vous ferez des choses prodigieuses.

Pour se préserver de la morsure des serpents, couleuvres et vipères.

Si l'on veut avoir un moyen infaillible de se préserver de la morsure de toute espèce de reptile venimeux, on prendra des feuilles de fraisier, qu'on aura soin de cueillir le premier jour de la lune, sous la domination de Jupiter. On les mettra dans un vase de verre, sur une feuille de parchemin vierge, et on les exposera depuis le onzième jusqu'au quinzième jour, aux rayons de cet astre, puis on s'en fera une ceinture que l'on portera sur soi, par-dessus ou par-dessous les vêtements. Aussitôt que les reptiles sentiront les feuilles de cette plante ainsi préparée, ils prendront la fuite.

Cela est tellement vrai que, si l'on trace à terre un cercle continu avec ces feuilles, et qu'on place un serpent vivant à l'intérieur, il se laissera mourir de faim plutôt que d'en sortir.

Pour rompre facilement une barre de fer.

Vous prendrez du savon réduit en colle un peu épaisse, vous en oindrez la barre, puis vous nettoyerez l'endroit où vous voudrez que la barre soit rompue, et avec un pinceau, vous oindrez cinq ou six fois cet endroit avec de l'eau de mer, clarifiée, par filtration, avec six onces de racines de mandragore : elle rongera si subtilement la substance du fer, qu'en moins de six heures de temps vous pourrez aisément rompre la barre.

Pour guérir du mal caduc.

Vous ferez un anneau de pur argent, dans le chaton duquel vous enchâsserez un morceau de corne de pied d'élan, puis vous choisirez un lundi du printemps auquel la lune sera en aspect ou en conjonction avec Jupiter ou Vénus, et, à l'heure favorable de la constellation, vous graverez au dedans de l'anneau ce qui suit : † *Dabi* † *Habi* † *Gaber* † *Gabr* † ; puis l'ayant parfumé trois fois avec l'eau céleste dont nous avons donné plus haut la formule, soyez assuré qu'en portant habituellemenf cet anneau au doigt du milieu de la main, il guérit du mal caduc, ou le prévient.

Recette pour guérir les blessures d'armes blanches ou d'armes à feu.

J'ai été témoin, dit Albert-le-Grand, de la promptitude avec laquelle un soldat polonais guérit sans aucun médicament un de ses camarades, blessé de deux coups d'épée qui étaient mortels.

Il commença par bien laver sa bouche et ses dents avec de l'eau-de-vie, puis avec de l'eau de rose, afin qu'il eût l'haleine douce et sans mauvaise odeur; puis, s'approchant du blessé, il découvrit sa double plaie, qui était toute saignante, et l'ayant bien nettoyée avec de l'eau de plantain, il en étancha tout le sang, en la pressant doucement et en l'essuyant avec un linge imbibée de la même eau.

Alors, approchant sa bouche de la plaie, il prononça les paroles suivantes, en faisant le signe de la croix sur la plaie, comme il est marqué

***Jésus-Christ est né* †, *Jésus-Christ est mort* †, *Jésus-Christ est ressussité* †, *Jésus christ commande à la plaie que le sang s'arrête* †, *Jésus-Christ commande à la plaie qu'elle se ferme* †, *Jésus-Christ commande à la plaie qu'elle n'exhale aucune mauvaise odeur* †, *ainsi qu'ont fait les cinq plaies qu'il reçut en son saint corps* †. »**

Qu'il continue à dire : *Épée, je te commande, au nom et par la puissance de celui à qui toutes les créatures obéissent, de ne faire non plus de mal à cette créature que la lance qui perça le côté de Jésus-Christ, étant attaché à l'arbre de la croix. Au nom du Père* †, *et du Fils* † *et du Saint-Esprit* †, *amen.*

Si la plaie perce de part en part, il faut faire la même cérémonie de l'autre côté, et on la couvre d'une compresse imbibée d'eau de plaintain, que l'on renouvelle de douze heures en douze heures, et le malade est promptement guéri.

Secret pour faire le cierge magique.

Voici la manière de faire un cierge magique, au moyen duquel celui qui le tiendra allumé paraîtra sans tête. Vous prendrez la peau dont le serpent s'est nouvellement dépouillé, de l'oximent, de la poix grecque, du reupontique, de la cire vierge et du sang d'un âne.

Vous broierez toutes ces choses ensemble, et vous les mettrez bouillir à petit feu, durant trois quarts d'heure, dans un vieux chaudron plein d'eau de marais; puis les laissant refroidir, vous séparerez la masse de vos drogues d'avec l'eau, et vous en composerez un cierge dont le lumignon sera de plusieurs fils d'un linceul où un mort aura été enseveli; et quiconque allumera ce cierge en sera éclairé et paraîtra sans tête.

Secret pour faire paraître une chambre pleine de serpents.

Pour faire paraître une chambre pleine de serpents et d'autres figures qui inspirent l'épouvante, vous y allumerez une lampe qui soit garnie de ce qui suit : prenez de la graisse d'un serpent noir, avec la dernière peau qu'il aura quittée ; vous ferez bouillir cette graisse et cette peau avec de la verveine, dans un chaudron, où vous aurez mis deux pots d'eau de forge, et au bout d'un quart d'heure, vous tirerez le chaudron de dessus le feu, et vous coulerez cette composition dans un morceau de linceul qui ait servi à un mort : vous laisserez refroidir la composition, et vous ôterez avec une cuiller la graisse qui sera congelée sur l'eau ; puis vous ferez un lumignon avec du fil du linceul ; et ayant mis dans le fond de la lampe la peau bouillie du serpent, vous essuierez le lumignon avec la graisse, et, quand la lampe sera allumée avec de l'huile d'ambre, vous aurez un spectacle hideux de serpents, qui épouvanteront ceux qui n'auront pas le secret de cette lampe.

Pour guérir de la rage.

Prenez une demi-once d'eau de vinette, un drachme de thériaque, quatre grains de mercure sidérique, à l'état de précipité rouge ; ajoutez-y quatre pincées de fleur de soufre, trois jaunes d'œufs de pigeon ; l'œuf de tourterelle vaut encore mieux, mais il faut qu'il soit également cuit dur, et quand le tout sera bien mélangé, vous le diviserez en soixante-quatre parties égales, que vous ferez prendre au malade d'heure en heure, depuis la première jusqu'à la dernière.

Ce remède est souverain, et il peut être administré en quelque état désespéré que se trouve la personne qui a été mordue. On a vu des gens qu'on était obligé de garrotter, pour leur administrer de force les premières doses, jusqu'à la quinzième ou vingtième, et qui n'en ont pas moins été guéris pour cela, mais d'ordinaire le mieux se fait sentir à la troisième ou à la quatrième.

Pour manier un fer rouge sans se brûler.

Prenez de l'arsenic rouge avec de l'alun, broyez-les ensemble, et mêlez-les avec du suc de joubarbe et la gomme qui sort du laurier odorant : l'homme qui s'en sera frotté les mains à trois fois consécutives, pourra prendre et manier un fer rouge sans en être blessé.

Secrets de la jarretière pour les voyageurs.

Vous cueillerez de l'herbe que l'on appelle armoise dans le temps où le soleil fait son entrée au premier degré du signe du Capricorne : vous la laisserez un peu sécher à l'ombre, et en ferez des jarretières avec la peau d'un jeune lièvre, c'est-à-dire que, ayant coupé la peau d'un lièvre de sept mois au plus, en courroies qui auront la largeur de deux pouces, vous les mettrez doubles, afin que vous y mettiez ladite herbe, que vous y renfermerez au moyen d'une couture. Vous mettrez ces jarretières à vos jambes. Il n'y a point de cheval qui puisse suivre longtemps un homme muni de ces jarretières.

Voici une autre manière de faire ces jarretières : observez le temps que la Lune sera en conjonction avec Mercure (l'observation sera encore meilleure si elle se fait un mercredi de printemps) ; puis vous prendrez un morceau de peau d'un jeune loup; vous en ferez deux jarretières sur lesquelles vous écrirez avec votre sang les paroles suivantes : *Abumalith cadas* ✝ *ambulavit* ✝ *in fortitudine* ✝ *cibi illius* ✝; et vous serez étonné de la vitesse avec laquelle vous cheminerez étant muni de ces jarretières attachées à vos jambes.

De peur que l'écriture ne s'efface, il sera bon de doubler la jarretière d'une toile de fil blanc du côté de l'écriture.

Voici une troisième manière, dont l'invention remonte au VIIIe siècle, et dont fait mention la fameuse Chronique de saint Gildas : vous aurez les cheveux d'un larron mis à mort, desquels vous ferez des tresses dont vous formerez des jarretières que vous coudrez entre deux toiles de telle couleur qu'il vous plaira.

Vous les attacherez aux jambes de derrière d'un jeune poulain, puis en le forçant de marcher en reculant environ vingt pas, vous direz les paroles suivantes :

«*Sicut ambulat Dominus Sabahot super pennas ventorum, sicut ambulabo super terram.*»

Puis vous laisserez échapper le poulain, vous le ferez courir à perdre haleine, et vous serez émerveillé de l'effet de ces jarretières.

Secret pour qu'une femme soit contente de son mari.

Il est écrit dans le livre de la reine Cléopâtre :

Une femme qui n'est pas contente de son mari n'a qu'à prendre la moelle de la pate gauche d'un loup, et la porter sur elle. Il est certain qu'elle sera satisfaite dans son amour, suivant son désir, et qu'il n'aimera qu'elle seule aussi longtemps qu'elle n'aura pas touché à l'oreille d'un

mulet ou à celle d'un eunuque, ou à la corne d'un bœuf, ou de tout autre animal impuissant.

Secret pour empêcher une femme d'être infidèle.

Si l'on veut empêcher qu'une femme devienne infidèle à son mari, qu'on prenne une mèche de ses cheveux les plus longs : les ayant fait brûler sur des charbons ardents, qu'on en jette la cendre sur un lit ou sopha, ou un meuble quelconque que l'on aura auparavant frotté avec du miel rosat, et que son mari ait le plus tôt possible une intime causerie avec elle, elle ne pourra aimer que lui après cela, et ne trouvera nul plaisir à être courtisée par un autre.

Secret pour être en paix avec tout le monde.

On lit dans la légende de l'abbaye de Montmartre, légende conservée à la bibliothèque nationale, que le roi Charles VII, désespéré de voir son royaume ruiné par la guerre, eut recours à un saint ermite, qui habitait une caverne placée à l'extrémité d'un village appelé Carrières-sous-Bois, et qui touche presque à la forêt de Saint-Germain-en-Laye. On peut y voir encore cette caverne, objet du pieux respect des habitants, qui cependant ne passent pas pour dévôts.

Le saint ermite, connu sous le nom du père Bultonus ou Bulton, donna au roi Charles VII une image de sainte Véronique, avec l'oraison suivante, qu'il avait écrite sur le revers de l'image, assurant au monarque que s'il la portait dévotement, et récitait tous les jours la susdite oraison, ses affaires se rétabliraient de mieux en mieux, et qu'il aurait la paix : ce qui arriva effectivement fort peu de temps après, d'une manière que l'on peut dire miraculeuse, par l'apparition de la Pucelle d'Orléans. Cela a donné lieu à la dévotion que, dans beaucoup de provinces, on porte à l'image de sainte Véronique, et à l'oraison qui doit l'accompagner. On a observé que dans ces pays il y a très peu ou point de procès, et que les fonctions de juge-de-paix, y sont une véritable sinécure.

Voici cette oraison, que l'on doit réciter tous les matins, en s'éveillant, et avant de sortir de son lit :

Pax Domini nostri Jesu-Christi sit semper mecum, per virtutem Eliæ prophetæ, cum potestate et efficacià faciei Domini nostri Salvatoris, et dilectissimæ matris ejus sanctæ Mariæ Virginis, et per caput sancti Joannis Baptistæ, et per duodecim Apostolos, et per quatuor Evangelistas, et per sanctos omnes Martyres Dei Confessores, Virgines, Viduas, Archangelos, Angelos, et omnes cœlestes Hierarchias. AMEN.

Secret de la ceinture de chasteté.

Quoique les aliments assaisonnés avec laitue et pourpier soient fort utiles pour amortir l'ardeur de la concupiscence, néanmoins, comme on n'en trouve pas dans toutes les saisons, la nature offre plusieurs autres remèdes qui ont d'ailleurs beaucoup plus d'efficacité. Vous prendrez donc de la poudre d'agate, que vous mettrez dans une bande de linge qui aura été trempée dans de la graisse de loup; on ceindra ses reins de cette bande, en guise de ceinture.

Outre cela, l'homme portera sur lui un cœur de caille mâle, et la femme, celui d'une caille femelle, et il produira plus d'effet s'il est enveloppé dans un morceau de peau de loup.

Recette contre le charme de l'aiguillette nouée.

Les anciens assurent que l'oiseau qu'on appelle pivert est un souverain remède contre le sortilége de l'aiguillette nouée, si on le mange rôti, à jeun, avec du sel bénit; si l'on respire la fumée de la dent brûlée d'un homme mort depuis peu, on sera pareillement délivré du charme.

Le même effet est produit si l'on met du vif argent dans un chalumeau de paille d'avoine, ou de paille de froment, et que l'on place ce chalumeau sous le chevet du lit de l'individu qui est atteint de ce maléfice.

Recette pour faire le fameux élixir de vie.

Prenez huit livres de suc mercuriel, deux livres de suc de bourrache, tiges et feuilles, douze livres de miel de Narbonne, ou autre, le meilleur que vous pourrez trouver; mettez-le tout ensemble, passez-le par la chausse à hypocras, et clarifiez-le ensuite.

Mettez infuser à part, pendant vingt-quatre heures, quatre onces de racine de gentiane coupées par tranches, dans trois chopines de vin blanc, sur des cendres chaudes, agitant de temps en temps; vous passerez ce vin dans un linge, sans l'exprimer.

Mettez cela dans les sucs préparés comme il a été dit plus haut, avec le miel, faisant bouillir le tout doucement, et cuisez-le de manière à lui donner la consistance du sirop ; vous le mettrez rafraîchir dans une terrine vernissée, puis dans des bouteilles que vous conserverez dans un lieu où règne une douce température.

Prenez-en tous les matins une cuillerée; mais avant de la prendre, faites le signe de la croix, et prononcez à voix basse les paroles suivantes, en joignant les deux mains sur la poitrine: *Sicut benedictus et sanctissimum Virginis lac fuit amœnum et dulce domino Jesu-Christe, fac, omnipotens Deus, summe rerum Arbiter, ut iste liquor sit pectori meo*

propitius, mihi vitam asserat longam, et in membris meis vigorem alat foveatque. AMEN.

Secret magique pour parler aux morts.

Ecoutez ce que dit Albert-le-Grand :

Il faut assister à la messe de Noël, à minuit précis, si l'on veut avoir un entretien avec les habitants de l'autre monde. C'est au moment où le prêtre lève l'hostie sainte qu'il faut s'incliner, et dire avec componction en tenant les bras croisés sur sa poitrine, et en regardant la voûte du temple, *Exsurgant mortui, et ad me veniant.*

A peine aurez-vous prononcé ces six mots latins, qu'il faut se rendre au cimetière, et à la première tombe qui s'offrira à vos regards, vous ferez cette prière : « Puissances infernales, vous qui portez le trouble dans l'univers, abandonnez vos sombres demeures. »

Après un moment de silence, vous ajouterez : « Si vous tenez sous votre domination celui ou celle pour qui je m'intéresse, je vous conjure, au nom du Roi des Rois, de me le faire apparaître à l'heure et au moment que je vous indiquerai. »

Après cette cérémonie indispensable vous prendrez une poignée de terre, et la disperserez comme on disperse le grain dans un champ, en disant à voix basse : « Que celui qui n'est que poussière se réveille au fond de son tombeau, et qu'il réponde aux questions que je vais lui adresser au nom du Père de tous les hommes. »

Vous fléchirez alors un genou contre terre, en tournant les yeux du côté de l'Orient, vous prendrez deux os de mort, que vous mettrez en sautoir et vous les jetterez vers le temple, qui se présentera à votre vue.

Toutes les dispositions ainsi prises, vous vous acheminerez du côté de l'Occident ; et lorsque vous aurez fait quatre mille dix neuf cents pas, vous vous coucherez par terre, tout allongé, les paumes des mains appliquées contre vos cuisses, les yeux levés vers le ciel et un peu tournés du côté de la Lune.

C'est dans cette posture que vous appellerez par son nom celui ou celle que vous désirerez voir, en ayant soin de ne pas vous troubler lorsque vous verrez paraître le spectre, et vous solliciterez sa présence par ces mots : *Ego sum qui te appello et videre volo.*

Lorsque vous aurez obtenu de l'ombre que vous invoquerez ce qui vous aura paru le plus propre à vous satisfaire, vous la renverrez, en lui disant : *Ad regnum electorum revertere ; ego sum voti compos.* AMEN. Alors, quittant la posture où vous vous étiez mis, vous retournerez sur la tombe où vous avez déjà fait une prière, et sur laquelle

vous ferez une croix de la main gauche avec la pointe d'un couteau. L'opération sera accomplie.

Manière de faire le miroir de Salomon.

Prenez une plaque d'acier luisante et bien polie, et écrivez dessus avec le sang d'une colombe blanche, ces noms : *Jehova, Eloïm, Mitraton, Adonaï,* et mettrez ledit acier dans un linge propre, neuf et blanc ; et lorsque vous apercevrez la Lune nouvelle, et à la première heure du Soleil couchant, approchez-vous d'une fenêtre et regardant le ciel avec dévotion, dites : « *Æterne Deus, respice indignissimum servum tuum, et dignare mittere mihi Angelum tuum Anaïl, in speculum istud, qui mandet, et inspiret, et jubeat cum sociis, et mihi famuletur in omnibus rebus quœ ad veritatem pertinent.* »

Jetez du parfum sur des charbons faits de bois de laurier, et faites cette invocation : « *Veni, Anaïl, et tibi placeat esse mecum, in nomine Patris potentissimi, in nomine Spiritus Sancti. Veni, Anaïl, in nomine terribilis Jehovah; veni Anaïl in virtute immortalis Eloïm; veni, Anaïl, in brachio omnipotentis Mitraton.* AMEN.

Quand vous aurez fait cette invocation, faites le signe de la croix sur vous et sur le miroir, tous les jours le matin et le soir, pendant quarante huit jours ; après ce temps, vous pouvez espérer voir l'ange Anaïl, qui vous apparaîtra sous la figure d'un très-bel enfant, vous saluera, et commandera à ses compagnons de vous obéir.

Observez qu'il ne faut pas toujours un aussi long espace de temps, pour faire ce miroir magique : souvent l'Ange apparaît au bout de quatorze jours, suivant la dévotion et l'état de grâce et de perfection de l'opérant.

Lorsque l'Ange vous apparaîtra, demandez-lui ce que vous souhaitez et priez-le de venir vers vous toutes les fois que vous l'appellerez.

Puis, lorsqu'il aura satisfait à vos désirs, adressez lui ces paroles : « *Gratias ago tibi, Anaïl, qui venisti et mihi famulatus es; abi in pace, et tibi redire ad me placeat, quoties te vocavero.* »

Puis faites un signe de croix sur vous et sur le miroir.

Mais, pour obtenir le succès complet de cette opération, il faut, disent les princes de la science occulte, réunir des conditions telles, que peu d'hommes peuvent espérer voir leurs vœux satisfaits par une faveur aussi merveilleuse de la puissance divine.

L'ART

DE LA MAGIE BLANCHE

contenant

LES SECRETS DE PHYSIQUE AMUSANTE, DE PRESTIDIGITATION, LES TOURS D'ARITHMÉTIQUE, DE CARTES, DE GOBELETS, D'ESCAMOTAGE, DE SUBTILITÉ ET D'ADRESSE, ET LES RECETTES A L'USAGE DES SORCIERS DE SOCIÉTÉ.

Prodigia exercent : digitis hi namque micantes,
Attentos fallunt oculos, dum vascula tractant
Apta dolis ; fraudem velatam præpete gestu
Virga et voce juvant... stupet ore ignarus hianti
Spectator...

ANTI. LUCR., lib. IV.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES. — L'ORIGINE DE LA MAGIE BLANCHE. — DIVERS AUTEURS DE TRAITÉS. — LA MAGIE BLANCHE ANCIENNE ET MODERNE. — LES CÉLÈBRES PHYSICIENS ET PRESTIDIGITATEURS. — LES ÉVOCATIONS EN 1796. — SOUVENIRS ANECDOTIQUES.

On a longtemps confondu la magie noire et la magie blanche, et les charlatans, les fripons, qui leur ressemblent beaucoup, ont profité de cette confusion : ils ont exploité la crédulité publique, et il leur a été facile de faire passer aux yeux des ignorants, pour le résultat de l'intervention d'un pouvoir surnaturel, ce qui n'était dû qu'à l'agilité des doigts, à l'adresse des mouvements, jointe à une connaissance superficielle de la physique.

Il paraît que dans l'antiquité cet art a été très-cultivé, et poussé même jusqu'à une certaine perfection relative ; car les faiseurs de tours, les escamoteurs, n'avaient pas alors à leur disposition les découvertes

dont les génies des trois derniers siècles ont enrichi, agrandi le domaine de la science ; c'est même chez les Égyptiens qu'on trouve les maîtres qui ont enseigné la prestidigitation, les tours d'adresse, et autres secrets, pour frapper fortement l'imagination, et en imposer au vulgaire par des opérations qui semblaient appartenir à la nature des prodiges, et résulter de communications avec la Divinité.

Ce ne fut guère que vers la fin du xve siècle, que l'on commença à séparer deux arts ou deux sciences que bien des gens étaient intéressés à voir unies par des liens indissolubles. Porta et Cardon furent les premiers savants qui tâchèrent de débrouiller ce chaos et de poser une barrière entre la magie noire et la magie blanche ; leurs travaux furent très utiles, quoique incomplets. Les sciences mathématiques étaient elles-mêmes impuissantes à établir leurs propres limites : il y avait encore trop de préjugés à dissiper, et les savants qui cherchaient à émanciper la pensée humaine, n'étaient pas tout à fait dégagés de préventions ou d'erreurs qui pouvaient faire ajourner cette émancipation.

Les faiseurs de tours, les escamoteurs, les joueurs de gobelet, les hommes incombustibles, les avaleurs de sabres ou d'épées, eurent encore de beaux jours. Au milieu du xviiie siècle parurent enfin quelques hommes instruits, qui ne dédaignèrent pas d'appeler la science au secours de la magie blanche, qui était restée stationnaire, et semblait vouloir prolonger indéfiniment son enfance, car elle ne sortait pas du cercle traditionnel des opérations anciennes.

Il y a de très bonnes choses dans les ouvrages de Bachet de Meziriac qui, le premier, s'est occupé de récréations curieuses et de problèmes amusants sur les nombres.

Le Père Nicéron nous a laissé un traité très curieux sur les illusions extraordinaires de l'optique. Après lui Ozanam, fameux professeur de mathématiques, recueillit ce qu'il y avait de plus intéressant dans les auteurs qui l'avaient précédé ; il y ajouta quelquelques découvertes nouvelles et donna un traité complet de *Récréations mathématiques*. Il était certainement en état de traiter à fond cette matière ; mais, en général, son ouvrage est trop profond, et présente des difficultés nombreuses au lecteur, auquel il suppose des connaissances assez étendues. Ozanam avait oublié que, dans des livres qui ont l'amusement pour objet, il faut écarter tout ce qui occasione ou exige trop d'application : il ne faut pas faire d'une distraction une fatigue. Cependant, depuis la mort de ce savant, son ouvrage a eu de nombreuses éditions ; mais il n'est pas au niveau de la science, qui a fait tant de progrès depuis soixante ans, grâce aux travaux des Fourcroy, des Thénard, des Thillaye, de sir Humphry Davy, et d'autres savants non moins célèbres.

La pratique a marché du même pas que la théorie : elle a été heureuse dans l'application des nouveaux enseignements de la science ; elle s'y est régénérée et rajeunie en quelque sorte : aussi, de la place publique et du carrefour où elle dressait ses tréteaux séculaires, a-t-elle passé dans les salons du grand monde ; elle y a reçu une hospitalité bienveillante et d'honorables applaudissements.

Bientôt aussi elle eut ses théâtres, de vastes salles où elle convia le public au spectacle de ses enchantements et de ses prestiges.

Elle devint même aussi un peu politique et joua un rôle assez important vers la fin du dernier siècle. Le drame révolutionnaire touchait à son dénoûment : le bourreau, las de faire tomber des têtes , avait interrompu ses œuvres sanglantes ; les parents des victimes pouvaient les pleurer : ils se consolaient par leur souvenir, par des regrets donnés à leur mémoire, par des imprécations contre les juges qui les avaient envoyées à la mort.

Alors à Paris, dans une maison de belle apparence , située rue de l'Échiquier, presque au coin de la rue Hauteville, un physicien ouvrit un salon de fantasmagorie qui bientôt ne put suffire à la foule des spectateurs qui venaient le visiter : c'était vers l'an 1796.

Le physicien évoquait les ombres de ceux qu'on voulait revoir et ils apparaissaient à sa voix, avec leurs traits, leurs vêtements, et même leurs horribles blessures : « Faites paraître la princesse de Lamballe, lui demanda un jour un des spectateurs ! » Et après une demi-heure de préparations fantasmagoriques, la princesse s'offrit aux regards du public, telle qu'on l'avait vue , quelques moments avant de tomber sous les coups des assassins : « C'est elle ! c'est elle ! » s'écrièrent tous ceux qui avaient vu la malheureuse amie de Marie-Antoinette.

Ainsi défilèrent successivement quelques-unes des célébrités de la Révolution : Robespierre, Danton, Marat, sortirent de la nuit du tombeau. L'illusion était complète : de là d'horribles émotions, des crises nerveuses, des évanouissements, des terreurs, des larmes et des sanglots.

Mais l'autorité s'alarma d'un succès de ce genre ; il ne permit pas au *résurrectionneur* de continuer ses évocations, et le salon de la rue de l'Echiquier fut fermé.

Par quel art ces évocations, qui excitaient tant de surprises, avaient-elles lieu ? Comment le physicien, mis souvent à des épreuves auxquelles il ne pouvait être préparé, pouvait-il satisfaire aux exigences du public, à l'imprévu des demandes ? C'est ce que nous ignorons ; mais, quoi qu'il en puisse être, on ne saurait lui refuser un habileté, un talent extraordinaires ; ils n'ont pas, que nous sachions, encore été égalés.

Quelques années plus tard, nous voyons briller Robertson, Séraphin, M. Comte, qui a conservé toute sa réputation, et qui faillit, comme chacun sait, être victime de son talent, en Suisse, où des paysans, le prenant pour un sorcier, voulurent le brûler vif. Il lui fallut encore beaucoup d'adresse et de présence d'esprit pour dérober sa tête à la palme de ce martyre d'un nouveau genre.

Au moment où nous traçons cette esquisse historique, M. Comte a un concurrent redoutable, M. Philippe, dont personne, du reste, ne conteste le mérite, et qui ne paraît pas avoir encore lassé la curiosité publique.

—

CHAPITRE II.

LES TOURS D'ARITHMÉTIQUE.

Les propriétés particulières des nombres, leurs diverses proportions et progressions, les combinaisons et permutations dont ils sont susceptibles, offrent une grande variété d'amusements qui ne demandent qu'un peu d'adresse et d'intelligence. Voici quelques-uns de ces problèmes d'arithmétique, avec les moyens de les résoudre facilement.

Propriété du nombre 11.

Le nombre 11 étant multiplié par les termes de la progression arithmétique 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, donnent toujours pour produits deux figures semblables.

Exemple.

11	11	11	11	11	11	11	11	11
1	2	3	4	5	6	7	8	9
11.	22.	33.	44.	55.	66.	77.	88.	99.

Le piquet à cheval.

Deux cavaliers voyageant ensemble, et ennuyés du chemin qui leur reste encore, inventent un jeu qui puisse leur faire passer le temps plus agréablement, et conviennent ensemble de jouer un cent de piquet, à condition que celui qui arrivera le premier au nombre 100 aura gagné, et qu'en comptant l'un après l'autre, on pourra ajouter le nombre que l'on voudra, pourvu cependant qu'il soit moindre que 11.

Afin que le premier qui nomme le nombre puisse arriver à 100, et

que son ardversaire n'y puisse pas parvenir, il doit se souvenir des nombres 11, 22, 33, etc. du problème ci-dessus, et compter de manière qu'il se trouve toujours d'une unité au-dessus de ces nombres, attendu que son adversaire, ne pouvant prendre un nombre plus grand que 10, ne pourra arriver au nombre 12, qu'il prendra alors lui-même et conséquemment ensuite les nombres ou époques 23, 34, 45, 56, 67, 78 et 89. Etant arrivé à ce dernier nombre, quels que soient ceux que puisse choisir son adversaire, il ne peut l'empêcher de parvenir, le coup suivant, au nombre de 100.

On observera ici, que si celui contre lequel on joue ne connaît pas le secret de ce coup, le premier peut (pour mieux déguiser ce tour) prendre indistinctement toutes sortes de nombres dans les premiers coups, pouvu que vers la fin de la partie il s'empare des deux ou trois derniers nombres qu'il faut avoir pour gagner. Au reste, ce tour ne se fait qu'avec ceux qui n'en connaissent pas le calcul ; autrement il n'a rien d'agréable, attendu que celui qui nomme le premier a toujours gagné.

Il peut se faire aussi avec tous autres nombres ; et alors, si le premier veut gagner, il ne faut pas que le nombre où l'on doit arriver mesure exactement celui jusqu'où on peut atteindre pour gagner, car alors on pourrait perdre ; mais il faut diviser le plus grand par le plus petit, et le reste de la division sera le nombre que le premier doit nommer d'abord pour être assuré du gain.

Exemple : — Si le nombre auquel on se propose d'atteindre est 30, et le nombre au-dessus duquel on doit nommer 7 : 4 fois sept faisant 28, il reste 2 pour aller à 30, et ce nombre est celui que le premier doit nommer d'abord : alors, quelque nombre que nomme l'adversaire, s'il y ajoute celui qui convient pour former avec lui celui de 7, il parviendra nécessairement au nombre 30.

Les trois bijoux.

On présente à trois personnes différentes trois bijoux, en leur laissant la liberté d'en choisir chacune un secrètement, et à leur volonté, et on leur propose de déterminer, après quelques opérations, celui que chacun a caché.

Opération.

Soient, les trois bijoux, une bague, une tabatière et un collier : désignez-les mentalement par *A E I*, de même que les trois personnes. Ayez 24 jetons, donnez-en un à la première personne *a* ; 2 à la

deuxième personne *e*; 3 à la troisième personne *i*, et mettez sur la table les 18 jetons qui vous restent. Vous étant mis à l'écart et caché, proposez que celui qui a la bague prennne autant de jetons qu'il en a, et que celui qui a la tabatière prenne le double de ce qu'il a de jetons; et enfin que celui qui a pris le collier en prenne le quadruple : paraissez ensuite, et jetant un coup-d'œil sur les jetons qui restent sur la table, remarquez-en le nombre.

Il n'en doit rester que 1, 2, 3, 5, 6 ou 7, qu'il faut rapporter aux syllabes du vers qui suit :

1	2	4	5	6	7.
Par fer —	César —	jadis —	devint —	si grand —	prince.

Il faut ensuite faire attention que s'il n'est resté qu'un jeton, les deux syllabes *par fer* désignent que la première personne a la bague, à laquelle on a adapté la lettre *a* et la seconde la tabatière, où l'on a dapaté la lettre *e*, et que par conséquent la troisième a le collier. De même, s'il reste 6, les deux syllabes *si grand* désignent que la première personne a le collier, auquel on a adapté la lettre *i*, et la seconde, la bague, où a été adaptée la lettre *a*, etc.

Observation. — Les trois bijoux ne pouvant être partagés que de six manières différentes, et chacune d'elles changeant aussi le nombre des jetons qui doivent être pris par ces trois personnes, il en résulte que les chiffres qui restent sur la table doivent être aussi de six différents nombre. Le vers indiqué et les lettres qui désignent les personnes ne servent qu'à soulager la mémoire et à faire deviner promptement quels sont ceux qui ont caché ces trois objets.

Une personne ayant secrètement caché dans sa main un nombre de jetons, découvrir quel est ce nombre.

Prenez dans votre main une quantité de jetons que vous jugerez être plus forte que celle que cette personne aura prise, et dont vous connaîtrez le nombre, et dites-lui d'en prendre des vôtres un nombre suffisant pour aller jusqu'au nombre que vous savez avoir en votre main, en la faisant compter à commencer par le nombre qu'elle a dans la sienne; et ce qui vous restera, sera égal au nombre qu'elle avait caché dans sa main.

Exemple. — Soit 4 le nombre que la personne a secrètement caché dans sa main, et 14 celui que vous avez dans la vôtre : en disant à cette personne de prendre de vos jetons pour aller jusqu'à 14, il vous restera en main 4 jetons, même nombre que celui qu'elle avait dans sa main,



ce qu'il est aisé de concevoir, puisque, de la totalité des jetons contenus dans les deux mains, vous faites passer dans la sienne celle que vous aviez dans la vôtre.

Le jeu de l'anneau.

Une personne inconnue ayant secrètement choisi une bague, découvrir la main, le doigt et la jointure où elle l'a placée.

Opération. — Faites doubler par une personne le rang de celle qui a pris la bague, et dites qu'on ajoute 5 à ce nombre.

Faites ensuite multiplier cette somme par 5 et y ajoutez 10.

Faites ajouter 1 à ce dernier nombre si la bague est dans la main droite, ou 2 si elle est dans la main gauche, et multipliez le tout par 10.

Faites joindre à ce produit le nombre du doigt (c'est-à-dire 1 pour le pouce), et multipliez le tout par 10.

Faites-y encore ajouter le nombre de la jointure, et en outre le nombre 35.

Demandez qu'on vous remette cette dernière somme, et ôtez en 3535; le restant se trouvera composé de quatre chiffres, dont le premier indiquera le rang où est placée la personne; le second, la main droite ou la gauche; le troisième, le doigt, et le quatrième, la jointure.

Exemple. — En supposant que la troisième personne a mis la bague à la seconde jointure du pouce de la main gauche :

Double du rang de la troisième personne. .	6
Nombre à ajouter.	5
Vient au total.	11
Lequel étant multiplié par.	5
Vient au produit.	55
Auquel il faut ajouter.	10
Le nombre de la main gauche.	2
Vient au total.	67
Lequel étant de nouveau multiplié par. . .	10
Vient au produit.	670
Auquel joignant le nombre du pouce. . . .	1
Vient au total.	671
Lequel étant aussi multiplié par.	10
Vient au produit.	6710
Auquel joignant le nombre de la jointure. .	2
Et en outre.	35
Le total se trouve de.	6747
Duquel ôtant.	3535
Reste. . .	3212

donc le 3 désigne la troisième personne, le 2, la main gauche, le 1, le pouce, le 2, la seconde jointure.

Le loup, la chèvre et le chou.

Un batelier, ayant à passer un loup, une chèvre et un chou, et ne pouvant le faire qu'un à un, veut cependant faire en sorte que la chèvre ne reste pas au bord de l'eau seule en compagnie du loup, ni seule avec le chou.

Solution. Le batelier commencera par passer la chèvre; puis il retournera pour prendre le loup, qu'il passera; il ramènera la chèvre, qu'il laissera à terre, pour passer le chou du côté du loup; enfin, il retournera prendre la chèvre, et la passera; par ce moyen, le loup ne se trouvera ni avec la chèvre, ni la chèvre avec le chou, qu'en sa présence.

Les treize pauvres.

Une personne, voulant faire l'aumône à treize pauvres, n'a que douze francs, et veut en donner un à chaque pauvre, excepté à l'un d'entre eux, qui est en état de travailler; mais elle voudrait qu'il lui semblât que le hasard est cause qu'il n'a rien eu.

Solution. Disposez en rond treize cartes ou treize jetons qui représenteront les treize pauvres : comptez-les, depuis un jusqu'à neuf, en tournant toujours du même côté, et en faisant sortir du rang le neuvième, auquel on donnera un franc; et il se trouvera que le onzième, à compter de celui par lequel on a commencé, restera le dernier, et n'aura, par conséquent, aucune part à l'aumône. S'il n'y avait que douze pauvres et onze francs à distribuer, il faudrait alors commencer à compter par celui qui précède celui qu'on veut exclure.

Le testament.

Un père, en mourant, laisse sa femme enceinte. Il ordonne par son testament, que, si elle accouche d'un mâle, il héritera des deux tiers de son bien, et sa femme de l'autre; mais, si elle accouche d'une fille, la mère héritera des deux tiers, et sa fille d'un tiers. Cette femme accouche de deux enfants, un garçon et une fille : quelle sera la part de chacun?

Solution. — Ce problème n'a de difficulté que celle de reconnaître la volonté du testateur, Or, on a coutume de l'interpréter ainsi : puisque ce testateur a ordonné que, dans le cas où sa femme accoucherait d'un garçon, cet enfant aurait les deux tiers deson bien, et la mère un tiers, il s'ensuit que son dessein a été de faire à son fils un avantage d ouble de celui de la mère; et puisque, dans le cas où celle-ci accou-

cherait d'une fille, il a voulu que la mère eût les deux tiers de son bien, et la fille l'autre tiers, on en doit conclure que son dessein a été que la part de la mère fût double de celle de la fille. Pour allier ces deux conditions, il faut partager la succession de manière que le fils ait deux fois autant que la mère, et la mère deux fois autant que la fille.

Ainsi, en supposant le bien à partager de 30,000 francs, la part du fils serait de 17,142 6/7 ; celle de la mère de 8,591 5/7 ; et celle de la fille de 4,285 5/7.

Les Grâces et les Muses.

Les trois Grâces, portant des oranges, dont elles ont chacune un nombre égal, sont rencontrées par les neuf Muses qui leur en demandent : elles leur en donnent chacune le même nombre ; après cela, chaque Muse et chaque Grâce se trouvent également partagées. Combien les premières avaient-elles d'oranges?

Solution. —Le moindre nombre qui satisfasse à la question est douze ; car, en supposant que chaque Grâce en eût donné une à chaque Muse, elles se trouveront en avoir chacune trois, et il en restera trois à chaque Grâce.

Les nombres 24, 36, etc., satisferont également à la question ; après la distribution faite, chacune des Grâces et des Muses en eût eu 6 ou 9, etc.

Le voleur et le gendarme.

Un voleur, en s'enfuyant, fait huit lieues par jour ; un gendarme, qui le poursuit, ne fait que trois lieues le premier jour, cinq le second, sept le troisième, et ainsi de suite, en augmentant de deux lieues chaque jour. On demande combien de jours mettra le gendarme pour atteindre le voleur, et combien de lieues chacun aura fait.

Solution. — Pour résoudre cette question, ajoutez le nombre deux des lieues que le gendarme fait chaque jour de plus que le précédent, au double seize du nombre huit des lieues que le voleur fait chaque jour, et ayant ôté de la somme dix-huit, le double 6 du nombre trois des lieues que le gendarme a faites le premier jour, divisez le reste, nombre douze, par le deux des lieues que le gendarme fait de plus chaque jour, et le quotient six fera connaître que le gendarme atteindra le voleur au bout de six jours, et que par conséquent chacun aura fait 48 lieues, parce que six fois huit font quarante-huit, et que la somme de ces six termes de la progression arithmétique 3, 5, 7, 9, 11, 13, fait aussi 48.

Les deux âges.

L'âge d'un père est triple de celui de son fils : on demande dans combien d'années l'âge du père ne sera que double de celui qu'aura le fils, et si la chose est possible.

Solution. — Soit l'âge du père 45 ans, l'âge du fils quinze ans; en ajoutant quinze de part et d'autre, le fils aura alors trente ans et le père soixante; il aura par conséquent le double de l'âge de son fils.

Les voyageurs et le pommier.

Dix-sept individus, hommes, femmes et enfants, voyageaient un jour d'été; la chaleur ayant tari les sources, ils étaient dévorés d'une soif ardente. Un pommier s'offre à leurs regards; il portait dix-sept pommes : chaque femme eut la moitié d'une pomme, et chaque enfant un quartier. Les hommes mangèrent chacun trois pommes.

On demande combien il y avait d'hommes, combien de femmes et combien d'enfants.

Solution. — Il y avait quatre hommes, sept femmes et six enfants.

Les trois sœurs.

Dans une compagnie où plusieurs personnes s'entretenaient de leur âge, une demoiselle, à qui on demandait le sien, répondit : « Nous sommes trois sœurs, Lise, Clotilde, et moi, Fanny. Lise a deux ans de plus que moi, Clotilde huit de moins; à nous trois nous en avons cinquante. Calculez et vous aurez l'âge de mes sœurs et le mien. »

Solution.—Prenez d'abord le 1/3 de 50, qui fait 16 ans et huit mois; ajoutez à 16 ans 8 mois 2 ans, ce qui fera 18 ans 8 mois, qui sont positivement l'âge de Fanny; retranchez ensuite de l'âge de Fanny 8 ans, que Clotilde a de moins: il restera 10 ans 8 mois; soustrayez l'âge des deux sœurs Fanny et Clotilde, de 50 ans qu'elles ont à elles trois, il restera 20 ans et 8 mois pour Lise; ce qui fait juste, en réunissant ces trois nombres, le total de 50 années.

Réponse de Pythagore.

« Dis-moi, illustre Pythagore, combien de disciples fréquentent ton école. — Je vais te le dire, répond le philosophe : une moitié étudie les mathématiques, un quart la physique, un septième garde le silence; il y a de plus trois femmes. »

Solution. — Il s'agit de trouver un nombre dont une moitié, un quart, et un septième, en y ajoutant trois, fassent ce nombre lui-même. Il est aisé de découvrir que ce nombre est 28.

L'aveugle.

On introduit un aveugle dans une assemblée de demoiselles. Trompé par le bruit qu'il entend, il leur dit : « Bonjour, les 24 demoiselles. » Une d'entre elles lui répond : « Nous ne sommes pas 24 ; mais si nous étions cinq fois ce que nous sommes, nous serions autant au-dessus de 24 ce que nous sommes au-dessous de ce nombre. » On demande le nombre des demoiselles.

Solution.—Le nombre des demoiselles était 8 ; et, en effet, 5 fois 8 font 40, qui surpasse 24 de 16, comme 24 surpasse 8 du même nombre 16.

La tabatière.

Un officier présente à des dames du tabac dans une jolie tabatière dont la vue les charme. Une de ces dames demande ce que coûte cette tabatière. L'officier lui répond qu'elle coûte un nombre de louis d'or dont le double, ôté de trente-six, donnera pour reste quatre fois le nombre de louis qu'elle lui coûte : « Votre réponse est une énigme que monsieur votre ami voudra bien nous expliquer, répliqua cette dame. — Volontiers, madame, dit l'ami. »

Solution. — Quel que soit le nombre de louis que coûte cette tabatière, je le désigne par 6 ; et comme, selon M. l'officier, ce nombre, ôté deux fois de 36, donne pour reste 4 fois ce nombre 6, j'aurai cette progression : 36 moins 12, égale 4 fois 6. Or, si 36, moins deux fois le nombre de louis, que j'ignore, égale 4 fois le nombre de louis que coûte la tabatière, elle revient par conséquent à 6 louis d'achat.

Les trente maraudeurs.

Cinq canonniers, cinq dragons, cinq grenadiers et quinze soldats de différents corps sont surpris en maraude. Le général décide que quinze seront fusillés, et enjoint au grand prévôt de l'armée de faire mettre ces trente hommes sur une même ligne dans l'ordre qu'il voudra, et qu'ensuite, commençant par la gauche, on les comptera de suite ; que le neuvième sera fusillé et que, lorsqu'on sera à la fin de la ligne, on reviendra par la gauche, chacun restant à son poste, jusqu'à ce que la ligne soit réduite à quinze hommes, qui auront leur grâce. On demande dans quel ordre il faut que ces hommes soient placés, pour que les canonniers, les dragons et les grenadiers soient sauvés.

Le grand prévôt, voulant sauver les canonniers, les dragons et les

grenadiers, fait placer ces trente hommes ainsi qu'il suit, savoir : 4 canonniers, 5 soldats, 2 grenadiers, 1 soldat, 3 dragons, 1 soldat, 1 canonnier, 2 soldats, 2 dragons, 3 soldats, 1 grenadier, 2 soldats, 2 grenadiers et 1 soldat.

La généalogie d'un jeune seigneur.

Le gouverneur d'un jeune seigneur exaltait la haute naissance de son élève, assurant qu'il avait 800 ans de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel ; qu'il en avait les preuves par titres authentiques, attestées par le généalogiste de la cour, qui avait examiné ces titres avec la plus grande exactitude. Un géomètre qui était présent, dit froidement au gouverneur : « M. le marquis compte donc, à 4 générations par siècle, 32 générations d'aïeux et d'aïeules, tous nobles? — Sans doute, répliqua le gouverneur. — Combien le généalogiste a-t-il donc trouvé de personnes qui aient coopéré directement à la production de M. le marquis?—Belle question, répondit le gouverneur, qui s'était chargé d'enseigner les mathématiques au jeune seigneur ; soixante-quatre personnes. » Le géomètre répond en souriant : « Pour moi, qui n'ai pas l'honneur de faire l'éducation de M. le marquis, mais qui sais calculer, je soutiens que 8,589,934,590 personnes ont coopéré directement à la production de M. le le marquis ; qu'ainsi il est à parier que dans cet espace de 800 ans, il y a eu des personnes de tous les rangs et de tous les métiers qui ont coopéré, en légitime mariage, à la production de votre noble élève. Vous, professeur, prenez la plume et voyons ensemble qui de nous deux a raison.

Solution. — M. le marquis a un père et une mère ; son père a eu un père et une mère, et sa mère autant. Voilà donc quatre personnes nobles qui ont coopéré à la production du père et de la mère de M. le marquis, par conséquent à la sienne. Chacune de ces quatre personnes a eu un père et une mère, donc huit personnes ont produit ces quatre ; chacune de ces huit personnes a eu un père et une mère, conséquemment seize personnes ont produit les huit ; ces seize personnes ont, par la même raison, été produites par trente-deux personnes ; ces trente-deux par soixante-quatre, ainsi de suite ; de sorte que ces générations forment cette progression géométrique croissante de 32 termes ; savoir : 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128.

Ainsi, de progression en progression, jusqu'au 32e terme, qui est le dernier. Mais comme 2 est le petit terme, qui doit être ôté du dernier terme, on commencera la progression par le nombre 4. On dira donc : 4 et 4 font 8, 8 et 8 font 16, ainsi de suite jusqu'au 32e terme qui produira 8,589,934,592, duquel nombre on ôtera le plus petit terme qui

est 2, qui se trouve être la souche principale de toutes les progressions; il restera alors 8,589,934,590, qui forme le nombre des aïeux de M. le marquis, depuis 800 ans jusqu'à lui.

Le poisson.

Un voyageur arrivé du Congo a apporté à Paris un poisson dont la tête a neuf décimètres de longueur; la queue est aussi longue que la tête, plus, la moitié du corps; le corps, enfin, est aussi long que la tête et la queue réunies. On demande quelle est la longueur de la queue, quelle est celle du corps?

Solution. — Le poisson a le corps long de trente-six décimètres et la queue longue de vingt-sept.

Achille et la tortue.

Achille va dix fois plus vite qu'une tortue, qui a un stade d'avance. On demande s'il est possible qu'il l'atteigne, et à quelle distance il l'atteindra?

Cette question n'a de célébrité que parce que Zénon, chef des Stoïciens, prétendait prouver par un sophisme, qu'Achille n'atteindrait jamais la tortue; car, disait-il, pendant qu'Achille fera un stade, la tortue en aura fait un dixième; et pendant qu'il fera ce dixième, la tortue en fera un centième qu'elle aura encore d'avance, et ainsi à l'infini; par conséquent, il s'écoulera un nombre infini d'instants avant que le héros ait atteint la tortue; donc il ne l'atteindra jamais.

Il ne faut cependant qu'avoir le sens commun pour voir qu'Achille atteindra bientôt la tortue, puisqu'il la dépassera. D'où vient donc le sophisme? Le voici :

Achille n'atteindrait, en effet, jamais la tortue, si les intervalles de temps pendant lesquels on suppose qu'il a fait le premier stade, et ensuite le dixième, centième, millième de stade que la tortue a eu successivement d'avance sur lui, étaient égaux; mais, en supposant qu'il ait parcouru le premier stade dans dix minutes de temps, il ne mettra qu'une minute à parcourir un dixième de stade, ensuite un dixième de minute pour parcourir un centième, etc., etc.

Ainsi, les intervalles de temps qu'Achille emploiera à parcourir l'avance que la tortue a gagnée pendant le temps précédent, iront en décroissant de cette manière : 10, 1, 1/10, 1/100, 1/1000, etc. Ce qui forme une progression géométrique sous-décuple, dont la somme est égale à 11 1/9. C'est l'intervalle de temps après lequel Achille aura atteint la tortue.

Nommer à une personne le nombre qu'elle a pensé.

Après avoir proposé à une personne de penser un nombre à son gré, on lui dit de le doubler, d'y ajouter 4, et de multiplier ensuite le tout par 5 ; on lui fait ajouter 12 à ce dernier produit et multiplier le tout par 10. On lui dit enfin d'ôter de ce dernier total 320, et on lui demande, après ces opérations, le nombre qui reste, dont retranchant les deux derniers chiffres, le nombre qui les précède est celui que cette personne a pensé.

Exemple.

Nombre pensé	7
Double	14
Auquel ajoutant 4, le total est	18
Multipliant 18 par 5, il vient au produit .	90
Auquel ajoutant 12, le total est . . .	102
Lequel multiplié par 10, vient au produit	1020
Duquel ôtant	320
Reste	700

et retranchant les deux dernières figures, 7 qui les précède est le nombre pensé.

—

CHAPITRE III.

TOURS DE CARTES.

Nommer la carte qu'une personne a tirée du jeu.

On fait tirer adroitement à une personne la carte longue qu'on a mise dans le jeu et que l'on connaît. On lui donne ensuite le jeu à mêler et on propose de lui nommer sa carte ou de la couper, et selon sa réponse, on agit en conséquence; on peut aussi lui dire de mettre le jeu dans sa poche, et on tirera aisément la carte choisie, qu'on reconnaîtra très facilement au tact, puisqu'elle est la seule qui déborde le jeu.

La carte changeante.

On fait tirer adroitement la carte longue à une personne , et après qu'elle l'a regardée, on lui dit de la mêler dans le jeu ; on le reprend

et l'on fait tirer à une seconde personne cette même carte (mais il ne fautpas que les deux personnes auquelles on fait tirer ces cartes soient l'une auprès de l'autre); et même, si l'on veut, à une troisième et quatrième; on tire ensuite soi-même, de différents endroits du jeu, autant de cartes qu'on en a fait tirer, en faisant en sorte que parmi elles se trouve cette même carte longue, que chacune des personnes a séparément tirée. On montre alors toutes ces car tes, en demandant en général si chaque personne y voit sa carte : celles qui les ont tirées répondent *oui*, attendu qu'elles voient toujours cette même carte longue; alors on les remet dans le jeu, et, coupant à la carte longue, on montre à une des personnes la carte de dessus le jeu, en lui demandant si c'est sa carte ; elle répond *oui;* on donne un coup de doigt et on la montre à une seconde personne qui répond de même et ainsi à toutes les autres personnes qui croient que cette même carte change au gré de celui qui fait ce tour, et ne s'imaginent pas qu'elles ont toutes tiré la même carte.

Si la première personne ne prenait pas cette carte longue qu'on lui présente, il faut alors faire tirer toutes cartes indifférentes, et en coupant soi-même le jeu, les faire mettre sous la carte longue, en faisant semblant de battre à chaque fois. On coupera ou l'on fera couper ensuite à la carte longue, et on rendra à chacun la carte qu'il a tirée, en observant de rendre la première à la dernière personne, et remonter ainsi jusqu'à la première.

Autre manière de faire ce tour sans faire usage de cartes longues. — Ayant fait prendre à une première personne une carte quelconque, et l'ayant fait remettre au milieu du jeu, on fera sauter la coupe, pour faire trouver cette carte dessus le jeu, que l'on mêlera sans la perdre de vue, et on la fera tirer à une seconde personne, après l'avoir remise au milieu du jeu, en faisant sauter la coupe une seconde fois. On continuera de même en faisant tirer d'autres cartes, comme il est plus amplement expliqué plus loin pour le tour : *faire changer les cartes que plusieurs personnes ont tirées d'un jeu.*

Trouver à la pointe de l'épée, et les yeux bandés, une ou plusieurs cartes qui ont été tirées dans le jeu.

On fait tirer une carte qu'on met sous la carte longue, et qu'on a soin, en battant les cartes, de faire venir adroitement au-dessus du jeu; on pose, ou même on jette le jeu à terre, en remarquant l'endroit où se trouve cette carte; on se fait ensuite bander les yeux avec un mouchoir, de manière qu'on puisse voir; comme la vue se porte en bas sur le plancher, il est aisé de voir, quoiqu'on ait les yeux bandés, la carte

qui se trouve au-dessous du jeu. On éparpille alors les cartes avec l'épée, sans perdre de vue celle qui a été tirée; et après avoir fait mine de bien chercher et l'avoir mise à part, on la pique avec la pointe de l'épée, et on la présente à la personne qui l'a tirée. On peut également faire tirer deux ou trois cartes, en ayant soin de les remettre toutes sous la coupe, et de les découvrir de même à la pointe de l'épée.

La carte pensée forcément.

On présente et on étale sur la table, à une personne, le jeu de cartes, de manière qu'une carte de couleur, telle que roi, dame ou valet, soit beaucoup plus apparente qu'aucune des autres; on lui dit de penser une carte dans le jeu, en regardant si elle jette un coup d'œil sur cette carte; on referme le jeu et on lui nomme celle qu'elle a pensé.

Observation. — Si l'on s'apercevait que la personne ne fixât pas les yeux sur cette carte ou qu'elle étalât davantage le jeu, pour en prendre une autre à son gré, on lui dirait de la tirer du jeu, et au moyen de la carte longue, sous laquelle on la ferait mettre, on ferait un autre tour.

On peut aussi présenter le jeu en le tenant de manière à ne laisser désigner qu'une seule carte; on doit aussi être prévenu que ce tour manque souvent, et qu'il faut, par conséquent, s'adresser aux personnes qui ne sont pas au fait de ces sortes de tours.

De quatre cartes que l'on fait prendre au hasard dans le jeu, en laisser penser une, et la deviner.

Vous donnez à prendre à volonté quatre cartes dans le jeu, et vous dites à la personne qui les a choisies d'en penser une: vous en mettez adroitement deux sur le jeu, et deux dessous; et après celle de dessous, vous placez quatre cartes indifférentes; vous étendez ensuite le dessous du jeu sur la table, et vous faites voir huit ou dix cartes; vous demandez à la personne si la carte qu'elle a pensée s'y trouve : si elle vous répond *non*, vous êtes sûr qu'elle est dans les deux qui sont sur le dessus de votre jeu; pour lors, vous les faites passer par dessous; vous montrez ce dessous du jeu à la personne, en lui disant : *N'est-ce pas là votre carte?* Si elle répond encore *non*, alors, avec le troisième doigt, que vous avez mouillé auparavant, vous la reculez et dites à la personne de tirer la carte du dessous.

Si la personne vous disait qu'elle est dans les premières cartes que vous avez étalées sur la table, et que vous lui avez d'abord montrées, il faut ôter subtilement les quatre cartes que vous avez mises dessous,

et les deux cartes où est celle qui a été pensée, se trouvant alors dessous, vous la faites tirer de la même manière qu'il vient d'être expliqué.

La carte pensée au nombre.

Mettez la carte longue la seizième dans un jeu de piquet, étendez ensuite sur la table dix à douze cartes du dessous, et proposez à une personne d'en penser une, et de retenir le nombre où elle se trouve placée; remettez ces cartes sur le jeu, faites sauter la coupe à la carte longue, qui se trouvera alors placée dessous; demandez ensuite à cette personne à quel nombre est la carte qu'elle a pensée, comptez secrètement d'après ce nombre jusqu'à seize, en jetant les cartes l'une après l'autre sur la table, en les tirant du dessous, et arrêtez à ce nombre, la dix-septième étant la carte pensée; demandez ensuite à la personne si elle a vu passer sa carte, elle répondra *non;* vous lui demanderez alors à quel nombre elle désire qu'elle se trouve, et reculant avec le doigt la carte pensée, vous retirerez celles qui suivent jusqu'à ce que vous soyez arrivé au nombre demandé.

Les cartes changeantes sous la main.

Il faut avoir dans votre jeu une carte qui soit double (par exemple un roi de pique) que vous placerez dessous le jeu; vous mettrez au dessous de ce roi une carte quelconque, comme un sept de cœur, et dessus le jeu, votre second roi de pique; vous mêlerez le jeu sans déranger ces trois cartes, et montrant le dessous du jeu, vous faites voir à une personne le sept de cœur; vous le retirez avec le doigt, que vous avez eu le soin de mouiller, et, feignant alors d'ôter ce sept de cœur, vous ôtez le roi de pique, et le posant sur la table, vous dites à cette même personne de couvrir avec sa main ce prétendu sept de cœur; vous mêlez une seconde fois le jeu, sans déranger la première et la dernière carte, et ayant fait passer sous le jeu le second roi de pique, vous le montrez à une autre personne, en lui demandant quelle est cette carte; vous la retirez avec le doigt, et vous ôtez le sept de cœur, que vous lui faites couvrir de la main; vous commandez au sept de cœur (qu'on croit être sous la main de la première personne), de passer sous celle de la seconde, et réciproquement, au roi de pique (qui paraît avoir été mis sous la main de la seconde personne), de passer sous celle de la première; vous faites lever les mains et remarquer que le changement est fait.

La carte reconnue au tact, ou sentie à l'odeur.

On fait tirer la carte longue ou une autre carte que l'on connaît; on la laisse en main de la personne, et on fait mine de la tâter à plusieurs reprises avec le doigt *index,* en la frottant légèrement du côté qu'elle est peinte, et on la lui nomme.

Si l'on a fait tirer la carte longue, on peut alors donner ensuite à la personne le jeu de cartes, en lui laissant la liberté de la mettre ou de ne pas la mettre dans le jeu; et alors, comme on s'en aperçoit aisément en reprenant le jeu, on flairera les cartes les unes après les autres, ou même une seule fois tout le jeu, et on annoncera à la personne, sans toutefois la lui nommer, si elle est dans le jeu ou non.

Faire trouver une carte dans un œuf.

Préparation. Dédoublez une carte, qui doit être la même que votre carte, longue, et roulez-la bien serrée : introduisez-la dans un œuf, en y faisant la plus petite ouverture qu'il est possible, et rebouchez-la proprement avec un peu de cire blanche.

Tour. Faites tirer dans le jeu la carte longue, qui doit être pareille à celle qui est dans l'œuf, et faites-la remettre dans le jeu; donnez à casser l'œuf dans lequel on trouvera la carte qui a été tirée; pendant cet intervalle, escamotez la carte, afin de faire voir ensuite qu'elle n'est plus dans le jeu.

Observation. On peut rendre ce tour plus agréable, en mettant dans plusieurs œufs cette même carte; alors on donnera à choisir l'un d'eux.

On peut aussi s'entendre avec une pesonne à laquelle on aura indiqué quel est l'œuf où l'on a mis la carte, et qui le choisira parmi ceux qu'on lui présentera : de cette manière, on pourra casser ensuite les autres œufs, pour faire croire qu'il n'y avait aucune carte renfermée.

La carte dans la poche.

Ce tour ne peut se faire qu'en s'entendant avec une personne qu'on a prévenue à l'avance de la carte qu'on a ôtée du jeu, et que celui qui fait le tour a mise dans sa poche; on présente le jeu à cette personne (on suppose qu'on en a ôté la dame de cœur), et on lui dit de penser et de regarder une carte, et de remettre le jeu sur la table.

On lui demande quelle est la carte qu'elle a regardée dans le jeu : elle dit (ainsi qu'il a été secrètement convenu), que c'est la dame de

cœur; on lui dit qu'elle regarde bien si elle ne se trompe pas, et si elle est bien dans le jeu. Elle répond, *oui*.

Alors, sans toucher le jeu, celui qui fait le tour lui dit : *Elle n'y est plus ; la voilà dans ma poche. Voyez si elle est dans le jeu.* La personne y regarde, et fait voir qu'elle n'y est effectivement plus.

Deviner une carte qu'une personne a seulement touchée dans un jeu.

Ce tour se fait, ainsi que le précédent, par intelligence avec une seconde personne.

On conviendra avec cette personne, qui doit se placer à côté de celle à laquelle on doit faire toucher la carte, qu'elle doit désigner celle qu'elle aura vu toucher, par quelque signe, par exemple en touchant le premier bouton de son habit, si c'est l'as ; en touchant le second bouton, si c'est le roi ; en prenant son mouchoir, si la carte touchée est un carreau ; en prenant du tabac, si c'est un trèfle, etc., etc.

Cette convention ayant été faite à l'avance, on présentera le jeu, et on dira à une personne de l'ouvrir, de toucher une carte et de rendre le jeu ; on fera attention au signal, et l'on nommera à la personne la carte qu'elle a touchée ; ce qui assurément lui paraîtra fort extraordinaire.

Au commencement de l'opération, on aura soin de présenter le jeu de cartes à une personne qui se trouve près de celle avec laquelle on est d'intelligence.

Trouver dans le jeu, et à travers un mouchoir, une carte qu'une personne a tirée.

Donnez à tirer dans un jeu une carte quelconque, et dites à la personne qui l'a tirée de la mettre au milieu du jeu ; faites sauter la coupe à cet endroit, et elle se trouvera par conséquent la première sur le jeu ; mettez-le sur la table et couvrez-le d'un mouchoir un peu fin, et à travers ce mouchoir, prenez cette première carte, en faisant mine de chercher dans tout le jeu.

Les deux as changés.

Préparation. Prenez deux as, l'un de pique et l'autre de cœur ; appliquez sur celui de pique un point de cœur, et sur celui de cœur, un point de pique, que vous collerez dessus avec un peu de savon, afin qu'il puisse glisser facilement.

Exécution. Faites voir ces deux as, et prenant l'as de pique, dites à une personne de la compagnie de mettre le pied dessus; et, en le posant à terre, retirez le point de pique : mettez pareillement l'as de cœur sur le pied d'une autre personne, et retirez le point de cœur; proposez ensuite de faire passer l'as de pique à la place de l'as de cœur, et celui de cœur à la place de celui de pique; dites de tirer les cartes et il paraîtra que les cartes ont changé.

Faire voir dans une lunette, plusieurs cartes différentes, que plusieurs personnes ont tirées.

Préparation. Faites construire une lunette d'ivoire, très mince, qui puisse laisser passer la lumière dans son intérieur; qu'elle ait environ deux pouces et demi de hauteur; mettez-y une oculaire de deux pouces un quart de foyer, afin qu'une carte de sept à huit lignes de longueur, puisse paraître de la grandeur d'une carte ordinaire. Au fond de cette lunette, qui doit être couverte d'un petit carton noir, posez une petite carte peinte de deux façons; qu'elle y soit attachée de côté, avec dex petits brins de soie qui, d'un bout soient cachés dans la carte, et de l'autre, dans le cercle de carton qui couvre le fond de la lunette; enfin que cette petite carte soit disposée de façon, qu'en penchant la lunette de côté ou d'autre, on puisse la faire refermer à volonté.

Exécution. On fera tirer à deux personnes deux cartes différentes, et qui doivent être semblables à celles qui sont dans la lunette; on fera voir à chacune d'elle, dans cette lunette, la carte qu'elle aura tirée.

Observation. Pour faire tirer à son gré ces deux cartes, on les met à l'avance au-dessus du jeu; faisant ensuite sauter la coupe, on les fait trouver au milieu, et l'on présente adroitement le jeu à cet endroit. Lorsqu'on est bien au fait de faire passer subtilement la coupe, cette manière est préférable à celle d'avoir des cartes longues qui obligent d'ailleurs à changer souvent de jeu, attendu qu'autrement on s'apercevrait qu'on fait presque toujours tirer la même carte; ce qui, assurément, ne contribuerait pas à produire de la surprise.

Faire changer les cartes que plusieurs personnes ont tirées d'un jeu.

Mettez dessus votre jeu de cartes, une carte quelconque, par exemple, une dame de trèfle; faites sauter la coupe, et la faisant passer par ce moyen au milieu du jeu, faites-la tirer à une personne; coupez ensuite et faites remettre cette dame de trèfle au milieu du jeu; faites encore sauter la coupe pour la faire revenir sur le jeu, et mêlez les

cartes sans la déranger de dessus le jeu ; faites sauter la coupe pour la faire revenir une seconde fois au milieu du jeu, et alors présentez, et faites fixer cette même dame de trèfle à une seconde personne, observant qu'elle soit assez éloignée de la première personne, pour qu'elle ne s'aperçoive pas qu'elle a tiré la même carte.

Enfin, faites tirer cette même carte à cinq personnes différentes. Mêlez vos cartes, sans perdre de vue votre dame de trèfle, et étalant sur la table quatre cartes quelconques et la dame de trèfle, demandez si chacun y voit sa carte : on répondra *oui*, attendu que chacun voit la dame de trèfle ; retournez vos cartes, après en avoir retiré la dame de trèfle, et vous approchant de la première personne, montrez-lui cette carte, sans que les autres puissent la voir, et demandez-lui si c'est là sa carte : elle répondra affirmativement ; soufflez dessus, ou donnez dessus un coup de doigt, et montrez-la à la seconde personne et ainsi de suite.

Les quatre rois indivisibles.

On prend quatre rois ; pour le dernier, on met deux autres cartes indifférentes que l'on cache exactement ; ensuite on montre les quatre rois, et l'on met ces six cartes dans le jeu ; on prend un roi que l'on met dessus ; une des cartes indifférentes que l'on met vers le milieu du jeu, l'autre que l'on place de même et on fait voir qu'il reste un autre roi dessus ; on fait couper, et comme il est resté trois rois sous le jeu, les quatre rois se trouvent alors réunis ensemble au milieu du jeu.

L'hôtesse et les trois buveurs.

On met secrètement un des quatre valets dessus le jeu, et l'on prend les trois autres, et une dame, que l'on met sur la table ; montrant ces trois valets, on dit : « Voilà trois drôles qui se sont bien divertis, et qui » ont bien bu au cabaret, mais qui n'ont pas d'argent. Ils complottent » de s'enfuir sans payer l'hôtesse que voilà (on montre la dame de » trèfle) ; à cet effet, ils disent à l'hôtesse de leur aller chercher encore » du vin à la cave, et pendant ce temps-là ils s'enfuient chacun de » leur côté. » On met alors un des valets sur le jeu, l'autre au milieu, et le troisième dessus, « l'hôtesse, ajoute-t-on, étant de retour et » ne les trouvant pas, veut courir après ». On met la dame de trèfle dessus le jeu, on fait couper, et elle se trouve réunie avec les trois valets.

Connaître les cartes au poids.

Placez dans un jeu de quarante cartes deux cartes longues; que la première soit par exemple la quinzième, la seconde la vingt-sixième; faites semblant de mêler ce jeu et, coupant à la première carte longue, posez la partie coupée sur votre main et dites : « *Il doit y avoir là quinze cartes;* » coupez une seconde fois à la seconde carte longue et dites : « *Il y a là onze cartes;* » posez le restant et dites : « *Il y a là quatorze cartes.* »

Nommer une quantité de cartes qu'une personne a tirées d'un jeu.

Il faut disposer toutes les cartes d'un jeu de piquet, de manière qu'on puisse se souvenir de l'ordre dans lequel elles sont placées et donner à tirer à une personne une quantité de cartes quelconques; on regardera adroitement quelle est la carte qui précède celles qu'on a tirées et celle qui les suit; on dira à cette personne de mêler ses cartes, et on les lui nommera toutes l'une après l'autre; ce qui sera facile, si l'on sait par cœur l'ordre dans lequel les cartes sont disposées. Pour soulager la mémoire, on les range, si l'on veut, suivant l'ordre des mots ci-dessous.

Huit rois valent neuf dames, dix-sept as.

On commence par le huit de cœur, roi de pique, valet de carreau, neuf de trèfle, dame de pique, etc., en continuant l'arrangement des mots ci-dessus, et celui des couleurs, *cœur, pique, carreau,* et *trèfle,* qu'on doit aussi avoir présent à la mémoire.

Faire changer une carte tirée d'un jeu en divers objets et la faire revenir en sa première forme.

Préparation. — Ayez un jeu de cartes, au milieu duquel soit une carte plus large que les autres, par exemple un valet de pique; placez sous ce valet un sept de carreau, et sous ce sept un dix de trèfle; disposez sur le dessus du jeu différentes cartes semblables à ces deux dernières et d'autres sur lesquelles soient peints divers objets, en observant l'ordre indiqué ci-après.

Première carte : *un oiseau.*
Deuxième : *un sept de carreau.*
Troisième : *une fleur.*
Quatrième : *un autre sept de carreau.*
Cinquième : *un oiseau.*
Sixième : *un dix de trèfle.*
Septième : *une fleur.*
Huitième : *un autre dix de trèfle.*



Sept à huit cartes indifférentes ; le valet de pique, carte large, le sept de carreau, et dix de trèfle ; et le reste, toutes cartes indifférentes.

Opération. — On fait tirer à deux personnes différentes les deux cartes qui sont sous la carte large, c'est-à-dire le sept de carreau, et le dix de trèfle ; on prend le jeu dans la main gauche, on l'ouvre à l'endroit de la carte large, comme si on ouvrait un livre, et on dit à la personne qui a tiré le sept de carreau, de le placer dans l'endroit ouvert ; on lui dit ensuite de souffler sur le jeu, et sans le fermer, on fait au même instant glisser sur cette carte la carte qui est sur le jeu et sur laquelle est peint un oiseau. Pour la faire passer facilement, il faut mouiller le doigt du milieu de la main gauche, avec lequel on doit l'amener légèrement sur le jeu.

On dit alors à cette personne de regarder sa carte et on lui fait observer ce changement ; on la lui fait remettre et la faisant une seconde fois souffler sur le jeu, on y fait repasser le sept de carreau qui est alors sur le dessus du jeu et on lui fait voir que sa carte est revenue ; on agit de même pour la faire de nouveau changer en fleur et revenir dans son état naturel ; enfin on fait la même chose avec la seconde personne qui a tiré le dix de trèfle.

Observation. — Tout l'artifice consiste à faire glisser avec le doigt mouillé la carte qui est au-dessus du jeu et à la mettre toujours sur la carte large ; ce qui est très facile. On doit observer qu'il ne faut pas quitter la partie du jeu que l'on tient dans la main. Ce tour exige très peu d'adresse et se trouve par là d'une très facile exécution.

La carte dans une bague.

Préparation. — Faites faire une bague à deux faces, opposées entre elles, dont l'une et l'autre soient garnies d'une pierre de forme rectangulaire et de même grandeur. Observez qu'on puisse introduire sous l'une des deux pierres enchâssées dans cette bague, la figure d'une carte réduite et peinte en petit sur un papier ; ayez soin aussi que l'anneau de cette bague soit assez grand pour qu'elle puisse entrer et tourner facilement dans le troisième ou quatrième doigt de la main gauche.

Opération. — On fait tirer par une personne une carte semblable à celle qu'on a introduite sous l'une des deux pierres de cette bague et on lui dit de la brûler à une bougie. Pendant cet intervalle on la met à son doigt de façon que le côté où se trouve la figure de la carte tirée se trouve tourné sous le doigt et on fait voir alors cette bague de l'autre côté ; on prend ensuite avec le doigt un peu de cendre de cette carte brûlée et on

en frotte la bague, la faisant alors subtilement tourner, de sorte que l'autre face où est peinte la carte se trouve placée au-dessus du doigt et on y fait remarquer ensuite la figure de la carte brûlée.

Observation. — On peut faire ce tour avec une bague à une seule face, en la faisant établir de façon qu'il y ait sous la pierre une petite coulisse ajustée de sorte qu'on ne puisse l'apercevoir et qu'on puisse la tirer facilement, afin de laisser voir la figure de la carte qui se trouve peinte au fond de la bague. Cette manière de faire ce tour est plus agréable, en ce qu'on peut donner la bague à examiner et l'avoir à son doigt avant de faire le tour, au lieu que de la première manière, on ne peut la mettre à son doigt qu'au moment même ; il est juste de dire cependant qu'il faut plus d'adresse pour l'exécuter de cette façon.

Une personne ayant tiré une carte dans un jeu, dont on a fait six tas, faire indiquer par un dé jeté sur la table celui de ces tas où doit se trouver la carte tirée.

Préparation. — Ayez un jeu composé de trente-six cartes, dans lequel six cartes différentes soient répétées chacune six fois ; c'est-à-dire, qu'il n'y ait que six sortes de cartes ; disposez-les de façon que chacune des six différentes cartes soit rangée de suite et que la dernière de chacune d'elles soit une carte large.

Effet. — Le jeu étant disposé de cette sorte, si on en forme six tas, en coupant le jeu aux endroits où sont les cartes larges, chacun d'eux contiendra des cartes semblables.

Opération. — Donnez à tirer dans ce jeu une carte quelconque et faites-la remettre adroitement dans celui des six tas d'où elle a été tirée; coupez le jeu à diverses reprises, de sorte qu'une des six cartes larges se trouve sous le jeu : faites six tas et présentez ensuite un dé à une personne, en lui disant que le point qu'elle amènera, indiquera le tas où est la carte tirée ; levez le tas qui se rapporte au point amené et faites-lui voir sa carte.

Observation. — Il faut remettre le jeu dans sa poche où on doit en avoir un autre, afin de le faire voir si on le demande ; ce tour ne doit pas se recommencer, attendu qu'on pourrait alors découvrir en quoi consiste le mystère.

Séparer d'un seul coup toutes les cartes rouges des cartes noires, quoiqu'elles aient été bien mêlées.

Préparation. — Ayez un jeu de piquet coupé ; disposez-en les deux couleurs, de façon que tous les piques et les trèfles soient tournés d'un côté quant à la plus grande largeur des cartes, et les carreaux et cœurs de l'autre côté ; faites voir le jeu et donnez-le même à mêler, alors serrant le jeu avec chaque main par ces deux extrémités, séparez-en d'un seul coup les deux couleurs.

Observation. — Ce tour est très aisé à faire ; mais il ne faut pas le recommencer; on le pourrait cependant avec un autre jeu que l'on substituerait adroitement à l'autre, et avec lequel on séparerait les peintures d'avec les basses cartes, après l'avoir préparé à cet effet ; ce qui occasionerait une nouvelle surprise. On peut transcrire aussi en tête d'un certain nombre de cartes blanches, des lettres ou mots formant une demande et sa réponse et séparément l'une d'avec l'autre. On peut enfin avec ce jeu coupé faire à son gré d'autres tours.

Une personne ayant tiré une carte dans un jeu, lui remettre le jeu en main et donnant un coup sur ce jeu, en faire sortir toutes les cartes, excepté celle qu'elle a tirée.

Après avoir fait mettre dans le jeu la carte qu'on a tirée, faites-la passer sous le jeu et donnez le jeu à cette personne, en lui disant de la tenir entre les deux doigts ; donnez un coup de doigt sur le jeu et la carte tirée restera entre les doigts de la personne.

Les quatre as indivisibles.

Otez et étalez sur la table les quatre as d'un jeu de cartes ; et tenant le jeu dans votre main gauche, enlevez adroitement avec la main droite, trois cartes de dessus ce jeu (on enlève ces cartes en les tenant sous la main entre les doigts) ; mettez ensuite ces quatre as au-dessus du jeu, et, en prenant le jeu, remettez au-dessus d'elles les trois cartes que vous aviez cachées dans votre main ; ôtez alors les quatre cartes de dessus le jeu et mettez-les sur la table, sans les découvrir, excepté la quatrième qui est l'as et que vous laisserez même tomber à terre, afin de donner le change et qu'on croie plus fermement que ces quatre cartes sont les quatre as.

Faites mettre un de ces as sur le jeu et les trois autres cartes dans les

endroits du jeu qu'on voudra (il ne faut pas les laisser mettre parmi les quatre as qui sont alors sur le jeu) ; faisant alors sauter la coupe, vous ferez voir qu'elles se trouvent encore toutes les quatre ensemble, au milieu du jeu.

Deviner d'avance le paquet de cartes qu'une personne choisira.

Il faut 1° laisser sur le bord de la table deux paquets qu'on suppose de huit cartes chacun. (Le nombre est indifférent pourvu qu'il soit le même dans les deux paquets); 2° remettre à une personne de la compagnie toutes les autres cartes, excepté deux ou trois qu'on enlèvera secrètement dans la main droite; 3° dire, en propres termes, à une personne de la compagnie et écrire même sur un morceau de papier que le paquet qui va être choisi par une telle personne sera composé de huit cartes; 4° prier cette personne de choisir un paquet, en lui assurant d'avance qu'on a prédit quel serait le paquet choisi; 5° aussitôt qu'elle a touché au paquet, prier la personne à qui on a parlé secrètement de dire de combien de cartes il est composé; 6° quand cette dernière personne a répondu que le dernier paquet doit être composé de huit cartes, faire voir que le billet écrit d'avance porte le même nombre; 7° prier la personne qui a choisi le paquet de compter les cartes pour voir par elle-même la vérité de la prédiction; 8° dans l'instant où elle finit de compter les cartes du paquet choisi, prendre soi-même le second paquet, en y posant de la main droite les deux ou trois cartes retenues, et l'offrir poliment à cette même personne, en la priant de s'assurer par elle-même que dans le second paquet le nombre des cartes est différent; 9° lui faire observer que si elle avait pris ce dernier paquet de onze cartes, le tour serait manqué; mais qu'on avait prévu, par un moyen qui lui reste à deviner, que le premier, de huit cartes, serait choisi librement et infailliblement.

Faire sauter la coupe des deux mains.

Pour faire sauter la coupe des deux mains, il faut d'abord tenir le jeu dans la main gauche et le diviser en deux parties égales, en mettant le petit doigt entre deux.

Posez la main droite sur le jeu de cartes en serrant le paquet inférieur entre le pouce et le doigt du milieu de cette main. Dans cette position, le paquet supérieur se trouve serré entre le petit doigt de la main gauche et les deux doigts annulaire et du milieu de la même main.

En tenant toujours le paquet inférieur avec la main droite sans serrer

le paquet supérieur avec cette main, tâchez de tirer ce dernier avec la main gauche pour le faire passer par-dessous lestement et sans bruit. Vous trouverez de la difficulté en commençant; mais une heure d'exercice par jour pendant une semaine vous donnera à cet égard la plus grande facilité. Remarquez qu'immédiatement après la coupe, les paquets peuvent et doivent avoir des positions différentes selon le besoin :

1° Ils peuvent être réunis et n'en faire qu'un;

2° Ils peuvent être croisés et posés de biais l'un sur l'autre;

3° Ils peuvent être séparés, et un dans chaque main;

4° Ils peuvent être séparés par l'index de la main droite et se trouver tous deux sous cette main;

5° Les deux paquets peuvent être réunis dans la main gauche de manière que les figures des cartes du paquet inférieur soient tournées vers le ciel.

Il faut s'exercer à toutes ces positions pour en faire l'usage dont nous parlerons dans l'article suivant.

Faire sauter la coupe d'une seule main.

Pour faire sauter la coupe d'une seule main, il faut d'abord tenir les cartes dans la main gauche; diviser les cartes en deux paquets; ce qu'on fait en serrant le paquet supérieur entre la jointure du pouce et la partie du métacarpe, qui répond à la naissance de l'index, et en tenant le paquet inférieur également serré entre le même point du métacarpe et la première jointure du doigt du milieu et du doigt annulaire. Dans cette seconde position, l'index et le petit doigt sont les seuls parfaitement libres.

Passez l'index et le petit doigt sous le paquet inférieur, pour tenir ce paquet fortement serré entre ces deux derniers doigts d'une part et le doigt du milieu avec l'annulaire de l'autre côté.

En conservant le pouce dans la même position, déployez les quatre autres doigts pour que le paquet inférieur soit tenu en avant à l'extrémité de la main.

Dans cette quatrième position, les cartes du paquet inférieur sont renversées, c'est-à-dire que les figures sont tournées vers le ciel, mais elles sont toujours fortement serrées entre l'index et le petit doigt d'une part et les deux doigts du milieu qui sont dessous.

Déployez un peu le pouce pour lâcher le paquet supérieur, en l'appuyant sur l'index et le petit doigt et portez en même temps sur le pouce le paquet inférieur.

Dans cette cinquième position, le paquet inférieur a déjà pris le des-

sus et les figures des cartes, dans les deux paquets, sont tournées vers la terre.

Otez le pouce d'entre les deux paquets pour le faire passer dessus, en poussant les deux paquets vers la naissance du pouce de manière qu'ils se trouvent parfaitement l'un sur l'autre pour n'en faire qu'un.

Dans cette sixième position, les deux paquets sont encore séparés par l'index et le petit doigt. Il ne reste donc qu'à ôter ces deux doigts de leur place, en les déployant.

Observation. — Ce serait une grande erreur de croire qu'il faut employer autant de temps à exécuter ce tour qu'à l'expliquer.

Il faut s'y exercer et le réduire en principe, jusqu'à ce qu'on ait donné aux doigts, en un seul instant et avec rapidité, les six positions qu'on vient de décrire, de manière qu'on puisse faire sauter la coupe d'une seule main, vingt fois au moins par minute.

—

CHAPITRE IV.

TOURS DE GOBELETS.

Parmi les tours assez nombreux qui composent le jeu des gobelets nous avons choisi ceux qui nous ont paru les plus amusants; du reste chacun peut les multiplier, les varier à sa volonté, en faisant passer sous les gobelets les objets qu'il jugera à propos d'y mettre et que représente la muscade, dans les opérations dont nous allons tracer la marche et les principes.

Escamoter la muscade.

On prend la muscade du bout du pouce, et du doigt du milieu; on la conduit avec le pouce sur le bout du premier doigt, et on la fait rouler avec le pouce, le plus promptement possible, sur le premier et sur le second doigt, pour la cacher entre la racine du second et du troisième doigt. Sa légèreté suffit pour l'empêcher de tomber, pour peu qu'on la serre entre ses doigts.

Pour la faire paraître, on la ramène de même avec le pouce, depuis l'endroit où on l'a cachée jusqu'au bout du premier doigt. Toutes les fois qu'on l'escamote, ou qu'on la fait paraître, le plat de la main doit être trouvé du côté de la table sur laquelle on joue.

Lorsqu'on cache la muscade dans sa main, on donne à entendre qu'on la fait passer sous un gobelet ou dans son autre main; dans le premier cas, on fait un mouvement avec la main, comme si on la jetait à travers le gobelet, et en même temps on l'escamote ; dans le se-

cond, on l'escamote, et on approche les deux doigts de la main droite, vers la main gauche qu'on tient ouverte ; on fait un petit mouvement, pour feindre qu'on y place la muscade et on ferme aussitôt la main gauche.

Lorsqu'on feint de mettre une muscade sous un gobelet, on suppose toujours qu'elle est dans la main gauche ; on lève le gobelet avec la main droite, et, ouvrant la main gauche, on le pose à l'instant sur le creux de cette main, et on le fait glisser le long des doigts.

Lorsqu'on veut la mettre secrètement sous le gobelet, elle doit être alors entre les deux doigts de la main droite; on lève le gobelet de cette même main, et, en le reposant sur la table, on lâche la muscade, qui, suivant sa position, doit se trouver au bord, et un peu au-dessous du gobelet qu'on prend dans sa main.

Si on veut mettre secrètement la muscade entre deux gobelets, il faut, en la lâchant, la faire sauter vers le fond du gobelet qu'on tient, et la poser promptement au-dessus de celui sur lequel on veut qu'elle se trouve placée.

Lorsque la muscade est placée entre deux gobelets, et qu'on veut le faire disparaître, il faut élever avec la main droite les deux gobelets au dessus de la table, et, retirant promptement avec la main droite celui de dessous, sous lequel est la muscade, on abaisse au même instant avec la main gauche l'autre gobelet, sous lequel elle se place alors.

Avec une seule muscade mettre une muscade sous chaque gobelet et les retirer ensuite.

Les trois gobelets et le petit bâton étant mis sur la table, on commencera le jeu en faisant un discours plaisant, dans le genre de ceux que font les charlatans, et bateleurs des places publiques, afin de détourner un peu du jeu, l'attention des spectateurs; après quoi on dit :

Voici le petit bâton de Jacob, (*on montre le bâton de la main gauche*) c'est-à-dire le magasin d'où je tire toutes ces muscades (*on prend adroitement de l'autre main une muscade dans sa gibecière, et on la cache entre ses doigts.*) Il n'y en a pas un seul à Amsterdam, qui en soit si bien fourni, attendu que, plus on en ôte, plus il en reste; j'en tire (*on feint de la tirer*) cette muscade. (*On la fait voir, et on la pose réellement sur la table.*) Remarquez qu'il n'y a rien sous ces gobelets (*on fait voir l'intérieur des gobelets*), et que je n'ai aucune autre muscade dans mes mains (*on fait voir ses mains*). Je prends (*on la prend réellement*) cette muscade, je la mets (*on feint*) sous ce premier gobelet : je tire (*on feint*) une seconde muscade de mon petit bâton, et je la mets sous ce deuxième gobelet (*on la met effectivement*). Il est bon de vous prévenir que la plu-

part de ceux qui jouent des gobelets, font semblant d'y mettre des muscades; mais pour moi je ne vous trompe point, je les y mets réellement (*On lève le gobelet B, et prenant la muscade qu'on y a mise dans les doigts de la main droite, on la fait voir*); je la remets (*on feint*) sous ce deuxième gobelet; je tire (*on feint*) cette troisième muscade, et la mets (*on feint*) de même sous ce dernier gobelet. Vous allez dire que cela n'est pas fort extraordinaire, et que vous en feriez bien autant; j'en conviens; mais la difficulté consiste à retirer ces muscades à travers les gobelets (*on frappe le premier gobelet avec la baguette*); je tire (*on feint*) cette première muscade (*on la fait voir*), je la mets (*on feint*) dans ma main, et je l'envoie à Constantinople (*on ouvre la main gauche, pour faire voir qu'elle est partie*). Je tire (*on feint*) celle-ci (*on frappe avec la baguette sur le deuxième gobelet*), je la mets (*on feint*) dans ma main et je l'envoie aux Grandes-Indes (*on ouvre la main gauche*); je tire (*on feint*) la dernière et je la pose (*on la met*) sur la table : remarquez qu'il n'y a plus rien sous aucun gobelet. (*On abaisse les gobelets avec la baguette.*

Avec cette seule muscade restée sur la table, faire passer la muscade au travers de chacun des gobelets et la tirer de même.

Je remets ces gobelets à leur place; je prends (*on la prend*) cette muscade et je la mets (*on feint*) sous ce premier gobelet; je le retire, (*on feint*) remarquez qu'elle n'y est déjà plus (*on lève le gobelet de la main gauche*); je la mets (*on feint*) sous cet autre gobelet; je la retire (*on feint*); de même (*on lève le gobelet*); je la remets (*on feint*) sous ce dernier gobelet, et la retire (*on feint*) encore. (*On lève le dernier gobelet, et on met la muscade sur la table*).

Avec cette seule muscade restée sur la table, retirer une muscade au travers de deux ou trois gobelets.

Je n'ai jamais aucune muscade cachée dans mes mains, comme font la plupart des escamoteurs (*on montre ses mains*). Je prends (*on la prend*) cette muscade et je la mets (*on feint*) sous ce gobelet B (*on distingue par la suite, les gobelets par A, B, C,*), je couvre (*on le couvre*) le gobelet B avec celui C, et je retire (*on feint*) cette muscade au travers des deux gobelets. (*On la fait voir en la posant sur la table; on remet ensuite le gobelet C à sa place, et on lève le gobelet B, pour faire voir qu'il n'y a plus rien.*) Je prends (*on prend*) cette muscade; je la mets (*on feint*) sous ce même gobelet B; je le recouvre (*on le couvre des deux autres gobelets C et A*), et je retire (*on feint*) cette muscade au travers des trois gobelets. (*On la fait voir, et on la pose sur la table*).

Avec cette seule muscade restée sur la table, faire passer une même muscade de gobelet en gobelet.

Maintenant, je vous prie de me prêter beaucoup d'attention, et vous verrez très distinctement cette muscade passer successivement d'un gobelet dans l'autre (*on éloigne davantage les gobelets*); je prends (*on la prend*) cette muscade et je la mets (*on feint*) sous ce gobelet C; il n'y a rien sous celui-ci B (*on le lève, on y introduit la muscade, et on prend la baguette dans sa main*); je commande à celle que j'ai mise sous ce gobelet C de passer sous celui B : vous la voyez. (*On conduit le bout de la baguette, d'un gobelet à l'autre, comme si l'on suivait la muscade*). Remarquez qu'elle est passée. (*On lève le gobelet de la main gauche et prenant la muscade de la main droite, on la fait voir.*) Je la remets (*on feint*) sous le gobelet B; il n'y a rien sous celui A (*on lève ce gobelet de la main droite et on y introduit la muscade*); je veux la faire passer sous ce dernier gobelet A, ouvrez bien les yeux, approchez-vous. (*On fait comme si, en la voyant, on indiquait avec le bout de la baguette le chemin qu'elle tient*). Vous ne l'avez pas vue passer; je n'en suis pas surpris; je ne la vois pas moi-même; la voici cependant sous ce gobelet. (*On lève le gobelet A, et on le pose sur la table.*)

Avec cette seule muscade posée sur la table, les gobelets étant couverts, faire passer une muscade de l'un dans l'autre, sans les lever.

J'avais bien raison de vous dire que les plus clairvoyants n'y verraient pas grand'chose; mais consolez-vous; voici un tour, où vous ne verrez rien du tout. Je prends cette muscade, et je la mets (*on feint*) sous ce gobelet A; je la couvre (*on le couvre*) avec ces deux autres gobelets (*on en prend un dans chaque main, et on introduit la muscade sous le gobelet B*); faites attention qu'il n'y a rien dans mes mains (*on les fait voir*); je commande à cette muscade de remonter sur le premier gobelet, (*on lève les deux gobelets qu'on remet à leur place, et on fait voir qu'elle y est montée*); je remets (*on feint*) cette muscade sous ce gobelet B, je le couvre de même (*on le couvre en prenant un gobelet dans chaque main, et on introduit la muscade entre le deuxième et le troisième gobelet*); je tire (*la seule muscade avec laquelle on joue, étant sous le troisième gobelet, on ne peut la faire voir effectivement*) la muscade qui est sous ces trois gobelets, et je le jette à travers le premier gobelet (*on feint de la jeter*); remarquez bien que je n'ai point escamoté la muscade, n'ayant rien dans les mains (*on la fait voir*); la voilà cependant passée. (*On*

lève le premier gobelet de la main gauche, et on met la muscade sur la table, et les gobelets à leur place).

Avec cette même muscade posée sur la table, faire passer une muscade au travers de la table et des deux gobelets.

Vous êtes sans doute surpris que, n'ayant effectivement qu'une seule muscade, j'aie pu, après avoir fait voir, la faire passer sous ce gobelet sans le lever ; mais que cela ne vous étonne pas; j'ai des secrets bien plus merveilleux : je transporte par exemple une maison d'un lieu dans un autre; en attendant que je vous surprenne avec tous ces prodiges, je vais continuer à vous amuser. Je mets (*on feint*) cette muscade sous le gobelet A ; je la retire (*on feint, on la fait voir, et on feint de la mettre dans la main gauche*), je couvre (*on couvre*) ce gobelet avec les deux autres B et C (*on introduit la muscade entre ces deux gobelets, en se servant toujours de la main droite, et feignant de la tenir encore de la main gauche*) et je fais passer cette même muscade au travers de la table, et des deux gobelets (*on met la main gauche sur la table*); la voilà passée (*on lève le premier gobelet*).

Avec cette même muscade, une muscade ayant été mise sous un gobelet, l'en retirer et la faire passer entre les deux autres.

Je prends cette muscade et je la mets (*on feint*) sous ce gobelet A ; remarquez qu'il n'y a rien sous les autres (*on le fait voir et on introduit la muscade sous celui* C) ; rien dans les mains ; je tire la muscade qui est sous ce gobelet A (*on feint de la retirer et on montre le fond du gobelet afin que l'attention des spectateurs ne se prote pas sur les doigts*). Je couvre ce gobelet C avec les deux autres A et B, et je la jette (*on feint*) au travers de ces deux gobelets (*on les lève et l'on fait voir que la muscade est passée*).

Avec cette même muscade et une pièce de dix sous, faire passer une muscade d'une main dans l'autre.

Je prends cette muscade, je la mets (*on feint*) dans cette main qui est la gauche, et je mets dans la droite cette pièce de dix sous : dans quelle main croyez-vous que soit la muscade ainsi que la pièce de dix sous?

(*Quelque réponse qu'on fasse à cette question, on fait voir qu'on se trompe et que le tout est dans la main droite; ce coup sert de prétexte*

pour prendre une muscade dans la gibecière en y remettant la pièce de dix sous.

Avec la muscade restée sur la table et celle qu'on a prise secrètement dans la gibecière faire passer sous un gobelet les deux muscades mises sous les autres.

Pour continuer à vous amuser, il me faut une seconde muscade; je prends cette muscade et je la coupe en deux (*on la prend de la main gauche, et tenant la baguette de la main droite, on feint de la couper; on remet ensuite la baguette sur la table et l'on ramène au bout des doigts celle qu'on a prise dans la gibecière*). Rien n'est si commode que de pouvoir ainsi multiplier les muscades; quand j'ai besoin d'argent, je les coupe et recoupe jusqu'à ce que j'en aie cinq à six boisseaux que je vends à l'épicier (*on pose les deux muscades sur la table*). Remarquez qu'il n'y a rien sous ce gobelet A; j'y mets (*on feint*) cette première muscade; il n'y a rien non plus sous les deux autres gobelets (*on introduit la muscade sous le gobelet* B), je prends cette deuxième muscade et je la mets (*on feint*) sous ce gobelet C. Il y a maintenant une muscade sous ces deux gobelets A et C; je tire (*on feint*) de ce gobelet C cette muscade et je la jette (*on feint*) au travers du gobelet du milieu B. Observez qu'elle est passée (*on lève ce gobelet* B *et on introduit la deuxième muscade*). Je commande à celle qui est sous le gobelet A de passer sous ce même gobelet B (*on lève ce gobelet, on fait voir qu'elles y sont toutes deux, et on les pose sur la table*).

Avec les deux muscades qui sont restées sur la table, deux muscades ayant été mises sous un même gobelet, les faire passer sous les deux autres.

Je viens de faire passer ces deux muscades dans le gobelet du milieu, je vais maintenant les en faire sortir. Je prends ces deux muscades et je les pose sous ce gobelet B (*on n'y met effectivement qu'une seule muscade et l'on escamote l'autre en feignant de la mettre avec celle qu'on a prise dans la main gauche*). Remarquez bien qu'il n'y a rien sous ce gobelet A ni sous l'autre C; (*on introduit dans ce dernier la muscade escamotée*). Je commande à l'une des muscades qui est sous le gobelet du milieu de passer sous l'un ou l'autre de ces deux gobelets A et C; la voilà déjà partie (*on lève le gobelet* B *pour faire voir qu'il n'y a plus qu'une muscade*), et prenant de la main droite la muscade qui est dessous, on la fait voir et on la remet (*on feint*) sous ce même gobelet B. Voyons dans quel gobelet elle est passée (*on lève d'abord le gobelet* A *et*

on y introduit la muscade qu'on a ôtée du gobelet B); la voici sous celui-ci C (*on lève ce gobelet*). Je commande à l'autre muscade de passer sous ce gobelet A (*on le lève et on fait voir qu'elle y passée*).

Ce tour se fait ordinairement avec trois muscades, mais il est plus extraordinaire avec deux.

Avec trois muscades placées sous chacun des gobelets et celle qui est caché dans la main faire passer une muscade dans chacun des gobelets.

Je mets toutes les muscades dans ma poche; je prends (*on la prend*) celle-ci (*celle qu'on tenait dans sa main*) et je la fais passer au travers de la table, sous ce premier gobelet C (*on l'escamote*); j'en prends une autre dans ma gibecière (*on montre cette même muscade*); je la fais passer de même au travers du gobelet B (*on l'escamote*), j'en prends encore une troisième (*on fait voir encore cette même muscade*) et je la fais passer sous le gobelet A (*on l'escamote*) les voici passées toutes les trois (*on abaisse les gobelets, et, en les relevant, on met sous le gobelet* A *la muscade qu'on a dans la main; on remet les trois muscades sur les trois gobelets.*

Avec trois muscades placées sous le gobelet du milieu et trois autres qu'on prend dans sa gibecière, faire passer d'un même coup trois muscades au travers d'un gobelet.

Je prends trois muscades (*on les prend dans sa gibecière et on les met au dessus du gobelet* B *qu'on recouvre avec le gobelet* A). Je leur ordonne de disparaître et de passer sous cet autre gobelet C. (*On retire précipitamment avec la main gauche, le gobelet* B, *en laissant au milieu du jeu le gobelet* C, *sous lequel se trouvent trois muscades*). Les voici déjà sous ce gobelet (*sous celui* C *qui se trouve au milieu des deux autres; on les ôte et, les remettant sous ce même gobelet, on les fait retourner de la même manière sous le gobelet* C; *on prend enfin les trois muscades et les remettant dans la gibecière, on feint de les faire passer au travers de la table, sous le gobelet où sont restées les trois autres; on remet encore deux de ces trois dernières muscades dans la gibecière et on y prend deux muscades blanches qu'on met sur la table*).



Avec la muscade noire restée sur la table, deux autres muscades blanches (on ne noircit pas celles-ci à la chandelle, on les frotte avec de la craie).

Faisons un tour pour prouver que je n'escamote pas les muscades : il n'y a rien sous ce gobelet C (*on y introduit la muscade noire qu'on a dans sa main*); il n'y a pareillement rien sous celui-ci B : j'y pose ces trois muscades (*les trois qui sont sur la table, dont on escamote une blanche*); il n'y a rien non plus sous ce troisième gobelet A (*on y introduit cette muscade blanche*). J'ordonne à une des deux muscades blanches qui sont sous ce gobelet B, de passer sous celui-ci A. (*On lève le gobelet* B, *et on prend la muscade blanche dans les doigts de la main gauche, et la noire dans ceux de la droite : on la fait voir en disant*) : Remarquez qu'il n'y a plus qu'une blanche : je remets ces deux muscades sous ce gobelet B (*on n'y met effectivement que la blanche et on escamote la noire, en feignant de la mettre avec celle de la main gauche*), et la voilà passée sous ce gobelet A (*on lève le gobelet* A *et on y introduit cette muscade noire*). Je commande maintenant à la muscade noire de passer sous ce gobelet A (*on lève le gobelet* B; *on prend dans les doigts de la main la muscade qui s'y trouve et on la fait voir*). Je la remets (*on feint*) sous ce gobelet, et je vous fais voir qu'elle est passée sous celui A (*on y introduit la muscade blanche*). J'ordonne enfin à la muscade blanche, qui est sous ce gobelet B, de passer sous celui A. La voilà pareillement passée (*on lève le gobelet* A *et on met les trois muscades sur chaque gobelet, la noire sur celui du milieu.*

Avec les trois muscades mises au dessus des gobelets et celle qui a été insérée sous un d'eux au coup précédent, faire changer la couleur des muscades.

Je prends cette muscade blanche (*celle qui est sous le gobelet* C), et je la jette (*on feint*) au travers de ce gobelet (*le même gobelet* C, *sous lequel on a laissé une muscade noire au tour précédent*), je prends cette muscade noire (*des doigts de la main gauche*); il n'y a rien sous ce gobelet B (*on y introduit la muscade blanche*); je la jette (*on feint*) au travers de ce gobelet B (*on reprend à cet effet cette muscade dans les doigts de la main droite*). Je prends cette autre muscade blanche (*avec les doigts de la main gauche*); il n'y a rien sous ce gobelet A (*on y introduit la muscade noire*); je la jette (*on feint*) au travers de ce gobelet A (*on la reprend dans les doigts de la main droite, pour l'escamoter*);

remarquez qu'elles ont toutes changé de couleur (*on recouvre chacune des trois muscades avec leurs gobelets*).

Avec les trois muscades qui sont restées sous les gobelets, deux blanches et une noire qu'on prend tour à tour dans sa gibecière, faire changer les muscades de grosseur.

J'ôte la muscade blanche qui est sous ce gobelet C (*on la prend avec les doigts de la main gauche et on lève le gobelet avec la main droite, en y introduisant une boule blanche qu'on a prise dans sa gibecière*); je la fais repasser au travers de la table sous ce même gobelet (*on prend cette muscade de la main droite, et, en mettant la main sur la table, on la met dans sa gibecière où l'on prend une boule noire*). J'ôte celle-ci (*celle du gobelet* B, *sous lequel on introduit cette même boule noire*) et je la fais passer aussi au travers de la table (*on prend dans sa gibecière une boule blanche*), J'ôte celle qui est sous ce dernier gobelet A (*on y introduit cette boule blanche*), je la fais repasser de même au travers de la table, et les voici toutes les trois. (*On les fait voir et on les recouvre de leurs gobelets.*

Avec les trois boules qui sont sous le gobelet, deux autres boules noires et une blanche qu'on prend tour à tour dans sa gibecière, faire passer les boules d'un gobelet dans l'autre.

Remarquez bien qu'il y a deux boules blanches sous ces deux gobelets A et C, et une noire sous celui B (*on lève les gobelets*); je recouvre ces trois boules (*on recouvre chacune de leur gobelet*); je fais sortir au travers de la table la boule blanche qui est sous ce gobelet C (*on prend une boule blanche dans sa gibecière*), la voici (*on la montre*); je remets cette première boule dans ma gibecière (*on la met effectivement*) et il n'y a plus rien sous ce gobelet C (*on le lève en retenant la boule avec le petit doigt*). J'ôte cette boule (*celle qui est sous le gobelet* A), et je la fais passer au travers de la table sous ce gobelet C. (*On prend une boule noire dans sa gibecière*): la voilà passée. (*On lève le gobelet* C *pour l'ôter et la faire voir, et on y introduit cette boule noire*). Je remets cette autre boule blanche dans ma gibecière et je commande à la boule noire qui est sous ce gobelet C, de passer sous celui-ci; elle n'est plus sous ce gobelet (*on lève le gobelet* B *en soutenant avec le petit doigt la boule qui y est restée*), et la voilà déjà passée. (*On lève le gobelet* C *et on fait voir la boule; on prend ensuite cette boule dans la main gauche, on la jette en l'air, on la retient dans la main droite, et feignant de la*

24

jeter une deuxième fois, on la laisse tomber dans sa gibecière; on lève les yeux et on les abaisse comme si on la voyait tomber sur le gobelet B; *on lève ce gobelet, sous lequel était une boule noire et on dit)* : la voici qui est encore passée au travers de ce gobelet.

Avec les trois gobelets posés sur la table, sans qu'il y ait rien dessus ni dessous, faire paraître trois petites boules.

Vous avez dans une des poches de la gibecière trois petites boules rouges, vous en prenez une que vous cachez dans la main droite, et vous levez le gobelet A, pour faire voir qu'il n'y a rien dessous; vous y glissez aussitôt la première boule rouge; pendant ce temps, vous prenez dans la gibecière une seconde boule rouge, et, levant de cette main le gobelet C, pour faire voir qu'il n'y a rien dessous, vous y glissez cette deuxième boule rouge, et, de la main droite, vous étant muni de la troisième boule rouge, vous levez aussi de cette main le gobelet B, pour faire voir qu'il n'y a rien dessous, et vous y placez cette troisième boule.

Vous dites ensuite : « J'ordonne qu'il passe sous chacun de ces gobelets une petite boule rouge. » Vous levez les gobelets les uns après les autres, en commençant par celui A et celui C, et ayant soin, avant de lever le premier, d'avoir dans la main droite, ainsi que dans la gauche, une muscade que vous glissez sous chacun de ces gobelets A et C, en les replaçant sur la table : vous prenez encore de la main droite une troisième muscade que vous glissez sous le gobelet B, après l'avoir levé pour faire voir la troisième petite boule rouge qui est dessous, et vous remettez ces trois petites boules dans la gibecière.

Avec les trois muscades qui sont cachées sous chacun des gobelets, faire paraître deux grosses boules, dont une sous le gobelet A et l'autre sous celui C, ainsi que beaucoup de muscades sous le gobelet B.

Vous dites : Vous êtes sans doute inquiets de savoir ce que sont devenues mes trois dernières muscades; comme elles n'ont pas encore disparu, j'ordonne qu'elles se trouvent sous chacun de ces gobelets. » Vous prenez dans votre gibecière une grosse boule que vous cachez dans la main gauche, et, en levant le gobelet C de cette même main pour faire voir la première muscade, vous y placez cette boule. Vous avez pareillement une seconde boule cachée dans la main droite, et, en levant le gobelet A pour faire voir la deuxième muscade, vous y glissez aussi cette deuxième boule : durant ce temps, vous prenez dans la gi-

becière une poignée de muscades de la main gauche, et, en levant le gobelet B de la main droite pour faire voir la troisième muscade, vous faites passer subtilement cette poignée de muscades sous ce gobelet et vous mettez les trois muscades dans la gibecière.

—

CHAPITRE V.

PHYSIQUE AMUSANTE. — ESCAMOTAGE. — TOURS D'ADRESSE, ETC., ETC.

Faire changer de main à un anneau et le faire venir sur tel doigt que l'on voudra de la main opposée.

Vous demanderez à une personne de la compagnie un anneau d'or : vous lui recommanderez en même temps d'y faire une marque pour le reconnaître.

Vous aurez soin d'avoir de votre côté un anneau d'or que vous attacherez au moyen d'une petite corde de boyau, à un petit tambour de montre que vous coudrez dans la manche de votre habit.

Vous prendrez de la main droite l'anneau qu'on vous présentera, puis, prenant avec dextérité, à l'entrée de votre manche, l'autre anneau attaché au ressort du petit barillet, vous le tirez jusqu'au bout des doigts de votre main gauche, sans que l'on s'en aperçoive : pendant cette opération, vous cacherez entre les doigts de votre main droite l'anneau que l'on vous aura donné et le poserez adroitement sur un petit crochet attaché sur votre gilet près de la hanche et caché par votre habit ; vous montrerez ensuite l'anneau que vous tiendrez de la main gauche ; puis vous demanderez à la compagnie à quel doigt de l'autre main l'on désire qu'il passe.

Pendant cet intervalle, et aussitôt la réponse faite, vous mettez le doigt indiqué sur votre crochet, afin d'y placer l'anneau ; dans le même instant vous lâcherez l'autre anneau en ouvrant les doigts ; le ressort du petit barillet n'étant plus contraint, se contractera et fera rentrer l'anneau sous la manche sans que personne le voie, pas même ceux qui vous tiennent les bras et qui, veillant seulement à ce que vos mains ne puissent communiquer entre elles, vous laisseront faire les mouvements qui vous seront nécessaires. Ces mouvements devront être précipités et toujours accompagnés de frappements de pieds.

Après cette opération, vous ferez voir à la société que l'anneau est venu sur l'autre main ; vous ferez remarquer que c'est bien le même qu'on vous a donné et où la marque faite doit se trouver.

Mettre une pièce de cinq francs sur une table, la couvrir d'un mouchoir et la faire passer invisiblement dans un gobelet au travers d'une table.

Pour faire ce tour, on substitue à la première pièce une autre pièce attachée d'avance à un fil au bout duquel est une épingle pliée en crochet ; ayant accroché l'épingle sous le mouchoir que vous tenez de la main gauche, à six pouces au-dessus de la table, en pinçant la pièce substituée dont vous faites voir la forme au travers du mouchoir, vous tenez de l'autre main, sous la table, la première pièce sur le bord d'un verre : laissant alors tomber la pièce de la main gauche sur une assiette qui est sur la table , vous lâchez presque dans le même instant la pièce de la main droite dans le gobelet.

Le spectateur ayant l'oreille frappée par la chute d'une pièce d'argent sur l'assiette et entendant immédiatement après le son d'une pièce tombant dans un verre, s'imagine naturellement que c'est la même pièce; d'où il conclut qu'elle a traversé l'assiette et la table. Vous prenez ensuite le mouchoir par les deux bouts, pour faire voir en le secouant, qu'il n'y a aucune pièce ni dans le mouchoir ni sur l'assiette. Le spectateur qui ignore que la pièce tombée dans l'assiette tient au mouchoir par un fil, ne remarque pas qu'on l'a soulevée très doucement et très délicatement, pour l'empêcher de sonner une seconde fois et qu'en secouant le mouchoir, on ne le montre que d'un côté, pour cacher la pièce qui pend par derrière.

Papiers magiques.

J'ai deux morceaux de papier, sur l'un desquels est écrit le mot *or*, et sur l'autre le mot *argent ;* j'offre, les papiers étant séparés, de faire changer les deux mots de place , c'est-à-dire de faire trouver le mot *or* à la place du mot *argent* et le mot *argent* à la place du mot *or*. J'enferme chaque papier dans un vase de porcelaine ; et après les avoir laissés quelques instants, je les montre avec le changement promis.

Comment cela a-t-il pu se faire ? Le voici.

Le mot *or* est écrit également sur chaque papier avec une encre bleue, rouge ou verte ordinaire, et ce mot est changé en celui d'*argent* au moyen d'une encre sympathique de la même couleur. Les vases dans lesquels je renferme les deux papiers ont été, l'un échauffé au bain-marie, l'autre refroidi au moyen d'un bain de glace, de sorte que le premier a la faculté de changer le mot *or* en celui d'*argent*, en faisant

paraitre la surcharge sympathique, tandis que le second a celle de changer le mot *argent* en celui d'*or*, en le faisant disparaître.

Le fantôme.

Convenez secrètement avec une personne de la société que, lorsqu'elle sera enfermée dans une chambre voisine et qu'elle vous entendra frapper un coup, cela lui désignera la lettre A; que si vous en frappez deux, ce sera la lettre B, et ainsi de suite, suivant l'ordre des vingt-quatre lettres de l'alphabet; proposez ensuite de faire voir à la personne qui voudra s'enfermer dans une chambre voisine, tel animal qu'une autre personne de la compagnie désirera. La personne qui est d'intelligence avec vous s'offrira. Vous lui donnerez une lumière, en lui disant de la mettre au milieu de la chambre, et de ne point avoir peur.

La personne étant enfermée dans la chambre, vous prendrez un carré de papier et vous proposerez à une personne d'y écrire le nom de l'animal qu'on désire qu'on voie; vous montrerez à la société le nom de l'animal qu'on aura écrit et vous brûlerez le papier pour mettre dans un mortier sa cendre sur laquelle vous jetterez une poudre à laquelle vous attribuerez une vertu merveilleuse. Vous lirez ce qui a été écrit, qu'on suppose ici être un coq.

Alors, prenant un pilon, comme pour triturer le tout dans un mortier, vous frapperez trois coups pour désigner à la personne enfermée la lettre C, et vous ferez ensuite quelques roulades avec le pilon, pour l'avertir qu'il n'y a plus de coups à donner; vous recommencerez ensuite à frapper quinze coups pour désigner la lettre O; vous répéterez la roulade et ainsi de suite. Vous demanderez ensuite à la personne ce qu'elle voit; elle ne répondra pas d'abord, afin de faire croire qu'elle est effrayée; enfin, après plusieurs demandes, elle dira qu'elle voit un coq.

Les anneaux et le ruban.

Mettez d'abord en double un premier ruban, de sorte que ses deux extrémités se touchent; faites-en de même un second; après quoi attachez les deux rubans ensemble par le milieu avec un fil de la même couleur : ceci étant préparé d'avance, quand vous voudrez faire le tour, donnez à un des spectateurs les deux bouts du premier ruban, et à un autre les deux bouts du second; par ce moyen leurs yeux seront trompés : chacun croira tenir dans sa main les deux extrémités de deux rubans différents : mais il n'en sera rien, car si, dans cette position, ils

venaient à tirer bien fort, les deux rubans se sépareraient et les anneaux tomberaient à terre.

Pour éviter cet accident et pour terminer le tour avec succès, il faut les prier de se rapprocher l'un de l'autre, de demander à chacun un des bouts qu'il tient, les entrelacer, comme pour commencer un nœud, et rendre ensuite à chacun d'eux celui que l'autre tenait auparavant; par ce moyen, chacun tient alors les deux extrémités de deux rubans différents. La supérieure ne peut alors être aperçue; les anneaux qui n'ont jamais été engagés dans le double ruban, sont enlevés bien facilement lorsqu'on casse le fil, et le spectateur qui les a crus bien enfilés, est étonné de voir qu'il n'y sont plus. On peut, au lieu d'anneaux, se servir de clés ou bien de trois petites boules percées au milieu.

L'anneau et le bâton.

Pour faire passer d'une manière invisible un anneau dans un bâton, vous demandez un anneau : vous mettez cet anneau au milieu d'un mouchoir; vous le prenez ensuite avec la main droite et vous mettez le mouchoir par dessus l'anneau. Vous faites tâter pour faire voir qu'il est dans le mouchoir; puis vous dites : Il n'est pas bien comme cela, il faut le retourner.—En même temps vous frappez dessus avec le bâton; alors vous mettez le bout du bâton par dessus le mouchoir, dont les bouts tombent en bas; en même temps vous laissez couler l'anneau dans le bâton jusque dans votre main; vous retirez le bâton de dessus le mouchoir et vous appuyez le bout du bâton sur la table, pour faire couler la main avec l'anneau dans le milieu du bâton. Vous faites tenir à quelqu'un les deux bouts du bâton et continuez à avoir la main droite posée sur l'anneau; vous enveloppez le mouchoir autour de l'anneau, et dès qu'il est couvert, vous pouvez ôter votre main; vous continuez à envelopper le reste du mouchoir; ensuite vous le retirez de dessus le bâton et l'anneau se trouvera enfilé dans le bâton : on croira alors qu'il est passé du mouchoir dans le bâton.

Faire changer une rose de couleur.

Prenez une rose rouge ordinaire et qui soit entièrement épanouie; allumez de la braise dans un réchaud et jetez-y un peu de soufre commun réduit en poudre; faites-en recevoir la fumée et la vapeur à cette rose et elle deviendra blanche; si on la met ensuite dans l'eau, elle reprendra sa couleur naturelle.

Faire renaître une fleur de ses cendres.

Clouez sur une table de petites pointes d'acier aimanté de manière à en former une fleur, par exemple un œillet. Brûlez ensuite un véritable œillet et mêlez ces cendres à une certaine quantité de limaille de fer ; jetez le tout sur une feuille de papier blanc et posez cette feuille sur les petites pointes enfoncées dans la table ; l'œillet se dessinera aussitôt sur le papier et semblera renaître de ses cendres, pourvu que la préparation des clous d'acier soit inconnue des spectateurs.

Faire tomber la foudre.

Construisez un cerf-volant en tafetat qui soit traversé dans toute sa longueur par une tringle de fer, qui doit communiquer avec la ficelle qui sert à lancer le cerf-volant. Cette ficelle doit être en chanvre, mais garnie dans toute sa longueur d'un fil de laiton, pour favoriser le courant électrique. L'extrémité de cette ficelle se termine par un cordon de soie de quelques pieds. Lorsque le temps est orageux, on lance le cerf-volant et lorsqu'il s'approche des nuages, on ne tarde pas à voir des étincelles se dégager du fil de laiton.

Cette expérience est très dangereuse ; si le fluide électrique est abo n dant, l'expérimentateur peut être tué.

Éteindre une bougie et en allumer une autre du même coup ae pistolet.

Placez deux bougies l'une à côté l'autre : l'une allumée et bien éméchée, l'autre éteinte et ayant à l'extrémité de sa mèche une parcelle de phosphore ; tirez, à une distance de cinq ou six pas, sur les bougies, un pistolet chargé à poudre : aussitôt la commotion de l'air éteindra la bougie allumée et en même temps le phosphore allumera l'autre.

Pour fondre une pièce de monnaie dans une coquille de noix.

Après avoir bien mêlé trois parties de nitre ou salpêtre réduit en poudre, une partie de fleur de soufre et une partie de sciure de bois très fine, on met une portion de cette poudre dans une coquille de noix ; on pose ensuite sur la poudre, dans la coquille de noix, une petite pièce d'argent ou de cuivre que l'on a d'abord roulée ; on remplit cette coquille de la poudre, on la presse de manière à en faire tenir



le plus possible et on met le feu à la poudre en plaçant la coquille sur des charbons allumés; la poudre étant brûlée, on trouve la pièce de monnaie en lingot et la coquille qui aura pu être noircie, ne sera cependant pas brûlée.

Faire un volcan artificiel.

Après avoir mis trente livres de limaille de fer et autant de soufre dans une petite quantité d'eau et avoir mêlé le tout de manière à en faire une espèce de pâte, il faut enterrer ce mélange à deux pieds de profondeur. Au bout d'un certain temps, il se dégage du gaz, le volcan fait éruption, projette du feu et des cendres et renverse tout ce qui l'environne.

Caractères qui paraissent étant trempés dans l'eau.

Faites bouillir pendant deux heures, dans une pinte de vinaigre, deux onces de litharge réduite en poudre, et l'ayant laissée reposer, versez-la par inclinaison et passez-la dans un linge : conservez cette liqueur dans une bouteille bien bouchée, et servez-vous en pour écrire ou tracer ce que vous vous voudrez : les caractères étant secs ne paraitront en aucun façon.

Lorsque vous voudrez les rendre visibles, trempez ce papier dans du jus de citron ou de verjus et ils paraîtront d'un blanc de lait qui effacera celui du papier dont vous vous serez servi; ils subsisteront même encore lorsque le papier sera séché, la litharge qui a été dissoute étant une chaux de plomb qui se précipite sur le papier au moyen de l'acide dans lequel on la trempe.

Les caractères formés avec la liqueur saturée de bleu de Prusse, paraissent d'un très beau bleu, si on les imbibe avant la dissolution acide de vitriol vert; et réciproquement ceux écrits avec cette dernière dissolution paraîtront de même, si on les trempe dans la liqueur saturée ci-dessus.

Réponse magique.

Prenez plusieurs petits carrés de papier, en tête desquels vous écrirez avec de l'encre ordinaire diverses questions, et servez-vous de l'encre sympathique d'or pour écrire au dessous d'elles leurs réponses.

Conservez tous ces petits carrés en les tenant bien renfermés dans un livre ou dans un portefeuille jusqu'à ce que vous vouliez-vous en servir: présentez-les alors à une personne et dites lui d'y choisir celui qu'elle

voudra : lui ayant fait remarquer qu'il n'y a rien autre chose écrit sur ce papier, dites-lui de le mettre dans sa poche, de l'emporter chez elle et de le mettre sur sa cheminée ou dans tout autre endroit où il ne soit pas enfermé, afin que pendant la nuit vous trouviez le moyen de transcrire une réponse au bas de cette question, qui se trouvera effectivement visible, dès le lendemain, si le papier a été mis dans un endroit sec.

Séparer en deux parties une pièce de monnaie.

Posez sur trois clous d'épingle que vous aurez enfoncés dans un morceau de bois, une petite pièce de monnaie d'argent ou de cuivre ; mettez du soufre sous cette pièce et l'en ayant couvert également, allumez-le.

Lorsque le soufre sera éteint, si vous retirez cette pièce, vous la trouverez divisée en deux parties égales selon son plan, sans que pour cela son empreinte cesse de paraître de chaque côté de ces deux différentes parties, excepté que sur l'une d'elles, elle sera creuse, au lieu d'être en relief.

La partie la plus subtile du soufre s'insinue de part et d'autre entre celles du métal que le feu a dilatées, et y forme une couche de matière grasse et étrangère qui en empêche la réunion.

Mettre les doigts dans du plomb fondu sans les brûler.

Quand on fait fondre du plomb, on peut tremper impunément le doigt dans celui qui s'est liquéfié, tant qu'il reste dans le vase un morceau de métal non fondu, parce que le calorique est rapidement soustrait par ce morceau encore solide.

Faire fondre de l'étain dans de l'eau.

L'eau étant chauffée dans un vase exactement clos, sa température qui, lorsqu'on la fait bouillir, en plein air, ne s'élève jamais au dessus de quatre-vingts degrés du thermomètre de Réaumur, s'élève alors à une température dont il est difficile de déterminer la limite et qui va bien au delà de celle qui est nécessaire pour fondre le plomb.

Cette expérience ne se fait pas sans danger, le vase pouvant faire explosion et produire l'effet d'une bombe qui éclate.

Le cordon et le couteau.

Pour défaire un cordon enlacé autour du bâton d'une chaise et de la lame d'un couteau, en ôtant seulement le couteau, voici comment on doit opérer :

Il faut enfoncer la lame d'un couteau dans le milieu du bâton d'une chaise et mettre le cordon par derrière, en le croisant par devant sur la lame du couteau ; on le croise ensuite sous cette lame pour le faire repasser derrière la chaise et le croiser ensuite de nouveau sur la lame pour le faire repasser sous le couteau et le croiser pareillement pour le prendre derrière le bâton, afin d'ôter le couteau, parce qu'il ne se trouve plus tenir ni au couteau, ni au bâton.

La seule précaution qu'exige ce tour, c'est de toujours faire passer le premier bout du cordon que l'on croise, sur le second, chaque fois qu'on le croise, sans jamais le changer de position.

Portrait magique.

Tracez sur plusieurs cartons l'ovale d'une figure à peu près moitié de sa dimension ; ajoutez à ces ovales diverses coiffures d'hommes et de femmes : en faisant glisser ces cartons entre un miroir, à quelque distance que l'on se place, on verra toujours son visage remplir l'ovale ; on pourra donc y adapter telle coiffure que l'on voudra et les assortir d'une manière bizarre.

Allumer une chandelle éteinte avec la pointe d'un couteau.

Mettez au bout de la pointe d'un couteau un petit morceau de phosphore d'Angleterre de la grosseur au plus d'un petit grain d'avoine, et ayant mouché une chandelle, éteignez-la à dessein ; prenez aussitôt votre couteau, posez-en la pointe sur le lumignon de cette chandelle, en écartant sa mèche et vous la verrez aussitôt se rallumer ; observez qu'il ne faut pas la moucher de trop près, afin qu'il y reste assez de chaleur pour animer les parties du phosphore.

La bague suspendue aux cendres d'un fil.

Faites dissoudre dans un peu d'eau de rivière une pincée de sel commun et pendant vingt-quatre heures laissez-y tremper du fil de moyenne grosseur ; lorsqu'il sera sec, si vous passez une bague fort légère dans

ce fil, et que la tenant suspendue, vous y mettiez le feu, ce fil brûlera, sans que pour cela la bague cesse d'être soutenue, pourvu qu'on ne fasse pas vaciller la bague pendant cette opération. Aussitôt qu'on touchera ce fil, il s'en ira en poussière, et la bague tombera.

Imitation du tonnerre.

Mettez séparément en poudre trois parties de salpêtre, deux parties de sel de tartre, et deux parties de soufre ; mêlez le tout et en ayant mis la grosseur d'un pois, ou même plus, dans une cuiller de fer ou sur une pelle, faites chauffer cette composition sur un feu de charbon.

Pendant que ce mélange s'échauffe, les parties du sel de tartre subtilisent celles du soufre et le disposent à recevoir l'impression du salpêtre, qui venant à son tour à s'échauffer, met le feu au soufre, dont la flamme s'élançant avec rapidité, ébranle avec impétuosité l'air par une secousse violente et un bruit éclatant qui ressemble assez bien à un coup de tonnerre.

Arbre de Diane.

Prenez quatre gros d'argent fin en limaille ou en petites lames très minces et deux gros de mercure ; faites-les dissoudre dans trois ou quatre onces d'eau forte ; lorsque cette dissolution sera également faite, versez-la dans une chopine d'eau commune et battez-la un peu pour que le tout soit bien mêlé ; gardez cette préparation dans une bouteille bien bouchée.

Si ayant mis au fond d'une petite fiole un amalgame d'or et d'argent, de la grosseur d'un pois, on verse par-dessus une once de la liqueur ci-dessus, on verra sortir aussitôt de la petite boule d'amalgame de petites branches qui s'augmentant sensiblement, formeront une espèce de petit arbrisseau ou buisson de couleur d'argent.

Encres sympathiques.

On appelle *encres sympathiques* certaines liqueurs qui, seules, ou dans leur état naturel, sont sans couleur, mais qui par l'addition d'une autre liqueur ou l'effet de quelque circonstance particulière, prennent de la couleur, quelle qu'elle soit. Nous allons faire connaître les principales et les plus curieuses liqueurs de cette espèce parmi celles que nous présente la chimie :

1° Ecrivez avec une solution de vitriol vert, dans laquelle néanmoins

vous aurez ajouté un peu d'acide; cette solution étant absolument décolorée, on ne verra pas l'écriture; lorsque vous voudrez la voir, plongez-la dans une eau où aura été infusée de la noix de galle, ou imbibez le papier avec une éponge plongée dans cette eau; l'écriture paraîtra aussitôt. En effet, il est aisé de voir qu'il se forme ici une encre sur le papier. Dans la formation de l'encre, on combine les deux ingrédients avant de s'en servir pour écrire; ici l'on ne les combine que lorsque l'écriture est tracée: voilà toute la différence.

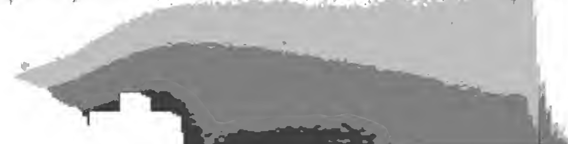
2° Si vous voulez une encre qui se décolorerait en bleu, après avoir écrit avec la solution acide de vitriol vert, vous humecterez l'écriture avec la liqueur suivante:

Faites dissoudre avec un charbon ardent quatre onces de nitre avec quatre onces de tartre; vous mettrez ensuite cet alcali dans un creuset, avec quatre onces de sang de bœuf desséché et vous couvrirez le creuset d'un couvercle percé seulement d'un petit trou; calcinez ce mélange à un feu modéré, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de fumée; après quoi vous ferez rougir le tout modérément; la matière qui en sortira, vous la plongerez encore toute rouge dans deux pintes d'eau où elle se dissoudra en faisant bouillir cette eau, que vous réduirez environ à la moitié; vous aurez une eau avec laquelle, si vous humectez l'écriture tracée de la manière ci-dessus, vous obtiendrez aussitôt une belle couleur bleue. Car, dans cette opération, il se forme, au lieu d'une encre noire, un bleu de Prusse.

3° Dissolvez du bismuth dans de l'acide nitreux; ce sera la liqueur avec laquelle vous écrirez. Pour la faire paraître, vous vous servirez de la liqueur suivante: faites bouillir une forte solution d'alcali fixe sur du soufre en poudre très fine, jusqu'à ce qu'il en ait dissous autant que possible; il en résultera une liqueur qui exhalera une odeur très désagréable. Exposez aux vapeurs qui en sortiront, l'écriture ci-dessus; elle se colorera en noir.

4° Mais de toutes les encres sympathiques, la plus curieuse est celle que l'on fait au moyen du cobalt. C'est quelque chose de surprenant que de voir paraître et disparaître alternativement et à son gré des caractères ou des dessins tracés avec cette encre; et c'est une propriété qui lui appartient exclusivement, car les autres encres sympathiques sont à la vérité invisibles, tant qu'on ne leur applique pas l'ingrédient qui doit servir à la faire paraître; mais ayant une fois paru, elles ne s'effacent plus. Celle que l'on fait avec le cobalt, paraît et disparaît presque autant qu'on veut.

Pour faire cette encre, il faut prendre du safre que l'on trouve chez les pharmaciens; faites-le dissoudre dans l'eau régale, en sorte qu'elle en tire ce qu'elle peut en dissoudre, c'est-à-dire la terre métallique du



cobalt qui colore le safre en bleu : vous étendrez ensuite cette dissolution qui est très caustique, avec l'eau commune et vous pourrez vous en servir comme d'encre pour écrire sur le papier. Les caractères seront invisibles, car cette solution est sans couleur sensible : mais si vous les exposez à une chaleur suffisante, ils paraîtront en vert. Lorsque vous les aurez laissés refroidir, ils disparaîtront de nouveau.

Il faut pourtant observer que si on chauffait trop fort le papier, ils ne disparaîtraient plus.

Encre sympathique d'or.

Une solution saturée de nitro-muriate d'or, étendue de deux ou trois fois son volume d'eau, donne une écriture qui cesse d'être visible en séchant. Lorsqu'on veut la rendre visible, il suffit de l'exposer pendant environ trois heures au soleil. On tire parti des encres sympathiques pour s'amuser en société. Pour les rendre indestructibles le moyen le plus sûr et le plus simple est d'y faire dissoudre un peu d'encre de Chine.

Liqueur qui brille dans les ténèbres.

Prenez un petit morceau de phosphore d'Angleterre de la grosseur d'un petit pois, et l'ayant coupé en plusieurs morceaux, mettez-le dans un demi-verre d'eau bien claire, et faites-la bouillir dans un petit vase de terre à un feu très modéré : ayez un flacon ou fiole de verre blanc avec son bouchon de même matière qui le ferme bien exactement (le flacon doit être long et étroit et avoir le cou fort mince) : et l'ayant ouvert mettez-le dans de l'eau bouillante ; retirez-le, videz-en toute l'eau, et versez-y sur le champ votre mélange tout bouillant ; bouchez à l'instant votre flacon et couvrez-le avec du mastic, afin que l'air extérieur n'y puisse en aucune manière pénétrer.

Cette fiole brillera dans les ténèbres pendant plusieurs mois, sans même que l'on y touche, et si on la secoue, surtout dans un temps chaud et sec, on verra des éclairs très brillants s'échapper de l'eau.

Lettre magique.

On écrit avec de l'encre ordinaire sur de petites feuilles de papier différentes questions, telles qu'on juge à propos, et auxquelles on puisse répondre d'un seul mot ; cette réponse s'écrit avec une forte dissolution de vitriol dans l'eau commune, ou avec du jus de citron ou celui d'oignon. On présente ces différentes questions à une personne pour en

choisir une à son gré ; on plie ce papier en forme de lettre, en sorte que la réponse se trouve directement sous l'endroit du cachet. La cire qui est chaude, anime l'écriture ; et lorsqu'on décachette la lettre, on trouve la réponse écrite.

Couleur qui paraît et disparaît par défaut d'air.

Mettez dans un flacon bien bouché de l'alcali volatil dans lequel vous aurez fait dissoudre de la limaille de cuivre, et vous aurez une belle teinture bleue.

Si l'on bouche ce flacon, cette couleur disparaîtra peu après, et si ensuite on le débouche, la couleur bleue reparaîtra aussitôt ; ce qui peut se répéter un assez grand nombre de fois.

Le tour du sable.

Les Indiens font un tour fort adroit qu'ils appellent le tour du sable.

Dans un grand vase ou chaudron, ils versent de l'eau ; puis, avec de la bouse de vache, ils la troublent au point qu'on ne puisse voir le fond du vase ; ils ont dans de petits sacs du sable sec et de deux couleurs, ordinairement du rouge et du blanc ; ils ôtent ce sable de leurs sacs et le mettent par petits tas à côté d'eux ; puis ils prennent une poignée de sable rouge, par exemple, le mettent au fond du vase, retirent la main, après avoir suffisamment remué l'eau, pour donner à entendre que le sable est mêlé dans toute la masse de l'eau ; ils font de même pour le sable blanc. Il faut remarquer qu'ils ont les bras découverts jusqu'au coude et souvent jusqu'à l'épaule.

Ces sables ont l'air d'être mêlés ensemble au fond du vase. Après cela, ils vous demandent : Quel sable voulez-vous ? Si vous choisissez le rouge, comme vous paraissant plus difficile à retirer, ils ne se trompent point ; ils le reprennent sans qu'il ait été mélangé, vous disent d'ouvrir la main, vous l'y font couler grain à grain, et ce sable est aussi sec qu'il l'était avant d'avoir été mis dans l'eau : ce sera la même chose pour le blanc.

On serait tenté de croire que tout tient à l'escamotage ; mais il n'en est rien. Il suffit de fricasser, en quelque sorte, le sable dans un pot enduit avec un peu de cire, de le remuer et de le frotter contre le fond du pot, au moyen d'un petit tempon de linge ; ce qui fait que chaque grain de sable se trouve enduit de cire, sans qu'il le paraisse.

Cela fait, en prenant une poignée de sable et la serrant dans sa main,

il se met en pelotte; il reste en cet état au fond de l'eau, dans le vase, sans que l'eau puisse le pénétrer ou le mouiller. Quand on le froisse légèrement entre les main, la pelotte se réduit et se morcelle en grains, et ainsi on les fait filer peu à peu dans les mains des spectateurs.

La chemise enlevée.

Ce tour n'exige que de l'adresse. Voici le moyen de le faire; mais il faut que la personne à laquelle on ôtera sa chemise soit habillée largement.

Vous ferez ôter simplement la cravate, puis déboutonnez la chemise, ôtez les boutons des manches et vous attacherez un petit cordon à une des boutonnières de la main gauche; ensuite passant la main dans le dos de la personne, vous tirerez la chemise du pantalon et vous la ferez passer ensuite par dessus la tête; puis la tirant également par devant, vous la laisserez sur l'estomac.

Vous passerez ensuite à la main droite; vous tirerez cette manche en avant, de manière à en faire sortir le bras : la chemise se trouvant alors en tempon, tant dans la manche droite que sur l'estomac, vous faites usage du petit cordon que vous avez attaché à la boutonnière de la manche gauche, pour rattraper la manche qui doit être remontée et pour tirer la totalité de ce côté : pour lors la personne n'aura plus de chemise.

Escamoter un enfant.

Dans une table est pratiquée une trappe; sous cette table est une case élastique et à soufflet, dont la base ou le plancher, en vertu des quatre ressorts à bondir placés aux quatre angles, se colle contre la surface inférieure de la table, dont le devant est garni d'une serge à longues franges.

On fait voir le dessus de la table, en levant la serge. On place l'enfant sur la table; on le couvre d'une cloche en bois ou en osier. L'enfant passe à travers la trappe, pose sur le plancher du soufflet qui se déploie et lui laisse toute la place nécessaire pour se tenir caché. On ôte la cloche; l'enfant a disparu; on la repose sur la table, l'enfant sort de sa case et se remet dessus.

La marmite miraculeuse.

A une marmite ordinaire adaptez un plateau, creux de trois à quatre pouces. Pour faire l'expérience, on place une poule vivante dans la



marmite, on la couvre avec le plateau : l'escamoteur, vêtu en marmiton, se prépare à faire cuire une poule ; il met dans le plateau une poule dépouillée, il y ajoute de l'eau, du beurre, du sel, du poivre, etc., couvre le tout et approche du feu ; la chaleur anime la poule enfermée ; elle s'agite et s'échappe en recouvrant le couvercle et le plateau. Ce tour quelque peu bouffon, excite le rire de tous les spectateurs.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

L'ART D'EXPLIQUER LES SONGES.

L'ART DE CONNAITRE L'AVENIR.

L'ART DE TIRER LES CARTES ET DE DIRE LA BONNE AVENTURE.

L'ART DE JUGER LES HOMMES ET D'EXPLIQUER LES DESTINÉES PAR LA PHYSIONOMIE.

L'ART D'EXPLIQUER LE LANGAGE DES FLEURS.

L'ART DE LA MAGIE NOIRE.

L'ART DE LA MAGIE BLANCHE.

L'ART DE

FIN DE LA TABLE.



Paris. — Impr COUR et Hyacin 33.

FIN DE LA TABLE.



Paris. — Imprimerie de LACOUR et Comp., rue St.-Hyacinthe-St.-Michel, 33.

